This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036930 0

KBL

~~619 F 19~~
(Montessori)
KBD
~~428 B~~ 11.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAÇALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^ND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^E, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE III.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

QUATRIÈME SECTION.

(SUITE.)

§ 5.

L'entrée que nous venions de quitter a été appelée *entrée du Prince Guillaume*. Son étendue. Description de la figure des sauvages qui l'habitent. De leurs vêtemens. Ils se coupent la lèvre inférieure. Quelques autres de leurs ornemens. Leurs armes et leur équipage de pêche et de chasse. Leurs meubles; leurs outils. Usages auxquels ils emploient le fer. Leur nourriture; leur langue. Animaux, oiseaux, poissons. D'où ils ont reçu le fer et les grains de verre qu'ils possèdent.

Je donnai le nom d'*entrée du Prince Guillaume* à l'entrée que nous venions de quitter. Si je juge de cette entrée par ce que nous en avons vu, elle occupe au moins un degré et demi de latitude et deux

de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connaissons pas l'étendue.

La taille des naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites, tandis que nous mouillions dans l'entrée, n'était pas communément au-dessus de la taille ordinaire, et celle d'un grand nombre d'entre eux se trouvait même au-dessous. Ils avaient les épaules carrées, de larges poitrines, le cou épais et court, la face large et aplâtie; la partie la plus disproportionnée de leur corps paraissait être leur tête, laquelle était fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne semblaient pas assez grands pour leur visage, et leur nez offrait une pointe pleine, arrondie, crochue et tournée en haut à l'extrémité. Ils avaient les dents larges, blanches, égales et bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, et en général peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avaient autour des lèvres étaient raides ou hérissés, et souvent de couleur brune : plusieurs des vieillards offraient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

Quoiqu'ils aient en général la même proportion de corps, et des têtes de la même grosseur, on aperçoit cependant beaucoup de variétés dans leurs traits; mais il en est très peu qu'on puisse trouver jolis : au reste, leur physionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhomie et de franchise. L'air de plusieurs d'entre eux était

chagrin et réservé. Quelques-unes des femmes ont le visage agréable, et il y en a un assez grand nombre dont on reconnaît aisément le sexe par leurs traits qui sont plus délicats; mais il s'agit ici principalèment des jeunes, ou de celles qui sont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes et des enfans qui avaient le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nus était brunâtre ou basanée, ce qu'on ne peut guère attribuer à la peinture, car ils ne se peignent pas le corps.

Les hommes, les femmes et les enfans s'habillent de la même manière. Leur vêtement ordinaire est une espèce de souquenille, ou plutôt de robe, qui, en général, tombe jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois jusqu'aux genoux seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou, de la grandeur précisément nécessaire pour recevoir la tête, et elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces souquenilles sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons et de martres de pin; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau de mer, et en général ils portent toutes ces fourrures le poil en dehors. Il y a des souquenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois

habits de Nootka. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux sont ornés en général de glands ou de franges de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espèce de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon, mais ils ont plus souvent des chapeaux : tel est leur vêtement complet lorsque le ciel est beau. Quand il pleut, ils mettent par-dessus la première souquenille une seconde robe de boyaux de baleine, ou d'un autre gros animal, disposés d'une manière adroite, et préparés si habilement qu'ils ressemblent presque à la feuille de nos batteurs d'or. Cette seconde robe serre le cou; les manches descendent jusqu'au poignet, autour duquel elles sont attachées avec une corde, et, lorsqu'ils occupent leurs canots, ces pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis, en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même temps de la pluie la partie de leur corps qui est exposée à l'air, car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est, ainsi que la souquenille ordinaire, composée de peaux, et ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandais, tel qu'il est décrit par Crantz [1].

[1] Le vêtement de la peuplade de l'entrée du Prince Guillaume,

En général, ils ne se couvrent ni les jambes, ni les pieds; mais un petit nombre d'entre eux portent des espèces de bas de peau, qui montent jusqu'à mi-cuisse, et il est rare d'en trouver un qui n'ait pas des mitaines de pates d'ours. Ceux qui portaient quelque chose sur leur tête ressemblaient à cet égard à nos amis de Nootka: ils avaient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étaient en forme de cône tronqué, et qu'on pouvait prendre pour une tête de veau marin peinte.

Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux autour du cou et du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur: la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, et un petit nombre les nouent comme nous par derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur et dans le bord inférieur : ils y suspendent des paquets de coquilles tubuleuses, dont les habitans de Nootka se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi : ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlais tout à l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde raide de trois ou

tel que le décrit le capitaine Cook, ressemble aussi à celui des habitans des îles Schumagin, découvertes en 1741 par Behring. Voici le passage de Muller : « Leur habillement était de boyaux « de baleine par le haut du corps, et de peaux de chiens marins par « le bas. »

quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire et plus bizarre. Leur lèvre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision, qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, et, par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des lèvres, et elle devient assez considérable pour que la langue la traverse.

Telle était celle du premier individu que vit un de nos matelots : il s'écria que le sauvage avait deux bouches, et on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement plat et étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os découpé en pièces semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, et qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent : la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la lèvre inférieure percée de différens trous : ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en dehors, et dont les têtes paraissent en dedans de la lèvre, comme une autre rangée de dents pla-

cées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

Tels sont les ornemens des fabriques du pays; mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre manufacturés en Europe, la plupart d'un bleu pâle: ils les suspendent à leurs oreilles, autour de leurs chapeaux, ou au trou qu'offre chacune des pointes du bijou qui décore leurs lèvres. A ce premier pendant, ils en attachent quelquefois d'autres, et il n'est pas rare de voir cette garniture tomber jusqu'au bas du menton : dans ce dernier cas, ils ne peuvent faire disparaître si aisément leur parure des lèvres. Quant à celle qu'ils emploient ordinairement, ils la jettent en dehors avec la langue, ou ils la prennent dans leur bouche, selon qu'ils en ont la fantaisie. Ils portent des bracelets de grains, de coquillages d'une forme cylindrique, composés d'une substance qui ressemble à l'ambre. Plusieurs colifichets qu'ils placent à leurs oreilles et à leur nez sont aussi d'ambre. En général, ils aiment si fort la parure qu'ils mettent toutes sortes de choses dans leur lèvre trouée : nous vîmes un de ces sauvages qui y portait deux de nos clous de fer, lesquels se projetaient en saillie, et un second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bouton de cuivre.

Les hommes enduisent souvent leur visage d'un rouge éclatant et d'une couleur noire, quelquefois

d'une couleur bleue ou d'une autre qui a la teinte du plomb, mais ils n'y tracent pas de figures régulières. Les femmes essaient à quelques égards de les imiter, en se barbouillant le menton d'une substance noire qui se termine en pointe sur chaque joue : mode assez semblable à celle qui, au rapport de Crantz, est très répandue parmi les femmes du Groënland. Ils ne se peignent point le corps, ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matières propres à cet usage, car les couleurs qu'ils apportèrent à notre marché, dans des vessiès, étaient en petite quantité. Au reste, je n'ai jamais vu de sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

Ils ont deux espèces de canots, l'un grand et ouvert, et l'autre couvert et petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes et un homme, outre les enfans, dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation, et, après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grand pirogue, ou de la pirogue des femmes du Groënland, j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une et l'autre de la même manière, que les diverses parties se correspondent, que toute la différence consiste dans la forme de l'avant et de l'arrière, et en particulier de l'arrière, qui ressemble un peu à la tête d'une baleine. La char-

pente est composée de minces pièces de bois, par-dessus lesquelles on étend des peaux de veaux marins, ou d'autres grands animaux, qui forment le bordage. Je jugeai aussi que les petits canots sont à peu près de la même forme et de la même matière que ceux des Groënlandais et des Esquimaux. Quelques-uns de ceux-ci, comme je l'ai déjà observé, portent deux hommes : ils sont plus larges, en proportion de leur longueur, que les pirogues des Esquimaux, et l'avant, qui se recourbe, ressemble un peu au manche d'un violon.

Les armes et les instrumens de pêche et de chasse sont les mêmes que ceux des Esquimaux et des Groënlandais, et il est inutile d'entrer ici dans des détails, puisque Crantz les a décrits d'une manière très exacte. L'auteur que je viens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus, et chacun de ceux dont il fait mention se trouve parmi les sauvages de l'entrée du Prince Guillaume. Une espèce de jaquette ou de cotte de mailles, composée de lattes légères jointes ensemble par des nerfs d'animaux, forme leur armure défensive. Elle est extrêmement flexible, mais en même temps si serrée que les dards et les traits ne peuvent la pénétrer ; elle ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre, et je pourrais la comparer à nos corps de femmes.

Aucun de ces sauvages ne résidait dans la baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où dé-

barquèrent les diverses personnes de nos équipages, et nous n'aperçûmes pas une seule de leurs habitations : je n'avais pas le temps de faire une course pour acquérir des connaissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apportèrent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde et ovale, et d'autres cylindriques et beaucoup plus profonds. Les flancs étaient d'une seule pièce, et revêtus de lanières de cuir : de petites chevilles de bois les attachaient au fond. Nous en aperçûmes de plus petits, et d'une forme plus élégante, qui ressemblaient un peu à nos beurrières ovales : ceux-ci, plus creux d'ailleurs, n'avaient point de manches ; ils étaient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, et quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs carrés, composés des mêmes boyaux que la souquenille dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, et semés de petites plumes rouges : ils renfermaient de très beaux nerfs, et des paquets de petites cordes tressées d'une manière ingénieuse. Ils nous apportèrent en outre une multitude de paniers marquetés, d'un tissu si serré qu'ils pouvaient contenir de l'eau ; des modèles en bois de leurs canots ; un grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois, ou rembourrés,

couvertes d'un morceau de fourrure, et ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'était des jouets d'enfans ou si elles représentaient leurs amis morts, et si la superstition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux ou de pièces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne : ces barres portent des coquillages suspendus à des fils, qui servent de grelots, et qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue : ils semblent leur tenir lieu du grelot des sauvages de Nootka, et peut-être qu'on emploie l'un et l'autre dans les mêmes occasions [1].

J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots et leurs autres ouvrages : le seul que nous ayons vu parmi eux était une hache de pierre, à peu près de la forme de celles de Taïti et de toutes les îles de la mer du Sud. Ils ont un grand nombre de couteaux de fer. Quelques-uns sont courbés : il y en a de très petits, montés sur des manches assez longs, et dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous aperçûmes aussi des couteaux d'une

[1] Le grelot en forme de boule trouvé à peu de distance de cette entrée, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paraît être destiné au même usage.

seconde espèce, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne proéminente au milieu, et presque la forme d'une dague. Ils les portent dans des gaînes de peau, suspendues autour de leur cou, par une lanière cachée sous leur robe. Ils ne se servent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtrière. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avaient un assortiment complet de nos outils; et les coutures et les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les marqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en Europe. En un mot, si l'on réfléchit à l'état de grossièreté et de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, et aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention et l'adresse dans les ouvrages mécaniques.

Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec et de la chair grillée ou rôtie. Nous achetâmes de cette chair : elle nous parut être de la chair d'ours; mais elle avait un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougère, de la plus grande espèce, dont j'ai parlé dans la description de l'entrée de Nootka : ils la font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre manière. Plusieurs de

nos gens les virent encore manger, sans dégoût, une substance que nous avons jugée être la partie intérieure de l'écorce du pin. Leurs canots étaient remplis de vases de bois, contenant de la neige, qu'ils avalaient avec avidité : peut-être serait-il plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur manière de manger est très décente et très propre; ils avaient grand soin d'enlever les ordures qui adhéraient aux choses dont ils voulaient se nourrir; et quoiqu'ils mangent quelquefois la graisse crue de certains animaux de mer, ils ne manquent pas de la diviser en bouchées, avec leurs petits couteaux. Ils sont très propres et très décens sur leur personne; leur corps n'offre ni graisse ni saleté; les vases de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs alimens étaient en bon état, ainsi que leurs canots, où nous n'aperçûmes ni désordre ni confusion.

Il paraît d'abord difficile d'apprendre leur idiome : cette difficulté ne vient pas de ce que leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes et les sons qu'ils emploient ont différentes significations; car ils semblaient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'était une méprise de notre part.

Quant aux animaux de cette partie du continent de l'Amérique, je dois répéter une remarque que j'ai faite sur ceux de l'entrée de Nootka : nous ne les connaissons que d'après les fourrures apportées par les sauvages à notre marché. Il nous vendirent surtout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres ou des lynx, des martres communes et des martres de pin, de petites hermines, des ours. des ratons et des loutres de mer. Il y avait plus de martres, de ratons et de loutres que d'autres peaux : celles-ci composent en effet le vêtement ordinaire des naturels; mais les fourrures du premier de ces quadrupèdes, qui en général étaient d'un brun beaucoup plus clair que celles de Nootka, surpassaient extrêmement le reste en finesse. Les loutres et les martres étaient bien plus abondantes ici qu'à Nootka, mais d'une moindre finesse et d'une moindre épaisseur, quoique d'une plus grande étendue, et elles étaient presque toutes de ce noir lustré qui est sans doute la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours et de veaux marins se trouvèrent assez communes : les dernières étaient blanches en général et agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours étaient brunes ou couleur de suie.

Nous avions vu chacun de ces animaux à Nootka; mais nous en aperçûmes de particuliers à l'entrée

dont je parle dans ce chapitre : tel est l'ours blanc. Les naturels nous apportèrent plusieurs morceaux de sa fourrure, et même des fourrures entières de quelques individus jeunes, d'après lesquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi la wolwérene [1], qui avait des couleurs très brillantes, une espèce d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'est la même que celle de l'entrée de Nootka; elle est tachetée de brun, et elle n'a guère de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la fourrure de la tête d'un grand animal dont nous ne pûmes reconnaître précisément l'espèce : nous jugeâmes cependant sur la couleur, sur la longueur et la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avait avec celle d'aucun quadrupède terrestre, que ce pouvait être le mâle d'un grand ours de mer.

L'une des plus belles peaux, qui semble particulière à cet endroit, car jusqu'ici nous n'en avions pas remarqué de pareilles, est d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc sale, et les flancs d'un cendré bleuâtre, parsemé aussi des taches dont je viens de parler. La queue n'excède pas le tiers de la longueur du corps, et elle est couverte sur les

[1] On ignore de quel quadrupède il s'agit ici ; on a conservé le mot de l'original.

bords de poils blanchâtres. C'est sans doute la souris des champs tachée, ou bien la marmotte de Casan. Nous ne vîmes ni peaux de rennes ni peaux de daims.

Parmi les oiseaux que j'ai cités en faisant la description de Nootka, nous ne trouvâmes ici que l'aigle à tête blanche, le nigaud, l'alcyon ou le grand martin-pêcheur, lequel avait des couleurs très brillantes, le colibri, qui vint souvent voltiger autour du vaisseau, tandis que nous étions à l'ancre : il est difficile que ce dernier passe l'hiver dans un climat si rigoureux. Les oiseaux aquatiques que nous aperçûmes étaient des oies, une petite espèce de canard, et quelques pies de mer à bec rouge.

Le canard est aussi gros que le canard sauvage ordinaire : il est d'un noir foncé, il a la queue courte et épointée, les pieds rouges, le bec blanc, teint de rouge vers l'extrémité, et de chaque côté une large tache noire, presque carrée auprès de la base où il s'élargit ; il porte sur le front une tache blanche triangulaire, et une autre plus considérable sur le derrière du cou. Les couleurs de la femelle sont beaucoup moins vives, et son bec n'a aucune des jolies teintes de celui du mâle, si j'en excepte deux points noirs qui sont obscurs.

Il y a de plus une espèce de plongeon, qui semble particulière à cette entrée : il est à peu près

de la grosseur d'une perdrix; il a le bec court, noir et comprimé; la tête et la partie supérieure du cou d'un brun noir, le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mat, excepté le dessous, qui est partout d'une teinte noirâtre semée de points blancs. Nous remarquâmes un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, à peu près de la grosseur du bruant; mais nous présumâmes que c'était un des oiseaux qui changent de couleur avec la saison et selon les climats qu'ils habitent.

Nous ne nous proeurâmes d'autres poissons que des torsk [1] et des plies : les naturels nous vendirent la plupart de ceux que nous mangeâmes. Nous prîmes autour du vaisseau un petit nombre de sculpins, des étoiles pourprées qui avaient dix-sept ou dix-huit rayons. Nous observâmes que les rochers sont presque dénués de coquillages; mais nous aperçûmes des crabes d'une grosseur considérable.

Nous ne vîmes de métaux que du cuivre et du fer; l'un et l'autre, mais surtout le dernier, étaient en si grande abondance, qu'ils formaient les pointes de la plupart des traits et des lances. Les sauvages se peignent avec une ocre rouge qui est très cassante et très onctueuse, ou avec un minerai de fer dont la couleur approche de celle du cinnabre, avec un fard bleu et brillant, dont nous ne pûmes

[1] Mot du texte anglais.

nous procurer des échantillons, et du plomb noir. Chacune de ces substances paraît être rare, car les naturels en apportèrent une petite quantité de la première et de la dernière, et ils semblaient la conserver soigneusement.

Peu de végétaux frappèrent nos regards. On ne voit guère dans les bois que le pin du Canada et le spruce : il y en avait quelques-uns d'assez gros.

Ces sauvages doivent avoir reçu d'une nation civilisée les grains de verre et de fer que nous trouvâmes parmi eux. Les observations insérées plus haut prouvent d'une manière à peu près sûre qu'ils n'avaient jamais communiqué directement avec des Européens.

§ 6.

Suite de la reconnaissance de la côte d'Amérique. Cap Élisabeth. Cap Saint-Hermogènes. Pointe Banks. Cap Douglas. Cap Bède. Mont Saint-Augustin. Espoir de trouver un passage dans une entrée que nous découvrons. Les vaisseaux remontent cette entrée. Indices sûrs que c'est une rivière. Elle est appelée rivière de Cook. Les vaisseaux la redescendent. Nous recevons différentes visites des naturels. Le lieutenant King débarque et prend possession du pays. Ce qu'il nous dit à son retour. Réflexions sur la rivière de Cook. Causes des marées considérables qu'on y éprouve.

Lorsque j'eus quitté l'entrée du Prince Guillaume, je gouvernai au sud-ouest. Nous dépassâmes un promontoire élevé, situé par 59 degrés 10 minutes de latitude, et 207 degrés 45 minutes de longitude.

Il fut découvert le jour de l'anniversaire de la naissance de la princesse Élisabeth, et je lui ai donné le nom de *cap Élisabeth.*

Le 26 mai nous reconnûmes que la terre du cap Saint-Hermogènes est une île d'environ six lieues de circonférence, séparée de la côte adjacente par un canal d'une lieue de largeur. On rencontre à une lieue et demie au nord de cette île des rochers qui sont au-dessus de l'eau, sur la bande nord-est desquels la sonde rapportait de trente à vingt brasses.

Le même jour je reconnus un groupe de hautes îles et de rochers complétement séparés de toute autre terre. Comme elles offraient une surface très nue, je les ai appelées *îles Stériles;* elles gisent par 59 degrés de latitude et à peu près sur la même ligne de longitude que le cap Élisabeth et la pointe Banks; elles sont distantes de trois lieues du cap Élisabeth, et de cinq de la pointe Banks.

Le soir nous aperçûmes un promontoire très élevé, dont le sommet, qui formait deux montagnes extrêmement hautes, se montrait au-dessus des nuages. J'ai appelé ce promontoire *cap Douglas*, en l'honneur de mon digne ami le docteur Douglas, chanoine de Windsor. Il est situé par 58 degrés 56 minutes de latitude, et 206 degrés 10 minutes de longitude, à dix lieues dans l'ouest des îles Stériles, et au nord-ouest-quart-ouest-demi-rumb-ouest de la pointe Banks.

Entre cette pointe et le cap Douglas la côte semblait former une baie large et profonde, à laquelle j'ai donné le nom de *baie de la Fumée*, à cause de la fumée que nous vîmes sur la pointe Banks.

Le 26 mai, au point du jour, nous nous trouvâmes au nord des îles Stériles, et nous découvrîmes de nouvelles côtes qui se prolongeaient du cap Douglas au nord. Elles formaient une chaîne de montagnes d'une grande hauteur : j'ai appelé *mont Saint-Augustin* l'une de ces montagnes beaucoup plus sensible que les autres.

Le mont Saint-Augustin se montrait dans le nord-ouest, à trois ou quatre lieues. Cette montagne est de forme conique et d'une hauteur considérable, mais il reste à savoir si c'est une île, ou si elle fait partie du continent. Voyant que je ne gagnais rien à marcher à l'ouest, je revirai vent devant, et je gouvernai sur le cap Élisabeth, que nous atteignîmes à cinq heures et demie du soir. Au côté septentrional du cap Élisabeth, entre ce cap et un promontoire élevé que j'ai nommé *le cap Bède* [1], on trouve une baie au fond de laquelle il semblait y avoir deux havres bien fermés. Nous y pénétrâmes aisément, et nous aurions pu y mouiller par vingt-trois brasses ; mais comme je n'avais pas le projet de jeter l'ancre, nous revirâmes de bord, et

[1] C'est de notre calendrier que le capitaine Cook a tiré ce nom et celui de cap Saint-Augustin.

nous marchâmes à l'ouest, à l'aide d'un vent du nord qui soufflait avec force, et qui était accompagné de pluie et d'un ciel très brumeux.

Le master fut de retour le 1er juin 1778, de l'exploration dont je l'avais chargé. Il me dit qu'il avait trouvé l'entrée, ou plutôt la rivière, réduite à une lieue de largeur par des terrains bas qui l'environnaient de chaque côté, et à travers lesquels elle coulait au nord; qu'il l'avait remontée l'espace de trois lieues dans cette partie resserrée, et qu'elle était navigable pour les plus gros vaisseaux; que, durant le reflux, ou tant que le courant avait redescendu, l'eau avait été parfaitement douce, mais qu'au retour du flot elle était devenue saumâtre, et qu'elle l'avait été extrêmement à l'époque de la mer haute, même au dernier point où il s'arrêta. Il débarqua sur une île qui gît entre ce bras et le bras oriental, et il y aperçut des groseilliers dont le fruit était déjà formé, et d'autres arbres ou arbrisseaux chargés de baies, qui lui étaient connus. Le sol lui parut être de l'argile mêlée de sable. Il remarqua que, environ trois lieues au-delà du point où il s'arrêta, ou au nord de ce point, il y avait une autre séparation dans la chaîne orientale des montagnes, à travers lesquelles il supposait que la rivière prend une direction nord-est; mais je jugeai plus vraisemblable que c'était seulement un autre bras, et que le grand canal

gardait sa direction nord entre les deux rangées ou chaînes de montagnes dont j'ai fait mention. Il reconnut que ces deux chaînes se rapprochaient davantage à mesure qu'elles s'étendaient au nord, mais qu'elles ne paraissaient jamais se réunir. On ne découvrait pas entre elles de terrains élevés, et l'on ne voyait que des côtes basses en partie boisées et en partie nues.

Il ne me resta plus d'espoir de trouver un passage ici; mais comme le jusant allait finir et que nous ne pouvions descendre contre le flot, je crus devoir profiter du retour de la marée pour examiner de plus près le bras oriental, et par-là déterminer d'une manière décisive si le terrain bas qu'on voyait au côté est de la rivière était une île, comme nous l'avions supposé, ou s'il faisait partie du continent. Nous appareillâmes dans ce dessein au premier moment du flot : nous avions une brise légère du nord-est, et je marchai vers la côte orientale, précédé des canots qui sondaient devant nous.

La principale information que nous procura le lieutenant King, envoyé en reconnaissance, fut que que le terrain bas que nous avions pris pour une île ou pour un groupe d'îles est une suite du continent, qui se prolonge des bords de la grande rivière jusqu'au pied des montagnes auxquelles il est joint, et qui se termine à l'entrée méridionale de ce bras oriental, que je distinguerai par le nom de rivière

Turnagain ou *du Retour*. Le terrain bas recommence au côté nord de cette rivière, et il se prolonge du pied des montagnes au nord de la grande rivière; en sorte que devant la rivière du Retour il forme une large baie, au côté méridional de laquelle nous étions alors mouillés, et où la sonde avait rapporté de douze à cinq brasses, depuis le milieu du flot jusqu'au temps de la mer haute.

Lorsque nous eûmes atteint la baie, le flot portait avec force dans la rivière du Retour, et le jusant eut une force plus grande encore. La mer tomba de vingt pieds tandis que nous étions à l'ancre. Ces observations me convainquirent que je ne devais pas plus compter sur un passage par cette rivière que par le grand bras. Mais, durant le reflux, l'eau, quoique bien plus douce, ayant toujours un degré considérable de salure, il y a lieu de supposer que ces deux bras sont navigables pour des vaisseaux beaucoup plus loin que nous ne les avons remontés, et que la rivière et ses divers bras offrent les moyens d'une communication très étendue dans l'intérieur des terres. Nous l'avons reconnue jusqu'à 61 deg. 30 minutes de latitude, et 210 degrés de longitude; c'est-à-dire jusqu'à plus de trente lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

Si la découverte de cette grande rivière [1], qui

[1] Le capitaine Cook ayant laissé en blanc dans son manuscrit le

semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siècle présent ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasiona fut une perte essentielle : l'été s'avançait à grands pas. Nous ne savions pas combien nous aurions de chemin à faire au sud pour suivre la direction de la côte, et nous étions alors convaincus que le continent de l'Amérique septentrionale se prolonge à l'ouest beaucoup plus loin que ne semblaient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Tout cela diminuait la probabilité de l'existence d'un passage dans la baie de Baffin ou dans la baie de Hudson, ou prouvait du moins qu'il était d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaisir à songer que, si je n'avais pas examiné en détail cette entrée considérable, les écrivains qui font de la géographie dans leur cabinet auraient établi comme une vérité qu'elle communique au septentrion avec la mer du Nord, ou à l'est avec la baie de Baffin ou celle de Hudson, et qu'on l'aurait peut-être un jour marqué sur les cartes avec plus de précision et des indices plus sûrs que les détroits de Fuca et de Fonte, qui sont invisibles parce qu'ils sont imaginaires.

nom de cette rivière, lord Sandwich la fit appeler rivière de Cook.

L'après-midi je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté sud-est de la rivière, d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la rivière et du pays, au nom du roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pièces de monnaie d'Angleterre frappées en 1772, et un papier où seraient écrits les noms de nos vaisseaux et l'époque de notre découverte. Sur ces entrefaites, *la Résolution* et *la Découverte* mirent à la voile pour redescendre la rivière. Le vent soufflait toujours grand frais de la partie de l'est; mais ils survint un calme peu de temps après que nous eûmes appareillé, et le flot nous ayant surpris en travers de la pointe où M. King débarqua, et que j'ai appelée *pointe Possession*, nous fûmes obligés de mouiller par six brasses, la pointe dont je viens de parler nous restant au sud à deux milles.

Nous levâmes l'ancre dès que la mer fut haute, et, à l'aide d'une brise légère du sud, je passai à la côte occidentale où le retour du flot nous obligea de mouiller le lendemain dès le grand matin. Bientôt après, plusieurs grandes pirogues et quelques petites arrivèrent. Les hommes qui les montaient nous vendirent d'abord des fourrures; ils nous vendirent ensuite leurs habits, et ils se dépouillèrent de manière que la plupart furent complète-

ment nus. Ils nous apportèrent, entre autres choses, un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très belles peaux de renards rougeâtres, et seulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent aussi du saumon et de la plie. Ils donnèrent au fer la préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des lèvres ne nous parurent pas si communs parmi eux qu'à l'entrée du Prince Guillaume, mais la cloison de leur nez était plus chargée de parures, et en général ces parures du nez étaient beaucoup plus longues. Ils avaient encore une plus grande quantité de broderies blanches et rouges sur quelques parties de leurs vêtemens et quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois et les étuis de leurs couteaux.

Nous appareillâmes le 3 juin au soir avec le jusant, et entre quatre et cinq heures du matin, lorsque le reflux eut cessé, nous jetâmes l'ancre à environ deux milles au-dessous de la pointe renflée qui est sur la côte occidentale. Un assez grand nombre de naturels du pays arrivèrent près de nous, tandis que nous occupions ce mouillage, et ils se tinrent à la hanche des vaisseaux toute la matinée. Leur compagnie ne nous déplut pas, car ils nous apportèrent une quantité considérable d'un très beau saumon, qu'ils échangèrent contre les bagatelles que nous pouvions leur donner. Ils se dis-

posaient sans doute à le sécher, car il était presque tout dépecé : les deux bâtimens en achetèrent plusieurs quintaux.

Les naturels que nous rencontrâmes dans la rivière nous semblèrent être de la même nation que ceux qui habitent l'entrée du Prince Guillaume. Les rapports étaient on ne peut pas plus frappans; mais relativement à l'idiome et à la figure, ils différaient essentiellement de ceux de Nootka ou de l'entrée du Roi George. Si leur langue est plus gutturale, ainsi qu'à l'entrée du Prince Guillaume, leurs articulations sont fortes et distinctes, et les petites phrases qu'ils emploient paraissent être des sentences.

Ils ont des couteaux de fer, et les pointes de leurs piques sont aussi de la même substance. Leurs piques ressemblent à nos hallebardes; les pointes sont quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux, qu'ils placent dans des gaînes, est considérable. Ces couteaux, et un petit nombre de grains de verre, étaient les seules choses de fabrique étrangère. S'il paraît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins avec lesquels les Russes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Russes n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils étaient connus des Russes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés

vêtus de fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer.

Les marées sont considérables dans cette rivière, et elles contribuent beaucoup à en faciliter la navigation. La mer est haute dans le courant entre deux et trois heures, les jours de la pleine et de la nouvelle lune, et elle a de trois à quatre brasses. Il est aisé d'expliquer pourquoi le flot y est plus fort que sur les autres parties de la côte ; l'embouchure de la rivière se trouvant dans un coin, le flot qui vient de l'Océan est resserré par les deux côtés, et il enfle beaucoup les vagues.

§ 7.

Découvertes après notre départ de la rivière de Cook. Ile de Saint-Hermogènes. Cap de la Pentecôte. Cap Greville. Cap Barnabas. Pointe Deux-Têtes. Ile de la Trinité. Ile Nébuleuse de Behring. Description d'un bel oiseau. Ile Kodiak et îles Schumagin. Un des naturels du pays nous apporte une lettre russe. Conjectures sur cette lettre. Pointe de Rocher. Ile Habibut ou île de la Plie. Montagne qui renferme un volcan. Nous échappons au naufrage d'une manière presque miraculeuse. Arrivée des vaisseaux à Oonalaschka. Entrevues avec les naturels du pays. Nous recevons une seconde lettre russe. Description du havre de Samganoodha.

Nous appareillâmes dès que la marée nous devint favorable, et, à l'aide d'une brise légère, nous redescendîmes la rivière, et nous mîmes à la voile : nous dépassâmes les îles Stériles et nous marchâmes vers le cap Saint-Hermogènes. A midi ce cap nous

restait au sud-sud-est à huit lieues, et nous avions au sud le passage qui se trouve entre l'île de ce nom et la grande terre.

Nous aperçûmes plusieurs colonnes de fumée sur la côte d'Amérique au nord du passage: c'étaient vraisemblablement des signaux qu'employaient les naturels pour nous attirer dans leur pays. La terre forme ici une baie ou peut-être un havre: et il y a une île de rocher basse en travers de la pointe nord-ouest. On voit aussi quelques autres îles de la même apparence, dispersées le long de la côte, entre ce passage et la pointe Banks.

Nous avions dépassé les rochers à minuit, et nous arrivâmes vent arrière au sud. Le 7 juin Saint-Hermogènes nous restait au nord à la distance de quatre lieues. La pointe la plus méridionale de la grande terre, en dedans ou à l'ouest de Saint-Hermogènes, se montrait au nord, à cinq lieues: ce promontoire, qui gît par 58 degrés de latitude, et 207 degrés 24 minutes de longitude, fut appelé *cap de la Pentecôte*. Je donnai le nom de *baie de la Pentecôte* à une large baie qui se trouve à l'ouest. La terre, au côté oriental de cette baie, dont le cap de la Pentecôte forme la pointe méridionale, et la pointe Banks la pointe septentrionale, ressemble, à tous égards, à l'île Saint-Hermogènes: elle paraît dénuée de bois, et on n'aperçoit point de neige en quelques endroits. Nous la supposâmes couverte

d'une substance de la nature de la mousse, qui lui donnait une teinte brunâtre. Nous eûmes quelques raisons de croire que c'était une île. Si en effet nous ne nous trompâmes pas, la baie que j'ai indiquée en dernier lieu est le seul détroit ou passage qui la sépare de la grande terre.

En portant vers la côte, nous traversâmes l'embouchure de la baie de la Pentecôte, et nous vîmes la terre dans toutes les parties du fond, en sorte que les côtes sont réunies, ou les pointes, tombant sur la même ligne, se cachent l'une à l'autre. J'adopte la première supposition, et je crois que la terre, à l'est de la baie, fait partie du continent. Il y a quelques petites îles à l'ouest de la baie. Le rivage au sud est bas : il offre des pointes de rochers en saillie, entre lesquelles on remarque de petites baies ou des entrées. On n'apercevait point de bois, et il y avait très peu de neige sur la côte, mais les montagnes situées à quelque distance dans l'intérieur des terres en étaient entièrement couvertes. Nous nous trouvions alors par 57 degrés 52 minutes et demie ; le cap Saint-Hermogènes nous restait au nord 30 degrés ouest, à huit lieues, et nous avions au sud-ouest, à dix lieues, la pointe la plus méridionale de la côte qui fût en vue, la même que nous avions aperçue auparavant. La terre forme ici une pointe que j'ai nommée *cap Greville :* il gît par 57 degrés 33 minutes de lati-

tude, et 207 degrés 15 minutes de longitude; il est éloigné du cap Saint-Hermogènes de quinze lieues dans la direction du sud-ouest.

Le 12 nous vîmes la terre, qui nous restait dans l'ouest à douze lieues. Nous n'en étions pas à plus de trois lieues. Une pointe élevée, qui gît par 57 degrés 13 minutes de latitude et que j'ai nommée le *cap Barnabas*, nous restait au nord-nord-est, à dix milles, et la côte se prolongeait du nord-est à l'ouest-sud-ouest. L'extrémité nord-est était cachée par la brume; mais nous apercevions une pointe au sud-ouest, dont le sommet élevé se terminait en deux collines rondes : je l'ai appelée pour cela *pointe Deux-Têtes*. Cette partie de la côte, qui offre plusieurs petites baies, est composée de hautes collines et de vallées profondes; et en quelques endroits nous découvrions les sommets des autres collines placées sur les derrières. Celles-ci étaient peu chargées de neige, mais elles paraissaient très stériles. On n'y voyait ni arbre ni arbrisseau, et, en général, elles présentaient une teinte brunâtre : c'était vraisemblablement l'effet de la mousse dont elles sont couvertes.

Nous atteignîmes la terre la plus méridionale le 14 juin, et nous reconnûmes que c'était une île : je lui ai donné le nom d'*Ile de la Trinité*. Sa plus grande étendue est de six lieues dans la direction de l'est et de l'ouest : chacune de ses extrémités

est élevée et nue : elle offre des terres basses au milieu ; en sorte qu'à une certaine distance il y a des points d'où elle ressemble à deux îles. Elle gît par 56 degrés 36 minutes de latitude, et 205 de longitude, à deux ou trois lieues du continent. Cet espace intermédiaire est semé de petites îles et de rochers; mais il paraît y avoir un passage assez bon et un mouillage sûr. Nous fûmes d'abord portés à croire que c'était l'île Nébuleuse de Behring; mais, comme elle se trouve si près de la grande terre, sa position ne s'accorde pas avec la carte de ce navigateur.

A huit heures du soir nous portâmes sur la terre, jusqu'au moment où nous fûmes à une lieue des petites îles dont je viens de parler. La partie la plus occidentale du continent qui fût alors en vue offrait une pointe basse en face de l'île de la Trinité, à laquelle j'ai donné le nom de *cap de la Trinité :* elle nous restait à l'ouest-nord-ouest. Après avoir reviré, nous mîmes le cap sur cette île, dans l'intention de traverser l'intervalle qui la sépare de la grande terre.

Le 16, l'extrémité nord-est de la grande terre formait la pointe que nous avions rencontrée durant la brume, et je la nommai *cap Brumeux :* il gît par 56 degrés 31 minutes de latitude. Nous avions eu peu de vent durant toute la nuit, et il s'éleva alors une brise du nord-ouest. Nous en profitâmes

pour marcher au sud et reconnaître plus exactement la terre qui frappait nos regards dans cette direction.

Nous reconnûmes à neuf heures que c'était une île d'environ neuf lieues de tour. Elle gît par 56 degrés 10 minutes de latitude, et 202 degrés 45 minutes de longitude : je l'appelai *île Nébuleuse*. J'ai lieu de croire en effet, d'après sa position, que c'est celle de Behring. En même temps, trois ou quatre îles, qui se trouvent devant une baie, formée pas la côte de la grande terre, nous restaient au nord-quart-nord-ouest : nous avions au nord-ouest-quart-ouest, une pointe surmontée de trois ou quatre rochers en forme de tour, et que j'ai appelée *pointe Pinacle* ou *pointe des Tours*, et au sud-sud-est un groupe de petits îlots ou de rochers, qui gisent à environ neuf lieues de la côte.

Il y a entre l'île de la Trinité et le cap Brumeux une prolongation du continent, que l'épaisseur de l'atmosphère nous empêcha de voir. Au sud-ouest de ce cap, la terre, relativement aux collines elles-mêmes, et à la côte qui paraissait remplie de criques où de petites entrées dont aucune ne semblait avoir une grande profondeur, est plus rompue ou plus escarpée qu'aucune des parties de l'Amérique que nous avions vues jusqu'alors.

Le 19 juin je longeai la chaîne la plus méridio-

nale des îles. A midi nous étions par 55 degrés 18 minutes de latitude, et dans la partie la plus étroite du canal formé par elles, et par celles qui gisent le long du continent : ce canal a ici une lieue et demie ou deux lieues de largeur. L'île la plus considérable du groupe se montrait sur notre gauche, et, selon les informations que nous reçûmes ensuite, elle porte le nom de *Kodiak*. Je lui ai laissé ce nom, mais je n'en ai point donné aux autres : je pense que ce sont celles que Behring a appelées *îles Schumagin*, ou que les *îles Schumagin* de Behring font partie de celles-ci, car ce petit archipel est assez étendu. Des îles frappèrent nos regards dans le sud, aussi loin qu'on peut voir une île : elles commencent au 200e degré 15 minutes de longitude est, et elles se prolongent un degré et demi ou deux degrés à l'ouest. La plupart sont assez élevées, très escarpées et très stériles. Elles sont remplies de rochers, de proéminences inégales, et elles offrent d'autres sites pittoresques. On y trouve plusieurs baies et anses bien fermées ; des ruisseaux d'eau douce descendent des parties élevées : il y a des bois qui flottent autour des rivages, mais on n'aperçoit pas un arbre ou un arbrisseau sur leur surface.

Le 20 juin nous découvrîmes des brisans produits par des rochers dont quelques-uns se montraient au-dessus de l'eau. Ils se prolongent à sept

lieues de la terre, et ils sont très dangereux, surtout lorsque le ciel est brumeux, ce qui paraît arriver souvent sur cette côte. Nous ne fûmes hors de ces brisans qu'à midi : notre latitude observée se trouva alors de 54 degrés 44 minutes, et notre longitude de 198 degrés. La terre la plus voisine de nous, qui est une haute pointe renflée, à laquelle j'ai donné le nom de *pointe des Rochers*, nous restait au nord à sept ou huit lieues : nous avions au nord 80 degrés ouest, la pointe la plus occidentale de la grande terre, ou de ce que nous prenions pour la grande terre, et en dehors une colline ronde, qui forme une île, et que j'ai appelée *pointe Halibut*, ou *de la Plie*, se montrait dans le sud-ouest, à treize lieues.

Le 21, la pointe de la Plie, qui gît par 54 degrés 27 minutes de latitude et 197 degrés de longitude nous restait au nord-ouest, et l'île dont elle fait partie, et que j'ai appelée *île de la Plie*, se prolongeait du nord-est au nord-ouest à deux lieues. Cette île a sept ou huit lieues de circonférence, et, excepté la pointe, le terrain est bas et fort stérile. Elle se trouve près de plusieurs autres îles, qui ont toutes la même apparence; mais l'intervalle qui les sépare de la grande terre semblait offrir un passage de deux ou trois lieues de largeur.

Les rochers et les brisans que j'ai indiqués nous forcèrent à nous tenir si loin du continent,

que nous apercevions faiblement la côte située entre la pointe des rochers et l'île de la Plie. Nous voyions, par-dessus cette île et celles qui y sont adjacentes, la grande terre couverte de neige : quelques collines en particulier, dont les sommets s'élançaient au-dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étaient revêtus. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au sud-ouest, renferme un volcan d'où il sortait sans cesse de vastes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de distance de la côte par 54 degrés 48 minutes de latitude et 195 degrés 45 minutes de longitude : elle est remarquable par sa figure, qui présente un cône parfait : le volcan est à la cime. Elle ne s'offrit guère sans nuages à nos yeux, non plus que le reste de ces montagnes. La base et le sommet se montraient nettement de temps à autre : alors un nuage étroit, et quelquefois deux ou trois, placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppaient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée, élancée perpendiculairement de la cime et déployée par le vent, en forme de queue d'une grande longueur, produisait un coup d'œil très pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenait la fumée de ce volcan, le vent prenait quelquefois une direction contraire à celle qu'il avait à la mer, même dans les temps où il soufflait pour nous avec force.

Il y eut trois heures de calme l'après-midi, et nos gens prirent environ cent plies, dont quelques-unes pesaient plus de cent livres : les moindres en pesaient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivaient fort à propos. Une petite pirogue, conduite par un homme, arriva de la grande île, près de nous. Lorsqu'il approcha de *la Résolution*, il ôta son chapeau, et il fit une révérence, de la même manière que ceux qui étaient allés la veille à la hanche de *la Découverte*. Les Russes entretenaient des communications et un commerce avec eux : celui qui vint nous trouver ici portait une culotte de drap vert, et, au-dessous de la souquenille ou robe de boyaux dont se revêtent les naturels du pays, une jaquette de laine noire. Il n'avait rien à vendre qu'une peau de renard gris et des meubles ou des harpons de pêche. Les pointes de ces harpons étaient d'os et proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied : elles étaient de l'épaisseur d'une canne ordinaire et sculptées. Nous aperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous prîmes pour de l'huile; car il l'ouvrit, et après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenait il la referma.

Il ressemblait exactement par la taille et par les traits aux sauvages que nous avions trouvés dans l'entrée du Prince Guillaume et de la rivière de Cook; mais son corps n'offrait aucune peinture :

sa lèvre était trouée dans une direction oblique, et sans ornement.

Nous aperçûmes le continent, le 24 juin : la partie la plus voisine de nous était éloignée d'environ quatre lieues. Nous reconnûmes que la terre au sud-est, qui avait frappé nos regards la veille au soir, formait des îles; mais l'autre était une suite du continent, et il n'y avait point d'îles qui nous empêchassent de le voir.

Me voyant près de terre, je détachai un canot, afin d'en connaître les productions. L'officier qui le commandait me dit à son retour que le sol produisait une herbe d'une assez belle qualité et plusieurs autres petites plantes dont l'une, assez semblable au pourpier, était bonne dans la soupe ou en salade. Il n'y vit ni arbres ni arbrisseaux, mais il trouva sur la grève un petit nombre de morceaux de bois apportés par les flots. Il jugea que la mer y est basse entre dix et onze heures, et nous nous aperçûmes qu'à l'endroit où nous mouillions le flot venait de l'est ou du sud-est.

Durant la nuit, le vent fut frais du sud, mais il devint plus modéré à l'approche du matin, et la brume se dissipa en partie. Après avoir appareillé à sept heures, nous gouvernâmes au nord, entre l'île au-dessous de laquelle nous avions jeté l'ancre, et une autre petite qui en est voisine. Le canal n'a pas plus d'un mille de largeur; le vent

nous manqua avant que nous l'eussions traversé, et nous fûmes obligés de mouiller par trente-quatre brasses. La terre nous environnait alors de tous côtés : la portion qui se montrait au sud se prolongeait au sud-ouest et offrait une chaîne de montagnes; mais nous ne pouvions découvrir si elle formait une ou plusieurs îles. Nous reconnûmes ensuite qu'elle n'en forme qu'une, et qu'elle est connue sous le nom d'*Oonolashka*. Entre cette île et la terre au nord, qui ressemblait à un groupe d'îles, il nous semblait y voir un canal dans la direction du nord-ouest-quart-nord. Nous distinguâmes plusieurs naturels, ainsi que leurs habitations, sur une pointe qui est située à l'ouest et à trois quarts de mille du vaisseau. Les sauvages remorquaient deux baleines : nous supposâmes qu'ils venaient de les tuer. Un petit nombre d'entre eux se rendirent à bord de temps à autre, et ils échangèrent avec nous quelques bagatelles, mais jamais ils n'y demeurèrent plus d'un quart d'heure à la fois. Ils paraissaient très craintifs et très réservés : nous jugeâmes cependant qu'ils avaient déjà vu des bâtimens pareils aux nôtres, et ils montrèrent un degré de politesse que ne connaissent pas les peuples sauvages.

A une heure de l'après-midi nous eûmes une brise légère du nord-est, et la marée nous était favorable : nous appareillâmes donc, et nous gou-

vernâmes vers le canal que j'ai indiqué plus haut. J'espérais, après l'avoir traversé, trouver la terre se prolongeant au nord, ou du moins rencontrer à l'ouest un passage qui nous remettrait dans la haute mer; car nous nous croyions parmi des îles, et non pas dans une entrée de la côte d'Amérique, et la suite justifia notre conjecture. Nous étions sous voile depuis peu de temps, lorsque le vent passa au nord, ce qui nous obligea d'aller au plus près. Le soir, le jusant nous étant contraire, nous jetâmes l'ancre à environ trois lieues de notre dernier mouillage, le passage nous restant au nord-ouest.

Nous mîmes à la voile le 28 juin à la pointe du jour, à l'aide d'une brise légère du sud qui nous porta dans le passage; mais elle fut suivie de légers souffles de vent, qui venaient de tous les points du compas. Comme nous avions pour nous un flot rapide, *la Résolution* atteignit le milieu du canal avant le retour du jusant. *La Découverte* ne fut pas aussi heureuse : rejetée en arrière, elle tomba dans le ras de marée, et elle eut un peu de peine à s'en dégager. Dès que nous fûmes en dedans du canal, nous reconnûmes que la terre, d'un de ses côtés, s'étendait à l'ouest et au sud-ouest, et que celle de l'autre côté se prolongeait au nord. Nous eûmes par-là beaucoup de raisons de croire que le continent avait pris une nouvelle direction qui nous était très favorable.

Tandis que nous étions à l'ancre, plusieurs naturels, dont chacun montait une pirogue, arrivèrent près de nous, et ils échangèrent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux, qui était très jeune, renversa son canot au moment où il se trouvait à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer, mais son embarcation, entraînée au gré des flots, fut recueillie par un autre insulaire qui la remena à la côte. Cet accident obligea le jeune homme de venir sur mon bord : il descendit dans ma chambre dès l'instant où nous l'engageâmes à y descendre, et il ne montra ni répugnance ni malaise. Il portait une première robe de la forme d'une chemise, composée de larges boyaux d'un animal marin, vraisemblablement d'une baleine; et par-dessous un vêtement de la même forme, de peaux d'oiseaux, garnies de leurs plumes et cousues proprement. Le côté à plumes posait sur la chair. Il l'avait raccommodé ou rapetassé avec des morceaux d'étoffe de soie, et son chapeau était orné de deux ou trois espèces de grains de verre. Ses habits étant mouillés, je lui en donnai d'autres dont il se revêtit avec autant d'aisance que j'aurais pu le faire. Son maintien et celui de quelques autres de ses compatriotes nous firent croire qu'ils connaissaient les Européens et plusieurs de nos usages. Au reste nos vaisseaux excitaient beaucoup leur

curiosité, car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogue s'assemblèrent sur les collines voisines pour regarder des bâtimens aussi extraordinaires.

Nous appareillâmes à la mer basse, et on remorqua *la Résolution* dans le havre, où nous mouillâmes. *La Découverte* y arriva bientôt après. La pinasse alla faire de l'eau, et un canot fut envoyé à la pêche; mais nous ne prîmes que quatre truites et quelques autres petits poissons.

Nous fûmes à peine mouillés, qu'un habitant de l'île m'apporta une seconde lettre pareille à celle qu'avait reçue le capitaine Clerke. Il me la présenta, mais elle se trouva écrite en russe, langue qu'aucun de nous n'entendait, comme je l'ai déjà fait observer. Si elle m'était inutile, elle pouvait servir à d'autres, et je la rendis au porteur, que je renvoyai avec des présens : il me fit plusieurs profondes révérences.

Me promenant le lendemain, le long de la côte, je rencontrai un groupe d'insulaires des deux sexes assis sur l'herbe. Ils faisaient un repas, composé de poissons crus, qu'ils semblaient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate.

Des brumes épaisses et un vent contraire nous retinrent ici jusqu'au 2 juillet, ce qui me fournit l'occasion de m'instruire un peu de l'état du pays et des mœurs de ses habitans.

Le havre est appelé *Samgonoodha* par les naturels, et il gît au côté septentrional d'Oonolashka, par 53 degrés 55 minutes de latitude, et 193 degrés 30 minutes de longitude, dans le détroit ou passage qui sépare cette île des îles situées au nord, par lesquelles il est à l'abri des vents de cette partie du compas. Il se prolonge au sud-ouest l'espace de près quatre milles : il a environ un mille de large à l'entrée; il se rétrécit vers le fond, où sa largeur n'est pas de plus d'un quart de mille, et où les vaisseaux sont bien enfermés. Il est aisé d'y faire de l'eau, mais on n'y rencontre pas un seul morceau de bois.

§ 8.

Progrès vers le nord après notre départ d'Oonolashka. Iles Oonella et Acootan. Ooneemak. Combien l'eau est basse le long de la côte. Baie de Bristol. Ile Ronde. Pointe Calme. Cap Newenham. Le lieutenant Williamson débarque. Observations qu'il fait à terre. Étendue de la baie de Bristol. Les bas-fonds obligent les vaisseaux de s'éloigner de la côte. Les naturels du pays arrivent près de nous. Mort de M. Anderson. Remarques sur son caractère. Ile à laquelle j'ai donné son nom. Pointe Rodney. Ile du Traîneau. Nous y débarquons. Remarques que nous y fîmes. Ile de King. Cap du Prince de Galles, l'extrémité la plus occidentale de l'Amérique. Nous marchons à l'ouest. Nous mouillons dans une baie de la côte d'Asie.

Après avoir mis en mer, nous gouvernâmes au nord sans rien trouver qui nous arrêtât sur cette route. Ainsi que je l'ai fait observer plus haut, l'île d'Oonolashka d'un côté se prolongeait au sud-ouest, et de l'autre, les terres qui s'étendaient le plus dans la partie du nord, n'allaient qu'au nord-est. Toutes ces terres étaient une suite du groupe d'îles que nous avions rencontré le 25 juin. Celle qui gît devant le havre de Samgonoodha, et qui forme la bande nord-est du passage par lequel nous étions venus, est appelée *Oonella*, et elle a environ sept lieues de circonférence. Au nord-est de celle-ci, il y en a une autre qui porte le nom d'*Acootan;* elle est beaucoup plus grande qu'Oonella, et elle renferme de très hautes montagnes qui étaient couvertes de neige. Il paraît que nous au-

rions pu passer sûrement entre ces deux îles et le continent, dont la pointe sud-ouest s'ouvrait en travers de la pointe nord-est d'Acootan, dans la direction du nord, 60 degrés est. Nous reconnûmes que cette pointe était celle que nous avions vue le 15 juin, lorsque nous quittâmes la côte d'Amérique pour gagner le dehors des îles. Les habitans du pays l'appellent *Oonemak*, et elle gît par 54 degrés 30 minutes de latitude, et 192 degrés 30 minutes de longitude. On voit par-dessus le cap, qui forme lui-même une terre élevée, une haute montagne ronde, couverte de neige.

Le 9 juillet nous étions par 57 degrés 49 minutes de latitude, et 201 degrés 33 minutes de longitude, à environ deux lieues de la côte, qui se prolongeait du sud-quart-sud-est à l'est-nord-est : elle présentait partout des terrains bas, qui, de dessus le pont, paraissaient être des îles; mais du haut des mâts on voyait leur réunion.

A mesure que nous étions avancés au nord-est, nous avions trouvé que la profondeur de l'eau diminuait peu à peu, et que la côte prenait plus du nord; mais la chaîne de montagnes qui se montrait par derrière continuait à s'offrir dans la même direction que les autres situées plus à l'ouest, en sorte que l'étendue des terrains bas, entre le pied des montagnes et le rivage de la mer, diminuait insensiblement. Les terrains élevés et les ter-

rains bas étaient entièrement dénués de bois; mais ils paraissaient couverts d'un gazon vert, si j'en excepte les montagnes revêtues de neige.

L'agréable perspective que nous avions de nous avancer vers le nord s'évanouit dans un instant. Je continuai ma route jusqu'à neuf heures du soir; car les ténèbres ne survinrent qu'à cette époque. Une pointe de terre nous restait au nord-est. On trouve par derrière cette pointe une rivière dont l'entrée semblait avoir un mille de largeur; mais je ne puis rien dire sur sa profondeur. L'eau paraissait décolorée, ainsi que sur les bas-fonds. Nous jugeâmes qu'elle serpente à travers les vastes terrains aplatis qui sont entre la chaîne des montagnes au sud-est, et les collines au sud-ouest. Elle doit contenir beaucoup de saumons, puisque nous aperçûmes beaucoup de soubresauts dans les vagues devant l'entrée, et que nous trouvâmes plusieurs de ces poissons dans les mâchoires de la morue que nous avions prise. J'ai donné à cette rivière le nom de *Bristol :* son entrée gît par 58 degrés 27 minutes de latitude, et 201 degrés 55 minutes de longitude.

Le 12 nous gouvernâmes au nord-ouest, et à dix heures nous aperçûmes ensuite une île à laquelle j'ai donné, à cause de sa figure, le nom d'*Ile Ronde*. Elle gît par 58 degrés 37 minutes de latitude, et 200 degrés 6 minutes de longitude, à sept milles du continent. A cinq heures du soir, nous nous

étions avancés au nord, à trois lieues du continent.

Le 13 notre latitude était de 58 degrés 18 minutes, et notre longitude de 199 degrés. L'île Ronde nous restait au nord-est, et l'extrémité occidentale du continent au nord-ouest, à sept lieues. Cette extrémité occidentale est une pointe élevée, à laquelle j'ai donné le nom de *pointe Calme,* parce que nous éprouvâmes un calme tandis que nous fûmes par son travers. Il y a au nord-ouest de l'île Ronde deux ou trois mondrains qui ressemblent à des îles : ils peuvent en effet former des terres détachées; car de cet endroit nous aperçûmes la côte dans l'éloignement.

M. Williamson, ayant débarqué sur la pointe, prit possession du pays, au nom de Sa Majesté, et laissa sur la plus haute des collines une bouteille, dans laquelle on trouva un papier renfermant les noms des vaisseaux, et l'époque de notre découverte. Le promontoire, auquel il donna le nom de *cap Newenham,* est une pointe de rocher assez élevée, qui gît par 58 degrés 42 minutes de latitude, et 197 degrés 36 minutes de longitude. Il y a pardessus, ou en dedans de ce cap, deux collines hautes qui s'élèvent l'une derrière l'autre. La plus intérieure ou la plus orientale est la plus élevée. Le pays, dans l'espace que découvrit M. Williamson, ne produit ni arbres ni arbrisseaux. Les collines sont pelées; mais sur les terrains plus bas on voit de

l'herbe et des plantes, dont un très petit nombre étaient en fleurs. Il n'aperçut d'animaux qu'une daine et son faon, et le cadavre d'un cheval marin, ou d'une vache marine, gisant sur la grève. Une multitude de chevaux marins frappaient nos regards depuis quelque jours.

La côte se prolongeant au nord depuis le cap Newenham, ce cap est la borne septentrionale de la grande baie ou du golfe, situé devant la rivière Bristol, que j'ai nommé *baie de Bristol,* en l'honneur du comte de Bristol. Le cap Ooneemak en forme l'extrémité méridionale; il gît à quatre-vingt-deux lieues du cap Newenham, dans la direction du sud-sud-ouest.

Le 20 juillet je chargeai le capitaine Clerke d'envoyer son master à la recherche d'un passage, dans la partie du sud-ouest; mais on ne trouva point de canal de ce côté, et il parut que la seule manière de se dégager des bas-fonds était de revenir sur nos pas. En suivant le canal dans lequel nous étions, il y avait de la vraisemblance que nous pourrions longer la côte plus loin. Ce canal pouvait nous mener dans le nord, hors de ces bas-fonds; mais cette entreprise était toujours fort dangereuse: si elle n'eût pas réussi, nous aurions perdu un temps considérable, et nous étions pressés par la saison. Ces raisons me déterminèrent à reprendre la route par

laquelle j'étais arrivé, et à employer ce moyen de me dégager.

Je jugeai que la partie la plus septentrionale de la côte que nous puissions apercevoir de ce point gît par 60 degrés de latitude : elle semblait former une pointe basse, à laquelle j'ai donné le nom de *Shoal ness*, ou *cap des Bas-Fonds*.

Le flot porte au nord et le jusant au sud. La mer s'élève de cinq ou six pieds, et je crois qu'elle est haute à huit heures, dans les pleines et les nouvelles lunes.

Le ciel fut brumeux jusqu'au 28 juillet : à cette époque le soleil se montra durant quelques heures, et nous en profitâmes pour faire différentes observations de lune. Le résultat moyen de ces observations, rapportées au midi par 59 degrés 55 minutes de latitude, indiquèrent la longitude à 190 degrés six minutes, et le garde-temps l'indiquait à 189 degrés 59 minutes. La déclinaison de l'aimant était de 18 degrés 40 minutes est. Nous continuâmes de gouverner à l'ouest, et le 29 nous découvrîmes une terre dans le nord-ouest-quart-ouest : c'était l'extrémité sud-est d'une île, et elle formait un rocher perpendiculaire d'une hauteur considérable. C'est pour cela que je l'ai appelée *pointe Upright*, ou *pointe à Pic* : elle gît par 60 degrés 17 minutes de latitude, et 187 degrés 30 minutes de longitude. Nous apercevions à l'ouest

de la Pointe une plus grande étendue de côtes; et, durant une éclaircie, nous vîmes une autre portion de terre élevée dans la direction de l'ouest-quart-sud-ouest : celle-ci paraissait entièrement séparée de l'autre. Nous trouvâmes une multitude incroyable d'oiseaux, tous de l'espèce du pinguin.

Le 3 août, M. Anderson, mon chirurgien, attaqué de la consomption depuis plus d'un an, mourut dans la journée. C'était un jeune homme plein de sentiment et d'esprit, et d'une société agréable; il savait bien son art, et il avait acquis beaucoup de connaissances en d'autres parties. Les lecteurs auront remarqué sans doute combien il m'avait été utile dans le cours du voyage; et, si la mort ne fût venue le frapper, le public, j'en suis sûr, aurait reçu de lui des mémoires sur l'histoire naturelle des pays où nous avons abordé, qui prouveraient d'une manière démonstrative combien il était digne des éloges que je lui donne ici. Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous aperçûmes une terre dans l'ouest, à douze lieues : nous supposâmes que c'était une île, et je l'appelai *île Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimais et que j'estimais beaucoup.

Le 4 nous aperçûmes une terre qui se prolongeait du nord-nord-est au nord-ouest. Nous portâmes dessus; nous mouillâmes à environ deux lieues de la côte, et, selon notre estime, par 64 degrés

27 minutes de latitude, et 194 degrés 18 minutes de longitude. En de certains momens nous voyions cette terre s'étendre de l'est au nord-ouest, et une île assez élevée se montrait dans l'ouest à trois lieues.

La terre qui se trouvait devant nous, et que nous prîmes pour le continent d'Amérique, paraissait basse près de la mer; mais dans l'intérieur du pays elle offrait des collines placées l'une derrière l'autre jusqu'à une hauteur considérable; elle avait une teinte verdâtre, mais elle semblait dénuée de bois, et on n'y apercevait point de neige.

Le 5 nous mîmes à la voile. Nous ne tardâmes pas à mouiller entre l'île et le continent. Je débarquai bientôt après sur l'île, accompagné de M. King et de quelques autres officiers. J'espérais y découvrir la côte et la mer à l'ouest, mais la brume était très épaisse dans cette direction, et je n'y eus pas une vue plus étendue qu'au vaisseau. La côte d'Amérique paraissait tourner au nord depuis une pointe basse, que j'ai appelée *pointe Rodney;* cette pointe nous restait au nord-ouest, à trois ou quatre lieues de l'île; mais les terrains élevés qui prenaient une direction plus septentrionale se montraient beaucoup plus avant.

Cette île, que j'ai nommée *île du Traîneau*, gît par 64 degrés 30 minutes de latitude, et 193 degrés 57 minutes de longitude, et elle a environ

quatre lieues de circonférence. La surface du terrain, en général, offre de grosses pierres détachées, qui sont en bien des endroits couvertes de mousse et de végétaux. Nous comptâmes plus de vingt ou trente espèces différentes de ces végétaux, et la plupart étaient en fleur; mais je n'y aperçus ni arbrisseaux ni arbres, non plus que sur le continent. Un petit terrain bas, près de la grève où nous débarquâmes, produisait une quantité considérable de pourpier sauvage, de pois, d'angélique, etc. Nous en remplîmes le canot, et je fis mettre ces légumes dans la soupe. Nous vîmes un renard, quelques pluviers et divers petits oiseaux, et nous rencontrâmes des cabanes en ruines construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avaient été depuis peu sur cette île, et il est clair que les habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avait un sentier battu d'une extrémité à l'autre.

Nous trouvâmes, à peu de distance de la grève où nous mîmes à terre, un traîneau, qui me détermina à donner à l'île le nom que j'ai dit plus haut. Nous le jugeâmes semblable à ceux qu'emploient les habitans du Kamstchatka pour faire leurs transports sur la glace ou sur la neige. Il avait dix pieds de longueur et vingt pouces de large; il était garni de ridelles par le haut, et d'os par en bas. Sa construction nous parut admirable : ses diver-

ses parties étaient jointes d'une manière très soignée, les unes avec des chevilles de bois, et la plupart avec des courroies ou des lanières de baleine, ce qui me persuada que c'était un ouvrage des naturels du pays.

Peu de temps après que nous eûmes mouillé, le ciel, nébuleux jusqu'alors, s'éclaircit, et nous aperçûmes une haute terre qui s'étendait du nord-est au nord-ouest. Elle paraissait détachée de la côte au-dessous de laquelle nous étions à l'ancre : celle-ci semblait courir au nord-est. Nous voyions en même temps une île de peu d'étendue au nord-ouest, à huit ou neuf lieues ; je la nommai *île de King*. Nous appareillâmes le lendemain à huit heures, et nous gouvernâmes au nord-ouest.

Convaincu bientôt que toute cette côte était continue, je revirai vent devant, et je cinglai vers la partie nord-ouest, au-dessous de laquelle je mouillai. Le ciel était épais et il tombait de la pluie; mais il s'éclaircit à quatre heures du matin du jour suivant, en sorte que nous vîmes la terre tout autour de nous. Un rocher élevé ou une île escarpée nous restait à l'ouest; une autre île, située au nord de celle-ci, et beaucoup plus grande, se montrait dans l'ouest-nord-ouest; et par derrière de hautes terres nous apercevions une pointe que nous prîmes pour une prolongation du continent.

Cette pointe, que j'ai nommée *cap du Prince de*

Galles, est d'autant plus remarquable, que c'est l'extrémité la plus occidentale des parties de l'Amérique connues jusqu'à présent. Elle gît par 65 degrés 46 minutes de latitude, et 191 degrés 45 minutes de longitude. Nous crûmes distinguer quelques habitans sur la côte, et il est vraisemblable que nous ne nous trompions pas, car nous aperçûmes au même endroit des élévations qui ressemblaient à des échafauds, et d'autres que nous prîmes pour des huttes. Nous vîmes les mêmes choses sur le continent, en dedans de l'île du Traîneau, et sur diverses parties de la côte.

Le 16 août 1778, entre l'extrémité sud-ouest et une pointe qui nous restait dans l'ouest, à deux lieues, nous trouvâmes une grande baie où nous mouillâmes à dix heures du matin, à environ deux milles de la côte septentrionale.

§ 9.

Conduite des naturels du pays ou des Tschutsky à l'aspect de nos vaisseaux. Entrevues avec quelques-uns d'entre eux. Leurs armes; leur figure; leurs ornemens; leurs vêtemens; leurs habitations d'hiver et d'été. Les vaisseaux traversent le détroit et repassent à la côte d'Amérique. Suite de notre route au nord du cap Mulgrave. Les champs de glace commencent à se montrer. Position du cap Glacé. La mer fermée par les glaces. Nous tuons des chevaux marins : ce que nous en fîmes. Description de ces animaux; dimensions de l'un d'eux. Cap Lisburde. Tentatives infructueuses pour traverser les glaces à une certaine distance de la côte. Remarques sur la formation de ces glaces. Arrivée sur la côte d'Asie. Cap Nord. Je me décide à revenir au nord l'année suivante.

Au moment où nous entrâmes dans cette baie, nous aperçûmes, sur la côte septentrionale, un village et des habitans, à qui la vue de nos vaisseaux parut inspirer du trouble et de la crainte. Nous distinguions nettement des gens qui marchaient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux sur leurs épaules. Je résolus de débarquer près de leurs habitations qui frappaient nos regards, et je me mis en effet en route avec trois canots armés, et quelques-uns de mes officiers. Trente ou quarante hommes qui portaient une hallebarde, un arc et des traits, étaient rangés en bataille sur un monticule près du rivage : à mesure que nous approchâmes, trois d'entre eux descendirent sur la grève, ils ôtèrent leurs chapeaux, et ils nous firent de

profondes révérences. Nous répondîmes à leurs politesses; mais cet accueil de notre part ne leur inspira pas assez de confiance pour attendre que nous eussions débarqué; car ils se retirèrent au moment que nos canots touchèrent le rivage. Je les suivis seul sans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes signes et mes gestes, à s'arrêter et à recevoir en présent quelques bagatelles. Ils me donnèrent, en retour, deux peaux de renards et deux dents de cheval de mer. J'ignore si les largesses commencèrent de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avaient apporté ces choses afin de me les offrir, et qu'ils me les auraient présentées quand même ils n'auraient rien reçu de moi.

Je les jugeai très craintifs et très circonspects, et ils me prièrent, par gestes, de ne pas laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'entre eux, sur les épaules duquel je voulus mettre la main, tressaillit et recula de plusieurs pas. Ils se retirèrent à mesure que j'approchai; ils étaient prêts à faire usage de leurs piques, et ceux qui se trouvaient sur le monticule se disposaient à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois de mes compagnons. Des grains de verre que je leur distribuai leur inspirèrent bientôt une sorte de confiance; ils ne s'alarmèrent plus lorsqu'ils virent que quelques autres de mes gens venaient nous joindre; et les échanges entre

nous commencèrent peu à peu. Nous leurs donnâmes des couteaux, des grains de verre, du tabac, et ils nous donnèrent plusieurs de leurs vêtemens et un petit nombre de traits; mais rien de ce que nous leur offrîmes ne put les engager à nous céder une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir toujours en arrêt; ils ne les quittèrent jamais, si j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les déposèrent une fois pour nous régaler d'une danse et d'une chanson : ils ne manquèrent pas même alors de les placer de manière à pouvoir les reprendre dans un instant; ils désirèrent, pour leur sûreté, que nous nous tinssions assis.

Leurs traits étaient armés d'os ou de pierres; mais nous en remarquâmes très peu de barbelés, et quelques-uns avaient une pointe en mousse arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils emploient ces derniers, à moins qu'ils ne s'en servent pour tuer de petits animaux, sans gâter la fourrure. Leurs arcs ressemblaient à ceux que nous avions vus sur la côte d'Amérique, et à ceux qu'on trouve parmi les Eskimaux. Les piques et les hallebardes étaient de fer ou d'acier, et de fabrique européenne ou asiatique : on s'était donné beaucoup de peine pour les orner de sculpture et de pièces de rapport d'airain ou d'un métal blanc. Ceux qui se tenaient devant nous, l'arc et les traits en arrêt, portaient leurs piques en bandoulière sur l'épaule droite :

une lanière de cuir rouge formait la bandoulière; un carquois de cuir, rempli de flèches, pendait sur leur épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois nous parurent extrêmement jolis : ils étaient de cuir rouge, et ils offraient une broderie élégante et d'autres ornemens.

Plusieurs autres choses, et leurs vêtemens en particulier, annoncent un degré d'industrie bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Tous les Américains que nous avions vus depuis notre arrivée sur cette côte étaient d'une petite taille. Ils avaient la face joufflue et arrondie, et les os des joues proéminens. Les habitans du pays où nous relâchions maintenant nous offraient des visages allongés. Ils étaient robustes et bien faits : en un mot, ils paraissaient d'une race absolument différente. Nous n'aperçûmes ni enfans ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avait la tête chauve et qui était désarmé. Les autres semblaient être des guerriers d'élite; ils se trouvaient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversait la figure du vieillard. Ils avaient tous les oreilles percées, et quelques-uns y portaient des grains de verre : c'était à peu près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs lèvres. Ceci est un nouveau point dans lequel

ils diffèrent des Américains que nous avions vus en dernier lieu.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une culotte, d'une paire de bottes et d'une paire de gants : chacune de ces choses est de cuir, de peau de daim ou de chien, de veau de mer, extrêmement bien apprêtée, etc.; quelques-unes conservent leur poil. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des naturels du pays font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chiens, et assez grands pour couvrir la tête et les épaules. Leur chevelure nous parut noire, mais elle était rasée ou coupée très près, et aucun d'eux ne portait sa barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux et le tabac furent ce qu'ils estimèrent le plus.

Leurs habitations d'été diffèrent de leurs habitations d'hiver; les dernières ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles, que j'examinai, avait une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, et à peu près douze d'élévation; la charpente était de bois et de côtes de baleine disposées d'une manière judicieuse, et liées ensemble par des corps plus petits : il y a sur cette charpente une première couverture d'une herbe forte et grossière qui en porte une seconde de terre, en sorte qu'au

dehors la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierre de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés et à une extrémité. A l'autre extrémité, la terre élevée en pente, de manière à pouvoir monter à l'entrée, qui n'est autre chose qu'un trou placé au sommet du toit. Le lieu où l'on marche était planchéié, et il y avait au-dessous une espèce de cellier dans lequel je n'aperçus que de l'eau. Je remarquai au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée que je pris pour un magasin. Ces magasins communiquaient à l'habitation par un passage obscur, et avec l'atmosphère par une ouverture qui se trouve dans le toit et qui est au niveau du terrain sur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils sont absolument souterrains, car une des extrémités touchait au bord de la colline le long de laquelle ils sont rangés, et elle était construite en pierre. Le dessus était surmonté d'une espèce de guérite de sentinelle ou de tour, composée d'ossemens d'un gros poisson.

Les cabanes d'été sont circulaires et assez étendues : elles forment une pointe au sommet : des perches légères et des os couverts des peaux d'animaux marins en composent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai aussi l'intérieur, offrait un âtre ou foyer à côté de la porte : j'y vis un petit

nombre de vases de bois, dont chacun était fort sale. Les endroits où se couchent les naturels se trouvaient sur les flancs, et occupaient à peu près la moitié de la circonférence. Il paraît qu'ils ont des idées de pudeur et de décence, car il y avait plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit et le coucher étaient de peaux de daims, la plupart sèches et propres.

J'observai autour des habitations divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'Amérique. Ils étaient d'os dans toutes leurs parties, et ils paraissaient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espèce du renard, mais plus gros et de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attellent à leurs traîneaux pendant l'hiver, car ils ont des traîneaux, et j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en aperçus plusieurs qui avaient été tués le matin.

Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des sauvages établis à la côte nord-ouest de l'Amérique; nous en trouvâmes de grands

et de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

Les environs de la bourgade nous offrirent une multitude d'ossemens de gros poissons et d'autres animaux marins, d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leur subsistance. Le pays me parut extrêmement stérile, car je n'y vis ni arbres ni arbrisseaux. Nous observâmes, à quelque distance à l'ouest, une chaîne de montagnes couverte de neige, tombée depuis peu.

Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'île d'Alaschka; mais d'après la forme de la côte, d'après la position du rivage opposé d'Amérique, et d'après la longitude, nous ne tardâmes pas à penser que c'était le pays des Tschutsky, ou l'extrémité orientale de l'Asie reconnue par Behring en 1728.

Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade, nous retournâmes au vaisseau. Le vent ayant bientôt après soufflé de la partie du sud, nous appareillâmes, nous sortîmes de la baie et nous gouvernâmes au nord-est entre la côte et les deux îles. Le lendemain à midi la côte se prolongeait du sud-ouest au nord-ouest; les îles nous restaient au sud-ouest, et la colline à pic qui est par-delà le cap du Prince de Galles, au sud-est: depuis ce cap, la terre s'étendait jusqu'au sud

soixante-quinze degrés est; la latitude du vaisseau était de 66 degrés cinq minutes un quart, et la longitude de 191 degrés 19 minutes : nous nous trouvions à peu près au milieu du canal, et chacune des deux côtes se montrait à sept lieues de distance.

Nous mîmes ici le cap à l'est, afin de nous rapprocher de celle d'Amérique. Durant notre route, la profondeur de la mer diminua insensiblement : comme il y avait peu de vent et que nos efforts pour trouver des sondes plus considérables manquaient de succès, je me vis obligé de jeter l'ancre, car il ne nous restait d'autre moyen d'empêcher le vaisseau de tomber dans des eaux plus basses. La partie de la terre occidentale, la plus voisine de nous, se montrait à l'ouest, à douze lieues. La colline à pic qui surmonte le cap du Prince de Galles nous restait au sud-ouest; la partie la plus septentrionale en vue du continent de l'Amérique, à l'est-sud-est, et le district le moins éloigné, à environ quatre lieues.

Lorsque nous eûmes mouillé, j'envoyai un canot prendre des sondes, et l'on trouva que l'eau diminuait peu à peu vers la terre. Tant que nous fûmes à l'ancre, nous ne rencontrâmes point ou peu de courans, et nous ne pouvions nous apercevoir si la mer montait ou descendait.

Il s'éleva une brise du nord, et nous remîmes

à la voile ; nous portâmes à l'ouest, route qui nous conduisit bientôt dans des eaux plus profondes. Durant la journée du 12 nous marchâmes au plus près au nord : les deux côtes étaient en vue ; mais nous nous tînmes à une moindre distance de celle d'Amérique.

Le 13 août nous fîmes route à l'est-quart-nord-ouest, et entre neuf et dix heures la terre, que nous prîmes pour une suite du continent, se montra : elle se prolongeait de l'est-quart-sud-est à l'est-quart-nord-est, et bientôt après nous vîmes au nord-quart-nord-est une plus grande étendue de terrain. A deux heures du soir nous ralliâmes la côte ; on la vit bientôt s'étendre du nord au sud-est ; la partie la plus voisine de nous était éloignée de trois ou quatre lieues. La côte forme ici une pointe que j'ai appelé *pointe Mulgrave*. Cette pointe gît par 67 degrés 45 minutes de latitude, et par 194 degrés 51 minutes de longitude ; le terrain paraissait très bas près de la mer, mais un peu en arrière, il s'élève en collines d'une hauteur médiocre. On n'y apercevait point du tout de neige, et il semblait dénué de bois.

Le 16 je mis le cap deux pointes plus à l'est. Durant cette route nous rencontrâmes plusieurs chevaux marins et des volées d'oiseaux, dont quelques-uns ressemblaient à des alouettes de sable, et dont quelques autres n'étaient pas plus gros

que nos fauvettes d'hiver. Nous aperçûmes aussi des migauds, en sorte que nous nous crûmes peu éloignés de la terre; mais comme nous avions une brume épaisse, il était impossible de la découvrir, et le vent soufflant avec force, il eût été imprudent de continuer une route qui pouvait nous porter sur la côte.

Nous aperçûmes dans l'horizon, un peu avant midi, une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, et qu'on appelle communément *clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces si tôt, nous y fîmes peu d'attention : cependant l'âpreté de l'air et l'obscurité du ciel semblaient annoncer un changement brusque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace ne nous laissa plus de doutes sur la cause de la clarté de l'horizon. Ne pouvant à deux heures et demie marcher plus avant, nous revirâmes près des bords de la glace, par 70 degrés 41 minutes de latitude. La glace était absolument impénétrable, et elle se prolongeait aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Nous trouvâmes ici une foule de chevaux marins; il y en avait dans l'eau : le plus grand nombre occupait la glace. Je songeais à mettre les canots à la mer pour en tuer quelques-uns; mais le vent ayant fraîchi, je renonçai à ce projet, et je continuai à marcher au plus près au sud, ou plutôt à l'ouest.

car le vent soufflait de cette partie du compas.

Cette tentative ne réussit pas. Le 18 à midi notre latitude était de 70 degrés 44 minutes, et nous nous trouvions environ cinq lieues plus à l'est. Nous étions alors près du bord de la glace, qui se montrait aussi compacte qu'une muraille, et qui paraissait avoir au moins dix ou douze pieds de hauteur; mais plus au nord elle semblait encore plus élevée. Sa surface était extrêmement raboteuse, et nous y aperçûmes çà et là des mares d'eau.

Nous gouvernâmes alors au sud. Quand nous eûmes fait six lieues, la sonde ne rapporta plus que six brasses; mais la profondeur de l'eau monta bientôt à neuf. Le ciel, qui avait été brumeux, s'éclaircissant un peu, nous vîmes la terre se prolonger du sud au sud-est-quart-est à environ trois ou quatre milles. L'extrémité orientale forme une pointe qui était très embarrassée de glaces, c'est pour cela que je lui ai donné le nom de *cap Glacé :* il gît par 70 degrés 29 minutes de latitude, et 198 degrés 20 minutes de longitude. L'autre extrémité se perdait dans l'horizon : il paraît ainsi hors de doute que c'est une suite du continent d'Amérique.

Notre position devenait plus critique de moment en moment : nous étions dans des eaux très basses, devant une côte située sous le vent, et le

grand corps de glace qui se montrait au vent dérivait sur nous. Il était clair que, si nous restions plus long-temps entre ces glaces et la terre, nous serions entraînés sur la côte, à moins que les glaces flottantes ne nous fermassent le passage en s'arrêtant devant nous. Elles paraissaient se joindre à la terre sous le vent; et la seule partie qui fût ouverte était celle du sud-ouest. Après avoir couru une petite bordée au nord, je fis signal à *la Découverte* de revirer, et je revirai moi-même.

Le 19, à huit heures du matin, le vent ayant repassé à l'ouest, je revirai au nord : à midi notre latitude était de 70 degrés 6 minutes, et notre longitude de 196 degrés 42 minutes. Dans cette position nous avions beaucoup de glaces flottantes autour de nous, et la grande plaine de glace se montrait à environ deux lieues au nord. A une heure et demie nous en atteignîmes la bordure : elle n'était pas aussi compacte que celle que nous avions vue au nord, mais elle était trop serrée et en trop gros morceaux pour entreprendre d'y ouvrir un passage avec les vaisseaux. Elle portait un nombre prodigieux de chevaux marins; et comme nous avions besoin de provisions fraîches, les canots des deux vaisseaux allèrent en tuer quelques-uns.

A sept heures du soir nous avions reçu à bord de *la Résolution* neuf de ces animaux : nous les

avions pris jusqu'alors pour des vaches marines, et nous fûmes affligés de reconnaître notre méprise : plusieurs des matelots, surtout, qui se réjouissaient depuis quelques jours de l'agréable mets que nous procurerait cette chasse, montrèrent de vifs regrets. Ils ne se seraient point aperçus de leur erreur, si nous n'avions pas eu un ou deux hommes dans le vaisseau qui, ayant été au Groënland, déclarèrent que c'étaient des chevaux de mer, et que personne n'en mangeait. Nous en mangeâmes cependant tant que dura notre provision, et bien peu de gens donnèrent la préférence à nos viandes salées.

Leur graisse approche de la saveur de la moelle, mais elle devient rance dans peu de jours, si on ne la sale pas : lorsqu'elle est salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossière et noire, et elle a une saveur forte : le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile qui brûle très bien dans les lampes; et les peaux, qui sont très épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrès. Les dents ou les crocs de la plupart des individus étaient très petits à cette époque de l'année; quelques-uns, même des plus gros et des plus âgés, n'excédaient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étaient tombées depuis peu.

Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres comme les cochons : leur voix est très éclatante, en sorte que, pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi : nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisaient sentinelle. Ceux-ci éveillaient leurs camarades à l'approche de nos canots, et l'alarme se communiquant peu à peu, la troupe entière se montrait éveillée; mais ils ne se hâtaient ordinairement de prendre la fuite qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jetaient à la mer avec le plus grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la première décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés d'une manière mortelle. Ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains auteurs l'ont dit; ils ne nous semblèrent pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivaient et venaient près de nos canots; mais ils se précipitaient dans les flots dès qu'ils apercevaient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyaient qu'on les couchait en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la dernière extrémité, et aux dépens

de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittaient pas leurs mères, lors même qu'elles étaient mortes, en sorte que, si nous avions tué les unes, nous étions sûrs des autres.

M. Pennant a donné une très bonne description de cet animal, sous le nom de *Walrus arctique;* mais je n'en ai jamais vu une figure exacte. Il n'est pas facile de dire pourquoi on l'a appelé cheval de mer, à moins que ce ne soit par corruption du mot russe *morse;* car il n'a pas la moindre ressemblance avec un cheval. C'est sans doute le même animal qu'on trouve dans le golfe de Saint-Laurent, et qu'on y appelle *vache marine.* Il est sûr qu'il a plus d'analogie avec la vache qu'avec le cheval; mais cette analogie ne consiste que dans le museau. Enfin il approche du veau marin, mais il est incomparablement plus gros.

Je n'ai pu découvrir de quoi se nourrissent ces animaux : nous ne trouvâmes rien dans les mâchoires de ceux que nous tuâmes.

Il faut observer que, quelques jours avant l'époque dont je parle ici, nous avions vu des troupes de canards qui s'envolaient au sud. Ils étaient de deux espèces, d'une grandeur très inégale : la plus grosse était brune; le mâle de la petite espèce était noir et blanc, et la femelle brune. Quelques personnes de l'équipage dirent aussi avoir vu des oies. De pareils indices n'annoncent-ils pas qu'il doit y avoir

une terre au nord, où ces oiseaux trouvent un asile pour le temps de la couvée, et d'où ils revenaient alors chercher un climat plus chaud ?

Lorsque nous eûmes embarqué nos chevaux marins, nous nous vîmes en quelque sorte environnés par la glace, et pour nous en dégager il ne nous restait d'autre route que celle du sud. Nous la prîmes en effet jusqu'à trois heures du matin du jour suivant, à l'aide d'une jolie brise de l'ouest.

Je continuai à me rapprocher de la côte d'Amérique afin de l'examiner de plus près, et de chercher un havre ; mais n'apercevant point de baie propre à recevoir les vaisseaux, je remis le cap au nord, avec une brise légère de l'ouest : la côte se prolongeait alors du sud-ouest à l'est, et la partie la plus voisine se montrait à quatre ou cinq lieues. L'extrémité méridionale semblait former une pointe que je nommai le *cap Lisburne ;* il gît par 69 degrés 5 minutes de latitude, et 194 degrés 42 minutes de longitude : nous le jugeâmes assez élevé, même jusqu'au bord de la mer. Au reste, il y a peut-être au-dessous des terrains bas qu'il était difficile d'apercevoir, puisque nous en étions à dix lieues. Partout ailleurs nous avions trouvé, en nous élevant au nord, un rivage abaissé, d'où le sol prend ensuite une hauteur moyenne. La côte, qui se présentait devant nous, n'offrait de la neige que dans un

ou deux endroits, et elle avait une teinte verdâtre; mais nous n'y vîmes point de bois.

Nous revirâmes vent devant le 27 à quatre heures. Le 28 nous étions aux bords de la glace, qui se prolongeait à l'est-nord-est et à l'ouest-sud-ouest, aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Le vent étant faible, je voulus examiner la glace de près. Je la trouvai composée de pièces flottantes, de diverses grandeurs, et tellement réunies, que je pouvais à peine percer la bordure extérieure avec un canot; elle présentait au vaisseau une barrière aussi impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle était partout pure et transparente, excepté dans la partie supérieure, qui se trouvait un peu poreuse. Je jugeai que c'était de la neige glacée, et il me parut qu'elle s'était toute formée à la mer : car outre qu'il est invraisemblable, ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivières où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'y aperçûmes aucune des choses que produit la terre, et l'on aurait dû y en voir si elle s'était formée dans des rivières grandes ou petites. Les morceaux qui composaient la bordure extérieure de la plaine avaient de quarante ou cinquante verges d'étendue à quatre ou cinq, et il me sembla que les plus considérables plongeaient dans l'eau d'au moins trente pieds.

Il est aussi peu probable que cette glace eût été

produite en entier dans une seule saison : je croirais plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également que le reste de l'été ne suffirait pas pour en fondre la dixième partie ; car le soleil avait déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monstrueuses : si cet astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guère que quelques heures à la fois, et souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les flots excités par le vent qui réduisent la taille de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées au choc des vagues. Nous en eûmes une preuve certaine ; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avait été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demeurait ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyait encore au-dessus de l'eau, et ressemblait exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux, et elle fut de quinze pieds ; en sorte que les vaisseaux auraient pu y passer. Si je ne l'avais pas mesuré, je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau des flots un poids de glace assez fort pour tenir la par-

tie inférieure si avant sous les vagues. Ainsi il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître; mais tous les navigateurs qui ont été sur les lieux concluront qu'il y en reste toujours un fond en réserve, et cette vérité ne peut être contestée que par des physiciens qui arrangent des systèmes dans leur cabinet.

Une brume épaisse, qui survint tandis que j'étais occupé de la reconnaissance des glaces, me fit revenir à bord beaucoup plus tôt que je ne l'aurais voulu. J'y ramenai deux chevaux marins; nous en avions tué un plus grand nombre, mais nous n'eûmes pas le temps de les embarquer. Nous aperçûmes sur toutes les glaces une multitude incroyable de ces animaux. Nous passâmes la nuit à louvoyer au milieu des glaces flottantes, et le lendemain, à neuf heures du matin, la brume s'étant dissipée en partie, les canots de *la Résolution* et de *la Découverte* allèrent à la chasse des chevaux de mer, car les équipages commençaient à les trouver de leur goût, et il ne nous en restait plus. A midi notre latitude était de 69 degrés 17 minutes, et notre longitude de 183 degrés.

A deux heures, le 29, nous avions pris à bord la quantité de chevaux marins que j'avais jugée nécessaire, et, le vent fraîchissant au sud, on remonta les canots, et nous nous étendîmes au sud-ouest : mais.

ne pouvant doubler ou traverser les glaces en portant ainsi les amures, nous courûmes une bordée à l'est jusqu'à huit heures; nous reprîmes ensuite notre route au sud-ouest, et avant minuit la glace nous obligea de revirer de nouveau. Le vent passa au nord-ouest; bientôt après il devint très ferme, et nous allâmes au sud-ouest au plus près.

Une étendue plus considérable de terrain s'offrit bientôt à nos regards dans l'ouest. Nous y distinguâmes deux collines qui ressemblaient à des îles; mais ensuite toute la côte parut réunie. A mesure que nous approchâmes de la terre, la profondeur de l'eau diminua très promptement; à midi la sonde ne rapportait que huit brasses, et nous revirâmes vent devant: nous étions à trois milles de la côte, qui se prolongeait du sud-est au nord-ouest. Une pointe renflée, qui est une des collines dont je parlais tout à l'heure, terminait cette dernière extrémité.

Le ciel était très brumeux et accompagné de pluie; mais il s'éclaircit bientôt après, surtout dans le sud, l'ouest et le nord. Nous prîmes une vue assez exacte de la côte, qui ressemble, à tous égards, à la côte d'Amérique située en face; c'est-à-dire que le terrain est bas près de la mer, et plus élevé dans l'intérieur du pays. Elle se trouvait entièrement dénuée de bois, et même de neige, mais couverte probablement d'une substance de la nature de la mousse, qui lui donnait une teinte brunâtre.

Il y a, dans les terrains bas situés entre les terrains élevés et la mer, un lac qui s'étendait au sud-est, et au-delà de la portée de la vue. Comme nous prîmes le large, la plus occidentale des deux collines que j'ai indiquées se découvrit en travers de la pointe renflée dans la direction du nord-ouest : elle paraissait former une île; mais elle est peut-être jointe à l'autre par des terrains bas que nous n'aperçûmes point. Si cela est, il y a une pointe divisée en deux, avec une baie dans l'intervalle. J'ai donné le nom de *cap Nord* à cette pointe, qui est escarpée et remplie de rochers : elle gît à peu près par 68 degrés 56 minutes de latitude, et 180 degrés 51 minutes de longitude. La côte qui se trouve derrière doit prendre une direction très occidentale, car nous n'apercevions point de terre au nord, quoique l'horizon fût assez clair. Voulant voir une plus grande étendue de la côte à l'ouest, nous revirâmes de nouveau à deux heures de l'après-midi. Je pensai d'abord que nous pouvions doubler le cap Nord : je connus bientôt que cela était impossible; et comme le vent fraîchit, qu'il survint une brume épaisse et beaucoup de neige, et que je craignis de voir les glaces dériver sur nous, j'abandonnai le dessein que j'avais formé de marcher au plus près à l'ouest, et je repris le large de nouveau.

La saison était si avancée, et l'époque où com-

mencent les gelées s'approchait tellement, que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives pour découvrir cette année un passage dans la mer Atlantique. Je songeais à trouver un endroit où nous pussions faire du bois et de l'eau; et la chose dont je m'occupais le plus était l'emploi de mon hiver, de manière à le rendre utile à la géographie et à la navigation, et à me mettre en état de retourner au nord l'été suivant, pour y faire de nouveau la recherche d'un passage.

§ 10

Départ du cap Nord et retour le long de la côte d'Asie. Vues du pays. Ile Burney. Cap Serdze-Kamen, le point le plus septentrional de la route de Behring. Nous dépassons le cap le plus oriental de l'Asie. Description et position de ce cap. Le pays des Tschutsky. Baie de Saint-Laurent. Deux autres baies et habitations des naturels. Cap Tschukotskoi de Behring. La position que Behring assigne à cette côte est exacte. Ile Saint-Laurent. Nous passons à la côte d'Amérique. Cap Darby. Baldhead ou pointe de la Tête-Chauve. Cap Denbigh, situé sur une péninsule. Ile Besborang. Naturels du pays : leur figure et leurs habitations. Productions du pays. Preuves que la péninsule a été autrefois environnée entièrement par la mer. Rapport du lieutenant King. Entrée de Norton. Plan de nos opérations futures.

Après nous être portés au large, jusqu'au moment où la sonde donna dix-huit brasses, j'arrivai vent arrière à l'est le long de la côte : nous fûmes alors assez sûrs que ce ne pouvait être que le

continent d'Asie. Comme le vent était frais, qu'il tombait beaucoup de neige, et qu'il y avait un brouillard épais, je fus obligé de marcher avec précaution : je mis donc en panne quelques heures de la nuit.

Nous fîmes de la voile le 30 à la pointe du jour, et je suivis la route, qui me parut devoir nous approcher de la côte. Nous n'eûmes guère d'autres guides que les sondes; car l'atmosphère était aussi embrumée que jamais, et il neigeait continuellement. A dix heures nous aperçûmes la côte dans le sud-ouest à quatre milles, et la profondeur de la mer étant tombée à sept brasses bientôt après, nous gagnâmes le large. Une pointe très basse nous restait alors dans le sud-ouest, à la distance de deux ou trois milles : on découvrait à l'est de cette pointe un canal étroit, qui conduisait dans des eaux que nous vîmes sur la pointe. Il est probable que le lac dont j'ai parlé plus haut communique ici avec la mer.

La brume s'étant dissipée à midi pendant quelques momens, nous eûmes une assez bonne vue de la côte, qui se prolongeait du sud-est au nord-ouest. Nous remarquâmes des parties plus élevées que les autres; mais en général elle était basse, et elle offrait des terrains hauts plus avant dans le pays. Elle se trouvait couverte jusqu'à la mer d'une neige tombée depuis peu. Je continuai à ranger la

côte à deux lieues, jusqu'à dix heures du soir, que nous portâmes au large. Nous reprîmes notre route le lendemain, peu de temps après le lever de l'aurore, et nous revîmes la côte, qui se prolongeait de l'ouest au sud-est-quart-sud. A huit heures, la partie orientale nous restait au sud. Nous reconnûmes que c'est une île : à midi, elle se montrait dans le sud-ouest, à la distance de quatre ou cinq milles. Elle a environ quatre ou cinq milles de tour, et elle est d'une hauteur moyenne; le rivage est escarpé et rempli de rochers : elle gît à environ trois lieues de la grande terre, par 67 degrés 45 minutes de latitude, et je l'ai appelée *île Burney*.

L'intérieur de cette partie de la côte d'Asie est rempli de collines, dont quelques-unes ont une élévation considérable. On y voyait de la neige partout, si j'en excepte un petit nombre d'endroits sur le rivage, qui continuaient à être bas, mais dont l'abaissement était moindre que nous ne le trouvâmes plus avant à l'ouest.

Je continuai à gouverner sud-est à peu près, selon la direction de la côte, jusqu'à cinq heures du soir : nous vîmes alors la terre au sud 50 degrés est ; nous reconnûmes que c'était une suite du continent d'Asie, et nous portâmes dessus. Je me trouvai par le travers de la pointe orientale à dix heures, et ne sachant pas si je pourrais la

doubler, je revirai vent devant, et je fis une bordée à l'ouest jusqu'au 1er septembre : à cette époque nous remîmes le cap à l'est, et le vent étant très variable et passant sans cesse du nord au nord-est, nous eûmes toutes les peines du monde à nous maintenir à la distance où nous nous trouvions du rivage. Un promontoire se montrait dans l'est, et bientôt après nous pûmes suivre de l'œil tout le prolongement de la côte, située dans l'intervalle qui sépare une petite île de ce promontoire et de l'extrémité orientale.

La côte semblait former plusieurs pointes de rochers, réunies par un rivage abaissé, où rien n'annonçait un havre. Les terrains bas paraissaient s'élever un peu plus loin et offrir un certain nombre de collines; la plus haute de ces collines était couverte de neige ; tout le pays se montrait nu d'ailleurs. A sept heures du soir, deux pointes de terre, situées à quelque distance par-delà le cap oriental, se présentaient à nos regards dans la direction du sud-est. Mes conjectures se vérifièrent alors : je fus sûr que c'était le pays des Tschutsky, ou la côte nord-est de l'Asie, et qu'en 1728 Behring était venu jusqu'à ce cap, auquel il donna, selon Muller, le nom de *Serdze Kamen*, parce qu'il se trouve sur un rocher qui a la forme du cœur. Au reste Muller connaît bien imparfaitement la géographie de ces contrées : on aperçoit sur ce cap

beaucoup de rochers élevés, et il peut y en avoir un qui ait la forme dont parle cet auteur. Le cap Serdze Kamen est un promontoire assez haut : on y remarque un rocher escarpé en face de la mer, et il gît par 67 degrés 3 minutes de latitude, et 188 degrés 11 minutes de longitude. La côte est haute et escarpée à l'est de ce cap ; mais à l'ouest elle est basse : elle se prolonge au nord-nord-ouest et au nord-ouest-quart-ouest, et elle conserve presque toujours cette direction jusqu'au cap nord. Les sondes ne varient jamais lorsqu'on les prend à la même distance de la côte ; ce qui arrive également sur la côte d'Amérique, située vis-à-vis. La plus considérable fut de vingt-trois brasses : durant la nuit, ou quand le ciel est brumeux, elles ne sont pas un mauvais guide pour longer l'une ou l'autre des deux côtes.

Comme le ciel était très beau, et que le soleil brillait, en rangeant la côte à la distance de quatre milles, nous découvrîmes plusieurs des naturels du pays, et quelques-unes de leurs habitations, qui ressemblaient à de petits mondrains de terre. Le 2 septembre nous dépassâmes le cap le plus oriental de l'Asie, ou la pointe dont j'ai déjà parlé : la côte change ici de direction, et elle prend celle du sud-ouest. C'est la même pointe que nous avions dépassée le 11 août. Ceux qui ajoutaient une foi aveugle à la carte de M. Sthaelin, crurent que

c'était la pointe orientale de son île d'Alaschka; mais nous venions de nous assurer que c'est le cap le plus oriental de l'Asie, et vraisemblablement le véritable *Tchukotskoi Noss*, quoique le promontoire auquel Behring a donné ce nom soit plus loin au sud-ouest.

M. Muller place, dans sa carte des découvertes des Russes, le Tschukotskoi Noss à peu près au cinquante-cinquième degré de latitude, et il l'étend un peu à l'est de ce cap; mais il me paraît qu'il n'était pas fondé à lui donner cette position. En effet, elle n'est point d'accord avec ce qu'il dit, ou plutôt avec ce que dit Deshneff, de la distance qui se trouve entre le Noss et l'Anadir. C'est le promontoire le plus oriental de l'Asie. Il forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au continent par un isthme très bas et en apparence très étroit; il présente un rocher escarpé près de la mer, et il y a en travers de la pointe quelques rochers qui ont la forme de nos clochers; il gît par 66 degrés 6 minutes de latitude, et 190 degrés 22 minutes de longitude; il est éloigné de treize lieues, dans la direction du nord 53 degrés ouest, du cap du Prince de Galles, qu'on trouve sur la côte d'Amérique. Le sol autour de ce promontoire offre des collines et des vallées. Les premières se terminent, du côté de la mer, par des pointes de roche escarpées; et les der-

nières, par des côtes basses. Les collines me parurent des rochers pelés : les vallées avaient une teinte verdâtre; mais on n'y apercevait ni arbres ni arbrisseaux.

Après avoir dépassé le cap je gouvernai sud-ouest vers la pointe septentrionale de la baie de Saint-Laurent, où nous avions mouillé le 10 août. Nous l'atteignîmes le jour suivant : nous aperçûmes des habitans dans l'endroit où j'en avais déjà vu, et nous en découvrîmes aussi plusieurs autres sur la côte opposée de la baie. Aucun d'eux n'essaya de venir près de nous; ce qui me parut un peu extraordinaire, car le temps était assez favorable, et ceux avec lesquels nous avions eu des entrevues n'avaient aucune raison de se défier de nous. Cette peuplade doit être celle des Tschutsky, que la Russie n'avait encore pu subjuguer à l'époque où Muller publia son ouvrage : je juge d'après leur conduite à notre égard qu'ils ne sont pas encore soumis. Au reste il faut qu'ils aient eu des liaisons de commerce directes ou indirectes avec les Russes; autrement on ne peut expliquer de quelle manière ils se sont procuré plusieurs choses dont ils sont en possession, et en particulier des hallebardes.

Cette baie de Saint-Laurent [1] a au moins cinq lieues de large à l'entrée, et quatre de profondeur :

[1] Behring dépassa cette baie le 10 août 1728, jour où l'on célè-

elle se rétrécit vers le fond, qui paraît assez bien à l'abri des vents de mer : j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Quoique je désirasse beaucoup trouver dans ces parages un havre où je pusse me retirer le printemps prochain, je ne perdis pas mon temps à l'examiner. J'avais besoin d'un port qui offrît du bois, et je savais que je n'en rencontrerais pas ici. Depuis la pointe méridionale, qui gît par 65 degrés 30 minutes de latitude, la côte se prolonge ouest-quart-sud-ouest, l'espace d'environ neuf lieues, et elle forme une autre baie très enfoncée ou une rivière, et peut-être le terrain y est-il si bas qu'il ne frappa point nos regards.

A une heure de l'après-midi nous retrouvâmes sur notre route ce que nous avions pris d'abord pour un rocher : c'était une baleine que les naturels venaient de tuer, et qu'ils remorquaient au rivage. Ils semblaient se cacher par derrière, afin que nous ne les vissions pas. Leur précaution était inutile, car nous continuâmes notre chemin sans faire attention à eux.

Le 4 septembre je gouvernai au nord-ouest, afin d'examiner de plus près l'entrée que nous avions vue la veille ; mais le vent se rangea bientôt de ce côté, et j'abandonnai mon projet. Je gouvernai au sud le long de la côte, et je dépassai deux baies,

bre la fête de saint Laurent, et il donna aussi le même nom à l'île voisine.

dont chacune avait environ deux lieues de profon deur. La plus septentrionale gît devant une colline qu'il est aisé de reconnaître, car il n'y en a pas d'aussi ronde aux environs. On trouve une île devant l'autre. Je ne sais si ces baies sont accessibles aux vaisseaux, car nous eûmes toujours des eaux basses le long de cette côte. Le pays est ici rempli de collines, et très nu. Nous aperçûmes des habitations sur plusieurs des terrains bas qui bordent la mer, et nous remarquâmes autour des cabanes des échafauds d'ossemens, pareils à ceux que j'ai déjà décrits : leur blancheur les rend très visibles, même de loin.

A midi notre latitude était de 64 degrés 38 minutes, et notre longitude de 188 degrés 15 minutes : la pointe la plus méridionale en vue du continent d'Asie nous restait au sud-ouest, et la côte la moins éloignée se montrait à environ trois ou quatre lieues. Le vent avait passé de nouveau au nord, le ciel était clair et l'air froid. Je ne suivis pas la direction de la côte, parce que je vis qu'elle tournait à l'ouest vers le golfe d'Anadir, où rien ne m'appelait; mais je gouvernai au sud, afin de reconnaître l'île Saint-Laurent, découverte par Behring. Elle ne tarda pas à se montrer : à huit heures du soir, elle nous restait au sud-est, à une distance que nous estimâmes de onze lieues. La pointe la plus méridionale de la grande terre nous

restait alors au sud-ouest, à douze lieues. Je suppose que c'est la pointe appelée par Behring *pointe orientale de Suchotski*, ou *cap Tschukotskoi;* il n'eut pas tort de lui donner ce nom, car il reçut en cet endroit la visite de quelques hommes qui se disaient de la peuplade des Tschutsky : j'ai estimé sa latitude de 64 degrés 13 minutes, et sa longitude de 186 degrés 36 minutes.

Je dois rendre justice à la mémoire de Behring, et attester qu'il a fort bien relevé la côte, et qu'il a déterminé les points de latitude et de longitude beaucoup mieux qu'on ne pourrait l'espérer des méthodes dont il se servait.

Après avoir vogué plusieurs jours au nord, je sentis qu'il était temps de revenir sur mes pas : je craignais surtout que le vent n'augmentât, et ne produisît des vagues qui mettraient les vaisseaux en danger de toucher. Une pointe de terre sur la côte occidentale, que j'ai distinguée par le nom de *Bald Head,* ou *Tête Chauve*, nous restait au nord-ouest, à la distance d'une lieue. Au-delà la côte se prolongeait jusqu'au nord-est-quart-nord, où elle semblait se terminer en pointe : la côte de la haute terre, que nous avions aperçue par-dessus les îles, s'étendait derrière cette pointe, et quelques personnes de mon équipage crurent pouvoir indiquer le point de réunion. Elle forme sur la bande ouest de la Tête Chauve une baie au fond de laquelle il

y a une grève basse, où nous aperçûmes un certain nombre de cabanes.

Je passai toute la nuit à revenir sur mes pas. Le 10 nous étions à environ une lieue de la côte occidentale; je pris deux canots, et nous debarquâmes, M. King et moi, pour chercher de l'eau et du bois. Nous mîmes à terre à l'endroit où la côte offre une pointe renflée, composée de couches perpendiculaires d'un rocher bleu foncé, mêlée de quartz et de mica. La grève est ici jointe à une bordure étroite de terre, qui était couverte alors de longs gramens, et où nous trouvâmes de l'angelica. Le sol s'élève brusquement par derrière. Nous rencontrâmes au sommet de cette élévation une bruyère remplie d'une multitude de baies de différentes espèces; plus loin le pays était uni et parsemé de petits spruces, de bouleaux et de saules, de la grosseur d'un manche à balai. Nous remarquâmes des pas de daim et de renard sur la grève; nous y vîmes aussi une quantité considérable de bois flotté, et de l'eau douce en assez grande abondance. Je retournai à bord dans l'intention d'y amener les vaisseaux et d'y mouiller; mais le vent passant alors au nord-est, point d'où il soufflait un peu sur cette côte, je me portai sur la côte opposée, où j'espérais trouver aussi du bois, et je jetai l'ancre au-dessous de l'extrémité sud de l'île la plus septentrionale, car nous supposions alors que c'é-

tait une île. Nous reconnûmes le lendemain qu'elle forme une péninsule réunie au continent par une langue de terre basse, sur chaque bande de laquelle la côte forme une baie. Nous boulinâmes dans la plus méridionale, et vers midi nous mouillâmes par cinq brasses, fond de vase; la pointe de la péninsule, que j'ai appelée *cap Denbigh*, nous restait au nord-ouest, à trois milles.

Nous vîmes plusieurs habitans sur la péninsule, et l'un d'eux arriva près de nous dans un petit canot. Je lui donnai un couteau et quelques grains de verre, qui parurent lui faire beaucoup de plaisir. Je l'invitai, par signes, à nous apporter des choses que nous pussions manger : il nous quitta tout de suite, et il rama vers la côte. Ayant rencontré un de ses compatriotes qui avait deux saumons secs, il lui prit ses poissons, et lorsqu'il fut de retour au vaisseau, il ne voulut les céder qu'à moi. D'autres naturels du pays survinrent bientôt après, et ils échangèrent un petit nombre de poissons secs contre les bagatelles que nous avions à leur présenter. Ils désiraient singulièrement les couteaux, et ils n'avaient point de répugnance à recevoir du tabac.

L'après-dîner je chargeai le lieutenant Gore d'aller à la péninsule, et de voir si l'on pourrait y embarquer de l'eau et du bois, ou plutôt de l'eau, car la grève, tout autour de la baie, paraissait

couverte de bois apportés par les vagues. En même temps un canot partit de chacun des vaisseaux pour sonder le contour de la baie. Le vent ayant fraîchi dans la partie du nord-est, à trois heures, nous appareillâmes afin de pénétrer plus avant dans l'intérieur ; mais je reconnus bientôt que les bas-fonds rendaient cette manœuvre impossible : les officiers qui étaient allés prendre des sondes me dirent que ces bas-fonds se prolongeaient tout au-autour de la baie, à deux ou trois milles de la côte. Les vaisseaux louvoyèrent donc en attendant M. Gore, qui revint sur les huit heures avec la pinasse chargée de bois.

Il me dit qu'il avait trouvé peu d'eau douce, et qu'il était difficile d'embarquer du bois, parce que les canots touchaient le fond à quelque distance de la grève. D'après ce rapport je retournai sur l'autre côté, et le lendemain, à huit heures du matin, je fis partir tous les canots et un détachement, commandé par un officier auquel j'ordonnai de prendre du bois à l'endroit où j'avais débarqué deux jours auparavant. Nous louvoyâmes sur ces entrefaites, et nous mouillâmes enfin à une demi-lieue de la côte, dont la pointe méridionale nous restait au sud-ouest ; la Tête Chauve se montrait au nord-est, à neuf lieues de distance; nous avions le cap Denbigh au sud 72 degrés est, à vingt-six milles, et l'île qui se trouve sous la côte orientale, au

sud du cap Denbigh, et que j'ai appelée *île Besborough*, au sud 52 degrés est, à quinze lieues.

Cette rade étant très ouverte, et par conséquent très sûre, je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies, car il aurait fallu pour cela quelque temps, mais seulement d'approvisionner les vaisseaux de bois, et de chercher ensuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvaient sur la grève, et comme le vent soufflait le long de la côte, les canots pouvaient marcher à la voile des deux côtés, ce qui abrégea notre travail.

Je descendis à terre l'après-dîner, et je fis une promenade dans l'intérieur du pays. Les endroits où il n'y avait point de bois étaient couverts de bruyères et d'autres pointes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étaient mûres, celles de la camarigne surtout : on trouvait à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sousbois, tels que le bouleau, les saules et les aunes, rendaient très incommode la promenade parmi les arbres, qui étaient tous de l'espèce du spruce, et dont aucun n'avait plus de six ou huit pouces de diamètre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la grève, qui étaient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottait dans cette partie de la mer du nord était de sapin; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

Le 13 septembre, une des familles du pays s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois[1]. J'ignore quel nombre elle formait lorsqu'elle arriva; je comptai seulement le mari, la femme, un enfant, et un homme si perclus de ses membres que je n'en avais jamais vu, ou qu'on ne m'en avait jamais cité un pareil. Le mari était presque aveugle, et sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçaient pas autant de douceur que celle des sauvages que j'avais eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leur lèvre inférieure était percée, et ils mettaient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions faits avec un vieux cercle de fer, ils me donnèrent environ quatre cents livres de poisson qu'ils avaient pris pendant la journée ou la veille. Il y avait des truites, et le reste tenait le

[1] Le capitaine King avait eu le 12 une entrevue avec les naturels. Un vieillard et une femme s'approchèrent de lui : il donna un petit couteau à la femme, en lui demandant du poisson, ce qu'elle s'empressa de procurer. Dans le trajet, le vieillard s'étant laissé tomber, fit découvrir un enfant caché sur le dos de sa mère. On atteignit le canot de la famille, et là on exigea du capitaine une singulière opération : on lui recommanda d'abord de retenir son haleine, ensuite de souffler, et enfin de cracher sur les yeux du malade, c'est-à-dire du vieillard, qui poussait des gémissemens. Dès qu'il eut fait ces trois choses, la femme lui prit les mains, et, les pressant contre l'estomac de son mari, elle les y tint quelque temps, et elle raconta sur ces entrefaites une histoire désastreuse de sa famille. Le vieillard avait le teint couleur de cuivre, et la lèvre inférieure percée de deux trous, mais sans aucun ornement.

milieu, pour la grosseur et la saveur, entre le mulet et le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant, qui était une fille, sur quoi la mère fondit en larmes; le père pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après, et enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps. A l'entrée de la nuit les vaisseaux se trouvèrent largement approvisionnés de bois, et chacun d'eux avait embarqué environ douze futailles d'eau.

Le 14 un détachement alla couper des balais, dont nous avions besoin, et des branches de spruce, dont je voulais faire de la bière. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent, qui était devenu frais, produisait sur la grève un tel ressac, que les canots ne pouvaient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore d'une manière certaine si la côte au-dessous de laquelle nous étions faisait partie d'une île ou du continent de l'Amérique : le peu de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le lieutenant King de prendre deux canots, et de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. L'après-midi, *la Résolution* et *la Découverte* gagnèrent la baie qui est au côté sud-est du cap Denbigh, et nous y mouillâmes. Quelques-uns des naturels arrivèrent bientôt après sur de petites pirogues, et

ils échangèrent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes, qui montaient chacun une pirogue, vinrent nous voir. Ils s'approchèrent du vaisseau avec circonspection : il était clair qu'ils voulaient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangèrent sur la même ligne, à l'arrière de *la Résolution*, et ils se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux battait d'une espèce de tambour, et qu'un autre faisait mille mouvemens avec ses mains et avec son corps. Nous ne remarquâmes rien de sauvage dans leur chanson ou dans les gestes qui l'accompagnèrent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille et les traits de cette peuplade différassent en quelque chose de la taille et des traits des Américains que nous avions rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de l'entrée du Roi George. Leur vêtement, composé surtout de peaux de daims, avait la même forme; et ils sont aussi dans l'usage de se percer la lèvre inférieure et d'y mettre des ornemens.

Les habitations étaient près de la grève; elles n'offraient qu'un toit en pente fait avec des morceaux de bois, et couvert de gramens et de terre; les flancs étaient entièrement ouverts. Le plancher est aussi de morceaux de bois; l'entrée se trouve à l'une des extrémités, et l'âtre ou le foyer par der-

rière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une issue à la fumée.

Après le déjeuner, un détachement se rendit à la péninsule pour y faire des balais et y couper des branches de spruce. La moitié du reste des équipages eut en même temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, et ceux qui avaient fait le service à bord allèrent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyères, etc. Je débarquai de mon côté, et je traversai une partie de la péninsule. Je découvris en plusieurs endroits une herbe très bonne, et je vis à peine un coin de terre où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au continent était plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvaient déjà glacées. Il y avait un grand nombre d'oies et d'outardes, mais elles étaient si sauvages qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des bécassines et des perdrix de deux espèces. Les terrains boisés offraient une quantité considérable de moustiques. Quelques-uns des officiers qui pénétrèrent plus avant que moi rencontrèrent un petit nombre de naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

Il me paraît que cette péninsule a dû former une île dans les temps anciens, car plusieurs indices nous annoncèrent que la mer avait inondé

l'isthme. Il nous sembla que, même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable et par les pierres et le bois que jettent les flots. Ce banc de sable indique d'une manière évidente que la terre empiète sur l'Océan, et il était aisé de suivre les accroissemens qu'elle prend peu à peu.

M. King revint de son petit voyage sur les sept heures du soir. Il me dit qu'il s'était avancé avec les canots trois ou quatre lieues plus loin que les vaisseaux n'auraient pu le faire; qu'il avait débarqué ensuite au côté occidental; que du sommet des hauteurs il avait vu la réunion des deux côtes; que l'entrée est terminée par une petite rivière ou par une crique, devant laquelle il y a des bancs de sable ou de vase; que l'eau a partout peu de profondeur; que le terrain est bas et marécageux à quelque distance au nord; qu'il s'élève ensuite en collines, et qu'il lui avait été aisé de suivre la jonction complète de ces collines de chaque côté de l'entrée.

Du sommet des hauteurs d'où M. King reconnut l'entrée, il distingua un grand nombre de vallées étendues, qui contenaient des rivières qui étaient bien boisées et bornées par des collines d'une pente douce et d'une élévation modérée. L'une de ces rivières, située au nord-ouest, lui parut être considérable, et d'après sa direction il fut porté à croire qu'elle a son embouchure dans la mer, au

fond de la baie. Quelques-uns de ses gens qui pénétrèrent au-delà de cette rivière rencontrèrent des arbres plus gros à mesure qu'ils s'avancèrent.

J'ai donné à cette entrée le nom d'*entrée de Norton,* en honneur de sir Fletcher-Norton, orateur de la chambre des communes, et proche parent de M. King. Elle se prolonge au nord jusqu'à 64 degrés 55 minutes de latitude. La baie dans laquelle nous étions à l'ancre gît au côté sud-est, et les naturels du pays l'appelaient *Chacktoole.* Elle est assez médiocre, car elle se trouve exposée aux vents du sud et du sud-ouest. Cette entrée n'offre pas un seul havre. Par bonheur nous eûmes, durant toute notre relâche, un vent du nord et du nord-est, et un ciel d'une beauté remarquable. Nous en profitâmes pour faire jusqu'à soixante-dix-sept suites d'observations de la lune entre le 6 et le 17 inclusivement: le résultat moyen de ces observations fixe la longitude du mouillage qui est au côté occidental à 197 degrés 13 minutes, et la latitude à 64 degrés 31 minutes.

Quant aux marées, nous remarquâmes que les flots de la nuit s'élevaient d'environ deux ou trois pieds, et que le flot du jour se distinguait à peine.

Étant alors bien assuré que la carte de M. Sthaelin est très défectueuse, et ayant rétabli le continent d'Amérique dans l'espace où il met son île imaginaire d'Alaschka, je devais songer à quitter

ces parages septentrionaux, et à me retirer pendant l'hiver dans un endroit où je pusse laisser reposer mes équipages, et embarquer quelques vivres. Pétropaulousk, ou Saint-Pierre-et-Saint-Paul, l'un des havres du Kamtschatka, ne me parut pas propre à recevoir tant de monde. D'autres raisons me déterminèrent d'ailleurs à ne point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord l'extrême répugnance que j'avais à demeurer six ou sept mois dans l'inaction : je ne pouvais rien faire d'utile si je passais l'hiver dans ces parages du nord. De toutes les terres qui se trouvaient à notre portée, les îles Sandwich étaient celles qui me promettaient le plus d'agrémens et le plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre; mais avant d'exécuter ce projet nous avions besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer, je me décidai à longer la côte d'Amérique au sud, en cherchant un havre, et à m'efforcer d'achever la reconnaissance des parties qui sont immédiatement au nord du cap Newenham. Si je n'y rencontrais point de havre, je résolus de gagner Samgonoodha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

§ 11.

Découvertes après notre départ de l'entrée de Norton. Ile Stuart. Cap Stephens. Cap des Bas-Fonds. Bas-fonds sur la côte d'Amérique. Ile de Clerke. Ile de Gore. Ile des Tours. Arrivée à Oonolashka. Figure, habits, ornemens, régime diététique, maisons et meubles domestiques, manufactures, manière de produire le feu, pirogues, équipage de chasse et de pêche des naturels de l'île. Poissons et animaux de mer. Oiseaux qui fréquentent la mer, les eaux et la terre. Animaux de terre et végétaux. Manière d'enterrer les morts. Les naturels de cette partie de l'Amérique ressemblent aux Groënlandais et aux Esquimaux. Marées.

Ayant appareillé le 27 septembre 1778, avec une brise légère de l'est, nous gouvernâmes au sud, et essayâmes de passer dans l'intervalle qui sépare du continent l'île Besborough; mais quoiqu'elle se trouve à six ou sept milles de la côte d'Amérique, les bas-fonds nous en empêchèrent. Comme le vent fut très faible toute la journée, lorsque la nuit survint nous ne l'avions pas encore doublée, et nous attendîmes le jour en marchant à petites voiles.

Nous reprîmes notre route le long de la côte, le 18, à la pointe du jour. A midi notre latitude était de 62 degrés 37 minutes, et l'île Besborough nous restait au nord-est. La terre la plus méridionale qui fût en vue, laquelle se trouva former aussi une île, se montrait au sud-ouest : le passage qui la sépare de la grande terre, au sud 40 degrés

ouest, et la côte la moins éloignée, a environ deux milles. Je continuai à gouverner sur ce passage, jusqu'au moment où les canots, qui étaient en avant, m'avertirent par un signal qu'ils n'avaient plus que trois brasses d'eau. Nous mîmes alors le cap en dehors de l'île, et je fis signal au canot de *la Résolution* de se tenir entre les vaisseaux et la côte.

Cette île, à laquelle j'ai donné le nom d'*île Stuart*, gît par 63 degrés 35 minutes de latitude, et à 17 lieues du cap Denbigh, dans la direction du sud 27 degrés ouest : elle a six ou sept lieues de circonférence. Quelques-unes de ses parties sont d'une hauteur moyenne; mais en général elle est basse, et on aperçoit plusieurs rochers en travers de la bande occidentale. La plus grande partie de la côte du continent est basse; mais nous vîmes des terrains élevés dans l'intérieur du pays : elle forme en face de l'île une pointe que j'ai appelée *cap Stephens* : ce cap gît par 63 degrés 33 minutes de latitude, 197 degrés 41 minutes de longitude. Il y avait des bois flottans sur les côtes de l'île et du continent; mais on n'y remarquait pas un seul arbre. Avant d'atteindre l'île Stuart, nous dépassâmes deux petites îles situées entre le continent et la station qu'occupaient les vaisseaux. Tandis que nous rangions la côte, plusieurs sauvages se montrèrent sur la grève, et ils semblèrent nous inviter à descendre.

Dès que nous fûmes en dehors de l'île, nous remîmes le cap au sud le 19; mais les eaux basses nous obligèrent à marcher plus à l'ouest. Le vent soufflait grand frais de la partie de l'est-nord-est: il était plus que temps de chercher des eaux plus profondes, et de quitter une côte au-dessous de laquelle nous naviguerions désormais avec un extrême danger. Lorsque nous commençâmes à serrer le vent, nous étions à au moins douze lieues du continent, et neuf lieues à l'ouest de l'île Stuart. On n'apercevait point de terre à l'ouest de la pointe d'eau basse: je présume que cette pointe gît par 63 degrés de latitude. Je n'ai donc point reconnu la côte dans la partie qui est entre ce parallèle et le cap des Bas-Fonds, situé à 60 degrés de latitude: vraisemblablement elle n'est accessible qu'aux chaloupes et à de très petits navires; ou, s'il y a des canaux pour des bâtimens plus considérables, on ne les trouverait qu'après bien des peines, et je pense qu'il faudrait les chercher près de la côte. Du haut des mâts, la terre en dedans de nous paraissait semée de bancs de sable; l'eau était très décolorée et vaseuse, et beaucoup plus douce que dans aucun des endroits où nous avions mouillé en dernier lieu: j'en conclus qu'une rivière assez forte débouche dans la mer en cet endroit de l'Amérique.

Je gouvernai à l'ouest et ensuite plus au sud,

vers la terre que nous avions découverte le 5 : le lendemain, à midi, cette terre nous restait au sud-ouest, à dix ou onze lieues. Nous avions alors un vent frais du nord, et par intervalles des bouffées de neige et de grêle, et une mer assez haute, en sorte que nous nous dégageâmes des bas-fonds bien à temps. J'ai appelé île *Clerke* la terre qui était devant nous : elle gît par 63 degrés 15 minutes de latitude, et 190 degrés 30 minutes de longitude. Je l'ai jugée assez considérable : j'y ai distingué au moins quatre collines toutes réunies par des terrains bas, et de loin elle ressemble à un groupe d'îles. On voit, près de sa partie orientale, une petite île que trois rochers élevés rendent remarquable. Cette dernière île était habitée, ainsi que la plus grande.

Nous atteignîmes, à environ six heures, la pointe septentrionale de l'île Clerke, et ayant rangé la côte jusqu'au dernier rayon du jour, nous mîmes en panne durant la nuit. Nous ralliâmes la côte le lendemain, au lever de l'aurore. Nous continuâmes à la ranger et à y chercher un havre jusqu'à midi. Comme il n'était pas probable que nous en trouvassions un, je pris mon point de départ, et je gouvernai au sud-sud-ouest, vers la terre que nous avions découverte le 29 juillet : le vent était frais de la partie du nord, et accompagné d'ondées de pluie neigeuse et de neige. J'observai que, du mo-

ment où nous atteignîmes le canal qui sépare les deux continens, le ciel s'obscurcit, et que la neige commença à tomber; et tandis que nous fûmes dans l'entrée de Norton, nous eûmes un ciel clair avec le même vent. Ne peut-on pas expliquer cet effet par les montagnes situées au nord de ce parage, qui attirent les vapeurs et les empêchent de se porter plus loin ?

Le 23, au lever de l'aurore, la terre dont je viens de parler se montrait dans le sud-ouest, à six ou sept lieues de distance. De ce point de vue, elle ressemblait à un groupe d'îles, mais nous reconnûmes qu'elle n'en forme qu'une seule de trente milles d'étendue dans la direction du nord-ouest et du sud-est, et que le cap Upright, dont j'ai déjà parlé dans ce journal, en forme l'extrémité sud-est : elle est étroite, surtout dans les langues de terres basses qui réunissent les collines. J'ai su depuis que les Russes ne la connaissent en aucune manière, et, la regardant comme une de mes découvertes, je l'ai nommée île de *Gore*. Elle m'a paru stérile et sans habitans, du moins nous n'y en avons vu aucun. Nous n'aperçûmes pas non plus dans les environs autant d'oiseaux que la première fois; mais quelques loutres de mer, animaux que nous n'avions pas rencontrés au nord de cette latitude, frappèrent nos regards. A quatre lieues du cap Upright, dans la direction du sud 72 degrés ouest,

il y a une petite île dont le sommet élevé offre plusieurs rochers en forme de tour : c'est pour cela que je l'ai appelée *île des Tours*. A deux heures après midi, nous étions au-delà du cap Upright, et je gouvernai sud-est-quart-sud, vers Samgonoodha, à l'aide d'une jolie brise du nord-nord-ouest. J'avais résolu de ne pas employer plus de temps à chercher un havre, parmi des îles que je commençais à juger imaginaires, ou du moins qu'on ne trouve pas aux degrés de latitude et de longitude, où les modernes faiseurs de cartes les ont placées.

Nous continuâmes à nous étendre à l'ouest, jusqu'à huit heures du matin du 25 : nous étions, à cette époque, par 58 degrés 32 minutes de latitude, et 191 degrés 10 minutes de longitude : nous revirâmes vent devant, et nous gouvernâmes à l'ouest.

Enfin, le 2 octobre, au lever de l'aurore, l'île d'Oonolashka parut dans le sud-est. Comme tous les havres m'étaient indifférens, pourvu qu'ils fussent bien sûrs et commodes, je gagnai une baie qui gît dix milles à l'ouest de Samgonoodha, et qu'on appelle dans le pays *Egoochshac*, mais nous y trouvâmes la mer très profonde, et nous nous hâtâmes d'en sortir. Les habitans, qui sont en assez grand nombre, vinrent nous voir plusieurs fois. Ils nous apportèrent du saumon sec et d'autres poissons,

que les matelots payèrent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avait distribué à l'équipage ce qui me restait de cet article, et nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en aurait fallu pour répondre aux demandes des insulaires. Au reste, les matelots anglais sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac que s'ils étaient arrivés dans un port de la Virginie, et, en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

Nous mouillâmes dans le havre de Samgonoodha, le 3, à une heure après midi; et le lendemain les charpentiers des deux vaisseaux commencèrent à enlever le doublage de *la Résolution*, qui avait une voie d'eau, et l'on remplit les futailles vides.

La plupart des végétaux que nous avions trouvés quand nous y vînmes pour la première fois se décomposaient, en sorte que la quantité considérable de baies que produit le sol nous fut de peu d'utilité; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'équipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partait au retour de la première, et ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies et la bière de spruce qu'on servit chaque jour aux chambrées détruisirent radicalement les germes

de scorbut qui pouvaient être dans l'un ou l'autre des vaisseaux.

Les gens du pays nous apportèrent en outre beaucoup de poisson, et surtout du saumon frais ou sec. Quelques pièces de saumon frais étaient parfaites; mais une des espèces de ce poisson, que nous appelâmes *le nez crochu*, à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seine à diverses reprises au fond de la baie, et nous prîmes une quantité assez considérable de truites saumonées, et une plie qui pesait deux cent cinquante livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seine, nous employâmes l'hameçon et la ligne. Je détachais tous les matins un canot: il rapportait ordinairement huit ou dix plies qui suffisaient pour la nourriture de l'équipage. Les plies étaient excellentes, et peu de personnes leur préférèrent la truite saumonée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journalière, elle nous fournit quelques provisions de réserve; et il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire un bien très important.

Un des naturels d'Oonolashka me fit, le 8, un présent très singulier, vu le lieu où je me trouvais. C'était un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avait la forme d'un pain, car il contenait du saumon très assaisonné de poivre. Cet homme apportait un présent semblable pour le capitaine Clerke, avec

une lettre et une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étaient écrites dans une langue que personne des équipages n'entendait. Nous supposâmes, avec raison, que ces présens venaient de quelques Russes qui étaient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire un petit nombre de bouteilles de rum, de vin et de l'espèce de bière qu'on appelle *porter*. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, et nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, caporal des soldats de marine, homme fort intelligent, accompagna le naturel. Je lui recommandai de se procurer des informations ultérieures, et s'il rencontrait des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglais, c'est-à-dire des amis et des alliés de leur nation.

Il y a des Russes sur chacune des îles principales situées entre Oonolashka et le Kamtschatka. Ils n'y sont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent surtout le castor ou la loutre de mer; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle époque ils ont des établissemens à Oonolashka et sur les îles voisines; mais, à juger de l'assujettissement extrême auquel sont réduits les naturels du pays, la

date doit en être récente [1]. Ces marchands de fourrures sont relevés de temps en temps par d'autres. Ceux que nous vîmes étaient arrivés d'Okotsk en 1776, et ils devaient s'en retourner en 1781, en sorte que leur séjour dans cette contrée sera d'au moins cinq ans.

Les naturels du pays m'ont paru les gens les plus paisibles ou les moins malfaisans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourrait servir de modèle aux nations les plus civilisées de la terre; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voisins, avec lesquels les Russes n'ont point de liaison, je doute que ce soit une suite de leurs dispositions naturelles, et je pense qu'il faut plutôt l'attribuer à leur esclavage. En effet, si quelques-uns de ces messieurs entendirent bien ce qu'on leur raconta, le cabinet de Pétersbourg a été obligé d'employer la rigueur pour établir le bon ordre parmi les insulaires. Si on les a traités d'abord avec sévérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, et qu'à présent il règne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les naturels ont leurs chefs particuliers sur toutes les îles, et ils semblent jouir sans trouble de la propriété et de la liberté qu'on leur laisse. Nous n'avons pu découvrir s'ils sont tributaires des Russes: il y a lieu de penser qu'ils paient des tributs.

[1] Les Russes ont commencé en 1762 à fréquenter Oonolashka.

Cette peuplade est d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint et de belles proportions; le cou un peu court, le visage joufflu et basané, les yeux noirs, de longs cheveux lisses et noirs, que les hommes laissent flotter par derrière, et qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relèvent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

J'ai déjà eu occasion de parler de l'habit du pays. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matière première en est différente : des peaux de veaux de mer composent la jaquette des femmes; celle des hommes est de robes d'oiseaux : l'une et l'autre descendent par-delà le genou. Par-dessus cette première jaquette, les hommes en mettent une seconde de boyaux qui est impénétrable à la pluie, et qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête : quelques-uns portent des bottes, et ils ont tous une espèce de chapeau oval, qui offre une pointe sur le devant. Ces chapeaux sont de bois et peints en vert ou autres couleurs; la partie supérieure de la coiffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre, et l'on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps, mais les femmes se font des piquetures légères sur le visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure, et ils placent des os dans les trous : au reste, il est aussi

peu commun de voir à Oonolashka un homme avec cet ornement, que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas; quelques-uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure au-dessous des narines, et ils ont tous des pendans d'oreilles.

Ils se nourrissent de poisson, d'animaux de mer, d'oiseaux, de racines, de baies et même de goëmon. Ils sèchent pendant l'été une quantité considérable de poissons qu'ils renferment dans de petites cabanes, et dont ils font des provisions pour l'hiver : il est probable qu'ils conservent aussi des racines et des baies pour cette saison, où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils mangent est presque toujours cru; ils font bouillir et ils grillent quelquefois leurs alimens, mais je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre manière : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la première de ces méthodes. Il y en a qui possèdent de petits chaudrons de cuivre, et ceux qui n'en ont pas se servent d'une pierre plate, garnie sur les bord d'une argile qui lui donne la forme d'un vase.

J'assistai un jour au dîner du chef d'Oonolashka: on ne lui servit que de la tête crue d'une grande plie qu'on venait de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangèrent les ouïes sans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un deux coupa ensuite la tête du pois-

son, et la porta sur le rivage de mer; quand il l'eut lavée, il la rapporta et il s'assit aux pieds de son maître : il avait eu soin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats, ou qu'il répandit devant le chef; il découpa alors des tranches le long des joues, et il les mit à la portée du chef, qui les avala avec autant de plaisir que nous mangeons des huîtres. Dès que le chef eut fini son dîner, les restes de la tête furent dépecés et donnés aux gens de sa suite, qui arrachèrent avec les dents ce qui était bon à manger, et qui en rongèrent les os.

Ces insulaires, ne se peignant point le corps, ne sont pas aussi sales que les sauvages qui s'enduisent de peintures; mais on voit autant d'ordures et de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de long et vingt de large, et dont en général les dimensions sont moindres : ils forment sur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette sur la côte; le toit est revêtu d'herbes et ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en dehors à un tas de fumier; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture carrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination; mais la seconde sert d'entrée et de sortie, et on trouve au-dessous une échelle, ou plutôt un poteau garni de marches

entaillées [1]. Quelques-unes des cabanes offrent une seconde entrée au niveau du sol, mais cela n'est pas commun. Les familles, car il y en a plusieurs logées ensemble, ont leurs appartemens séparés autour des flancs et des extrémités de l'habitation; elles y couchent et elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espèce de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, et qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre, mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu, qui est commun à toutes les familles; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe sèche, c'est le réceptacle des ordures de toutes sortes, et on y voit le baquet à uriner, dont la puanteur n'est pas détruite par les peaux crues, ou plutôt par le cuir dont il se trouve rempli presque continuellement. Ils placent leurs richesses, c'est-à-dire leurs habits, leurs nattes et leurs peaux autour du fossé.

Des jattes, des cuillères, des seaux, des pots à boire, des paniers, des nattes et quelquefois un chaudron ou un vase, composent tous leurs ustensiles de ménage. Ces meubles sont proprement faits et d'une belle forme : cependant nous ne leur avons vu d'autres outils que le couteau et la hache:

[1] La description que fait M. Coxe des habitations des naturels d'Oonolashka, et des autres îles des Renards, est en général d'accord avec celle du capitaine Cook.

leur hache est un petit morceau de fer plat, adapté à un manche de bois crochu. Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens de fer. Quoique les Russes soient établis ici, les naturels du pays possèdent une quantité de ce métal moindre, que celle dont nos regards avaient été frappés chez les tribus du continent d'Amérique, qui n'avaient jamais vu les Russes, et qui peut-être n'avaient pas eu de communication indirecte avec eux. Il est vraisemblable qu'ils donnent aux Russes tout leur superflu pour des grains de verre et du tabac en poudre ou à fumer. Il y en a peu, si même il y en a quelques-uns, qui ne fument, ne mâchent et ne prennent du tabac, et ce luxe me fait craindre qu'ils ne demeurent toujours pauvres.

Ils ne semblaient pas désirer une quantité plus considérable de fer, et ils ne nous demandèrent que des aiguilles, car les leurs sont d'os : au reste avec leurs aiguilles grossières, ils cousent les bordages de leurs pirogues, ils font leurs vêtemens et des broderies très curieuses; ils emploient, au lieu de fil, des nerfs qu'ils découpent de la grosseur convenable. Les femmes sont chargées de toutes les opérations de la couture : elles sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots du pays. Selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les peaux qui bordent les embar-

cations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très jolis et très solides : la finesse et l'élégance de la plupart de leurs ouvrages annoncent un esprit inventif et que la peine ne rebute pas.

Je n'ai jamais aperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes : elles sont éclairées et échauffées avec des lampes qui sont très simples, et qui cependant remplissent très bien l'objet auquel on les destine. C'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés : ils mettent dans la partie creuse de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui tient lieu de mèche. Les hommes et les femmes se chauffent souvent sur une de ces lampes ; ils les placent alors entre leurs jambes sous leurs vêtemens, et ils les y tiennent quelques minutes.

Ils produisent du feu par collision et par attrition : quand ils veulent employer la première de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une desquelles a été bien frottée de soufre ; s'ils veulent mettre en usage le second expédient, ils se servent de deux morceaux de bois : l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, et l'autre un reste de planche : l'extrémité du bâton est épointée, et après l'avoir appuyé fortement sur la planche, ils le tournent avec agilité comme on tourne une vrille, et au bout de quelques minutes, ils produisent du feu. Cette méthode est usitée dans un grand nombre de

pays : on la trouve au Kamtschatka, au Groënland, au Brésil, à Taïti et à la Nouvelle-Hollande, et vraisemblablement ailleurs. Des savans et des littérateurs ingénieux ont voulu en conclure que les peuplades parmi lesquelles on la voit établie sont de la même race; mais des rapports que le hasard a fait naître, et qui portent sur un petit nombre de points, n'autorisent pas une pareille conclusion, et les différences qu'on observe dans les mœurs où les coutumes de deux peuplades ne suffisent pas pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me serait facile d'en alléguer beaucoup d'autres à l'appui de cette opinion.

Nous n'avons rien vu parmi les naturels d'Oonolashka qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes les aient trouvés dans cet état; on imaginera plutôt qu'ils les ont désarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la cour de Russie à leur interdire les grandes pirogues; car il est difficile de penser qu'ils n'en aient pas eu autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons aperçu de cette espèce qu'une ou deux qui appartenaient aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le continent d'Amérique de canots aussi petits que ceux

dont se servent ces insulaires. Ils étaient néanmoins construits de la même manière, ou leur construction offrait peu de différence : l'arrière se termine un peu brusquement; l'avant est fourchu, et la pointe supérieure de la fourche se projette en dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin, et, pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de ceux des Groënlandais et des Esquimaux : la charpente est composée de lattes très minces et recouverte de peaux de veaux marins; ils ont environ douze pieds de long, un pied et un pied et demi de large au milieu, et douze ou quatorze pouces de profondeur; ils peuvent, au besoin, porter deux hommes, dont le premier est étendu de toute sa longueur dans l'embarcation, et dont le second occupe le siége ou le trou rond percé à peu près au milieu. Ce trou est bordé en dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie ou s'ouvre comme une bourse, et qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, et il ramène sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place :

les manches de sa jaquette serrent son poignet. Comme la jaquette serre d'ailleurs le cou et que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guère lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourrait s'introduire. Il se sert d'une pagaie à double pale : il la tient par le milieu avec les deux mains, et il frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté et ensuite de l'autre : il donne ainsi une vitesse considérable au canot, et il suit une ligne droite. Lorsque nous partîmes d'Egoochshak pour aller à Samgonoodha, deux ou trois pirogues marchèrent aussi vite que nous, quoique nous fissions trois milles par heure.

Leur attirail de pêche et de chasse est toujours dans leurs pirogues sous des bandes de cuir disposées pour cela. Leurs instrumens sont tous de bois et d'os, et bien faits : ils ressemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlandais et que Crantz a décrits. Ils n'en diffèrent que par les pointes : la pointe de quelques dards que nous vîmes ici n'a pas plus d'un pouce de longueur, et Crantz dit que celle des dards des Groënlandais a un pied et demi. Les dards et quelques autres instrumens d'Oonolashka sont si curieux qu'ils méritent une description particulière ; mais comme nous en prîmes un assez grand nombre à bord des vais-

seaux, on pourra toujours les examiner et les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poisson avec une grande adresse à la mer, ou dans les rivières; elle se sert aussi d'hameçons et de lignes, de filets et de verveux : ses hameçons sont d'os, et ses lignes de nerfs.

On rencontre ici les poissons communs dans les autres mers du nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des poissons plats, et plusieurs autres espèces de petits poissons : il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'apercevoir. La plie et le saumon paraissent être les plus abondans, et ils fournissent surtout à la subsistance des naturels : du moins, si j'en excepte quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au nord du soixantième degré, la mer offre peu de petits poissons; mais à cette hauteur les baleines deviennent plus nombreuses.

Les veaux de mer et tous les animaux de cette famille ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du continent, ou des diverses îles situées dans l'intervalle qui sépare Oonolashka de l'Amérique, sont habitées, et que chacune des peuplades les chasse pour s'en nourrir, ou en tirer ses vête-

mens. Au reste, on trouve une multitude prodigieuse de chevaux marins autour de la glace : il me paraît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous aperçûmes quelquefois un cétacé qui avait la tête semblable à celle du dauphin, et qui soufflait comme les baleines : il était blanc, tacheté de brun, et plus grand que le veau marin : c'était vraisemblablement la vache de mer, ou le manati.

Je crois pouvoir assurer que les oiseaux océaniques et aquatiques ne sont ni aussi nombreux ni aussi variés que dans les parties septentrionales de notre mer atlantique : il y en a cependant quelques-uns que je ne me souviens pas d'avoir vus ailleurs. Je citerai en particulier l'*alca monochroa* de Steller, dont j'ai parlé plus haut, et un canard noir et blanc qui me paraît différer du canard de pierre, décrit par Kraskennikoff. Cet auteur indique tous les autres oiseaux que nous avons rencontrés, si j'en excepte un petit nombre que nous aperçûmes près des glaces; et Martin, dans son voyage au Groënland, a décrit la plupart et peut-être chacun de ces derniers. Il est un peu extraordinaire que cette mer n'offre pas de pinguins, communs dans presque toutes les parties du monde. Il y avait d'ailleurs très peu d'albatros, et j'imagine que ce climat ne leur convient pas.

Le petit nombre d'oiseaux de terre que nous

trouvâmes ici sont de la même espèce que ceux d'Europe; mais il peut y en avoir beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion de connaître. Nous en tuâmes un très joli dans les bois de l'entrée de Norton. On m'a dit qu'on le voit quelquefois en Angleterre, et qu'il y porte le nom de jaseur. Nos gens aperçurent d'autres petits oiseaux dont les espèces étaient peu variées, et les races peu multipliées, tels que des pies, des bouvreuils, des pinsons jaunes et des mésanges.

Nos courses et nos observations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le lecteur ne doit pas espérer que je lui donnerai de grands détails sur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les mousquites, il y a peu d'insectes, et je n'ai point vu de reptiles, si ce n'est des lézards. On ne rencontre des daims ni à Oonolashka ni sur aucune autre des îles. Les insulaires n'ont pas d'animaux domestiques, pas même de chiens. Les renards et les belettes furent les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on y trouve aussi des lièvres et les marmotes dont Kraskennikoff fait mention. Il en résulte que la mer et les rivières fournissent la plupart des subsistances. Les naturels doivent aussi à la mer tous les bois qu'ils emploient dans leurs constructions, car il n'en croît pas un mor-

ceau sur aucune des îles, non plus que sur la côte adjacente d'Amérique.

Les savans nous disent que les graines des plantes sont portées de différentes manières d'une partie du monde à l'autre; qu'elles arrivent même sur les îles établies au milieu des mers les plus considérables et fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du continent de l'Amérique, non plus que sur aucune des îles qui en sont voisines? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des semences; elles sont aussi accessibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des espèces de terrains auxquels la nature a refusé la puissance de produire des arbres sans le secours de l'art? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces îles, je suis convaincu qu'ils viennent d'Amérique; car si on n'en aperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour l'effet dont il s'agit; les torrens peuvent au printemps renverser des portions de forêt et en amener les débris à la mer: d'ailleurs il en arrive peut-être des côtes boisées, quoique ces côtes gisent à une grande distance.

Oonolashka offre une grande variété de plantes, et la plupart étaient en fleur à la fin de juin. On y

trouve plusieurs de celles qui croissent en Europe et en d'autres parties de l'Amérique, et particulièrement à Terre-Neuve. On en voit d'autres qu'on rencontre au Kamtschatka, et que mangent les naturels des deux terres. Kraskennikoff a décrit celles-ci. La saranne, ou la racine de lis, est la principale : elle est à peu près de la grosseur de la racine de l'ail ; elle est ronde et composée d'un certain nombre de petites gousses et de graines qui ressemblent à du gruau. Lorsqu'elle est bouillie, elle a à peu près la saveur du salep ; son goût n'est point désagréable, et nous trouvâmes moyen d'en faire un assez bon mets. Elle ne semble pas être fort abondante, car nous ne pûmes nous procurer que celle dont Ismyloff nous fit présent.

Les naturels du pays mangent quelques autres racines sauvages, par exemple la tige d'une plante qui ressemble à l'angelica. Ils mangent aussi des mûres de plusieurs espèces, telles que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de camarigne, etc. Ils se nourrissent encore d'une mûre rouge qu'on appelle à Terre-Neuve mûre de perdrix, et d'une autre qui est brute, et que nous ne connaissions pas. La saveur de celle-ci approche un peu de la saveur de la prune sauvage, mais elle en diffère sous tous les autres rapports : elle est très astringente lorsqu'on en mange beaucoup. On pourrait en tirer une eau-de-vie. Le capitaine Clerke essaya

d'en conserver quelques-unes, mais elles fermentèrent, et elles devinrent aussi fortes que si on les avait laissées tremper dans des liqueurs.

Nous découvrîmes quelques autres plantes qui pourraient devenir utiles; mais ni les Russes ni les naturels du pays n'en font usage : tels sont le pourpier sauvage, une espèce de cochléaria, du cresson, etc. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe ou en salade. Les terrains bas et les vallées offrent une quantité considérable d'herbe qui devient très épaisse et fort haute. Je crois que le bétail subsisterait toute l'année à Oonolashka sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables, et je pense qu'il croîtrait du grain, des racines et des végétaux en bien des cantons; mais les négocians russes et les insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

Les habitans d'Oonolashka avaient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où il venait. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne une couleur pourpre, et une autre qui produit un très bon vert. Je ne sais si cette dernière est connue : dans son état naturel elle est d'un gris verdâtre, grossière et pesante; l'huile la dissout aisément; mais lorsqu'on la met dans l'eau elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare; mais on nous dit qu'elle est plus abon-

dante à l'île d'Oonemak. Quant aux pierres qui environnent la côte et les collines, je n'en remarquai point de nouvelles.

Les naturels d'Oonolashka enterrent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'île, et un homme du pays, qui m'accompagnait, me montra plusieurs de ces cimetières. Il y en avait un au bord du chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les passans ne manquaient pas d'en ajouter une. J'aperçus d'ailleurs plusieurs mondrains de pierre qui n'étaient pas un ouvrage de la nature: quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne sais quelle idée ils se forment de la Divinité et de l'état des âmes après la mort; j'ignore aussi quels sont leurs amusemens : je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux objets.

Ils sont entre eux d'une gaîté et d'une affection remarquables, et ils se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils n'avaient jamais eu de liaison avec les femmes du pays parce qu'elles ne sont pas chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, et quelques-uns d'eux eurent lieu de se repentir de les avoir trouvées si faciles, car la maladie vénérienne n'est pas inconnue ici. Les insulaires sont d'ailleurs sujets aux cancers ou à une maladie

qui en est voisine : ceux qui en sont infectés ont soin de cacher leur maladie. Il me paraît qu'on ne vit pas long-temps dans cette île : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de soixante ans, et il y avait très peu d'individus qui parussent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils mènent abrège vraisemblablement leurs jours.

Depuis l'époque de notre arrivée à l'entrée du Prince Guillaume, j'ai souvent eu occasion de dire combien les naturels de cette partie nord-ouest de l'Amérique ressemblent aux Groënlandais et aux Esquimaux par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues et les autres choses de cette espèce. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandais et des Esquimaux, et ceux des habitans de l'entrée de Norton et d'Oonolashka. Au reste, il y avait assez d'analogie pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race : si cela est, il y a grande apparence qu'il existe au nord une communication quelconque entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale, communication cependant qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces ou par d'autres obstacles : du moins je le pensai ainsi durant ma recherche à Oonolashka.

Je terminerai les détails que je viens de donner

sur les régions du nord par un petit nombre de remarques sur les marées et les courans, et par les observations astronomiques que nous fîmes au havre de Samgonoodha.

La marée n'est considérable nulle part, si ce n'est dans la grande rivière [1].

Le flot vient du sud ou du sud-est, et il suit partout la direction de la côte au nord-ouest. Nous trouvâmes, entre l'entrée de Norton et le cap du Prince de Galles, un courant qui portait au nord-ouest; nous le remarquâmes surtout en travers du cap, et en dedans de l'île du Traîneau; mais ce courant se prolongeait à peu de distance de la côte, et il n'était ni constant ni uniforme. Nous ne rencontrâmes au nord du cap du Prince de Galles, ni marée ni courant sur la côte d'Amérique non plus que sur celle d'Asie; nous fîmes cependant des recherches sur ce point à diverses reprises. Plusieurs de nos officiers inférèrent de là que les deux côtes sont réunies par des terres ou par des glaces : ce qui semble confirmer cette opinion à quelques égards, c'est que nous n'y eûmes jamais de vagues creuses du nord, et nous vîmes de la glace dans presque tout l'intervalle qui semble les séparer.

[1] La rivière de Cook.

§ 12.

Départ d'Oonolashka. L'île Amoghta. Position d'un rocher remarquable. Nous repassons le détroit qui se trouve entre Oonolashka et Oonella. Progrès au sud. Découverte de Mowée, l'une des îles Sandwich. Entrevues avec les naturels du pays. Nous recevons la visite de Terreboo. Découverte d'une seconde île appelée *Owhyhée*. Les vaisseaux louvoient pour la doubler. L'équipage refuse de boire de la bière tirée de la canne à sucre. Nos cordages manquent de force. Éloge des insulaires d'Owhyhée. *La Résolution* passe au vent de cette île. Elle descend la côte sud-est. Vues du pays, et visites que nous font les habitans. *La Découverte* nous rejoint. Lenteur de nos progrès à l'ouest. La baie de Karakakoa reconnue par M. Bligh. Concours nombreux d'insulaires. Les vaisseaux mouillent dans la baie.

Nous appareillâmes du havre de Samgonoodha le 26 octobre, et, comme le vent soufflait de la partie du sud, nous gouvernâmes à l'ouest.

Je me proposais de gagner les îles Sandwich, d'y passer quelques mois de l'hiver, si nous y trouvions les rafraîchissemens nécessaires, de me rendre ensuite au Kamtschatka, et de tâcher d'y arriver vers le milieu de mai. Je donnai des ordres au capitaine Clerke, en cas de séparation; je fixai le premier rendez-vous aux îles Sandwich, et le second à Petropaulousk, havre du Kamtschatka.

Le 29 nous découvrîmes une terre que nous supposâmes être l'île d'Amoghta : m'apercevant à huit heures que nous ne pouvions la doubler, parce que le vent avait pris de la partie de l'ouest,

je cessai de louvoyer, et j'arrivai du côté d'Oonolashka, dans l'intention de passer au nord et à l'est de cette île : je n'osais longer sa bande sud-est, par un vent si impétueux. Lorsque nous remîmes le cap du côté d'Oonolashka, cette île se prolongeait de l'est au sud-ouest, à la distance de quatre lieues. Notre longitude, indiquée par le garde-temps, était de 191 degrés 17 minutes, et notre latitude de 53 degrés 38 minutes : il en résulte qu'Oonolashka a une position bien différente de celle que lui assigne la carte russe dont on nous avait donné communication; mais on doit observer que c'est une des îles dont M. Ismyloff disait qu'il faut rectifier la position. Il reste des doutes sur l'identité de cette terre avec celle d'Amoghta.

A onze heures, tandis que nous gouvernions au nord-est, nous découvrîmes dans le nord-est, à quatre lieues, un rocher élevé qui ressemblait à une tour. Il gît par 53 degrés 57 minutes de latitude, et 191 degrés 2 minutes de longitude. Il paraît que nous en avions été fort près pendant la nuit. La mer qui était très haute ne se brisant que contre ce rocher, nous jugeâmes qu'il avait une élévation considérable.

Le 7 novembre nous nous trouvâmes par 41 degrés 20 minutes de latitude, et 202 degrés de longitude; et nous aperçûmes un nigaud ou un cormoran qui voltigea plusieurs fois autour de *la*

Résolution. Comme ces oiseaux s'éloignent rarement, si même ils s'éloignent quelquefois à une distance considérable de la terre, je jugeai qu'il y avait une côte dans les environs : cependant nous n'en découvrîmes aucune.

Le 12 à midi, par 38 degrés 14 minutes de latitude, et 206 degrés 17 minutes de longitude, nous aperçûmes un oiseau du tropique et un dauphin : ce fut le premier depuis notre départ d'Oonolashka.

Je continuai à gouverner au sud jusqu'à la pointe du jour du 25 : nous étions alors par 20 degrés 55 minutes de latitude. Les vaisseaux s'éloignèrent à quelque distance l'un de l'autre, et ils portèrent le cap à l'ouest : nous nous rejoignîmes le soir et nous mîmes en panne. Le lendemain au point du jour, nous découvrîmes une terre qui se prolongeait du sud-sud-est à l'ouest : nous fîmes de la voile et nous gouvernâmes dessus. A huit heures, elle s'étendait du sud-est à l'ouest, et nous étions à deux lieues de la partie la plus voisine. Nous crûmes voir cette terre se prolonger à l'est, mais non pas à l'ouest : nous fûmes alors convaincus que nous n'avions reconnu qu'imparfaitement le groupe des îles Sandwich; car celles que nous avions examinées durant notre route au nord se trouvaient toutes sous le vent de la station que nous occupions.

L'intérieur de cette terre offrait à nos regards

une colline élevée en forme de selle, et dont le sommet se montrait au-dessus des nuages. Le terrain s'abaissait depuis cette colline, et il était terminé par une côte de roche escarpée, contre laquelle la mer produisait un ressac terrible. Voyant que nous ne pouvions doubler l'île, j'arrivai vent arrière, et je rangeai la côte à l'ouest : nous ne tardâmes pas à apercevoir du monde en différentes parties du rivage, et à distinguer des maisons et des plantations. Le pays paraissait bien boisé et bien arrosé, et nous remarquâmes plusieurs ruisseaux qui tombaient dans la mer.

Il était de la dernière importance de prendre sur ces îles un supplément de vivres, et l'expérience m'avait appris que je n'en viendrais pas à bout si je permettais à mes équipages de commercer librement avec les naturels du pays : j'interdis donc le commerce à tout le monde, excepté à ceux qui seraient nommés par le capitaine Clerke et par moi ; et même j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde ou des rafraîchissemens. Je fixai aussi les conditions auxquelles on pourrait recevoir des femmes à bord : je voulais préserver ces îles de la maladie vénérienne ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y était déjà répandue.

A midi la côte se prolongeait du sud 81 degrés est au nord-ouest : un terrain plat qui ressemblait

à un isthme nous restait au sud-ouest; la partie de l'île la plus voisine de nous se montrait à trois ou quatre milles; notre latitude était de 20 degrés 59 minutes, et notre longitude de 203 degrés 50 minutes. J'aperçus quelques pirogues qui marchaient vers nous, et je mis en panne dès qu'elles furent à la hanche de mon vaisseau : la plupart des insulaires qu'elles portaient montèrent à bord, sans hésiter le moins du monde. Nous les trouvâmes de la même race que les habitans des îles situées plus sous le vent, avec lesquels nous avions déjà eu des entrevues; et si nous les comprîmes bien, ils étaient instruits de notre première relâche : malheureusement j'en eus une preuve trop certaine; car ils étaient déjà infectés de la maladie vénérienne, et je ne pouvais expliquer ce fait que par leur communication avec les îles voisines depuis notre départ.

Ils nous vendirent une quantité assez considérable de sèches, que nous payâmes avec des clous et des morceaux de fer. Ils nous apportèrent aussi quelques fruits et des racines, et ils nous dirent que nous en trouverions beaucoup dans leurs îles, ainsi que des cochons et des volailles. Le soir, l'horizon étant clair à l'ouest, nous jugeâmes que la côte la plus occidentale en vue formait une île séparée de celle en travers de laquelle nous étions. Bien persuadés que les insulaires nous apporte-

raient le lendemain des productions de leur pays, nous passâmes la nuit à louvoyer, et le lendemain nous nous tînmes près de la côte. Nous ne reçûmes d'abord la visite que d'un petit nombre de naturels; mais, vers midi, ils arrivèrent en foule. Leur cargaison était composée de fruit à pain, de patates, de *taro* ou de racines d'*eddy*, de quelques bananes et de cochons de lait : ils l'échangèrent contre des clous et des outils de fer. Il est vrai que nous n'avions rien autre chose à leur donner. Les échanges continuèrent jusqu'à quatre heures du soir; voyant, à cette époque, qu'ils n'avaient plus rien à vendre, et qu'ils n'étaient pas disposés à nous fournir d'autres vivres, nous fîmes de la voile, et nous nous éloignâmes.

Tandis que nous demeurâmes en panne, j'observai que les vaisseaux dérivaient à l'est, quoique le vent fût frais. Il dut donc y avoir un courant qui portait de ce côté. Ceci m'encouragea à serrer le vent, dans l'intention de doubler l'extrémité orientale de l'île, et de mettre ainsi devant nous tout le côté sous le vent. Le 30 novembre, après midi, nous étions en travers de l'extrémité nord-est de l'île, et plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux. La plupart de ces embarcations appartenaient à un chef nommé Terreeoboo, qui en montait une. Il me fit présent de deux ou trois petits cochons, et nous achetâmes quelques fruits des autres insu-

laires. Lorsqu'ils eurent passé environ deux heures à la hanche des vaisseaux, ils partirent tous, si j'en excepte six ou huit qui demeurèrent sur mon bord. Une double pirogue à voile ne tarda pas à arriver : nous la remorquâmes toute la nuit. Le soir nous découvrîmes au vent une île que les naturels appelaient *Owhyhée*. Nous apprîmes de plus qu'ils donnaient le nom de *Mowée* à la terre en travers de laquelle nous avions été pendant quelques jours.

Le 1er décembre 1778, à huit heures du matin, Owhyhée se prolongeait du sud-est au sud-ouest, et Mowée du nord au nord-ouest. Je portai dessus, lorsque je me fus aperçu que nous ne pourrions atteindre Owhyhée; et les insulaires de Mowée qui étaient sur mon bord ne voulant pas m'accompagner, ils s'embarquèrent sur leur double pirogue, et retournèrent à terre. A sept heures du soir nous étions près de la bande septentrionale d'Owhyhée, et nous louvoyâmes en attendant le jour.

Le 2 au matin nous fûmes surpris de voir les sommets des montagnes d'Owhyhée couverts de neige. Ces montagnes ne paraissaient pas d'une hauteur extraordinaire, et cependant la neige semblait être ancienne, et d'une profondeur considérable en divers endroits. Lorsque nous fûmes près de la côte, quelques-uns des naturels du pays arrivèrent. Ils montrèrent d'abord de la timidité et beaucoup

de circonspection; mais nous ne tardâmes pas à en attirer plusieurs à bord, et nous les déterminâmes enfin à retourner dans l'île, et à nous apporter les choses dont nous avions besoin. Peu de temps après que ceux-ci eurent gagné la côte, nous eûmes une compagnie assez nombreuse; les insulaires ne vinrent pas nous voir les mains vides, et nous achetâmes une bonne provision de cochons de lait, de fruits et de racines. Nous continuâmes nos échanges avec eux jusqu'à six heures du soir : à cette époque nous fîmes de la voile, et nous nous éloignâmes dans l'intention de serrer le vent et de tourner l'île.

Le 6 décembre au soir nous avions longé la côte l'espace d'environ cinq lieues : nous étions près du rivage, et nous fîmes quelques échanges avec les naturels du pays. Mais ces échanges nous ayant procuré peu de vivres, je m'approchai davantage de la grève le lendemain au matin, et nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'insulaires : nous mîmes en panne, et nous commerçâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi. A cette époque nous avions acheté assez de cochons, de fruits et de racines pour cinq jours : nous fîmes de la voile ensuite, et nous continuâmes à louvoyer.

Je m'étais procuré une quantité assez considérable de cannes à sucre, et ayant reconnu, d'après un essai fait peu de jours auparavant, qu'une

forte décoction de ces cannes donnait une bière très potable, j'ordonnai d'en brasser de nouvelles barriques; mais lorsqu'on en servit à mon équipage, aucun des matelots ne voulut en goûter. Comme je n'avais d'autre but, en introduisant cette boisson, que de garder nos liqueurs fortes pour les climats plus froids, et que je ne craignais pas le scorbut tant que nous aurions d'autres végétaux en abondance, je ne me donnai pas la peine de déployer mon autorité, ou de recourir à la persuasion, pour les déterminer à en boire. Mais, afin de remplir mon objet, je défendis de servir du grog à bord de *la Résolution* et à bord de *la Découverte :* je continuai à faire usage, avec mes officiers, de cette bière de cannes à sucre; nous y mêlâmes un peu de houblon qui nous restait, et elle en fut meilleure. Elle avait le goût de la bière que produit la drèche nouvelle, et personne, je crois, ne doutera de sa salubrité : mon imprudent équipage prétendit néanmoins qu'elle était nuisible à sa santé.

Les matelots justifièrent par d'aussi mauvaises raisons la résolution qu'ils formèrent, immédiatement après mon arrivée dans l'entrée du Roi George, de ne pas boire la bière de spruce que nous y fîmes; mais se souvenant que ce n'était pas la première fois qu'on introduisait cette boisson à la mer, ou déterminés par un motif quelconque à

ne pas mettre de l'opiniâtreté dans cette affaire, ils n'essayèrent point d'exécuter leur projet; je ne l'appris même qu'ici, lorsque leur ignorance s'opposa aux soins que je prenais de leur santé. Quelque avantageuses que soient aux matelots les innovations sur nos vaisseaux, elles ne manquent jamais d'être désapprouvées par les équipages. Je les avais vus déclarer que la soupe tirée des tablettes de bouillon portatives et la choucroute étaient des alimens qu'il ne convenait pas d'offrir à des hommes. Peu de commandans ont introduit sur leur bord plus de nourritures et de boissons nouvelles que moi; il est vrai qu'il y en a peu qui aient eu les mêmes occasions de faire de pareils essais, ou qui se soient vus contraints par la nécessité de recourir à de pareils expédiens : c'est néanmoins en m'écartant de l'usage établi, qu'en général je suis venu à bout de préserver mes équipages du scorbut, de cette maladie terrible qui a peut-être détruit plus de matelots, dans des voyages paisibles, que le fer de l'ennemi n'en a moissonnés dans des expéditions militaires.

Après avoir tenté vainement de doubler l'extrémité orientale de l'île, j'abandonnai mon projet, et je tâchai de rejoindre *la Découverte*. Il n'était pas important de faire le tour de l'île, car nous avions reconnu son étendue au sud-est, et c'était là ce que je voulais. D'ailleurs, selon ce que nous apprîmes

des insulaires, il n'y a point de terre au vent de celle-ci. Cependant, comme nous étions près de l'extrémité méridionale, et que le plus léger changement de vent en notre faveur pouvait nous faire achever le tour de la terre, je songeai encore à la doubler, et je continuai à louvoyer.

Le 20, à midi, la pointe sud-est nous restait au sud, à trois lieues : les collines, revêtues de neige, se montraient à l'ouest-nord-ouest, et nous étions à environ quatre milles de la côte la plus voisine. L'après-dîner quelques-uns des naturels arrivèrent en canots, et ils nous apportèrent un petit nombre de cochons de lait et de bananes. Les bananes nous firent grand plaisir, car nous n'avions plus de végétaux depuis quelques jours; mais ce qu'ils nous en donnèrent suffisait à peine à la consommation d'une journée : le lendemain au matin je me rapprochai à trois ou quatre milles de la terre, où nous rencontrâmes une multitude de pirogues chargées de provisions. Nous mîmes en panne, et nous continuâmes nos échanges avec les insulaires, jusqu'à quatre heures du soir : ayant embarqué une quantité assez considérable de vivres à cette époque, nous fîmes de la voile, et nous nous étendîmes au nord.

Je n'avais jamais rencontré de peuples sauvages aussi peu défians et aussi libres dans leur maintien que ceux-ci. Ils envoyaient communément aux

vaisseaux les différens articles qu'ils voulaient vendre; ils montaient ensuite eux-mêmes à bord, et ils faisaient leur marché sur le gaillard d'arrière : les Taïtiens, malgré nos relâches multipliées, n'ont pas autant de confiance en nous. J'en conclus que les habitans d'Owhyhée doivent être plus exacts et plus fidèles dans leur commerce réciproque que les naturels de Taïti; car s'ils n'avaient pas de la bonne foi entre eux, ils ne seraient pas aussi disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Il faut observer de plus, à leur honneur, qu'ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper dans les échanges, ou de commettre un vol. Ils entendaient fort bien le commerce, et ils semblaient deviner parfaitement pourquoi nous longions ainsi la côte; car, quoiqu'ils nous apportassent des provisions en abondance, et particulièrement de petits cochons, ils eurent soin de les tenir à une juste valeur, et ils les reconduisaient à terre plutôt que de les donner au-dessous du prix dont ils les jugaient susceptibles.

Le 23, tandis que nous fûmes en calme, plusieurs insulaires arrivèrent avec des cochons, des volailles, du fruit et des racines. Nous achetâmes d'ailleurs une oie, qui était à peu près de la grosseur du canard de Moscovie, et qui avait le plumage d'un gris sombre, les jambes et le bec noirs.

Ayant acheté, à quatre heures du soir, les car-

gaisons entières des naturels du pays, lesquelles suffisaient à nos besoins, nous fîmes de la voile, et nous nous étendîmes à l'est. A minuit nous portâmes au sud-est. Supposant que *la Découverte* nous verrait revirer, je ne l'en avertis pas par le signal; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle ne s'en était pas aperçue, et qu'elle continuait à cingler au nord; car le lendemain, à la pointe du jour, nous ne la découvrions plus. Le ciel étant brumeux à cette époque, notre horizon avait peu d'étendue, en sorte qu'il était possible que *la Découverte* nous suivît; et ayant dépassé la partie nord-est de l'île, je me déterminai à continuer ma route. Le vent, qui tourna au nord-est, ne me permit plus de doubler la terre sur l'autre bord : par conséquent nous n'avions plus de moyens de cingler au nord pour joindre ou chercher *la Découverte*. A midi notre latitude observée fut de 19 degrés 55 minutes, et notre longitude de 205 degrés 3 minutes; la pointe sud-est de l'île se montrait au sud, à six lieues; l'autre extrémité nous restait au nord-ouest, et nous nous trouvions à deux lieues de la côte la plus voisine. A six heures du soir nous avions au sud-ouest l'extrémité la plus méridionale de l'île, et à sept ou huit milles le rivage le plus proche : ainsi nous étions venus à bout de nous porter au vent de l'île, chose que nous avions désirée avec tant de persévérance.

La Découverte cependant ne s'offrait pas encore à nos regards, mais le vent lui était favorable pour nous suivre, et j'en conclus qu'elle ne tarderait pas à nous joindre. Je croisai donc en travers de cette pointe sud-est de l'île, qui gît par 19 degrés 34 minutes de latitude, et 205 degrés 6 minutes de longitude, jusqu'au moment où je fus convaincu que le vaisseau du capitaine Clerke ne pourrait pas ici se réunir au mien. Je conjecturai alors qu'il n'avait pu doubler la partie nord-est de l'île, et qu'il s'était porté trop sous le vent dans l'espoir de me rencontrer de ce côté.

Enfin, les deux vaisseaux s'étant rejoints, nous mouillâmes le 17 janvier 1779 dans la baie à laquelle les naturels du pays donnent le nom de *Karakakooa*, à environ un quart de mille de la côte nord-est. Les vaisseaux continuèrent à être remplis de naturels, et nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avais jamais vu dans le cours de mes voyages une foule si nombreuse rassemblée au même endroit, car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canots, le rivage de la baie était couvert de spectateurs; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tenta-

tives pour trouver un passage au nord; car, si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'océan Pacifique [1].

[1] Le journal du capitaine Cook se termine ici. Le capitaine King a écrit la suite du voyage.

CINQUIÈME SECTION.

RÉCIT DE NOS OPÉRATIONS AUX ILES SANDWICH, PAR LE CAPITAINE KING.

§ 1.

Description de la baie de Karakakooa. Foule immense de naturels du pays. Autorité des chefs sur le bas peuple. Nous recevons la visite d'un prêtre appelé Koah. Cérémonies pratiquées au débarquement du capitaine Cook. Effets du tabou. Manière de saler le porc dans les climats du tropique. Nous découvrons une société de prêtres. Leur hospitalité et leur munificence. Accueil qu'ils font au capitaine Cook. Trait d'artifice de la part de Koah. Arrivée de Terreeoboo, roi de l'île. Cérémonie singulière. Le roi nous fait une visite en forme. Le capitaine Cook va ensuite voir le prince.

La baie de Karakakooa est située au côté occidental de l'île d'Owhyhée, dans un district appelé *Akona;* elle a environ un mille de profondeur, et elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses, éloignées l'une de l'autre d'une lieue et demie au sud-est et au nord-ouest. Le village de Kowrowa occupe la pointe septentrionale, qui est plate et stérile, et il y a au fond de la baie, près d'un bocage de grands cocotiers, une autre bourgade, d'une étendue peu considérable, appelée *Kakoa.* L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roche, inaccessible du côté

de la mer. Le côté de la bande sud paraît très inégal jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres; par-delà le sol s'élève peu à peu, et il est semé de champs cultivés et enclos, et de bocages de cocotiers, parmi lesquels les habitations des insulaires sont répandues en grand nombre. Le rivage qui environne la baie est un rocher de corail noir, et le débarquement est très dangereux par un gros temps : j'excepte néanmoins le village de Kakooa, où il y a une belle grève de sable qui offre à l'une de ses extrémités un moraï ou un cimetière, et à l'autre un petit puits d'eau douce. Le capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvait radouber ici les vaisseaux, et y embarquer de l'eau et des vivres, nous amarrâmes au côté septentrional, à environ un quart de mille du rivage.

Dès que les habitans s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous. La foule était immense; ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagans. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux, et une multitude de femmes et de petits garçons, qui n'avaient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage : ceux-ci formaient sur la surface de la mer de vastes radeaux; la plupart, ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui vinrent sur *la Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme appelé *Pareea*; nous reconnûmes bientôt qu'il jouissait d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le capitaine Cook, il dit qu'il était jakanee du roi de l'île [1]; que le prince faisait une expédition militaire à Mowée, et qu'il devait arriver dans trois ou quatre jours. Quelques présens l'attachèrent complétement à nos intérêts, et il nous servit beaucoup pour contenir ses compatriotes.

Nous jugeâmes que les chefs ont sur le bas peuple un pouvoir très despotique. Nous eûmes le même jour, à bord de *la Résolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y était si considérable, que les matelots ne pouvaient faire le service, et nous fûmes obligés de recourir au chef Kaneena, qui, ainsi que Pareea, s'était attaché au capitaine Cook. Lorsque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de suite à ses compatriotes de sortir du vaisseau, et nous fûmes très surpris de les voir se jeter à la mer sans hésiter un moment : un seul homme ayant essayé de se cacher, et ne paraissant pas disposé à obéir, Kaneena le prit de force, et le précipita au milieu des vagues.

[1] Nous rencontrâmes ensuite plusieurs autres insulaires qui portaient le même titre; mais nous n'avons jamais pu savoir d'une manière précise si le terme de *jakanee* désigne un office, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le roi.

On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette île, les habitans s'étaient toujours conduits avec beacoup de loyauté et de droiture envers nous, et qu'ils n'avaient pas montré la plus légère disposition au vol : nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guère qu'avec des gens des dernières classes, c'est-à-dire avec des domestiques ou des pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense des naturels du pays, qui remplissait chaque partie des vaisseaux, leur procura des occasions fréquentes de nous piller sans risque d'être découverts; et comme ils étaient très supérieurs en nombre, ils espéraient sans doute que leurs vols demeureraient impunis si nous venions à nous en apercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite à la présence et à l'encouragement de leurs chefs; car en général nous retrouvâmes dans les mains des grands personnages de l'île les choses qu'on nous avait dérobées, et nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avaient été commis à leur instigation.

La Résolution fut à peine au mouillage, que nos deux amis, Pareea et Kaneena, amenèrent à bord un troisième chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvait alors de la classe des prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'était un petit vieillard fort mai-

gre : il avait les yeux très rouges et très malades, et le corps couvert d'une gale blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'ava. On le conduisit dans la grande chambre, et il s'approcha avec beaucoup de respect du capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge qu'il avait apportée; il fit quelques pas en arrière, et il lui présenta un petit cochon qu'il tint dans ses mains tandis qu'il prononçait un long discours. Cette cérémonie fut souvent renouvelée durant notre séjour à Owhyhée, et nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'était une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avait mise sur le capitaine Cook; et ils offraient ordinairement de petits cochons aux eatooas: d'ailleurs ils récitaient leurs discours ou leurs prières avec une prestesse et une volubilité qui semblaient indiquer un formulaire établi.

Quand cette cérémonie fut achevée, Koah dîna avec le capitaine Cook : il mangea avidement tout ce qu'on lui servit. Aussi réservé que les autres habitans des îles de ces mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une seconde fois de notre vin ou de nos liqueurs fortes. M. Cook alla le soir à terre, et nous l'accompagnâmes M. Bayly et moi. Nous débarquâmes sur la grève, et nous fûmes reçus par quatre hommes qui portaient des ba-

guettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités; ils marchèrent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très courte, dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *orono*[1]. La foule, qui s'était rassemblée sur le rivage, se retira dès qu'elle nous vit approcher; et nous n'aperçûmes personne, si j'en excepte un petit nombre d'insulaires prosternés la face contre terre aux environs des huttes du village voisin.

Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au capitaine Cook, et des cérémonies singulières avec lesquelles il fut reçu sur cette île funeste, il est nécessaire de décrire le morai, situé au côté méridional de la grève du village de Kakooa. C'était une construction de pierres, solide et carrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large et de quatorze de hauteur : le sommet, aplati et bien pavé, se trouvait entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyait les crânes des captifs sacrifiés à la mort des chefs du pays : le centre de l'édifice offrait un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, et réuni de chaque côté à la balustrade par un mur de pierres qui divisait en deux parties l'espace vide. La bande contiguë à

[1] Les naturels d'Owhyhée donnaient en général ce nom au capitaine Cook. Ils l'appliquent quelquefois à un être invisible qui, disaient-ils, habite les cieux : c'est le titre d'un grand personnage très puissant dans l'île, lequel a de l'analogie avec le dalai-lama des Tartares, et l'empereur ecclésiarque du Japon.

l'intérieur du pays présentait cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenaient un échafaud d'une forme irrégulière : il y avait au côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendait des injures de l'air.

Koah nous mena au sommet de cette construction par un chemin d'une pente douce qui commençait aux bords de la grève et aboutissait à l'angle nord-ouest de la cour de l'édifice : nous appercûmes à l'entrée deux grosses figures de bois dont les traits du visage offraient des contorsions bizarres; une longue pièce de bois, sculptée en forme de cône renversé, s'élevait du sommet de leurs têtes, et le corps était enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme d'une haute taille qui avait la barbe fort longue : il présenta ces figures au capitaine Cook, et, après avoir chanté, de concert avec Koah, une espèce d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du moraï, où étaient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étaient rangées en demi-cercle au pied de ces poteaux, et nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressemblait exactement aux whattas des Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pouri, et pardessous des morceaux de cannes à sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes et des

pa tates douces. Koah, ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains, et, après avoir adressé à notre commandant un second discours aussi long que le premier, et prononcé avec beaucoup de véhémence et de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y montèrent en effet l'un et l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes, qui apportaient un cochon en vie et une grande pièce d'étoffe rouge, arrivèrent alors en silence et en procession, à l'entrée du sommet du moraï. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent fait quelques pas, et ils se prosternèrent : Kaireekeea, le jeune homme dont je parlais tout à l'heure, alla à leur rencontre; et ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le capitaine Cook, et qui lui offrit ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

Tandis que notre commandant était sur l'échafaud, emmaillotté dans l'étoffe rouge, et ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pouri, Kaireekeea et Koah chantèrent quelquefois tous deux ensemble, et d'autres fois alternativement : cette partie de la cérémonie fut très longue; Koah laissa tomber le cochon, et il descendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès des douze figures, et après avoir dit quelque chose à chacune, d'un air

ricaneur, et fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvait au centre, et dont les gens du pays semblaient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle était couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure et il la baisa : le capitaine Cook, qu'on pria de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah.

On nous ramena à l'autre division du moraï, où il y avait un espace de dix à douze pieds en carré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrain de la cour. Nous y descendîmes, et on assit M. Cook entre deux idoles de bois : Koah soutint l'un de ses bras, et moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde procession de naturels du pays : ils apportaient un cochon cuit au four, un pudding, du fruit à pain, des noix de coco et des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekeea se mit à leur tête, et, ayant présenté le cochon à notre commandant, avec les cérémonies que j'ai déjà décrites, il commença des chants pareils à ceux que nous avions déjà entendus, et ses camarades répondirent à chacun de ses versets. Nous observâmes que la longueur des versets et des répons diminua peu à peu; que vers la fin Kaireekeea ne disait plus que deux ou trois mots, et que les autres lui répondaient seulement par l'expression d'*orono*.

Quand cette offrande, qui dura un quart d'heure, fut terminée, les insulaires s'assirent en face de nous. Ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux et à casser les noix de coco : quelques-uns firent de l'ava; ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, et ils suivent d'ailleurs le procédé des habitans des îles des Amis. Kaireekeea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de coco, qu'il mâcha, et l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derrière de la tête, les mains, les bras et les épaules de M. Cook. L'ava fut ensuite servie à la ronde; et lorsque nous en eûmes goûté, Koah et Pareea divisèrent la chair du cochon en petits morceaux qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avais point de répugnance à souffrir que Pareea, qui était très propre, me donnât à manger: mais M. Cook, à qui Koah rendait le même office, se souvenant du cochon pouri, ne put avaler un seul morceau : le vieillard, voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, et l'on imagine bien que le dégoût de notre commandant ne fit que s'accroître.

Après cette cérémonie, à laquelle le capitaine Cook mit fin dès qu'il put le faire décemment, nous quittâmes le moraï : nous ne manquâmes pas de distribuer parmi les naturels quelques morceaux de fer et d'autres bagatelles, dont ils furent en-

chantés. Les hommes qui portaient des baguettes nous reconduisirent à nos canots, en répétant les phrases et les mots qu'ils avaient débités lors de notre débarquement. Le peuple se retira, et le petit nombre de ceux qui ne s'en allèrent pas se prosternèrent la face contre terre à mesure que nous côtoyâmes le rivage. Nous nous rendîmes sur-le-champ à bord, l'esprit tout occupé de ce que nous avions vu, et extrêmement satisfaits des dispositions amicales des habitans du pays.

Les prêtres entourèrent de baguettes la muraille de notre observatoire. Ils donnent à cette espèce d'interdit religieux le nom de *tabou*, mot que nous entendîmes répéter souvent durant notre séjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très puissans et très étendus : j'en parlerai d'une manière détaillée dans la description générale de ces îles, lorsque je traiterai de la religion des insulaires. Il suffit d'observer maintenant que l'opération du tabou nous procura une tranquillité et une solitude plus grandes que nous ne l'aurions désiré : les pirogues du pays ne s'avisèrent jamais de débarquer près de nous; les naturels s'assirent sur la muraille, mais aucun d'eux n'osa pénétrer dans l'espace consacré, sans en avoir obtenu notre permission. Les hommes se rendirent à nos prières, et ils consentirent à traverser, avec des provisions, le terrain sur lequel nous étions établis, mais nous

essayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des présens : Pareea et Koah, qui joignirent leurs sollicitations aux nôtres, ne réussirent pas davantage : elles nous répondirent constamment qu'elles seraient tuées par l'eatooa et Terreeoboo (c'est le nom de leur roi). Elles ne craignaient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui se trouvaient à bord : des flots d'insulaires, et des femmes en particulier, arrivaient sans cesse aux vaisseaux : on était obligé de les chasser presque à toutes les heures, afin de laisser aux équipages la place nécessaire pour le service : deux ou trois cents femmes alors se jetaient souvent à la mer toutes à la fois; elles continuaient à nager et à se jouer au milieu des vagues, en attendant qu'elles pussent remonter sur *la Résolution* ou *la Découverte*, et elles nous procuraient ainsi un spectacle très amusant.

Nous étions établis à l'observatoire depuis peu de temps, lorsque nous découvrîmes dans notre voisinage une société de prêtres, dont le service régulier au moraï avait excité notre curiosité. Leurs cabanes se trouvaient autour d'un étang : elles étaient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les séparait de la grève et du reste du village, et qui faisait de leur emplacement une retraite un peu religieuse. Le capitaine Cook, que j'instruisis de ces détails, résolut d'aller les voir.

Dès qu'il fut descendu sur la grève, on le conduisit à un édifice sacré, appelé *Harre-no-Orono*, ou la maison de l'*Orono* : on lui dit de s'asseoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois, pareille à celles que nous avions vues au moraï. On me chargea de nouveau de soutenir un de ses bras : on l'emmaillotta une seconde fois dans une étoffe rouge, et Kaireekeea, accompagné de douze prêtres, lui présenta un cochon en observant le cérémonial accoutumé. On étrangla ensuite le cochon : on alluma du feu, et on jeta l'animal dans des cendres chaudes ; et lorsqu'on eut enlevé ses soies, on vint le présenter de nouveau à notre commandant, avec les chants, l'appareil et la pompe de la première offrande. On le tint quelques momens sous son nez : on le déposa ensuite à ses pieds, ainsi qu'une noix de coco, et les acteurs de la cérémonie s'assirent. On fit de l'ava, et l'on distribua cette boisson à la ronde : on apporta alors un cochon gras, bien cuit, et l'on nous en mit des morceaux dans la bouche, ainsi que les insulaires l'avaient déjà fait à notre premier débarquement.

Depuis cette époque, toutes les fois que le capitaine Cook descendit à terre, il fut accompagné de l'un des prêtres qui marchait devant lui, qui avertissait qu'Orono avait débarqué, et qui ordonnait au peuple de se prosterner la face contre terre. L'un d'eux ne manqua jamais non plus de l'accom-

pagner sur l'eau : il se tenait à l'arrière du canot, une baguette à la main, et il avertissait de l'approche de notre commandant les insulaires qui se trouvaient dans leurs pirogues : les rameurs abandonnaient à l'instant leurs pagaies, et ils se couchaient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eût passé. S'il s'arrêtait à l'observatoire, Kaireekeea et ses confrères arrivaient tout de suite avec des cochons, des noix de coco, du fruit à pain, etc., qu'ils lui offraient en observant le cérémonial ordinaire. Ce fut dans ces occasions que des chefs inférieurs nous demandèrent souvent la permission de présenter une offrande à l'Orono : lorsqu'ils en avaient obtenu la permission, ils offraient un cochon d'un air qui annonçait la timidité et la frayeur : sur ces entrefaites, Kaireekeea et les prêtres chantaient leurs hymnes.

Les politesses de cette société de prêtres ne se bornèrent pas cependant à de pures cérémonies et à de vaines attentions de parade. Ils donnèrent chaque jour des cochons et des végétaux à ceux d'entre nous qui se trouvaient à terre; et ils envoyaient avec la même exactitude diverses pirogues chargées de provisions. Ils ne demandèrent jamais rien en retour, et jamais ils n'insinuèrent d'une façon indirecte qu'ils désiraient quelques présens de notre part. La régularité des leurs annonçait plutôt l'accomplissement d'un devoir reli-

gieux, que la simple libéralité ; et lorsque nous voulûmes savoir quel était l'individu ou le corps qui nous traitait avec tant de magnificence, on nous répondit qu'un grand personnage appelé *Kao*, chef des prêtres, et aïeul de Kaireekeea, en voyage avec le roi, faisait tous ces frais.

L'affreux malheur qui nous arriva ici devant inspirer beaucoup d'intérêt au lecteur sur tout ce qui est relatif au caractère et à la conduite de cette peuplade, il est bon d'avertir que nous n'avions pas lieu d'être aussi contens des chefs guerriers ou des earees que des prêtres. Nous jugeâmes, dans toutes les occasions, que les premiers s'occupaient de leurs propres intérêts, et, outre les vols habituels qu'ils se permettaient et qu'on peut excuser en quelque sorte, vu l'universalité de ce défaut parmi les insulaires de l'océan Pacifique, nous les trouvâmes coupables de quelques artifices aussi déshonorans. Je ne citerai qu'un délit duquel notre ami Koah était le principal complice. Comme les chefs qui nous apportaient des présens de cochons s'en retournaient toujours avec une récompense honnête, nous en recevions, pour l'ordinaire, une quantité plus considérable que celle que nous pouvions consommer. Koah qui alors ne manquait jamais d'arriver près de nous, avait coutume de demander des choses dont nous n'avions pas besoin, et il était sûr de les obtenir. Un homme, qu'il

nous présenta comme un chef qui voulait nous rendre ses devoirs, nous offrit un jour un petit cochon : nous reconnûmes que ce cochon avait été donné à Koah un moment auparavant. Cette observation nous indiquant une sorte de manége, nous sûmes, après quelques recherches, que ce prétendu chef était un homme du peuple, et ce fait, rapproché de quelques autres pareils, nous donna lieu de penser que nous avions déjà été trompés de la même manière.

Nos affaires furent, jusqu'au 24, dans la position que je viens de décrire : nous fûmes très surpris, ce jour-là, de voir qu'on ne permettait à aucune embarcation de partir de la côte, et que les naturels se tenaient près de leurs cabanes. Il se passa quelques heures avant que nous pussions en expliquer la cause : nous apprîmes enfin que l'arrivée de Terreeoboo avait fait tabouer la baie, et défendre toute espèce de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidens de cette espèce, et les équipages de *la Résolution* et de *la Découverte* n'eurent pas ce jour-là les végétaux qu'on leur servait ordinairement. Nos gens employèrent le lendemain les menaces et les promesses, afin de déterminer les naturels du pays à venir à la hanche des vaisseaux : quelques-uns des insulaires eurent enfin la hardiesse de s'éloigner de la côte; mais nous aperçûmes un chef qui s'y opposa, et qui

entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât son projet, nous tirâmes tout de suite un coup de fusil, qui produisit l'effet que nous en espérions, et bientôt après nous pûmes acheter des rafraîchissemens. Nous reçûmes, l'après-midi, la visite de Terreeoboo. Il vint sans appareil examiner nos bâtimens : il n'avait avec lui qu'une pirogue, dans laquelle se trouvaient sa femme et ses enfans. Il demeura à bord jusqu'à près de dix heures, et il retourna au village de Kowrowa.

Le 26 le roi s'embarqua sur une grande pirogue, et étant parti du village avec deux autres, il prit en pompe la route des vaisseaux. Son cortége avait de la grandeur et une sorte de magnificence. La première embarcation était montée par Terreeoboo, et ses chefs revêtus de leurs casques et de leurs riches manteaux de plumes, et armés de longues piques et de dagues : la seconde portait des prêtres, le respectable Kaoo un de leurs chefs, avec des idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des bustes d'osier, d'une proportion gigantesque, chargés de petites plumes de diverses couleurs, travaillées de la même manière que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre de perles et une noix noire fixée au centre représentaient les yeux ; leurs bouches étaient garnies d'une rangée de dents incisives de chien ; et l'ensemble de la physionomie offrait des contorsions bizarres : des cochons et des végétaux

divers remplissaient la troisième pirogue. Durant la marche, les prêtres, occupant la pirogue du centre, chantaient des hymnes avec beaucoup de gravité, et après avoir pagayé autour des vaisseaux, ils ramèrent vers la grève où j'étais à la tête de mon détachement, au lieu d'aller à bord comme nous le pensions.

Dès que je vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le roi : le capitaine Cook, ayant remarqué que ce prince venait à terre, le suivit, et il arriva presque au même instant. Nous les conduisîmes dans la tente : ils y furent à peine assis, que le prince se leva, jeta d'une manière gracieuse sur les épaules de notre commandant le manteau qu'il portait : il mit de plus un casque de plumes sur la tête, et un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux très jolis et d'une grande valeur. Les gens de son cortége apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et du fruit à pain. Le roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le capitaine Cook, chose qui, parmi tous les insulaires de l'océan Pacifique, est réputée le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de prêtres, menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut : elle était suivie d'une longue file d'hommes qui amenaient

de gros cochons en vie et d'autres qui portaient des bananes, des patates, etc. Je jugeai, d'après les coups d'œil et les gestes de Kaireekeea, que le vieillard était le supérieur de la communauté de prêtres que j'ai indiquée plus haut, et dont la générosité avait fourni si long-temps à notre subsistance. Il tenait dans ses mains une pièce d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, selon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du prince : Kaireekeea et ses confrères commencèrent leurs discours ou leurs prières, et Kaoo et les chefs leur répondirent par intervalles.

Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le capitaine Cook conduisit à bord de *la Résolution* Terreeoboo, et autant de chefs que la pinasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles, et notre commandant, en retour d'un manteau de plumes qu'on lui avait donné, revêtit le roi d'une chemise, et il l'arma de sa propre épée. Kaoo et environ six autres des vieux chefs demeurèrent sur la côte, et ils se logèrent dans les maisons des prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie, et les naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le roi, avant de quitter *la Résolution*, permit aux habitans de l'île de venir aux vaisseaux et d'y faire des échanges ;

mais les femmes, par des raisons que nous ne pûmes découvrir, demeurèrent soumises au tabou, c'est-à-dire qu'il leur fut toujours défendu de sortir de leurs habitations et de nous fréquenter.

§ 2.

Description plus détaillée de nos rapports avec les naturels de l'île d'Owhyhée. Leur hospitalité; leurs dispositions au vol. Combats à coups de poing. Nous achetons la balustrade et les idoles d'un moraï. Les naturels s'informent avec inquiétude de l'époque de notre départ. Leur opinion sur le but de notre voyage. Magnifiques présens que Terreeoboo fait au capitaine Cook.

La tranquillité et l'hospitalité généreuse des naturels du pays ayant dissipé toutes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, et nous les fréquentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions. Les officiers des deux vaisseaux parcoururent chaque jour l'intérieur du pays, en petites troupes et même seuls, et ils y passèrent souvent des nuits entières. Je ne finirais pas si je voulais raconter les marques sans nombre d'amitié et de politesse que nous recevions alors des insulaires : partout où nous allions, le peuple se rassemblait en foule autour de nous; il s'empressait à nous offrir les divers secours qui dépendaient de lui, et tous les individus étaient très satisfaits si nous acceptions

leurs services. Ils mettaient en usage plusieurs petites ruses pour attirer notre attention et différer notre départ. Quand nous traversions les villages, les jeunes garçons et les jeunes filles couraient devant nous: ils s'arrêtaient à chacun des endroits où il y avait assez de place pour former un groupe de danseurs: tantôt ils nous invitaient à nous reposer dans leurs cabanes, à y boire du lait de coco, ou à y prendre quelque autre rafraîchissement, tantôt ils nous plaçaient au milieu d'un cercle de jeunes femmes qui déployaient leurs talens et leur agilité afin de nous divertir par leurs chansons et leurs danses.

Le plaisir que nous causaient leur bienfaisance et leur douceur fut néanmoins troublé souvent par leur disposition au vol, vice commun chez toutes les autres peuplades répandues sur ces mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles qui arrachaient les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutaient cette opération d'une manière très adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettaient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les

coupables; mais, en plongeant par-dessous la cale, ils se placèrent bientôt hors de la portée de nos coups, et nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de *la Découverte*.

A peu près à la même époque, un parti nombreux d'officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions. On trouvera plus bas le récit de ce voyage : je me contenterai d'observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienfaisance et sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux habitans des districts par où ils devaient passer de leur donner tous les secours qui dépendraient d'eux; et ce qui achève de prouver la délicatesse et le désintéressement de sa conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, et le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avaient pas pénétré au-delà de vingt milles.

Jusqu'ici nous n'avions vu aucun des divertissemens ni des exercices gymnastiques des naturels, et, d'après les sollicitations de quelques-uns de nos officiers, ils nous donnèrent, le soir, le spectacle d'un combat à coups de poings. Ces jeux furent, du côté de l'appareil et de la magnificence, et du côté

de l'adresse et de la force des athlètes, inférieurs à ceux dont nous avions été témoins aux îles des Amis, mais comme ils en différèrent à quelques égards, je les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un vaste concours de peuple assemblé sur une plaine, à peu de distance de notre petit camp. Le milieu de ce groupe d'insulaires offrait un long espace vide à l'extrémité supérieure duquel étaient assis les juges, au-dessous de trois étendards, d'où pendaient des bandes d'étoffes de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de petits oiseaux et des panaches de plumes.

Lorsque tout fut prêt, les juges donnèrent le signal, et au même instant deux champions parurent d'un pas lent dans l'arène : ils élevaient à une grande hauteur un pied en derrière, et ils passaient leurs deux mains sur la plante de ce pied. A mesure qu'ils approchèrent, ils se regardèrent souvent de la tête aux pieds, d'un air de dédain; ils jetèrent des regards de mépris sur les spectateurs, ils tendirent leurs muscles et ils firent un grand nombre de gestes affectés. Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils placèrent leurs deux bras sur une ligne parallèle, devant leur visage, endroit où devaient se porter tous les coups. Ils se frappèrent par un développement complet du bras, et d'une manière qui nous parut maladroite. Ils n'essayaient point de parer, mais ils éludaient l'at-

taque de leur adversaire, en inclinant le corps ou en se retirant. Le combat se décidait promptement; car, si l'un d'eux était renversé, ou si un accident quelconque le faisait tomber, il passait pour vaincu, et le vainqueur annonçait son triomphe par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitaient de grands éclats de rire parmi les spectateurs. Il attendait ensuite un second antagoniste; s'il triomphait de nouveau, il en attendait un troisième, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour.

On observe, dans ces combats, une règle singulière: tandis que deux athlètes se préparent, un troisième peut s'avancer sur l'arène et défier l'un d'eux: celui qu'on ne défie pas est obligé de se retirer. Trois ou quatre champions se suivaient ainsi quelquefois, avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenait plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeait trop inégal, l'un des chefs venait le terminer en mettant un bâton entre les deux athlètes. Nous y remarquâmes d'ailleurs la gaîté et la bonne humeur que nous avions admirées parmi les naturels des îles des Amis.

Nos vaisseaux ayant un grand besoin de bois à brûler, M. Cook me chargea, le 2 février 1779, de négocier avec les prêtres l'achat de la balustrade qui environnait le sommet d'un moraï. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute sur la dé-

cence de cette proposition : je craignais qu'un seul mot sur cette matière ne fût regardé par eux comme un trait d'impiété révoltant. Je me trompais néanmoins. Ma demande ne leur causa pas la plus légère surprise : ils y souscrivirent très volontiers, et il ne fut pas question de ce que je leur donnerais en retour. Tandis que les matelots enlevaient la balustrade, je remarquai que l'un d'eux emportait une figure sculptée, et cette observation ayant produit des recherches de ma part, je reconnus qu'ils avaient conduit aux canots le demi-cercle entier. Quoique ceci se fût passé sous les yeux des naturels, qui, loin de témoigner du ressentiment, avaient aidé nos gens dans ce transport, je crus devoir en parler à Kaoo : il me parut très indifférent ; il me pria seulement de lui rendre la figure du centre, dont j'ai fait mention : je la lui remis, et il l'emporta dans une des cabanes des prêtres.

Terreeoboo et les chefs de sa suite nous faisaient depuis quelques jours beaucoup de questions sur l'époque de notre départ. D'après cette inquiétude, je voulus savoir l'opinion que les habitans de l'île s'étaient formée de nous, et ce qu'ils pensaient des motifs et du but de notre voyage. Je me donnai quelques peines pour satisfaire ma curiosité sur ce point ; mais je ne découvris rien, sinon qu'ils nous supposaient originaires d'un pays où les provisions avaient manqué, et que nous

étions venus les voir uniquement pour remplir nos ventres. La maigreur de quelques personnes de l'équipage, l'appétit avec lequel nous mangions, leurs provisions fraîches, les soins extrêmes que nous prenions pour en acheter et en embarquer une quantité considérable devaient en effet leur donner une pareille idée. Ils remarquèrent d'ailleurs avec étonnement que nous n'avions point de femmes à bord : ils s'aperçurent très bien que nous nous conduisions d'une manière paisible, que nous n'étions pas bruyans comme les guerriers; et ils trouvèrent dans ces remarques de nouvelles preuves de la justesse de leur opinion. Il était assez plaisant de les voir toucher les flancs et tapoter les ventres des matelots, et les avertir, par signes ou verbalement, qu'il était temps de nous en aller, mais que, si nous voulions revenir à la saison prochaine du fruit à pain, ils seraient plus en état de pourvoir à nos besoins. Nous étions depuis seize jours dans la baie, et si l'on songe à la quantité énorme de cochons et de végétaux que nous consommâmes, on ne sera pas surpris qu'ils désirassent notre départ. Il est probable toutefois que les questions de Terreeoboo n'avaient alors d'autre but que de préparer, pour le moment où nous le quitterions, des présens proportionnés aux égards et à l'amitié avec lesquels il nous avait reçus : car lorsque nous lui eûmes dit que nous appareille-

rions le surlendemain, nous observâmes qu'il publia tout de suite dans les bourgades une espèce de proclamation, qui enjoignait aux naturels d'apporter des cochons et des végétaux, qu'il voulait donner à l'Orono à l'instant de son départ.

Les bouffonneries de l'un des insulaires nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il portait au cou des morceaux d'algues marines, et autour de chaque jambe un filet très fort d'environ neuf pouces de profondeur, sur lequel une multitude de dents de chien flottaient en lignes parallèles. Il dansa sur le rivage d'une manière absolument burlesque : il accompagnait ses pas d'étranges grimaces; et nous remarquâmes sur sa physionomie des contorsions qui ne manquaient ni d'énergie ni d'expression, quoiqu'elles fussent du comique le plus bas.

Il y eut, le soir, des combats de lutte et de pugilat; et afin d'amuser les insulaires à notre tour, nous tirâmes le peu de pièces d'artifice qui nous restaient. Rien n'était plus propre que ce spectacle à exciter leur admiration, et à leur inspirer une haute opinion de notre supériorité. Le capitaine Cook a déjà décrit les effets extraordinaires des feux que nous tirâmes à Hapaee; et quoique les pièces dont nous nous servîmes ici fussent bien inférieures, l'étonnement des spectateurs ne fut pas moindre.

Le jour de notre départ étant fixé au 4 février, Terreeoboo pria, le 3, le capitaine Cook et moi de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffe; d'une quantité considérable de plumes jaunes et rouges, attachées à des fibres tirées de la gousse des noix de coco; d'un grand nombre de haches, et d'autres ouvrages de fer que les naturels du pays avaient obtenus de nous. Il y avait, à peu de distance, des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, et près des végétaux un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord qu'on voulait nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekeea m'apprit que c'était un don gratuit, ou un tribut payé au roi par les habitans de ce district. En effet, dès que nous fûmes assis, les naturels apportèrent les différens paquets, et ils les déposèrent aux pieds du roi l'un après l'autre : ils étendirent les pièces d'étoffe, et ils éparpillèrent les plumes et les ouvrages de fer. Le prince parut très charmé de cette marque de soumission : il choisit à peu près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes, et quelques pièces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, et on offrit ensuite au capitaine Cook et à moi le reste des étoffes avec tous les cochons et les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur et de la magnificence de ce présent, qui surpassait de beaucoup tous ceux que nous avions

reçus aux îles des Amis, ou aux îles de la Société. Nous fîmes sur-le-champ venir des canots, afin d'envoyer le tout à bord : on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer et saler, et on distribua aux équipages au moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

Le même jour nous quittâmes le morai, et nous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes et les instrumens astronomiques. Le charme du tabou se trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les naturels s'y précipitèrent en foule, et, comptant que nous y aurions laissé des choses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demeurai le dernier à terre, et que j'y attendais le retour d'un canot, plusieurs insulaires s'attroupèrent autour de moi, et, m'ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se mirent à déplorer notre séparation. Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je demande la permission de raconter ici un fait qui me regarde, et qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avais commandé le détachement que nous entretînmes sur la côte, et je connaissais plus les naturels et j'étais plus connu d'eux que ceux de mes camarades que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avais lieu d'être fort satisfait de leur bienveillance, et je ne puis redire

trop souvent ou trop en détail combien l'amitié des prêtres à mon égard fut constante et illimitée.

Je fis de mon côté tous les efforts possibles pour gagner leur affection et mériter leur estime : j'eus le bonheur de réussir, à tel point que, lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notre appareillage, ils me pressèrent vivement de demeurer dans l'île, et ils eurent recours aux offres les plus flatteuses pour me déterminer à cette résolution. Leur ayant répondu que le capitaine Cook n'y consentirait pas, ils me proposèrent de m'emmener dans les montagnes; ils me dirent qu'ils m'y tiendraient caché jusqu'après le départ des vaisseaux. Je les assurai de nouveau que notre commandant ne sortirait pas de la baie sans moi. Terreeoboo et Kaoo allèrent alors trouver M. Cook, dont ils me croyaient le fils, et ils le prièrent formellement de me laisser dans leur pays. M. Cook, ne voulant point les contrarier d'une manière positive sur une offre si aimable et si intéressante, leur fit observer qu'il ne pouvait se séparer de moi pour le moment, mais qu'il reviendrait l'année suivante, et qu'il tâcherait d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

Nous démarrâmes le 4, dès le grand matin, et nous sortîmes de la baie; *la Découverte* en sortit également, et une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposait d'achever la reconnaissance de l'île d'Owhyhée avant d'aborder aux

autres îles de ce groupe ; il espérait rencontrer une rade mieux abritée que celle de Karakokoa, et, s'il n'en découvrait point, il désirait reconnaître la partie sud-est de Mowée, où l'on nous avait annoncé un havre excellent.

Le 6, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'île, nous nous trouvâmes en travers d'une baie profonde appelée *Toe-yah-yah* par les naturels : nous espérâmes que cette baie nous offrirait un havre sûr et commode; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous apercevions au nord-est plusieurs courans d'une eau douce très belle, et qu'elle paraissait bien abritée partout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de Koah, qui accompagnait le capitaine Cook, et qui, par politesse, avait changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinasse, et le master, conduit par Britannee, alla examiner la baie, tandis que les vaisseaux louvoyaient pour y arriver.

Le 7 notre latitude observée fut de 20 degrés 1 minute nord : nous étions à quatre ou cinq lieues de la côte. Les naturels du pays n'osèrent s'embarquer, et les femmes que nous avions à bord furent obligées de demeurer sur nos vaisseaux; ce qui les chagrina beaucoup, car elles étaient toutes malades, et la plupart d'entre elles avaient laissé de jeunes enfans dans leur district.

Quand nous fûmes à environ trois lieues de la

côte, nous aperçûmes une pirogue et deux hommes qui ramaient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avait entraînés dans la pleine mer, et nous ralentîmes notre marche afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étaient tellement épuisés de fatigue, que, si l'un des naturels, qui se trouvait à bord, s'apercevant de leur faiblesse, ne se fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du secours, ils auraient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jetâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hisser à bord, surtout avec un enfant d'environ quatre ans qu'ils avaient attaché sous les traverses extérieures de la pirogue, où on l'avait tenu assez long-temps, n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étaient partis de la côte la veille au matin, et que depuis ce moment ils n'avaient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions usitées en pareil cas; on chargea l'une des femmes de prendre soin de l'enfant, et le lendemain ils se portaient tous fort bien.

Nous continuâmes à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux insulaires une occasion de venir chercher leurs compatriotes qui se trouvaient retenus à bord. A midi nous étions à un mille de la terre : un petit nombre de pirogues arrivèrent aux vaisseaux; mais elles étaient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvait embarquer

les femmes dont nous voulions nous débarrasser. Nous lançâmes la pinasse à la mer, afin de les ramener dans l'île; le master, qui fut chargé de les conduire, eut ordre d'examiner la côte méridionale de la baie, et de voir si elle n'offrait point d'aiguade : il revint sans avoir trouvé de l'eau douce.

§ 3.

Les naturels du pays inspirent de la défiance. Vol commis à bord de *la Découverte*, et suites de ce vol. La pinasse est attaquée, et ceux qui la montaient sont obligés de l'abandonner. Propos du capitaine Cook à cette occasion. Les insulaires attaquent l'observatoire; ils volent la chaloupe de *la Découverte*. Mesures du capitaine Cook pour la recouvrer; il va à terre afin d'engager le roi à se rendre sur notre bord. La femme du prince et les chefs de sa suite l'empêchent d'y venir : querelle qui en résulte. On apprend au milieu de la querelle qu'un des chefs de l'île a été tué par un de nos gens. Fermentation et émeute qu'excite cette nouvelle. Le capitaine Cook, menacé par un des chefs, lui tire un coup de fusil. Les insulaires se précipitent sur notre détachement. Mort du capitaine Cook. Détails de ses services et esquisse de son caractère.

Nous employâmes la journée du 11 février, et une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine et à l'envoyer à terre avec les charpentiers. Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie; il n'y avait ni bruit

ni foule autour de nous; la baie se trouvait déserte et tranquille; nous voyions seulement çà et là une embarcation qui s'échappait le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avait produit tant de mouvement lors de notre première relâche n'existait plus; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avait toujours traités, les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous avions reçus à notre départ nous donnaient lieu d'espérer que les habitans du pays seraient charmés de nous revoir, et qu'ils reviendraient en hâte aux vaisseaux.

Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre. Nous apprîmes que Terreoboo était absent, et qu'il avait mis le tabou sur la baie. Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous; mais quelques personnes pensèrent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite leur fit imaginer après coup que la conduite des insulaires devait nous inspirer de la défiance; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étaient fondés, ou si l'explication donnée par les naturels

était vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyaient point de cause apparente, et dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme; mais la confiance de Terreeoboo, qui, au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain au matin, se rendit tout de suite auprès du capitaine Cook, et le rétablissement des échanges et des services réciproques entre les naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne supposaient pas et qu'ils ne redoutaient point un changement de conduite de notre part.

Je puis citer à l'appui de cette opinion un autre fait qui eut lieu lors de notre première visite, c'est-à-dire la veille de l'arrivée du roi. L'un des hommes du pays avait vendu un cochon à bord de *la Résolution*, et il en avait reçu le prix convenu : Parea, qui le rencontra par hasard, lui conseilla de ne pas livrer le cochon si on ne lui donnait rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très vifs sur ce conseil malhonnête, et ils le chassèrent. Comme le tabou fut mis sur la baie bientôt après, nous crûmes d'abord que c'était en conséquence de l'outrage fait au chef. Ces deux incidens servent à prouver combien il est difficile de tirer des inductions certaines des actions d'une peuplade dont

on connaît imparfaitement les usages et l'idiome. Ils montreront d'ailleurs les difficultés, peut-être peu sensibles au premier coup d'œil, que rencontrent ceux qui doivent régler leurs démarches dans une position pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légère peut entraîner les suites les plus funestes. Que nos conjectures fussent vraies ou fausses, tout se passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dîner.

L'officier qui commandait le détachement chargé de remplir les futailles de *la Découverte* vint me dire, le soir, que plusieurs chefs s'étaient rassemblés au puits, près de la grève, et qu'ils chassaient les insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyait leur conduite très suspecte, et qu'il s'attendait à être inquiété de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désirait, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier ne tarda pas à revenir : il m'apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres, et qu'ils devenaient très séditieux. Je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. Dès que les habitans de l'île me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres, et quand j'eus parlé à quelques-uns des chefs, la populace qui causait l'émeute s'éloigna, et ceux des naturels qui vou-

lurent nous aider à faire de l'eau, n'essuyèrent plus d'obstacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le capitaine Cook qui arrivait sur la pinasse : je lui racontai ce qui venait de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables s'ils commençaient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mousqueterie que nous entendîmes à bord de *la Découverte* nous alarma; nous remarquâmes qu'on tirait sur une pirogue qui ramait en hâte vers la côte, et qui était poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avait occasioné ces coups de fusil, et le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'équipage de la pirogue qui essayait de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarquerait, mais nous arrivâmes trop tard : les naturels avaient quitté leur embarcation, et ils s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays.

Nous ne savions pas que les choses volées avaient déjà été rendues : d'après le grand nombre de coups de fusil que nous avions entendus, nous

jugeâmes qu'elles pouvaient être importantes, et nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques insulaires le chemin qu'avait pris l'équipage de la pirogue, et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit : nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes, et soupçonnant que les naturels qui nous excitaient souvent à continuer notre poursuite nous trompaient par de fausses informations, nous crûmes qu'il serait inutile de nous porter plus loin, et nous retournâmes à la grève.

Il était arrivé, durant notre absence, une querelle plus sérieuse et plus désagréable. L'officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avait volées au capitaine Clerke, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le capitaine Cook et moi, et il pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur elle appartenait à Pareea, qui arriva au même instant de *la Découverte*, et qui réclama sa propriété avec des protestations sans nombre de son innocence. L'officier refusa de la lui livrer, et lorsque l'équipage de la pinasse qui attendait notre commandant l'eut joint, il en résulta une dispute très vive, durant laquelle Pareea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête.

Les insulaires qui se rassemblaient aux environs,

et qui avaient été jusqu'ici spectateurs paisibles, firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, et à gagner à la nage un rocher situé à quelque distance de la côte. Les naturels s'emparèrent de la pinasse, ils la pillèrent, et ils l'auraient détruite sans l'intervention de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venait d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient revenir et reprendre la pinasse, et qu'il s'efforcerait de rapporter les choses que ses compatriotes y avaient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation et ils ramenèrent la pinasse : Pareea ne tarda pas à les suivre et à rapporter le chapeau d'un matelot et quelques autres bagatelles : il parut affligé de ce qui s'était passé, et il demanda d'un air inquiet si Orono le tuerait, et si on lui permettrait de venir aux vaisseaux le lendemain. On l'assura qu'il y serait bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des officiers, selon l'usage de l'île, et il regagna le village de Kowrowa.

Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin ; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : « Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures vio-

lentes, car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. » Mais, comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés; et les événemens de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis une double garde au moraï, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler, s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du moraï : ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil: l'explosion effraya ses camarades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur *la Résolution* pour examiner le garde-temps : je fus hélé sur ma route par *la Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de

marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé : il me dit qu'on avait volé la chaloupe de *la Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi, ou plusieurs des principaux earees, et de les y détenir en otages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient qui lui avait toujours réussi : il venait de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de *la Résolution* et de *la Découverte* bien équipées et bien armées, et, avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures : M. Cook montait la pinasse, et il avait avec lui M. Philipps et neuf soldats de marine, et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui fu-

rent de calmer l'esprit des naturels en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite; M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin, en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo et des prêtres, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de *la Découverte*, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables; mais que la communauté des prêtres et les habitans du village, du côté de la baie où nous étions, ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer et de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à Terreeoboo : je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de *la Résolution*, qui était en station à la

pointe septentrionale de la baie : l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, et il débarqua, ainsi que le lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre : les habitans se prosternèrent devant lui, et ils lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Terreeoboo et les deux fils de ce prince qui avaient si long-temps mangé à notre table sur *la Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de *la Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

Nos affaires prenaient cette heureuse tournure, les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mère des deux princes, et l'une des épouses favorites de Terreeoboo : elle

s'approcha du roi, elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps deux chefs qui étaient avec elle retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires, qui se rassemblaient le long du rivage, où ils formaient des groupes sans nombre, et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Terreeoboo était assis.

Durant tout cet intervalle, le vieux roi fut assis par terre : la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. M. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer; et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications; ils eurent ensuite recours à la force et à

la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était plus possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution : il fit observer à M. Philipps que, s'il s'opiniâtrait à vouloir conduire le prince à bord, il courrait risque de tuer un grand nombre d'insulaires.

Quoique l'entreprise qui avait amené M. Cook à terre eût manqué, et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paraît que sa personne ne courut de danger qu'après un incident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au village où se trouvait M. Cook, au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage : la rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très sensibles. Les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfans; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer appelé *pahooa,* nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre commandant : il se mit à le défier en brandissant son arme, et il le menaça de

lui lancer la pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des arées essaya de poignarder M. Philipps, mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlemens terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi. Trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de

pahooa, avait par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte : il criait aux canots de cesser leur feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que, tandis qu'il regardait les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui, mais que, s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par derrière, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber: ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et, s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respirait plus.

Ainsi termina sa carrière le grand homme qui commandait notre expédition! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avait assez vécu pour exécuter les nobles

projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné, et il fut enlevé aux jouissances et au repos qui devaient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire, et il m'est impossible de dire combien il fut regretté et pleuré de ceux qui avaient si long-temps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage, et qui, au milieu de leurs maux, avaient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur et la bonté de son âme. Je n'essaierai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fumes saisis, ni l'abattement et la consternation universelles qui suivirent un malheur si affreux et si imprévu [1].

[1] Né en octobre 1728, et mort en février 1779, Cook n'avait guère plus de cinquante ans. Dans son premier voyage il découvrit les îles de la Société, et prouva que la Nouvelle-Zélande forme deux îles; il parcourut ensuite la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, inconnue avant lui. Dans son deuxième voyage il découvrit la Nouvelle-Calédonie, l'île la plus étendue de la mer Pacifique après la Nouvelle-Zélande; puis l'île de la Géorgie, et une côte nouvelle qu'il appela *terre de Sandwich* ou *la Thulé de l'hémisphère austral.* Dans son troisième voyage il découvrit le groupe des îles Sandwich et releva la partie de la côte occidentale d'Amérique qui demeurait inconnue, depuis le 43e degré de latitude nord, c'est-à-dire une étendue de plus de trois mille cinq cents milles. Il détermina aussi la proximité du continent de l'Asie et de celui d'Amérique, traversa le détroit qui les sépare, et releva les terres de chaque côté.

§ 4.

Suite de nos opérations à Owhyhée après la mort de M. Cook. Trait de courage du lieutenant des soldats de marine. Dangers que court le détachement qui était au moraï. Bravoure d'un des habitans de l'île. Nous réclamons le corps du capitaine Cook. Insolence des naturels. Promotion des officiers. Deux prêtres arrivent avec une partie du corps. Valeur extraordinaire de deux jeunes gens. Nous brûlons le village de Kakooa. L'incendie consume malgré nous les habitations des prêtres. On nous rapporte les restes du capitaine Cook. Départ de la baie de Karakakooa.

J'ai déjà dit que quatre des soldats de marine, qui accompagnaient M. Cook, demeurèrent sur-le-champ de bataille. Les autres se jetèrent dans l'eau, ainsi que M. Philipps, leur lieutenant, et, couverts par un feu très vif qui partait des canots, ils échappèrent à la mort. Cet officier montra dans une telle occasion un courage intrépide, et de l'attachement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses soldats qui était mauvais nageur, et qui, se débattant dans les flots, courait risque d'être pris par l'ennemi : quoiqu'il fût très blessé, il se précipita tout de suite au milieu des vagues pour voler à son secours; et, après avoir reçu à la tête un coup de pierre qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, et il le ramena sain et sauf.

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux camarades, si quelques-uns d'eux étaient encore en vie, ceux de nos gens qui se trouvaient dans les canots, placés à environ vingt verges de la grève, tirèrent sans cesse durant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même temps de *la Résolution*, ayant enfin obligé les naturels à se retirer, une de nos petites embarcations rama vers la côte : cinq de nos midshipmen, qu'elle portait, virent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie; mais, jugeant qu'ils étaient trop peu de monde pour les ramener sans danger, et leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, et ils laissèrent entre les mains des insulaires nos morts et dix armures complètes.

Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages fut un peu diminuée, on s'occupa du détachement posté au moraï, où je me trouvais avec les mâts et les voiles, et une garde composée seulement de six soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Placés à moins d'un mille du village de Korowa, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le capitaine Cook venait de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous

apercevions un mouvement et un fracas extraordinaires parmi la multitude : nous remarquâmes ensuite que les naturels s'enfuyaient, que nos canots s'éloignaient du rivage, et qu'ils passaient et repassaient entre les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des pressentimens sinistres. Un homme dont la vie m'était si précieuse et si chère se trouvait au milieu de la mêlée, et un spectacle si nouveau et si effrayant m'alarma : je savais d'ailleurs que les succès nombreux et constans des entrevues de M. Cook avec les habitans de ces mers lui avaient donné une extrême confiance ; j'avais toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse où cette confiance l'empêcherait de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvaient en être la suite, et l'expérience qui l'avait fait naître ne suffit pas pour me tranquilliser.

Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les insulaires rassemblées en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur ferait point de mal, et que je voulais vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu ne leur causait pas moins d'inquiétude qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le capitaine Clerke, découvrant alors, à

l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les naturels du pays, et craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre : heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnèrent aux habitans de l'île une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier, sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvaient assis, et l'autre enleva des fragmens d'un rocher qui était sur la même ligne. Comme je venais de leur dire d'une manière très positive qu'ils n'avaient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, et, afin d'en prévenir de nouveaux, j'envoyai tout de suite un canot au capitaine Clerke : je l'avertis que j'étais en bonne intelligence avec les naturels, et que, si je me voyais contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerais un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, et après avoir passé un quart d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étaient que trop bien fondées : il avait ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, et d'envoyer à bord la voiture qu'on réparait dans l'île. Notre ami Kaireekeea, instruit de la mort du capitaine Cook

par un de ses compatriotes qui s'était trouvé de l'autre côté de la baie, arriva au même instant; la douleur et la consternation étaient peintes sur son visage, et il me demanda si la nouvelle était vraie.

Notre position devenait extrêmement critique: nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie, nous courrions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un des vaisseaux. L'un des mâts de *la Résolution* et la plus grande partie de nos voiles se trouvaient à terre, sans autre garde que six soldats de marine. Leur perte eût été irréparable, et, quoique les insulaires n'eussent encore montré aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvait répondre du changement que produirait la scène passée à Korowa. De peur que la crainte de notre ressentiment ou l'heureux exemple de leurs compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du capitaine Cook, et je priai Kaireekeea de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendrait de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux Kaoo et le reste des prêtres dans une grande maison qui était voisine du moraï: je cherchais ainsi à pourvoir à leur sûreté, si j'étais contraint d'employer la force, et à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité

sur le peuple, s'il avait quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les soldats de marine au sommet du moraï, qui formait un poste fort et avantageux, et laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de *la Découverte*, afin d'exposer au capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les naturels attaquèrent mon détachement à coups de pierres, et je fus à peine arrivé à bord que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai tout de suite à terre, où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les naturels s'armaient; ils se revêtaient de leurs nattes de combat, et leur nombre s'accroissait rapidement. J'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous sur les bords du rocher qui sépare le village de Kakooa, du côté septentrional de la baie où la bourgade de Korowa est située.

Ils commencèrent d'abord à nous attaquer avec des pierres, qui partaient du derrière des murs de leurs enclos, et, comme nous n'usâmes point de représailles, ils ne tardèrent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers les plus déterminés s'étant glissés le long de la grève, couverts par des rochers, se montrèrent tout à coup

au pied du moraï, et, selon ce qu'il me sembla, dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer, la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil, et vu un de leurs camarades tué.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Étant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement pour emporter son camarade, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après, et, blessé de nouveau, il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au moraï dans ce moment, et je le vis revenir pour la troisième fois tout couvert de sang et tombant en défaillance. Instruit de ce qui venait de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, et on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même, et rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque, et les insulaires se réfugièrent derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement, et de les assurer que, s'ils ne jetaient plus de pierres, je ne permettrais pas à mes gens de tirer. Les naturels ayant consenti à cette

trève, on nous laissa enlever tranquillement le mât de *la Résolution*, les voiles et notre équipage astronomique. Ils s'emparèrent du moraï dès que nous l'eûmes quitté, et ils nous jetèrent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il était 11 heures et demie lorsque j'arrivai à bord de *la Découverte ;* on n'y avait encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent d'une voix unanime qu'on redemanderait la chaloupe et le corps de M. Cook; et j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse si les insulaires ne souscrivaient pas tout de suite à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un ami cher et révéré me dicta cet avis, d'autres raisons très graves, et dont j'étais vivement frappé, me l'inspirèrent. Les insulaires ayant tué notre commandant, et nous ayant obligés à nous rembarquer, ce succès devait leur inspirer de la confiance : il me parut clair que le petit avantage remporté sur nous la veille les exciterait à d'autres entreprises plus dangereuses encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avaient vu jusqu'alors ne pouvait leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons et nos fusils n'avaient produit aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvaient en si mauvais état, la discipline était si

relâchée, que, si les insulaires nous eussent attaqués la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous seraient arrivés.

La plupart des officiers eurent les mêmes craintes que moi, et rien ne sembla plus propre à encourager les insulaires à nous livrer un assaut général que de montrer de la disposition pour un accommodement, dans lequel ils ne verraient que de la faiblesse ou de la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal était fait et irréparable; que les témoignages d'attachement et de bienveillance que nous avions reçus des insulaires avant la malheureuse catastrophe méritaient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions n'avait pas été la suite d'un dessein prémédité; que Terreeoboo n'avait pas su le vol; qu'il s'était prêté de bon cœur à accompagner le capitaine Cook; qu'il avait envoyé ses deux fils dans notre canot, où ils se trouvaient déjà, lorsque le combat s'engagea sur la grève, et qu'on ne pouvait le soupçonner en aucune manière; qu'il était aisé d'expliquer la conduite de ses femmes et des earees par les préparatifs d'hostilité qui se faisaient dans la baie, et la frayeur que leur inspirèrent les soldats armés avec lesquels le capitaine Cook avait débarqué; que ces dispositions étaient si contraires

à l'amitié et à la confiance établies jusqu'alors entre les insulaires et nous, que si les naturels avaient pris les armes, c'était évidemment pour défendre leur roi, dont ils supposaient, non sans raison, que nous voulions nous assurer de force, et qu'il était naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection et d'attachement pour ses chefs.

A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictait la prudence : on observa que nous manquions d'eau et de nourritures fraîches ; qu'il faudrait six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon ; que le printemps approchait, et que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au nord ; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les insulaires, on pourrait nous accuser d'une cruauté inutile, et que leur exécution produirait un délai inévitable dans l'équipement des vaisseaux.

Le capitaine Clerke appuyait ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques et fermes de vengeance rempliraient mieux nos vues d'humanité et de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandais ; car si le mépris insolent des naturels du pays et l'opposition qu'ils formèrent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, opposition qui, je n'en doute pas, provenait d'une

fausse interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'Europe l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précaution excitent toujours la censure, et l'on peut remarquer d'ailleurs que le succès des moyens de cette espèce en rend la nécessité moins apparente.

Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il fallait prendre, une multitude innombrable d'insulaires défendait la côte; quelques-uns d'entre eux arrivèrent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, et de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots qui, en ces occasions, voulaient se servir de leurs armes; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherais vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées et bien équipées; que je tâcherais, s'il était possible, d'obtenir un pourparler, et d'entrer en conférence avec quelques-uns des chefs.

On me chargea, si cette première tentative avait du succès, de réclamer les corps de nos camarades, et celui de M. Cook en particulier; de menacer de

notre vengeance les habitans de l'île, en cas de refus; mais de ne pas tirer à moins qu'on ne m'attaquât; et, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tous les détachemens, et de la manière la plus positive.

Je quittai les vaisseaux à environ quatre heures du soir, et à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule était en mouvement; les femmes et les enfans se retiraient, les hommes mettaient leurs nattes de combat, et ils s'armaient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que, depuis le matin, on avait construit des parapets de pierre le long de la grève où le capitaine Cook avait débarqué: il me sembla que les insulaires s'attendaient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetèrent des pierres avec des frondes, mais ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je m'efforcerais envain de leur proposer une négociation, si je ne commençais par quelque chose qui pût rétablir la confiance, et j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter : je pris le petit canot, et je m'avançai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les naturels me comprenaient, car ils me répondirent par un cri de joie universel. Les femmes revinrent sur-le-champ de la croupe de la colline, où elles

s'étaient réfugiées; les hommes déposèrent leurs nattes de combat, ils s'assirent tous au bord de la mer, ils me tendirent les bras, et ils m'invitèrent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des dispositions très amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des insulaires. Mais quand je vis Koah se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, et nager vers mon canot avec une hardiesse et une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, et je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étaient pas propres à diminuer nos soupçons, et j'avoue que j'avais depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les prêtres nous avaient toujours avertis qu'il était méchant, qu'il ne nous aimait pas; et des actes multipliés de dissimulation et de perfidie de sa part nous avaient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avait joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur, et je fus affligé de me trouver près de lui : il vint à moi en versant des larmes feintes, et il m'embrassa; mais je me défiais tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son pahooah et de l'écarter. Je lui dis que nous demandions le corps du capitaine Cook, et que nous déclarions la guerre à l'île entière si on ne me le

rendait pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendrait le plutôt possible, qu'il irait lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer avec autant d'assurance que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage, en criant à ses compatriotes que nous étions encore amis.

Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étaient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des naturels postés à quelque distance de nous : on fit entendre clairement à ma petite troupe que le corps de M. Cook avait été dépecé et emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne sus ces détails que lorsque je fus de retour aux vaisseaux.

Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de Koah, et les chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre : ils m'assurèrent qu'on me rendrait le corps si je voulais aller moi-même trouver Terreeoboo. Voyant que j'avais pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, et ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auraient pu couper ma retraite. Il n'était pas difficile de pénétrer cet artifice; et je songeais à rompre ma négociation, quand je vis arriver un chef, ami particulier du capitaine Clerke et des

officiers de *la Découverte*, vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour passer à Mowée, lors de notre dernier départ de la baie. Il nous dit qu'il venait nous avertir, de la part de Terreeoboo, que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'île; mais qu'on le rapporterait le lendemain au matin. Son maintien et ses propos annonçaient beaucoup de sincérité : je lui demandai s'il mentait, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le capitaine Clerke de ce qui venait de se passer; de lui dire que je ne croyais pas les insulaires disposés à tenir leur parole; que, loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui était arrivé, leurs derniers succès leur donnaient au contraire beaucoup de courage et de confiance; qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux naturels que nous détruirions la bourgade, si on ne nous rendait pas le lendemain le corps de M. Cook.

Lorsque les naturels s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par

les gestes les plus insultans et les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avaient vu plusieurs des insulaires se promener en triomphe avec les habits de nos malheureux camarades; qu'ils avaient distingué, entre autres, un chef qui brandissait l'épée de M. Cook, et une femme qui tenait le fourreau. Il paraît clair que notre modération leur donna mauvaise idée de notre valeur, car ils ne pouvaient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus rendu compte au capitaine Clerke des dispositions et des projets que je supposais aux habitans de l'île, on prit les mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils vinssent nous attaquer pendant la nuit. On amarra aux chaînes des basses vergues les embarcations des deux vaisseaux; on augmenta le nombre des sentinelles sur *la Résolution* et *la Découverte*, et nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos câbles. Nous aperçûmes, durant la nuit, un nombre prodigieux de lumières sur les collines, et quelques personnes des équipages imaginèrent que, pour se soustraire à nos menaces, les naturels transportaient leurs richesses dans l'intérieur du pays; mais je pense plutôt qu'ils faisaient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés, et qu'ils brûlèrent alors les corps de nos infortunés camarades. Nous décou

vrîmes ensuite des feux de la même espèce quand nous dépassâmes Morotoi, et plusieurs des habitans de cette île, qui se trouvaient à bord, nous dirent qu'on les avait allumés à cause de la guerre qu'ils venaient de déclarer à une île voisine. Nous avions appris aux îles des Amis et de la Société que, avant de marcher à l'ennemi, les chefs s'efforcent toujours d'exciter et d'enflammer le courage du peuple par des fêtes et des réjouissances nocturnes, et il paraît qu'on observe ici un usage à peu près pareil.

La nuit ne fut troublée que par des cris et des lamentations qui venaient de la côte : Koah arriva à la hanche de *la Résolution*, le 15 février, dès le grand matin. Il apportait des étoffes et un petit cochon, qu'il demanda la permission de m'offrir. J'ai déjà fait observer que les insulaires me croyaient fils du capitaine Cook; et comme il leur avait toujours laissé cette opinion, ils pensaient vraisemblablement que, depuis sa mort, j'étais le chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac; je lui parlai du corps de notre commandant : n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës, je refusai ses présens, et je l'aurais renvoyé en lui montrant de la colère, si le capitaine Clerke n'avait jugé plus convenable de garder, à tout événement, l'apparence de l'amitié, et de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises ; il apportait des bagatelles dont il voulait nous faire présent ; et ayant toujours remarqué qu'il examinait avec attention chaque partie du vaisseau, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il pressa vivement le capitaine Clerke et moi d'aller à terre : il accusa les autres chefs de retenir les corps de nos camarades, et il assura qu'une entrevue avec Terreeoboo règlerait tout à notre satisfaction; mais, d'après les soupçons que nous laissait sa conduite, il n'était pas prudent de l'écouter : en effet, nous fûmes instruits par la suite d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit que, immédiatement après l'action où le capitaine Cook fut tué, le vieux roi s'était retiré dans une caverne, placée au milieu de la partie escarpée de la montagne qui pend sur la baie, et à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes; qu'il y resta plusieurs jours, et qu'on lui jeta des vivres attachés à des cordages.

Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étaient rassemblés sur la grève, dès la pointe du jour, en troupes nombreuses, se précipitaient autour de lui avec empressement : nous jugeâmes qu'ils voulaient savoir ce qu'il avait appris et ce qu'il convenait de faire. Il est vraisem-

blable qu'ils comptaient sur l'exécution de nos menaces, et ils paraissaient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des conques en différentes parties de la côte; nous vîmes de nombreux détachemens qui traversaient les collines; en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la mer des ancres de toue, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, si l'on nous attaquait : nous plaçâmes en outre les bateaux à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie pour qu'on ne nous surprît pas de ce côté.

Les naturels ayant manqué à la promesse qu'ils avaient faite de nous rendre les corps de nos camarades, et toute leur conduite annonçant alors des hostilités, nous délibérâmes de nouveau sur les mesures que nous devions prendre. Il fut décidé que nous nous occuperions avant tout du mât de *la Résolution* et des préparatifs de notre départ; que nous continuerions cependant nos négociations au sujet du corps de M. Cook et de ceux des soldats de marine.

On employa la plus grande partie de la journée à placer sur le tillac le mât de *la Résolution*, de manière que les charpentiers pussent le travailler, et à faire les changemens nécessaires dans les commissions des officiers. M. Clerke, à qui passait le commandement en chef, vint à bord de *la Résolu-*

tion; il nomma le lieutenant Gore capitaine de *la Découverte*, et il donna la lieutenance vacante à M. Harvey, l'un de nos midshipmen, qui avait suivi M. Cook dans ses deux premiers voyages. Les insulaires ne formèrent aucune tentative contre nous. A l'entrée de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe aux chaînes des basses vergues, et on plaça des bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

Sur les huit heures du soir on entendit une pirogue qui ramait vers *la Résolution;* du moment où on l'aperçut, les deux sentinelles qui étaient sur le pont lui tirèrent des coups de fusil. Les deux hommes que portait cette embarcation se mirent tout de suite à crier Tinnee (c'est ainsi qu'il prononçaient mon nom) : ils dirent qu'ils étaient nos amis, et qu'ils voulaient me donner quelque chose qui avait appartenu au capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, ils se jetèrent à nos pieds et ils parurent très effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvaient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous reconnûmes l'un des prêtres dont j'ai parlé plus haut, qui accompagnait toujours le capitaine Cook en observant le cérémonial que j'ai déjà décrit, et qui, malgré le rang distingué qu'il occupait dans l'île, voulait absolument remplir auprès de lui les fonctions de nos derniers domestiques. Après avoir

versé un torrent de larmes sur la mort d'Orono, il nous avertit qu'il apportait une partie du corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe qu'il tenait sous son bras. Il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis, à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'était tout ce qui en restait, que les autres parties avaient été dépecées et brûlées, mais que Terreeoboo et les earées avaient en leur possession la tête et les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac et du ventre; que Kaoo, chef des prêtres, avait reçu, pour l'employer à des cérémonies religieuses, la portion qui était devant nous, et qu'il nous l'envoyait, afin de nous prouver son innocence et son attachement.

Il s'offrait une occasion de nous informer si les habitans de ces îles sont cannibales, et nous ne la négligeâmes pas. Nous essayâmes d'abord, par des questions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de savoir comment on avait disposé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un et l'autre qu'on avait brûlé toute la chair après l'avoir dépecée : nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avaient pas mangé une partie. A cette idée, ils montrèrent sur-le-champ l'horreur qu'aurait pu montrer un Européen, et ils nous demandèrent très naturellement si nous étions dans l'usage de

manger de la chair humaine. Ils nous proposèrent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, et d'un ton qui annonçait la frayeur : « Quand « l'Orono reviendra-t-il? et que nous fera-t-il à son « retour? » Plusieurs insulaires nous firent depuis la même question. C'était une suite des hommages qu'ils lui avaient rendus, et il paraît évident qu'ils regardaient M. Cook comme un être d'une nature supérieure.

Nous pressâmes nos deux amis de demeurer à bord jusqu'au matin; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage était connu du roi ou des chefs il pourrait avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur communauté; que, voulant se soustraire à ce malheur, ils avaient été contraints de nous venir trouver la nuit, et qu'ils seraient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs que les chefs désiraient vivement de venger la mort de leurs compatriotes. Ils nous recommandèrent de nous défier de Koah en particulier, qui, ajoutèrent-ils, était notre ennemi mortel et implacable, et qui cherchait avec ardeur les occasions de nous combattre; que le son des conques, que nous avions entendu le matin, était un signal de défi.

Nous sûmes de ces deux prêtres, que dix-sept insulaires avaient été tués dans le premier combat

donné au village de Kowrowa; que cinq chefs y perdirent la vie, et que Kaneena et son frère, nos amis particuliers, furent malheureusement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lesquels on comptait trois hommes du premier rang, avaient été tués à l'observatoire.

Nos deux amis nous quittèrent sur les onze heures : ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve. Ils craignaient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fusil, qui pourraient donner l'alarme à leurs compatriotes, et les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiraient, et nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains et saufs, et sans être aperçus.

Nous entendîmes, jusqu'au lever de l'aurore, les cris, les hurlemens et les lamentations que nous avions entendus la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une seconde visite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir que, malgré les marques les plus sensibles de sa perfidie, et malgré l'assurance positive des prêtres, on lui permettait de jouer la même farce, et de nous regarder du moins comme les dupes de son hypocrisie et de sa dissimulation. Notre conduite, il faut en convenir, était devenue un peu maladroite, et elle ne promettait guère

de succès. Aucune des vues qui nous avaient déterminés à ces mesures pacifiques ne se trouvait encore remplie : on n'avait pas répondu d'une manière satisfaisante à ce que nous avions demandé; notre réconciliation avec les insulaires n'avait pas fait un pas. Ils se maintenaient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avaient voulu nous empêcher de débarquer; et cependant nous étions contraints de descendre dans l'île, car il n'était plus possible de différer de remplir nos futailles.

J'observerai toutefois, en faveur du capitaine Clerke, que, vu la multitude innombrable des naturels et l'intrépidité avec laquelle ils semblaient nous attendre, une attaque n'aurait pu se faire sans quelque danger, et que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du voyage.

Si le délai que nous mîmes à l'exécution de nos menaces affaiblit dans l'esprit des insulaires l'opinion qu'ils avaient de notre valeur, elle contribua du moins à disperser leurs guerriers : car, voyant que nous demeurions dans l'inaction, des troupes considérables de ces guerriers remontèrent les collines le même jour, vers midi, après avoir sonné de leurs conques et nous avoir adressé beaucoup d'autres défis, et on ne les revit plus. La hardiesse et l'insolence de ceux qui gardaient la côte ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'a-

vant de *la Résolution*, à la portée du mousquet; et quand il nous eut jeté plusieurs pierres, il agita sur sa tête le chapeau du capitaine Cook, tandis que ses compatriotes, postés sur la grève, triomphaient et encourageaient ses bravades. Ces insultes irritèrent notre équipage : les matelots arrivèrent en corps sur le gaillard d'arrière, et ils nous prièrent de ne pas les obliger à souffrir plus long-temps des ouvrages si cruels; ils s'adressèrent à moi pour obtenir du capitaine Clerke la permission de profiter de la première occasion favorable, de venger la mort de leur commandant. M. Clerke, averti par moi de ce qui se passait, ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des naturels établis sur le rivage, et il promit à nos gens que, si nos travailleurs étaient insultés le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposerait plus la modération.

C'est une chose digne de remarque que, avant d'avoir pu pointer notre artillerie, les insulaires devinèrent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils aperçurent au vaisseau, et qu'ils s'étaient retirés derrière leurs maisons et leurs murailles. Nous fûmes donc obligés, en quelque sorte, de tirer à boulet perdu, et cependant nos coups produisirent tout l'effet que nous pouvions désirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui ramait vers nous avec précipitation. Il nous dit que quelques-uns de ses compatriotes avaient été tués, et entre autres Maiha-

Maiha, l'un des principaux chefs du pays, et proche parent du roi.

Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du moraï, et nagèrent du côté des vaisseaux : ils avaient une pique à la main; et lorsqu'ils furent assez près de nous, ils entonnèrent, sur un air très grave, une chanson, dans laquelle nous remarquâmes souvent le mot *orono*. Ils nous indiquèrent le village où le capitaine Cook avait été tué, et nous jugeâmes qu'ils faisaient allusion à l'accident déplorable qui nous était arrivé. Lorsqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif dix ou douze minutes, pendant lesquelles ils demeurèrent toujours dans l'eau, ils allèrent à bord de *la Découverte*, ils livrèrent leurs piques, et retournèrent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu savoir qui les avait envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

Nous prîmes à l'entrée de la nuit les précautions ordinaires pour la sûreté des vaisseaux; et dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis qui nous avaient fait une visite la veille au soir revinrent. Ils nous assurèrent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dîner avait extrêmement épouvanté les chefs de l'île, mais qu'ils n'avaient point renoncé à leurs projets d'hostilité, et que, si nous les en croyions, nous nous tiendrions sur nos gardes.

Le lendemain au matin les embarcations des deux vaisseaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, et *la Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des prêtres n'était pas sans fondement, et que les naturels avaient résolu de profiter de toutes les occasions de nous faire du mal, quand ils le pourraient sans beaucoup de danger.

La plupart des villages des îles de ce groupe sont situés près de la mer; et le terrain adjacent est couvert par des murailles de pierre d'environ trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs séparaient les diverses propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils servent à défendre le pays contre une invasion, et que, selon toute apparence, ç'avait été le principal but des insulaires qui les construisirent. Ils sont composés de pierres mobiles; les habitans les changent de place avec beaucoup d'adresse, et ils les établissent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne suspendue sur la baie contiennent aussi de petits trous ou des cavernes d'une profondeur considérable, dont l'entrée est défendue par un rempart de la même espèce. Les naturels, cachés derrière ces parapets, harassèrent sans cesse à coups de pierres ceux de nos gens qui remplissaient les futailles, et les coups de fusil du

petit détachement que nous avions sur la côte ne purent les forcer à la retraite.

Nos travailleurs, ainsi exposés, furent si occupés de leur défense personnelle, qu'ils remplirent une seule barrique dans le cours de l'après-dîner. Comme il était impossible de faire la quantité d'eau qui nous était nécessaire sans éloigner les assaillans, *la Découverte* eut ordre de les éloigner à coups de canon : quelques décharges suffirent pour cela, et nos gens débarquèrent tranquillement. Les naturels néanmoins ne tardèrent pas à reparaître et à recommencer leur attaque : nous nous vîmes forcés alors de brûler quelques maisons éparses près du puits, derrière lesquelles ils se réfugiaient. Je le dis avec regret, les matelots chargés de ces ordres se livrèrent à une cruauté et à une dévastation qu'on pouvait éviter. Il faut sans doute pardonner quelque chose au ressentiment que leur inspirèrent les insultes multipliées et les outrages des naturels du pays : le désir bien naturel qu'ils montrèrent de venger la mort de M. Cook mérite de l'indulgence, mais leur conduite me persuada fortement qu'en pareille occasion on doit employer les précautions les plus grandes, lorsqu'on accorde, même pour un moment, un usage illimité de leurs armes aux matelots et aux soldats.

J'ai déjà dit qu'on avait ordonné de brûler seulement un petit nombre de cabanes éparses qui

offraient un rempart aux naturels. Nous fûmes donc très surpris de voir le village entier en feu, et avant qu'un canot, envoyé pour arrêter les progrès de l'incendie, pût arriver à la côte, la flamme dévorait les maisons de nos fidèles amis les prêtres. J'étais malade ce jour-là, et je ne puis assez déplorer ce contre-temps qui me contraignit de demeurer à bord. Les prêtres avaient été sous ma protection, et les officiers qui se trouvaient de service, ayant par malheur été rarement aux environs du moraï, ne connaissaient pas beaucoup la position des cabanes de ce district. Si j'avais été à terre, il est probable que je serais parvenu à garantir de ce malheur la communauté des prêtres.

Nos gens tirèrent sur plusieurs des naturels qui essayaient de se sauver du milieu des flammes, et ils rapportèrent à bord les têtes de deux d'entre eux qu'ils avaient coupées. La mort de l'un des insulaires nous affligea tous : cet infortuné venait chercher de l'eau au puits, et l'un des soldats de marine lui tira un coup de fusil; sa callebasse ayant été frappée par la balle, il la jeta à terre et il prit la fuite; on le poursuivit dans une caverne, et il s'y défendit avec le courage et la férocité d'un lion; mais il expira enfin couvert de blessures, après avoir tenu un temps considérable en haleine deux hommes de notre détachement. Cet accident nous

instruisit pour la première fois de l'usage des cavernes du pays.

Nos gens firent un vieillard prisonnier en cette occasion; ils le garrottèrent, et ils l'envoyèrent à bord sur le canot qui nous apporta les deux têtes dont je parlais tout à l'heure. L'effroi n'a peut-être jamais été peint aussi fortement sur le visage de personne, et il est difficile de concevoir l'extravagante joie qui succéda à sa profonde douleur quand nous l'eûmes délié, et que nous lui eûmes dit qu'il pouvait retourner dans l'île. Il nous prouva qu'il avait de la reconnaissance, car il nous apporta par la suite des provisions, pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, et il nous rendit d'autres services.

Peu de temps après l'incendie du village, nous aperçûmes un homme qui descendait la colline et qui était suivi de quinze ou vingt jeunes garçons, dans les mains desquels nous distinguâmes des pièces d'étoffe blanche, des rameaux verts, des bananes, etc. Je ne sais comment il arriva que cette paisible ambassade reçut le feu d'un de nos détachemens dès qu'elle fut à la portée du fusil. Cette attaque ne changea rien à leur marche; ils continuèrent leur procession, et l'officier qui était de service arriva assez tôt pour empêcher une seconde décharge. Lorsqu'ils furent plus près de nous, nous reconnûmes notre ami Kaireekeea, pour lequel nous avions beaucoup d'estime. Il avait pris

la fuite lorsque nos gens mirent le feu au village; il était revenu sur la côte, et il avait demandé qu'on l'envoyât à bord de *la Résolution.*

Quand il arriva il était très grave et très pensif. Nous essayâmes de lui faire comprendre que nous avions été obligés de brûler le village; que sa maison et celles des prêtres, ses confrères, avaient été consumées malgré nous. Il nous reprocha légèrement d'avoir manqué d'amitié, et il dit quelques mots sur notre ingratitude. Nous ne sûmes qu'alors toute l'étendue du mal que nous leur avions fait. Il nous assura que, comptant sur mes promesses et sur les assurances postérieures des habitans de l'île qui nous avaient apporté quelques-unes des choses que nous redemandions, ils n'avaient pas transporté leurs richesses dans l'intérieur du pays, ainsi que les autres insulaires; qu'ils avaient mis dans une maison voisine du moraï ce qu'ils possédaient de précieux et ce que nous leur avions donné, et que tout avait été la proie des flammes.

En montant à bord il aperçut les têtes de ses compatriotes exposées sur le pont: elles lui causèrent une émotion très douloureuse, et il nous pria avec instance de les jeter à la mer. Le capitaine Clerke le satisfit au même moment.

Le détachement chargé de remplir les futailles revint le soir aux vaisseaux : il n'avait pas été interrompu dans son travail. La nuit fut très désa-

gréable pour nous; les cris et les lamentations qu'on entendait sur la côte redoublèrent. L'espoir de n'être plus contraints d'employer la violence et la rigueur fut notre seule consolation.

Ce qui est singulier, au milieu de tous ces troubles, les femmes de l'île qui se trouvaient à bord ne demandèrent jamais à s'en aller, et elles ne témoignèrent pas la plus légère inquiétude pour elles-mêmes ou pour leurs amis. Nous les jugeâmes très insensibles à ce qui se passait, et quelques-unes d'entre elles, placées sur le pont lorsque l'incendie consumait la bourgade, parurent admirer ce spectacle, et elles s'écrièrent souvent *mai-tai*, c'est-à-dire très beau.

Koah vint aux vaisseaux le lendemain au matin, 18 février, selon son usage. Comme rien ne nous obligeait plus à avoir de la modération à son égard, on me permit de le traiter comme je voudrais. Lorsqu'il fut aux flancs de *la Résolution*, qu'il eut entonné sa chanson, et qu'il m'eut offert un cochon et des bananes, je lui ordonnai de se retirer, et je l'avertis de ne plus se montrer sans les restes du capitaine Cook. Je lui dis qu'il pourrait bien payer de sa tête les mensonges et les fourberies dont il s'était rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil; il retourna sur-le-champ à terre, et il se joignit à une troupe de ses compatriotes qui jetèrent des pierres à un déta-

chement chargé de remplir les futailles. Nous trouvâmes à l'entrée de la caverne le corps du jeune homme qui avait été tué la veille, et quelques personnes de notre équipage allèrent le couvrir d'une natte. Des gens du pays ne tardèrent pas à l'emporter sur leurs épaules, et ils chantèrent une chanson plaintive durant leur marche.

Les insulaires, convaincus enfin que, si nous avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'était pas par faiblesse, cessèrent de nous inquiéter. Un chef, nommé Eappo, qui nous avait fait peu de visites, mais que nous connaissions pour un personnage de la première importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeoboo, et il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens et nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'ils n'obtiendrait la paix qu'après nous avoir rendu les restes du capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos soldats de marine et les os de la poitrine et de l'estomac avaient été brûlés, mais que ceux des bras, des mains, des jambes et des cuisses avaient été partagés entre les chefs inférieurs ; qu'on avait disposé autrement du corps du capitaine Cook : qu'on avait donné la tête à un grand chef appelé Kahoo-Opeou, la chair à Mahia-Mahia, et les cuisses, les jambes et les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs naturels

arrivèrent avec des racines et d'autres végétaux, et Kaireekeea nous fit aussi deux présens considérables de la même espèce.

Des messages qui eurent lieu entre le capitaine Clerke et Terreeoboo employèrent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressait vivement d'envoyer à terre un de nos officiers, et il offrit de demeurer en otage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande, et il nous quitta avec la promesse de nous rapporter les ossemens le lendemain. Le détachement qui remplissait les barriques dans l'île ne rencontra point d'obstacles de la part des naturels. Malgré notre réserve, ceux-ci revinrent aux vaisseaux, sans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte.

Nous eûmes la satisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mât d'artimon de *la Résolution* rétabli : cette opération fut difficile et un peu dangereuse; nos cordages étaient si pouris que l'appareil rompit plusieurs fois.

Entre 10 et 11 heures, une multitude d'insulaires descendit la colline qui domine la grève. Ils formaient une espèce de procession. Ils portaient sur leurs épaules une ou deux cannes à sucre, et ils avaient dans leurs mains du fruit à pain, du taro et des bananes. Ils étaient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent

au pied du pavillon blanc et se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs compatriotes, qui les suivaient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre, et, après avoir déposé les présens qu'ils apportaient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes : il tenait quelque chose avec beaucoup de soin, et, s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportait les restes de M. Cook, et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, il alla lui-même les recevoir, et il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinasse, et il remit les restes de M. Cook, enveloppés dans une quantité considérable d'une très belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de *la Résolution*. Il est vraisemblable qu'il ne voulut pas par décence assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'avant-doigt. Nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, et la tête dépouillée de la chair. La chevelure avait été coupée, et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles; les os de

la face manquaient. Nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras, auxquels pendait la peau des avant-bras; les os des jambes et des cuisses réunis, mais sans pied. Les ligamens des jointures étaient en bon état : le tout semblait avoir été au feu, si j'en excepte les mains, qui conservaient leur chair, mais qui étaient découpées en plusieurs endroits et remplies de sel, selon toute apparence, afin qu'elles se gardassent plus long-temps. La partie du derrière de la chevelure offrait une estafilade, mais on ne voyait point de fracture au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des chefs s'étaient emparés de la mandibule inférieure et des pieds, et que Terreeoboo mettait en usage tous ses moyens pour les ravoir.

Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apportèrent le reste des ossemens du capitaine Cook, les deux canons de son fusil, ses souliers et quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maiha-Maiha et lui-même désiraient très sincèrement la paix; qu'ils nous avaient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques, et que d'autres chefs, dont plusieurs étaient encore nos ennemis, les avaient empêchés de nous les donner plus tôt. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six chefs que nous avions tués, quelques-uns desquels étaient nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura.

Il nous protesta que la chaloupe de *la Découverte* avait été emmenée par les gens de Pareea, vraisemblablement afin de le venger du coup qu'il avait reçu, et qu'elle avait été mise en pièces le lendemain. Il ajouta que les bras des soldats de marine, dont nous voulions aussi exiger la restitution, avaient été emportés par le bas-peuple, et qu'il était impossible de les retrouver, qu'on n'avait conservé que les ossemens du capitaine Cook, parce qu'ils devaient tomber en partage à Terreeoboo et aux earées.

Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le tabou sur toute la baie; et les ossemens de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triste cérémonie. Ceux qui y assistèrent savent qu'il m'est impossible de l'exprimer.

Nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie, durant la matinée du 22: le tabou, qu'Eappo y avait mis la veille à notre instigation, n'avait pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complétement satisfaits, et que le souvenir de ce qui s'était passé avait été enseveli dans le cercueil d'Orono. Nous le priâmes ensuite d'ôter le tabou

et de publier que les insulaires pouvaient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays; la plupart des chefs se rendirent sur notre bord; ils témoignèrent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous, et une grande joie de ce que nous étions réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons et des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le capitaine Clerke, convaincu que, si la nouvelle de nos violences à Owhyhée arrivait avant nos vaisseaux aux îles situées sous le vent, il en résulterait des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les insulaires vers les huit heures du soir, et Eappo et le fidèle Kaireakéea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, et nous sortîmes de la baie. Les naturels bordaient en foule le rivage, et, à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'affection et de bienveillance.

§ 5.

Nous partons de la baie de Karakakooa pour chercher un havre au côté sud-est de Mowée. Nous dépassons l'île de Tahoorowa. Description de la bande sud-ouest de Mowée. Nous longeons les côtes de Ranai et de Morotoi jusqu'à Woahoo. Nous essayons vainement de faire de l'eau. Passage à Atooi. Nous mouillons dans la baie de Wymoa. Position dangereuse du détachement qui était allé remplir les futailles. Dissensions civiles dans ces îles. Nous recevons la visite des chefs rivaux. Nous mouillons par le travers d'Oneehow. Départ des îles Sandwich.

Nous atteignîmes la pleine mer sur les dix heures, et, lorsque les canots furent rentrés, nous mîmes le cap au nord dans l'intention de chercher au côté méridional de Mowée un havre dont les naturels d'Owhyhée nous avaient parlé souvent. Mais une forte houle nous en ayant éloignés, nous voguâmes vers l'île d'Atooi, et nous arrivâmes du côté de cette île, le 28 février.

Nous fûmes à peine établis dans notre ancien mouillage, que des pirogues arrivèrent à la hanche de nos vaisseaux; mais nous observâmes que les naturels ne nous recevaient pas avec autant de cordialité et de satisfaction que lors de notre première relâche. Dès qu'ils furent à bord, l'un d'eux nous dit que nous avions donné à leurs femmes une maladie dont plusieurs personnes des deux sexes étaient mortes. Il était lui-même attaqué de cette

maladie [1], et il nous fit un récit très complet et très détaillé des divers symptômes qui l'accompagnent. Comme il n'y avait pas dans le pays la plus légère apparence de ce venin quand nous y vînmes pour la première fois, je crains beaucoup qu'on ne puisse nous reprocher de leur avoir causé un si affreux malheur.

Nous relâchions principalement ici pour faire de l'eau, et on m'envoya à terre avec la pinasse et le bateau plat remplis de barriques. Outre le canonnier de *la Résolution*, chargé d'acheter des vivres, j'emmenai une garde de cinq soldats de marine. Nous trouvâmes sur la grève une foule nombreuse, qui nous reçut d'abord d'une manière très amicale; mais elle devint extrêmement incommode, dès que nous eûmes débarqué les futailles. L'expérience m'ayant fait voir combien il est difficile de réprimer les habitans de ces mers sans recourir à l'autorité des chefs du pays, je fus très fâché d'apprendre que tous les chefs étaient dans une autre partie de l'île. Nous ne tardâmes pas en effet à avoir besoin de leurs secours, car il me fut très difficile de former, selon notre usage, un cercle pour la commodité et la sûreté de ceux qui procédaient aux échanges. J'en vins à bout cependant, et j'avais placé des sentinelles pour écarter la populace, mais j'aperçus bientôt un insulaire qui saisit la baïon-

[1] La maladie vénérienne.

nette du fusil d'un de nos soldats, et qui s'efforçait de s'en emparer. Il lâcha prise, et il se retira du moment où j'approchai : il revint un instant après, tenant d'une main une pique et de l'autre un *pahooa*, et ses compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre le soldat : une légère égratignure qu'il reçut de celui-ci, qui voulait l'écarter de notre cercle, occasiona cette dispute.

Je remarquai que nous avions besoin de beaucoup de circonspection et de ménagement, et je défendis, de la manière la plus expresse, de tirer ou de faire aucun acte de violence sans un ordre positif. Après cet arrangement, ceux de nos gens qui remplissaient les futailles m'appelèrent : je me rendis auprès d'eux, et j'y trouvai les naturels aussi mal disposés. Ils exigeaient une grande hache pour chaque barrique d'eau, et comme on n'avait point souscrit à leur demande, ils ne voulaient pas permettre aux matelots de conduire nos futailles au bord de la mer.

Dès que je les eus joints, l'un des naturels du pays s'avança vers moi d'un air très insolent, et il établit la même prétention. Je lui dis que, en qualité d'ami, je voulais bien lui offrir une hache, mais que j'embarquerais sûrement de l'eau sans la payer : j'ordonnai tout de suite aux matelots de la pinasse de continuer leurs travaux, et, afin de les protéger, je fis venir trois soldats de marine.

Cet acte de vigueur arrêta les insulaires : ils ne troublèrent plus le détachement qui remplissait les futailles, mais ils continuèrent d'ailleurs à nous tourmenter et à faire les choses du monde les plus propres à exciter notre colère. Quelques-uns, sous prétexte d'aider nos gens à rouler les barriques, les éloignaient du chemin et les emmenaient d'un autre côté ; plusieurs enlevaient les chapeaux sur la tête des matelots ; ils saisissaient la basque de leurs habits, et ils les tiraient par derrière ; ils leur marchaient sur les talons, et ces insolences produisaient, parmi les spectateurs, des acclamations et des éclats de rire entremêlés d'enfantillages et de malice. Ils trouvèrent ensuite moyen de voler le baquet du tonnelier et de lui arracher son sac ; mais ce dont ils désiraient le plus de s'emparer étaient les fusils des soldats de marine, qui se plaignaient à chaque instant de leurs attaques. Quoique la plupart eussent toujours des égards et de la déférence pour moi, ils ne me laissèrent pas partir sans me faire contribuer pour quelque chose à leur butin : l'un d'eux s'approcha de moi d'un air familier ; il eut l'adresse de distraire mon attention, tandis qu'un de ses camarades m'enleva mon épée que je tenais négligemment à la main, et il s'enfuit avec la rapidité de l'éclair.

Nous ne pouvions sans danger recourir à la force : cherchant donc à nous garantir le mieux que nous

pourrions des effets de leur insolence, nous n'avions rien à faire d'ailleurs qu'à nous y soumettre. Mes inquiétudes s'accrurent néanmoins, car j'appris bientôt du sergent des soldats de marine, que s'étant retourné brusquement, il avait vu derrière moi un insulaire qui tenait un pahooa, prêt à me frapper. Il se trompa peut-être, mais il est sûr que notre position était alarmante et critique, et que la plus légère erreur de notre part aurait pu nous être fatale. Comme ma petite troupe était séparée en trois détachemens, qu'une partie remplissait les barriques au lac, qu'une autre roulait les futailles au bord de la mer, et que la troisième achetait des vivres à quelque distance de là, je pensai un moment qu'il convenait de la rassembler, et d'exécuter et de protéger un seul service à la fois; mais, après y avoir réfléchi, je jugeai qu'il valait mieux ne rien changer à nos premières dispositions. Si les naturels nous attaquaient réellement, nos gens, placés de la manière la plus avantageuse, n'auraient jamais pu faire qu'une faible résistance; d'un autre côté, je crus important de montrer aux insulaires que nous n'avions pas peur, ce qui était encore plus essentiel : de cette manière, nous tînmes divisée la foule des habitans du pays, et une portion assez considérable d'entre eux ne fut occupée d'autre chose que du soin de nous vendre des provisions.

Il est probable que la crainte de nos armes fut la principale cause de leur lenteur à nous attaquer. La confiance qu'elles nous inspiraient, puisque nous n'opposions que cinq soldats de marine à leurs forces entières, leur donna sans doute une haute opinion de leur supériorité. C'était à nous de maintenir cette idée, et je dois dire à l'honneur de mes détachemens qu'il eût été impossible de se mieux conduire pour renforcer cette impression. Ils souffrirent avec une modération et une patience extrêmes tout ce qui pouvait être interprété d'une manière plaisante; et lorsqu'ils se voyaient menacés d'une manière sérieuse, ils contenaient les insulaires avec des regards foudroyans et des menaces. Nous parvînmes ainsi à ramener toutes nos futailles au bord de la mer sans aucun accident.

Tandis qu'on les embarquait sur le bateau plat les naturels sentirent qu'ils n'auraient bientôt plus d'occasions de nous piller, et ils devinrent d'un moment à l'autre plus hardis et plus insolens. Le sergent des soldats de marine m'avertit alors combien il serait avantageux pour nous de faire entrer dans les canots sa petite troupe la première, que les fusils des soldats, principal objet de l'avidité des insulaires, comme je l'ai déjà dit, se trouveraient en sûreté, et qu'en cas d'attaque les soldats de marine nous défendraient avec plus de succès que s'ils étaient encore sur la côte.

Nous avions tout embarqué, et il ne restait plus à terre que M. Anderson, notre canonnier, un matelot et moi. Comme la pinasse était au-delà du ressac que nous devions traverser à la nage, j'ordonnai au canonnier et au matelot de se jeter à la mer, et de se sauver en hâte : je leur dis que je les suivrais. Ils refusèrent l'un et l'autre d'obéir, et nous nous disputâmes tous trois pour savoir qui demeurerait le dernier sur le rivage. J'avais parlé au matelot d'une manière trop vive un moment auparavant; il crut sans doute que je doutais de sa bravoure, et il conçut cet acte bizarre de générosité : notre vieux canonnier, voyant qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, pensa qu'il devait y prendre part. Nous serions peut-être restés quelque temps dans cette position singulière, si la dispute n'avait été terminée par des pierres qui commençaient à tomber autour de nous, et par les cris des équipages des canots qui nous avertissaient de nous retirer promptement, parce que les naturels nous suivaient dans l'eau avec des massues et des piques. J'atteignis le premier le flanc de la pinasse : m'apercevant que M. Anderson se trouvait à quelque distance par derrière, et qu'il n'était pas encore hors de danger, je recommandai aux soldats de marine de tirer un coup de fusil : ils furent si empressés d'exécuter mon ordre, qu'ils en tirèrent deux, et lorsque je fus entré dans le canot je vis

les naturels en fuite. Il ne restait sur la grève qu'un homme assis près d'une femme : cet homme essaya plusieurs fois de se lever ; il n'en eut pas la force, et je remarquai avec beaucoup de regret qu'il était blessé à l'aîne. Ses compatriotes revinrent bientôt après, et ils formèrent un cercle autour de lui : ils agitèrent leurs piques et leurs dagues avec un air de menace et de défi ; mais, avant d'atteindre les vaisseaux, ils furent chassés du rivage par quelques insulaires que nous prîmes pour des chefs.

On me chargea le lendemain de retourner à terre avec le détachement de l'aiguade. Les dangers que nous avions courus la veille déterminèrent le capitaine Clerke à nous donner une garde de quarante hommes. Cette précaution n'était pas nécessaire, car nous trouvâmes la grève entièrement libre, et le terrain entre le lieu du débarquement et le lac consacré par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques chefs étaient venus visiter ce district, et que, n'ayant pu s'y arrêter, ils avaient eu la bonté de s'occuper de notre sûreté et de notre repos. Nous vîmes de l'autre côté de la rivière à droite plusieurs hommes armés de longues piques et de dagues, mais ils n'essayèrent pas de troubler nos opérations. Leurs femmes traversèrent la rivière, et elles s'assirent sur le bord tout près de nous. A midi nous déterminâmes quelques-uns des hommes à nous apporter des cochons et

des racines, et même à les apprêter. Dès que nous eûmes quitté la grève ils vinrent sur le rivage, et l'un d'eux nous jeta une pierre. Tous les autres ayant paru désapprouver sa conduite, nous ne crûmes pas devoir montrer du ressentiment.

Le 3 mars nous achevâmes de remplir nos futailles sans éprouver beaucoup d'obstacles. De retour aux vaisseaux nous apprîmes que plusieurs chefs avaient été à bord, et qu'ils avaient fait des excuses sur la conduite de leurs compatriotes. Ils attribuèrent ces désordres à des disputes qui subsistaient parmi les principaux personnages de l'île, et qui occasionaient du trouble et de l'insubordination.

Le 6 mars l'un des insulaires vint à bord de *la Découverte* avec un morceau de fer, dont il nous pria de lui faire un pahooa. Les officiers et les matelots examinèrent soigneusement ce morceau de fer, et ils jugèrent qu'il avait servi de cheville au bordage d'un grand navire. Ils ne purent découvrir en quel pays on l'avait travaillé; mais à la couleur terne du métal, et à la différence qu'ils aperçurent entre cette cheville et les nôtres, ils jugèrent qu'elle n'était sûrement pas de fabrique anglaise. Cette observation les détermina à demander à l'insulaire à quelle époque et dans quel lieu il s'était procuré cette cheville, et s'ils ne se méprirent point, il l'avait tirée d'une pièce de bor-

dage plus grosse que la bitte d'un câble, qui lui servit de terme de comparaison. Ils jugèrent de plus que cette pièce de bordage avait été amenée sur les côtes de l'île depuis que nous l'avions quittée au mois de janvier 1778.

Le 7 nous reçûmes de Toneoneo, ancien roi d'Atooi, une visite inattendue. Lorsqu'il eut appris que la princesse douairière était sur notre vaisseau, nous eûmes bien de la peine à le déterminer à monter à bord, non qu'il parût craindre pour sa sûreté, mais parce qu'il ne voulait pas la voir. Leur entrevue fut hargneuse, et ils se jetèrent des œillades de haine. Il demeura peu de temps parmi nous, et il nous sembla très abattu; mais nous remarquâmes avec surprise que, lors de son arrivée et lors de son départ, les femmes se prosternèrent devant lui, et que tous les naturels dont nous étions environnés lui rendirent les hommages qu'ils ont coutume de rendre aux personnes de son rang. Il est extraordinaire qu'un homme en état de guerre avec les partisans de Teavée, qui se disposait même à une seconde bataille, ait eu la hardiesse de venir seul au milieu de ses ennemis: mais il faut observer que les dissensions civiles qui sont très communes dans toutes les îles de la mer du Sud ne semblent pas entraîner beaucoup de fureur ou d'effusion de sang; que le gouverneur déposé continue de jouir de la dignité d'earée, et

qu'on lui permet de faire usage de tous les moyens pour recouvrer l'importance qu'il a perdue.

Nous appareillâmes le 8, nous gouvernâmes vers Oneeheow, et à trois heures du soir nous jetâmes l'ancre à peu près à l'endroit où nous avions mouillé en 1778. M. Bligh se porta ensuite assez avant au nord pour s'assurer qu'Oreehowa forme une île particulière, et qu'il y a un passage entre cette terre et celle d'Oneeheow : jusqu'alors nous n'avions fait que conjecturer l'existence de ce passage que nous allions bientôt quitter.

§ 6.

Description générale des îles Sandwich : leur nombre, leurs noms et leurs positions. Owhyhée : son étendue, et sa division en districts. Description de ses côtes et du pays adjacent. Indices de volcans. Montagnes de neige. Leur hauteur est déterminée. Récit d'un voyage dans l'intérieur du pays. Mowée. Tahoorowa. Morotoi. Ranai. Woahoo. Atooi. Oneeheow. Oreehowa. Tahoora. Climat, vents, courans, marées. Animaux et végétaux.

Avant de nous éloigner des îles Sandwich, il convient de faire ici une description générale de leur position, de leur histoire naturelle, et des mœurs et des usages des habitans.

Ce groupe est composé de onze îles qui s'étendent en latitude depuis 18 degrés 54 minutes, jusqu'à 22 degrés 15 minutes nord, et en longitude du 199e degré 36 minutes au 208e degré 6 mi-

204 degrés 26 minutes de longitude orientale; mais, en doublant la pointe et en rangeant de près le rivage, nous aperçûmes une vallée basse qui réunissait le cap à un autre promontoire élevé, situé au nord-ouest. Le pays s'élève peu à peu vers le centre de l'île: il est coupé par des ouvertures étroites et profondes, ou plutôt par des crevasses; il nous a paru bien cultivé et semé de nombreux villages : la montagne de neige est très escarpée, et la partie inférieure est revêtue de bois.

La côte d'Aheedoo, située au sud de Mounakaah, est d'une hauteur modérée; les derrières sont plus unis et moins remplis de ravins que les cantons qu'on voit au nord-ouest. Nous croisâmes presque un mois à la hauteur de ces deux districts, et toutes les fois que nous pûmes nous tenir à une distance convenable du rivage, nous fûmes environnés de pirogues chargées de provisions de toute espèce. Nous eûmes souvent une mer très grosse et une forte houle sur cette bande de l'île; et comme nous n'avions point de sondes, et que nous remarquions beaucoup de fonds de mauvaise tenue, nous naviguâmes constamment à deux ou trois lieues de la terre, excepté dans l'occasion dont j'ai déjà parlé.

La côte au nord-est d'Apoona, qui forme l'extrémité orientale de l'île, est basse et plate; la pente de l'intérieur est très insensible, et tout le pays est couvert de cocotiers et d'arbres à pain. Autant

que nous pûmes en juger, c'est le plus beau canton, et l'on nous dit ensuite que le roi y réside quelquefois. A l'extrémité sud-ouest, les collines s'élèvent brusquement des bords de la mer : on ne voit entre leurs pieds et les flots qu'une bordure étroite de terrains bas. Nous fûmes ici assez près de la côte, et nous trouvâmes les flancs des collines revêtus d'une belle verdure; mais la population nous y parut peu considérable. En doublant la pointe orientale de l'île, nous découvrîmes une autre montagne de neige appelée *Mouna-Roa* ou *montagne étendue*, qui continua à être fort visible tout le temps que nous longeâmes la bande sud-est : elle est aplatie à la cime et forme ce que les marins appellent un plateau. Nous vîmes toujours son sommet enseveli dans les neiges, et nous aperçûmes une fois un espace assez considérable de ses flancs qui en était revêtu; mais la plus grande partie de cette neige disparut en peu de jours.

Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de La Condamine l'a déterminée, d'après les observations faites sur les Cordillières, cette montagne doit avoir au moins seize mille vingt pieds d'élévation, c'est-à-dire qu'elle est plus haute de trois mille six cent quatre-vingts pieds que le pico de Teyde ou le pic de Ténériffe, si l'on adopte les calculs du

chevalier de Borda [1]. Les pics de Mouna-Kaah nous parurent avoir environ un demi-mille d'élévation, et comme ils étaient revêtus de neige partout, la hauteur de leurs sommets ne peut pas être de moins de dix-huit mille quatre cents pieds. Au reste, il est probable que l'élévation de ces deux montagnes est encore plus grande, car dans les îles les effets de l'air chaud de la mer doivent, à latitude égale, porter la ligne de neige à une hauteur plus grande que dans les endroits où l'atmosphère est refroidie de tous côtés par une immense étendue de neiges qui ne fondent jamais.

La côte de Kaoo présente l'aspect le plus sauvage et le plus affreux : tout ce district semble avoir été bouleversé par une convulsion terrible. Le sol est partout couvert de fraisil, et entrecoupé en bien des endroits de bandes noires, lesquelles paraissent marquer le cours d'une lave qui s'est écoulée, il n'y a pas un grand nombre de générations, de la montagne de Roa vers le rivage. Le promontoire sud ne semble offrir que des scories d'un volcan [2]. La pointe saillante est composée de rochers brisés

[1] Le Mouna-Roa, d'après M. de Humboldt, a 5,024 mètres au-dessus du niveau de la mer. M. Mathison, qui l'a visité et mesuré en 1821, lui donne 18,400 pieds, et il assigne 15 à 16,000 pieds au Mouna-Kaah.

[2] C'est près de la base du Mouna-Roa, ou à sept lieues de la mer, que se trouve le fameux volcan de Kirauéa ou Kiraouia. Le tom. VI de mon *Voyage dans les cinq parties du monde* en offre une description.

et crevassés, empilés les uns sur les autres d'une manière irrégulière, et terminés en aiguilles.

Malgré l'aspect hideux de ce canton de l'île, on y voit un grand nombre de villages, et il est certainement beaucoup plus peuplé que les montagnes verdoyantes d'Apoona. Il n'est pas difficile de rendre raison de cette singularité. Les insulaires, manquant de troupeaux, n'ont pas besoin de pâturages, et ils préfèrent d'une manière assez naturelle les terrains les plus commodes pour la pêche, ou les plus propres à la culture des ignames et des bananes. Il y a parmi ces ruines quelques districts d'un sol riche, qui sont plantés avec soin, et la mer des environs offre une assez grande variété de poissons excellens, dont nous fûmes toujours abondamment pourvus, ainsi que d'autres provisions.

Avant de parler des districts de l'ouest, il est bon de faire remarquer que toute la bande orientale d'Owhyhée, depuis l'extrémité nord jusqu'à l'extrémité sud, n'offre aucune espèce de havre ou d'abri pour les vaisseaux.

Les parties sud-ouest d'Akona sont dans le même état que le district adjacent de Kaoo; mais plus loin, au nord, le pays a été cultivé avec beaucoup de peine, et il est extrêmement peuplé.

La baie de Karakakooa, que j'ai déjà décrite, se trouve dans cette partie de l'île. On n'aperçoit le long de la côte que des scories en grosses masses,

et des fragmens de rochers noircis par le feu. Par derrière le terrain s'élève peu à peu l'espace d'environ deux milles et demi, et il semble avoir été couvert autrefois de pierres mobiles brûlées. Les naturels se sont donné la peine de les enlever, souvent jusqu'à plus de trois pieds de profondeur: c'est un grand travail, mais la fertilité du sol les en dédommage amplement. Ils cultivent ici, sur un terrain de cendres très fertiles, des patates douces et l'arbre dont ils tirent leurs étoffes. Les champs sont enfermés de murs de pierre et entremêlés de bocages de cocotiers; on trouve les arbres à pain, dont la végétation est très forte sur les terrains qui s'élèvent derrière ces plantations.

Le district de Koaara s'étend depuis la pointe la plus occidentale jusqu'à l'extrémité nord de l'île. Toute la côte qui est dans l'intervalle forme une vaste baie appelée *Toe-yah-yah*, bornée au nord par deux collines très sensibles. Le pays, aussi loin que put s'étendre notre vue, nous parut fertile et bien peuplé; le sol nous sembla de la même nature que celui de Kaoo, mais on n'y rencontre point d'eau douce.

Mowée [1] est l'île la plus considérable après celle d'Owhyhée, dont elle est aussi la plus voisine : elle se trouve huit lieues au nord-nord-ouest d'Owhyhée, et elle a 140 milles géographiques de tour. Un

[1] Ou Maui. Cette île a seize lieues de long et dix de large.

isthme bas la divise en deux péninsules circulaires: la péninsule qui est à l'est se nomme *Owhyrookoo*. Les montagnes de l'une et de l'autre s'élèvent à une très grande hauteur, puisque nous les avons vues à plus de cinquante lieues.

L'aspect du pays est très pittoresque : les collines s'élèvent presque perpendiculairement, et elles forment une multitude de pics. Leurs flancs escarpés et les crevasses profondes qu'elles contiennent sont revêtus d'arbres, parmi lesquels nous distinguâmes beaucoup d'arbres à pain : les sommets sont entièrement pelés, et d'un brun rougeâtre. Les naturels nous dirent qu'il y a un havre au sud de la pointe orientale, et ils nous assurèrent qu'il est supérieur à celui de Karakakooa: ils ajoutèrent qu'on rencontre au côté nord-ouest un second havre appelé *Keepoo-Keepoo*.

Tahoorowa est une petite île située à la hauteur de la partie sud-ouest de Mowée, dont elle est éloignée de trois lieues : elle est dénuée de bois, et le sol paraît y être sablonneux et stérile. La petite île déserte de Morrotinne gît entre Tahoorowa et Mowée.

Morotoi gît deux lieues et demie à l'ouest-nord-ouest de Mowée. La côte sud-ouest, la seule dont nous ayons approché, est très basse, mais le terrain s'élève ensuite à une hauteur considérable, et de la distance d'où nous la vîmes elle paraissait être

absolument dénuée de bois. On nous a dit qu'elle produit surtout des ignames.

Ranai gît à environ trois lieues de Mowée et de Morotoi, au sud-ouest du passage qui sépare ces deux îles. Les cantons du sud sont élevés et escarpés; mais les autres ont une position plus favorable, et ils nous parurent bien peuplés. On nous a dit qu'elle produit très peu de bananes et d'arbres à pain, mais qu'elle abonde en racines, et qu'on y recueille beaucoup d'ignames, de patates douces et de tarrow.

Wohahoo est éloignée de Morotoi d'environ sept lieues au nord-ouest. Autant que nous avons pu en juger d'après l'aspect des parties nord-est et nord-ouest (car nous n'aperçûmes point la bande méridionale) c'est sans comparaison la plus belle île du groupe. On ne trouvera nulle part des collines plus vertes, des prairies et des bois plus variés, des vallées plus fertiles et mieux cultivées.

L'île d'Atooi gît à vingt-cinq lieues, au nord-ouest de Woahoo. Le sol est rompu et escarpé au nord-est et au nord-ouest; il est plus uni au sud: la pente des collines est douce depuis le bord de la mer, et elles sont couvertes de bois jusqu'assez avant dans l'intérieur du pays. Ses productions sont les mêmes que celles des autres îles; mais les naturels soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que les habitans des terres voisines.

Dans les cantons bas, près de la baie où nous mouillâmes, des fossés profonds et réguliers coupaient ces plantations : les haies étaient d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversaient avaient une perfection qui ferait honneur à des ingénieurs européens.

Oneeheow est à cinq lieues à l'ouest d'Atooi. La bande orientale a de la hauteur, et elle s'élève brusquement du sein de la mer; mais le reste de l'île est composé de terrains bas, si j'en excepte un cap renflé et arrondi, qui se trouve à la pointe orientale. Elle produit une quantité considérable d'ignames, et de cette racine douce appelée *tee :* nous n'en tirâmes pas d'autres provisions.

Oreehoua et Tahoora sont deux petites îles situées aux environs d'Oneeheow. La première forme un seul mamelon élevé, réuni à l'extrémité septentrionale d'Oneeheow par un récif de rochers de corail. La seconde est au sud-est d'Oneeheow, et elle est déserte.

Le climat des îles Sandwich diffère peu de celui des îles d'Amérique situées par la même latitude : en tout, cependant, il est peut-être un peu plus tempéré. Le thermomètre placé à terre, dans la baie de Karakakooa, ne s'éleva jamais au-dessus de 88 degrés [1], et même il n'atteignit cette hauteur

[1] 32 degrés Fahrenheit correspondent à 0 de Réaumur; 88 degrés 25 minutes Fahrenheit égalent 25 degrés Réaumur au-dessus de 0.

qu'un jour. Son élévation moyenne à midi fut de 83 degrés : dans la baie de Wymoa, elle fut de 76 degrés, à la même époque de la journée, et en mer, de 75 degrés : à la Jamaïque, la hauteur moyenne du thermomètre à midi est d'environ 86 degrés, et en mer, de 80 degrés.

N'ayant pas été aux îles Sandwich dans les mois orageux, nous n'avons pu remarquer si elles sont sujettes aux ouragans et aux vents impétueux qu'on éprouve aux îles d'Amérique; mais comme les naturels du pays ne nous ont pas attesté ce fait d'une manière positive, et que nous n'avons aperçu aucune trace de ces convulsions de l'atmosphère, il y a lieu de croire qu'elles ressemblent à cet égard aux îles de la Société et des Amis, qui, en général, essuient peu d'ouragans.

Durant les quatre mois que nous passâmes sur les parages de ces îles, nous eûmes une quantité plus considérable de pluie qu'il n'en tombe ordinairement pendant la saison sèche aux îles d'Amérique. Nous vîmes communément les nuages se rassembler autour des sommets des collines, et verser de la pluie sous le vent; mais ces nuages se dispersent, lorsque le vent les a séparés de la terre; ils se perdent dans l'atmosphère, et ils sont remplacés par d'autres. C'est ce qui arrivait chaque jour à Owhyhée : les montagnes étaient, pour l'ordinaire, enveloppées d'un nuage; des ondées tom-

baient successivement sur les diverses parties de l'intérieur de l'île, tandis qu'on avait un beau temps et un ciel pur au bord de la mer.

Les vents soufflaient en général de l'est-sud-est au nord-est; ils se détournaient quelquefois d'un petit nombre de points au nord et au sud : mais ces derniers étaient légers, et ils duraient peu. Nous eûmes tous les jours et toutes les nuits une brise de terre et une brise de mer dans la baie de Karakakooa.

Les courans nous parurent très peu fixes; quelques fois ils portaient au vent, et d'autres fois sous le vent, sans aucune régularité. Ils ne semblent gouvernés ni par les vents ni par aucune autre cause que je puisse assigner. Leur direction était souvent au vent, et opposée à celle d'une brise fraîche.

Les marées sont très régulières : le flux et reflux sont de six heures. Le flot vient de l'est, et la mer est haute dans les pleines et les nouvelles lunes : à trois heures quarante-cinq minutes, temps apparent, sa plus grande élévation est de deux pieds sept pouces, et nous avons toujours observé qu'elle monte quatre pouces de plus, quand la lune est au-dessus de l'horizon, que lorsqu'elle est au-dessous.

Les quadrupèdes de ces îles, ainsi que de toutes les autres qu'on a découvertes dans la mer du Sud,

se réduisent à trois familles, les chiens, les cochons et les rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux de Taïti : ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long et les oreilles droites. Je n'ai aperçu de variétés que dans leurs peaux : quelques-unes offrent de longs poils grossiers, et la robe des autres est fort douce. Ils sont à peu près de la taille du chien appelé, en Angleterre, *turnspit*, et extrêmement paresseux. Il faut peut-être attribuer ce défaut à la manière dont on les traite, plutôt qu'à une disposition naturelle : en général, on les nourrit et on les laisse vivre avec les cochons, et je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul servir de camarade à l'homme. L'usage des habitans du pays, qui les mangent, les écartera toujours de la société ; et comme il n'y a dans l'île ni bêtes de proie ni gibier, il est vraisemblable que les qualités sociales du chien, sa sagacité, sa fidélité et son attachement pour son maître demeureront toujours inconnues aux naturels.

Les îles Sandwich ne paraissent pas avoir, en proportion de leur étendue, autant de chiens que celle de Taïti ; mais, d'un autre côté, on y trouve plus de cochons, et la race en est plus grosse et d'un poids plus considérable. La quantité de porcs que nous en tirâmes fut réellement extraordinaire. Nous croisâmes ou nous mouillâmes, près de quatre mois, à la hauteur de la côte, ou dans le havre

d'Owhyhée : durant cet intervalle, on servit tous les jours une portion énorme de porc frais aux deux équipages, et notre consommation fut évaluée à soixante tonneaux de cinq quintaux chacun. Nous embarquâmes soixante autres barriques, et, au milieu d'une telle abondance, on en gaspilla une quantité incroyable. La plus grande partie de ces cochons nous vint de l'île d'Owhyhée seule, et cependant nous ne nous aperçûmes pas à notre départ que cet article y fût épuisé, ou même qu'il eût diminué.

Les oiseaux des îles Sandwich égalent en beauté tous ceux que nous avons vus ailleurs durant le voyage. On y en trouve un grand nombre, mais les espèces n'en sont pas variées. Il y en a quatre qui semblent appartenir aux trochilis ou aux colibris de Linnée. Le premier est un peu plus gros que le bouvreuil; il est d'un beau noir lustré, et il a le croupion et les cuisses d'un jaune foncé : les naturels lui donnent le nom de *hoohoo*. Le second est d'un rouge écarlate très brillant; il a les ailes noires et bordées de blanc, et la queue noire : on l'appelle dans le pays *eeeeve*. Le troisième, qui semble être un individu jeune, ou une variété du précédent, est tacheté de rouge, de brun et de jaune. Le quatrième est entièrement vert : il a une teinte de jaune, et on l'appelle *akaiearooa*. Il y a une espèce de grive qui a la poitrine grise, et un petit

oiseau du genre des moucherolles : un rail qui a les ailes très courtes, et qui manque de queue : nous le nommâmes *rallus ecaudatus*. On rencontre des corbeaux, mais ils sont rares : leur couleur est d'un brun foncé, tirant sur le noir ; leur cri diffère de celui des corbeaux d'Europe. On remarque deux petits oiseaux qui sont du même genre, et très communs ; l'un est rouge : on le voit ordinairement autour des cocotiers, surtout lorsque ces arbres, dont il paraît tirer une grande partie de sa subsistance sont en fleur ; l'autre est vert : ils ont tous deux la langue longue, et garnie d'une petite frange à la pointe. Un oiseau à tête jaune, auquel nous donnâmes le nom de perroquet à cause de la structure de son bec, est aussi très commun : il n'appartient pas néanmoins à cette famille, mais il ressemble beaucoup à la *lexia flavicans*, ou au bec croisé jaune de Linnée.

Il y a de plus des chouettes et des pluviers de deux sortes, dont l'une ressemble beaucoup au pluvier sifflant d'Europe, un gros pigeon blanc, un oiseau à longue queue, qui est noir, et qui a le croupion et les plumes du dessous des ailes jaunes : celui-ci a les plumes du dessous des ailes beaucoup plus longues que ne les ont ordinairement les oiseaux, si j'en excepte les oiseaux de paradis. On y rencontre de plus la poule d'eau commune.

Les productions végétales sont à peu près les mêmes que celles des autres îles de la mer du Sud. J'ai déjà dit que nous n'avions mangé nulle part de meilleure racine de Tarrow, et que nous attribuâmes son excellente qualité à la culture sèche qu'on lui donne. Les arbres à pain n'y sont pas aussi abondans que sur les fertiles plantes de Taïti, mais ils y produisent une quantité double de fruit. En général, les arbres ont à peu près la même hauteur qu'aux îles de la Société; mais les branches sortent du tronc, beaucoup plus bas, et avec plus d'abondance. La grosseur des cannes à sucre est extraordinaire: on nous en apporta à Atooi une, qui avait onze pouces un quart de circonférence, et qui offrait quatorze pieds de tige bons à manger.

Les insulaires d'Oneeheow nous vendirent plusieurs grosses racines brunes de la forme d'une igname, et du poids de six à dix livres : le suc qu'elles donnent en abondance est très doux, et d'une saveur agréable, et nous jugeâmes qu'il peut fort bien tenir lieu de sucre. Les naturels du pays l'aiment passionnément : ils l'emploient à chacun de leurs repas, et nos gens le trouvèrent aussi très bon et très sain. Nous n'avons pu découvrir à quelle espèce de plantes appartiennent ces racines, car nous avons essayé vainement de nous en procurer des feuilles. Nos botanistes ont supposé qu'elles sont produites par une fougère.

§ 7.

Suite de la description générale des îles Sandwich. Des naturels du pays: de leur origine; de leur figure. Des pernicieux effets de l'ava. Population. Caractère et mœurs. Vêtemens et parure. Villages et maisons. Régime diététique. Occupations et amusemens. Passion des habitans de ces îles pour le jeu. Combien ils sont habiles nageurs. Leurs arts et leurs manufactures. Remarques sur leurs ouvrages de sculpture. La kipparée ou la méthode de teindre leurs étoffes. De leurs nattes, de leurs hameçons de pêche, de leurs cordages; de leur manière de faire le sel, et de leurs instrumens de guerre.

Les habitans des îles Sandwich sont certainement de la même race que ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles de la Société et des Amis, de l'île de Pâques et des Marquises, race qui occupe, sans aucun mélange, toutes les terres que l'on connaît entre le 47e degré de latitude nord et le 20e degré de latitude sud, et les 184 degrés et les 260 degrés de longitude orientale. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paraisse, est assez prouvé par l'analogie frappante qu'on remarque dans les mœurs, les usages des diverses peuplades, et la ressemblance générale de leurs traits, et il est démontré, d'une manière incontestable, par l'identité absolue des idiomes.

Les savans qui aiment ces sortes de recherches n'auront peut-être pas de peine à deviner quelle est la contrée primitive de cette nation, et par quels degrés elle s'est répandue sur un aussi grand

espace. On a déjà dit qu'elle a beaucoup d'affinité avec quelques-unes des tribus de l'Inde, qui habitent les îles des Larrons et les îles Carolines, et il est aisé de voir qu'elle a aussi la même analogie avec les Battas et les Malais; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque de ses émigrations. Elle est probablement fort ancienne, car chacune des îles est très peuplée, et les traditions des insulaires sur leur origine sont absolument fabuleuses; d'un autre côté, leur idiome en général est si peu corrompu, leurs coutumes et leurs manières se ressemblent tellement, qu'on est tenté de croire cette époque peu éloignée.

La taille des naturels des îles Sandwich est, en général, au-dessous de la moyenne : ils sont bien faits; leur démarche est gracieuse; ils courent avec agilité, et ils peuvent supporter de grandes fatigues. Les hommes cependant sont un peu inférieurs, du côté de la force et de l'activité, aux habitans des îles des Amis, et les femmes ont les membres moins délicats que celles de Taïti. Leur teint est un peu plus brun que celui des Taïtiens; leur figure n'est pas aussi belle. Un grand nombre d'individus des deux sexes ont cependant la physionomie agréable et ouverte : les femmes surtout ont de beaux yeux, de belles dents, et une douceur et une sensibilité dans le regard qui préviennent beaucoup en leur faveur. Leur chevelure

est d'un noir brunâtre. Elle n'est pas universellement lisse comme celle des sauvages de l'Amérique, ni universellement bouclée comme celle des nègres de l'Afrique : elle varie, à cet égard, ainsi que celle des Européens. Voici une particularité frappante qu'on observe sur tous les individus de cette grande nation, et je ne sache pas qu'on l'ait indiquée : les plus beaux visages offrent toujours des narines pleines, mais qui ne sont ni aplaties ni allongées, ce qui les distingue des Européens : on peut, avec quelque vraisemblance, attribuer cet effet à leur manière de saluer ; car alors ils pressent l'extrémité de leur nez contre celui de l'homme à qui ils veulent faire une politesse.

On retrouve parmi les earées des îles Sandwich la supériorité de formes qu'on observe dans toutes les autres îles. Ceux que nous vîmes étaient, sans aucune exception, parfaitement bien faits, tandis que les classes inférieures du peuple, d'une stature moins belle d'ailleurs, sont sujettes à ces variétés de taille et de figure qu'offre la populace des contrées de l'Europe. Il y a plus d'individus difformes que dans aucune des autres îles de la mer du Sud. Deux indigènes très petits arrivèrent à bord, tandis que nous croisions à la hauteur d'Owhyhée ; le premier était un vieillard de quatre pieds deux pouces, mais d'une taille bien proportionnée ; le second était une femme à peu près de la même

hauteur. Nous vîmes ensuite trois bossus et un jeune homme qui était né sans pieds et sans mains. L'habitude de loucher est de plus commune, et on nous amena un homme qu'on nous dit aveugle et qu'on nous pria de guérir.

Outre les imperfections dont je viens de parler, ils ont souvent des clous et des ulcères, ce que nous attribuâmes à la grande quantité de sel dont ils assaisonnent leurs viandes et leurs poissons. Les earées ne sont guère attaqués de ces deux maladies; mais l'usage immodéré de l'ava leur fait beaucoup de mal: ceux qui en étaient le plus affectés avaient le corps couvert d'une gale blanche, les yeux rouges et enflammés: ils étaient très maigres, leurs membres tremblaient, et ils ne pouvaient lever la tête. Cette boisson n'abrège pas la vie de tous les individus, car Terreeoboo, Kaoo et quelques autres chefs étaient très vieux; mais elle amène toujours la décrépitude de bonne heure. Heureusement son usage est un des priviléges particuliers des chefs. Le fils de Terreeoboo, âgé d'environ douze ans, se vanta souvent d'avoir obtenu le droit de boire l'ava, et il nous montra d'un air triomphant un petit espace sur ses reins qui commençait à s'écailler.

L'histoire de cette drogue pernicieuse est très singulière. Lorsque le capitaine Cook visita, pour la première fois, les îles de la Société, elle y était

peu connue : lors de son second voyage, il la trouva d'un usage fort commun à Ulietea; mais on n'en consommait pas beaucoup à Taïti. Durant son troisième voyage, il aperçut ses ravages sur cette dernière île : ils étaient si prodigieux, qu'il eut peine à reconnaître ses anciennes connaissances. Les chefs des îles des Amis en boivent constamment, mais ils y mettent tant d'eau, qu'elle ne semble pas produire de mauvais effets. On en prend aussi à Atooi, avec une grande modération, et les chefs s'y portent beaucoup mieux : ils sont d'une figure plus belle que sur aucune des îles voisines. Nous observâmes que, si l'on interrompt l'usage de cette racine, les maux qu'elle produit ne tardent pas à se dissiper. Nous déterminâmes nos bons amis Kaireekeea et le vieux Kaoo à s'en abstenir, et depuis ce moment leur santé se fortifia à un point extraordinaire.

Il paraîtra extrêmement difficile d'évaluer d'une manière probable la population de ces îles, dont la plupart des cantons ne nous sont connus que d'une manière très imparfaite; mais nous avons fait deux remarques qui diminuent beaucoup cette difficulté. D'abord l'intérieur du pays est absolument désert, en sorte que, si l'on connaît le nombre des habitans établis le long de la côte, on déterminera assez bien le nombre total. Ensuite il n'y a point de bourgade d'une étendue un peu considé-

rable, et les habitations sont répandues assez également dans de petits villages qui bordent toutes les parties des côtes. C'est d'après ces deux faits que je déterminerai, par approximation, le nombre des habitans des îles Sandwick.

La baie de Karakakooa, l'une de celles d'Owhyhée, a trois milles d'étendue, et elle contient quatre villages d'environ quatre-vingts maisons chacun, ou en tout, trois cent vingt maisons : il y a de plus un certain nombre de cabanes éparses, et l'on peut évaluer à trois cent cinquante le nombre total des maisons. Les informations multipliées que j'ai reçues sur cette matière me font croire que, en supposant six personnes par maison, je ne prendrai pas un terme moyen trop fort : d'après ce calcul, les environs de la baie contiendraient deux mille cent habitans. On peut y ajouter cinquante familles ou trois cents personnes que j'ai jugées occupées des plantations dans l'intérieur du pays : il y aura donc en tout deux mille quatre cents habitans. Si l'on compare ensuite l'étendue de terrain qu'occupent les environs de la baie de Karakakooa avec le reste des côtes, et si, dans l'application de ce calcul, on déduit le quart du produit pour les parties inhabitées, on trouvera que l'île entière contient cent cinquante mille habitans; l'application du même calcul à toutes les îles m'a donné le résultat que voici :

Owhyhée.	150,000
Mowée.	65,400
Woahoo.	60,200
Atooi.	54,000
Morotoi.	36,000
Oneeheow.	10,000
Ranai.	20,400
Oreehoua.	4,000
Total des habitans. . . .	400,000 [1].

Malgré la perte irréparable que nous ont causée le ressentiment subit et la violence des habitans des îles Sandwich, je dois dire, pour rendre justice à leur conduite générale, que leur caractère est très doux et très disposé à la bienveillance; qu'ils sont aussi éloignés de l'extrême légèreté et de l'humeur volage des Taïtiens, que de la gravité et de la réserve des naturels des îles des Amis. Ils paraissent vivre entre eux dans la plus grande intelligence, et d'une manière très amicale. Nous fûmes frappés de la tendresse et des soins extrêmes des femmes pour leurs enfans; dans ces occupations domestiques les hommes les aidaient souvent avec un empressement qui honore leur cœur.

Il faut observer toutefois que, si l'on juge de leur civilisation par les égards que leur inspirent les femmes, l'une des méthodes les plus sûres, lors-

[1] M. Balbi, dans son *Abrégé de Géographie* publié en 1833, réduit ce nombre à 130,000 habitans. Il donne au groupe entier des îles Sandwich ou Hawai une superficie de 5,100 milles carrés de 60 au degré.

qu'on veut éclaircir des questions de cette espèce, on ne la croira pas fort avancée. Non-seulement on ne permet pas aux femmes de manger avec les hommes, on leur interdit les alimens des meilleures qualités. Elles ne peuvent manger du porc, de la tortue, non plus que plusieurs sortes de poissons, et quelques espèces de bananes, et on nous dit qu'une pauvre fille avait été cruellement battue pour avoir mangé sur notre bord une de ces choses défendues. Elles paraissent vivre habituellement presque seules, et quoique nous ne les ayons jamais vues maltraitées, il était évident qu'on avait peu d'attentions pour elles.

On a parlé souvent, dans ce journal, de l'hospitalité et de l'amitié avec lesquelles nous fûmes reçus des insulaires : ils nous accueillirent presque toujours de la manière la plus aimable. Lorsque nous descendions à terre, ils se disputaient le bonheur de nous offrir les premiers présens, de nous apprêter des vivres, et de nous donner d'autres marques de respect. Les vieillards ne manquaient jamais de verser des larmes de joie : ils paraissaient très satisfaits quand ils obtenaient la permission de nous toucher, et ils ne cessaient de faire entre eux et nous des comparaisons qui annonçaient bien de l'humilité et de la modestie. Les jeunes femmes ne furent pas moins caressantes, et elles s'attachèrent à nous sans aucune réserve jusqu'au moment où

elles s'aperçurent qu'elles avaient lieu de se repentir de notre intimité. Le lecteur devinera sans peine ce que je veux dire; j'ajouterai seulement que nous essayâmes en vain de prévenir ce malheur.

Pour rendre justice à la nation en général, je dois ajouter néanmoins que toutes ces femmes si faciles étaient vraisemblablement de la dernière classe du peuple; car j'ai beaucoup de raison de croire que, excepté le petit nombre de celles dont on a cité les noms dans le cours du journal, nous ne vîmes aucune femme d'un rang distingué.

L'intelligence des habitans des îles Sandwich ne paraît à aucun égard inférieure à l'intelligence ordinaire des diverses peuplades du monde. Leurs progrès dans l'agriculture et la perfection de leurs manufactures sont certainement proportionnés à leur situation et aux avantages naturels dont ils jouissent. L'empressement avec lequel ils suivirent les travaux de notre forge, et les différentes méthodes inventées par eux avant notre départ pour donner au fer qu'ils avaient obtenu de nous les formes les plus convenables à leurs besoins, furent pour nous des indices sûrs de leur docilité et de leur industrie.

Kaneena, notre malheureux ami, avait un extrême désir de s'instruire, un bon sens merveilleux et une vivacité d'intelligence qu'on ne rencontre guère parmi des peuplades qui se trouvent dans

cette situation. Il nous fit des questions sans nombre sur nos usages et sur nos manières, sur notre roi, sur la nature de notre gouvernement, sur la population et les productions de notre pays, sur notre méthode de construire nos vaisseaux et nos maisons; il nous demanda si nous avions des guerres, avec qui et en quelles occasions, de quelle manière nous les faisions, quel était notre Dieu; enfin il nous interrogea sur beaucoup d'autres points qui annonçaient un esprit fort étendu.

Nous rencontrâmes deux fous, un homme à Owhyhée, et une femme à Oneeheow. On avait pour eux beaucoup d'attentions et d'égards, et nous jugeâmes qu'on les croyait inspirés par la Divinité, ainsi que dans la plupart des contrées de l'Orient.

Si j'en excepte la Nouvelle-Zélande, il n'est pas prouvé d'une manière positive que les naturels des îles de la mer du Sud mangent les corps de leurs ennemis; mais il est extrêmement probable que cet usage était autrefois répandu sur chacune de ces terres. Les sacrifices humains, qui paraissent une suite évidente de cette horrible coutume, y sont encore universels; et il est aisé d'expliquer pourquoi les habitans de la Nouvelle-Zélande ont conservé le repas, qui était, selon toute apparence, le dernier acte de ces affreuses cérémonies, plus long-temps que les autres peuplades de leur tribu établies dans des climats plus doux et plus fertiles.

Les habitans des îles Sandwich diffèrent de ceux des îles des Amis en ce qu'ils laissent presque tous croître leur barbe : nous en remarquâmes un très petit nombre, il est vrai, et notamment le roi, qui l'avaient coupée, et d'autres qui ne la portaient que sur la lèvre supérieure. Ils arrangent leur chevelure d'une manière aussi variée que les autres insulaires de la mer du Sud ; mais ils suivent d'ailleurs un mode qui, autant que nous avons pu en juger, leur est particulière. Ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, en laissant une ligne de la largeur de la moitié de la main qui se prolonge du haut du front jusqu'au cou : lorsque les cheveux sont épais et bouclés, cette ligne ressemble à la crête de nos anciens casques. Quelques-uns se parent d'une quantité considérable de cheveux faux qui flottent sur leurs épaules en longues boucles, tels qu'on en voit aux habitans de l'île de Horn; d'autres en font une seule touffe arrondie qu'ils nouent au sommet de la tête, et qui est à peu près de la grosseur de la tête elle-même : plusieurs en font cinq ou six touffes séparées. Ils les barbouillent avec une argile grise mêlée de coquilles réduites en poudre qu'ils conservent en boules, et qu'ils mâchent jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle quand ils veulent s'en servir. Cette composition entretient le lustre de leur chevelure, et la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les hommes et les femmes portent des colliers qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. Ils ont un ornement qui a la forme du pied d'une coupe d'environ deux pouces de long et d'un demi-pouce de large : il est de bois, de pierre ou d'ivoire, et très bien poli ; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui, au lieu de cet ornement, suspendent sur leur poitrine une petite figure humaine en os.

Les deux sexes font aussi usage de l'éventail ou du chasse-mouche. Les éventails les plus communs sont de fibres de noix de coco, flottantes et attachées à un manche uni et poli : ils y emploient aussi les plumes de la queue du coq et de l'oiseau du tropique ; mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Les insulaires les conservent avec beaucoup de soin, et ils se les transmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix inestimable.

Ils ont l'habitude de se tatouer ou de se piqueter le corps, ainsi que les autres habitans des îles de la mer du Sud. Mais on ne trouve des visages piquetés qu'à la Nouvelle-Zélande et aux îles Sandwich : les Zélandais tracent sur leur visage des volutes spirales agréables à l'œil, et les naturels

des îles Sandwich des lignes droites qui se coupent à angles droits. Les mains et les bras des femmes sont aussi piquetés d'après un joli dessin, et elles se tatouent les pointes de la langue, usage singulier dont nous n'avons pu deviner l'objet.

Ce qu'on nous a dit de ces piquetures nous porte à croire qu'ils les font souvent à la mort d'un chef, ou lorsqu'il leur arrive quelque chose de malheureux; qu'ils cherchent alors à attester leur douleur par un signe permanent; car on nous avertit fréquemment qu'une telle marque particulière avait été faite pour se rappeler la mémoire d'un tel chef, etc. On peut observer aussi que les dernières classes du peuple ont une marque piquetée qui annonce leur vassalité à l'égard des divers chefs dont elles dépendent.

Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour des reins et qu'ils appellent *maro*, forme en général l'habit des hommes : c'est le vêtement ordinaire des insulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes sont très belles, varie : elles ont communément cinq pieds de long et quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules et ils les ramènent en avant; mais ils s'en servent peu, à moins qu'ils ne se trouvent en état de guerre : comme

elles sont épaisses et lourdes, et capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée, elles semblent surtout propres à l'usage que je viens d'indiquer. En général ils ont les pieds nus, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées: ils portent alors une espèce de sandales de fibres de noix de coco tressées. Outre ce vêtement, il y en a un particulier aux chefs, qu'ils mettent les jours d'appareil : il est composé d'un manteau de plumes et d'un casque si beau et si magnifique, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillant chez aucun peuple du monde. Comme on en a déjà fait une description très exacte et très détaillée, j'ajouterai seulement que la longueur des manteaux est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, et d'autres traînent par terre. Les chefs inférieurs ont un manteau court qui ressemble aux premiers : il est fait de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique et de la frégate; il est garni d'une large bordure de petites plumes rouges et jaunes, et d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs. Le casque a une coiffe d'osier assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque, et il est clair qu'on le destine à cet usage.

Les manteaux de plumes et les casques nous ont

paru extrêmement rares; nous avons jugé qu'ils sont réservés aux insulaires du rang le plus élevé, et que les hommes seuls en font usage. Durant notre relâche à la baie de Karakakooa, nous n'en avons vu que trois fois : lorsque Terreeoboo vint faire sa première visite aux vaisseaux, lorsque le capitaine Cook fut tué (dans ce fatal moment on aperçut dans la foule des chefs revêtus de cet habit de cérémonie), et lorsque Eappo nous apporta les restes de notre commandant.

Cet habit ressemble tellement au manteau et au casque portés autrefois par les Espagnols, que nous examinâmes s'il y a lieu de croire que les habitans des îles Sandwich l'ont emprunté de cette nation. Après avoir mis en usage tous les moyens qui dépendaient de nous pour éclaircir ce point, nous découvrîmes qu'ils ne connaissent aucune peuplade étrangère, et qu'il ne reste sur ces îles aucune tradition de l'arrivée d'un vaisseau pareil aux nôtres. Au reste, la forme extraordinaire de cet habit me paraît une preuve suffisante qu'elle vient d'Europe, surtout lorsque je vois qu'elle s'écarte de la forme générale des vêtemens qu'emploient toutes les peuplades de la tribu répandue sur les terres de la mer du Sud. Nous conjecturâmes qu'un vaisseau flibustier ou espagnol avait fait naufrage aux environs de ces îles.

Le vêtement commun des femmes ressemble

beaucoup à celui des hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses, et quelquefois, durant la fraîcheur des soirées, elles se montrèrent avec de belles étoffes qui flottaient sur leurs épaules, selon l'usage des Taïtiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles : c'est une pièce de l'étoffe la plus légère et la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins, et qui tombe jusqu'à la jambe, de manière qu'elle ressemble exactement à un jupon très court. Leurs cheveux sont coupés par derrière et ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des Taïtiens et des habitans de la Nouvelle-Zélande: elles diffèrent, à cet égard, des femmes des îles des Amis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Nous vîmes à la baie de Karakakooa une femme dont les cheveux se trouvaient arrangés d'une manière singulière : ils étaient relevés par derrière et ramenés sur le front, et ensuite repliés sur eux-mêmes, de façon qu'ils formaient une espèce de petit bonnet.

Outre les colliers de coquillages dont j'ai déjà parlé, les femmes en ont d'autres d'une baie rouge, dure et luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'Inde, et un autre joli ornement appelé *eraie,* qu'elles placent communément autour de leur cou, et qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux. Il y

en a qui en portent deux à la fois, le premier au cou et le second sur la tête. C'est une espèce de palatine de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes tressées si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes et noirs. Leurs bracelets sont très variés et d'une espèce particulière.

Quelques-unes des femmes d'Atooi portaient sur leurs doigts, comme nous portons des bagues, de petites figures de bois ou d'ivoire joliment faites et représentant une tortue. Je laisse aux curieux le soin de deviner pourquoi la tortue a obtenu cette distinction particulière. On remarque de plus un ornement de coquillages disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns les autres quand on les remue. Les hommes et les femmes qui veulent danser les attachent autour du bras, de la cheville du pied, ou au-dessous du genou. Ils remplacent quelquefois les coquillages par des dents de chien, et par une baie dure et rouge qui ressemble à celle du houx.

Il me reste à parler d'un autre ornement, si toutefois je puis lui donner ce nom : c'est une espèce de masque tiré d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux et pour le nez; le dessus est chargé de petites baguettes vertes qui

de loin ressemblent à de jolies plumes ondoyantes, et des bandes étroites d'étoffe, qu'on prendrait pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Nous n'avons vu que deux fois des hommes couverts de ce masque. Les insulaires qui le portaient arrivèrent à la hanche des vaisseaux en riant et faisant des gestes de farceurs : nous jugeâmes que c'était une mascarade. Nous n'avons pu découvrir s'ils se servent de ces masques pour garantir leur tête des coups de pierre, objet auquel ils semblent plus propres, ou s'ils les emploient dans quelques-uns de leurs jeux publics, ou enfin s'ils n'en font usage que dans les mascarades.

On a déjà remarqué que les naturels des îles Sandwich se rapprochent plus des habitans de la Nouvelle-Zélande, dans leurs manières et dans leurs coutumes, que des insulaires des îles de la Société ou des îles des Amis, dont ils se trouvent moins éloignés. Ils s'en rapprochent surtout par leur manière de vivre, en petites bourgades ou villages de cent à deux cents maisons qui sont bâties les unes près des autres, sans régularité, et qui communiquent entre elles par un chemin tortueux. En général, ces habitations sont flanquées, du côté de la mer, de murs en pierres mobiles et détachées, qui vraisemblablement leur tiennent lieu de remparts : on a décrit leur forme plus haut. Leur grandeur varie de dix-huit pieds de longueur à qua-

rante-cinq, et de douze pieds de large à vingt-quatre. Il y en a de plus étendues : la longueur de celles-ci est de cinquante pieds, leur largeur de trente, et elles sont entièrement ouvertes à l'une des extrémités. On nous dit qu'elles sont destinées aux voyageurs et aux étrangers qui font peu de séjour dans l'île.

Quant à l'ameublement des cabanes, décrit fort exactement par le capitaine Cook, je me contenterai d'observer qu'on trouve à l'une des extrémités les nattes sur lesquelles ils couchent, et qu'il y a des coussins de bois ou des escabelles de nuit qui ressemblent parfaitement à ceux des Chinois. Quelques-unes des maisons les plus belles sont précédées d'une cour, environnée d'une jolie palissade et de cabanes plus petites occupées par les domestiques. Communément ils mangent et ils se reposent dans cette cour pendant la journée. Nous remarquâmes aussi sur les flancs des collines et au milieu des rochers escarpés plusieurs trous ou cavernes qui nous parurent habitées; mais, comme un ouvrage d'osier en fermait l'entrée, et que nous vîmes un rempart de pierre qui traversait l'intérieur de la seule que nous ayons visitée, je pense que ce sont des lieux de retraite, qui leur offrent un asile lorsqu'ils sont attaqués par l'ennemi.

Les classes inférieures du peuple, mangent principalement du poisson et des végétaux, et surtout

des ignames, des patates douces, du taro, des bananes, des cannes à sucre et du fruit à pain. Les insulaires d'un rang plus élevé y ajoutent de la chair de cochon et de chien, apprêtée de la même manière qu'aux îles de la Société : ils se nourrissent aussi de volailles, qui sont domestiques comme les nôtres, mais qui ne sont ni abondantes ni fort estimées. M. Cook a observé que le fruit à pain et les ignames étaient peu communs lors de notre première relâche, et qu'on en faisait cas, ainsi qu'on prise les choses rares. Il n'en fut pas de même à l'époque de notre seconde visite, et il est très probable que, ces végétaux croissant pour l'ordinaire dans l'intérieur du pays, la brièveté de notre séjour à la baie de Wymoa ne donna pas aux naturels le temps de nous en apporter. Ils salent leur poisson, et ils le conservent dans des gourdes, non, comme nous l'imaginâmes d'abord, pour se ménager des provisions dans les temps de disette, mais parce qu'ils aiment mieux les alimens salés ; car nous reconnûmes que les earées eux-mêmes avaient coutume de saler également des morceaux de cochon, et que c'était pour eux une grande friandise.

Leur cuisine est précisément de l'espèce de celle qu'on a déjà décrite en parlant des autres îles de la mer du Sud; et quoique le capitaine Cook se plaigne de l'aigreur de leurs puddings de taro, on

nous en a servi de si bons à la baie de Karakakooa, que je dois, par reconnaissance, les justifier sur ce reproche général, et déclarer que je n'en ai jamais mangé de meilleurs, même aux îles des Amis. Il faut remarquer cependant qu'ils n'avaient pas encore imaginé l'art de conserver le fruit à pain, et d'en faire, à l'exemple des habitans des îles de la Société, une pâte aigrelette appelée *mahie :* ce fut un plaisir pour nous de pouvoir leur apprendre cet utile secret, et de leur témoigner ainsi notre reconnaissance des soins hospitaliers et généreux dont ils nous avaient comblés. Ils sont extrêmement propres dans leurs repas, et nous convînmes tous que leur manière d'apprêter les nourritures animales et végétales est fort supérieure à la nôtre. Les chefs commencent toujours leurs repas par boire une liqueur tirée de la racine de poivre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes, et l'usage du porc, de la tortue et de quelques espèces de bananes leur est interdit, ainsi qu'on l'a déjà dit. Elles consentirent bien à manger avec nous du cochon, mais elles craignirent d'être vues, et nous ne pûmes les déterminer à goûter de la tortue ou des espèces de bananes qui leur sont défendues.

Il y a lieu de croire qu'ils passent leur temps d'une manière très simple et peu variée. Ils se lèvent avec le soleil, et après avoir joui de la frai-

cheur du matin, ils vont se reposer quelques heures. La construction des pirogues et des nattes occupe les earées; les femmes fabriquent les étoffes, et les toutous sont chargés surtout du soin des plantations et de la pêche. Divers amusemens remplissent leurs heures de loisir. Les jeunes garçons et les femmes aiment passionnément la danse, et les jours d'appareil ils ont des combats de lutte et de pugilat, bien inférieurs à ceux des îles des Amis, comme on l'a fait observer plus haut.

Leurs danses ressemblent beaucoup plus à celles des habitans de la Nouvelle-Zélande qu'à celles des Taïtiens ou des naturels des Amis. Elles sont précédées d'une chanson, d'un mouvement lent et grave, à laquelle toute la troupe prend part en remuant les jambes, en se frappant doucement la poitrine, avec des mouvemens et des attitudes qui ont beaucoup d'aisance et de grâce: ainsi, elles se rapprochent en tous les points de celles des îles de la Société. Lorsque ce prélude a duré dix minutes, l'air et les gestes prennent par degrés un mouvement plus vif qui augmente jusqu'à ce que les acteurs ne puissent plus en soutenir la fatigue : cette partie du spectacle se retrouve en entier à la Nouvelle-Zélande; et, dans l'une et dans l'autre de ces îles, celui qui s'agite le plus et le plus long-temps est réputé le meilleur danseur. Il faut observer, néanmoins, que les femmes seules figurent cette danse;

que la danse des hommes est à peu près celle des petits groupes d'acteurs que nous vîmes aux îles des Amis, et qu'on l'appellerait peut-être d'une manière plus convenable un accompagnement de la musique, formé de mouvemens du corps qui s'accordent avec les notes d'une façon agréable; mais, comme nous fûmes spectateurs de plusieurs combats à coups de poing, pareils à ceux qu'on exécute aux îles des Amis, il est probable qu'ils ont aussi leurs grandes danses, exécutées par une multitude de personnes des deux sexes.

Leur musique instrumentale est aussi plus grossière, car, si j'en excepte des tambours de diverses grandeurs, ils n'ont ni flûtes, ni chalumeaux, ni instrumens d'aucune espèce. Mais les airs qu'ils chantent en parties [1], et qu'ils accompagnent d'un mouvement doux des bras, de la même manière que les naturels des îles des Amis, sont d'un effet agréable.

Les naturels de ces îles jouent beaucoup. Ils ont

[1] Des personnes très versées dans la musique doutent beaucoup que les naturels des îles Sandwich chantent en parties. Le capitaine Burney et M. Philipps, capitaine des troupes de la marine, l'un et l'autre bons musiciens, croient que ces insulaires chantaient en parties, c'est-à-dire que plusieurs d'entre eux chantaient ensemble sur différens tons qui formaient une harmonie agréable. Les naturels des îles des Amis étudiaient aussi leur rôle avant de le jouer en public, et ils savaient que les tons différens sont utiles à l'harmonie. Ils répétaient leurs compositions en particulier, et ils rejetaient les mauvaises voix avant de se donner en

un jeu qui ressemble singulièrement à notre jeu de dames; mais, si l'on peut en juger d'après le nombre des cases, il est bien plus compliqué. Le damier a environ deux pieds de longueur, et il est divisé en deux cent trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes : ils emploient de petits cailloux blancs et noirs qu'ils font marcher d'une case à l'autre.

Ils ont un autre jeu qui consiste à cacher une pierre sous un grand morceau d'étoffe que l'un d'eux chiffonne, de manière qu'il est très difficile de distinguer où se trouve la pierre. L'adversaire frappe avec un bâton la partie de l'étoffe où il la suppose, et comme il y a beaucoup à parier qu'il ne rencontrera pas juste, on fait contre lui des gageures, dont la proportion varie selon l'opinion qu'on se forme de l'habileté des joueurs.

Les jeunes garçons et les filles aiment extrêmement les courses, et les spectateurs parient pour ou contre les coureurs. J'ai vu un homme qui se déchirait les cheveux, et qui se frappait la poitrine,

spectacle à ceux qu'ils supposaient juges de leurs talens en musique. Dans leurs concerts réguliers chaque homme avait un bambou dont il frappait la terre : ces bambous étaient de différentes longueur, et rendaient des tons différens. Chacun des acteurs, aidé par le son de cet instrument, répétait le ton de son bambou, en y adaptant des paroles, ou en le faisant à son gré bref ou long. De cette manière ils chantaient en chœur, et non-seulement à l'octave l'un de l'autre, selon la nature de leurs voix, mais en formant des accords qui ne déplaisaient point à l'oreille.

parce qu'il avait perdu à l'une de ces courses trois haches qu'il venait de nous acheter, et qu'il avait payées avec la moitié de ses richesses.

Nous n'avions rencontré nulle part d'aussi habiles nageurs que les hommes et les femmes de ces îles : ce n'est pas seulement par nécessité qu'ils s'adonnent à cet exercice, il leur offre un divertissement dont ils sont passionnés. Nous les avons vus à la baie de Karakakooa s'y livrer d'une manière qui nous parut très dangereuse et fort extraordinaire, et qui mérite une description particulière.

Le ressac qui bat la côte autour de la baie se prolonge à environ cent cinquante verges du rivage; les vagues renfermées dans cet espace, s'accumulant par le peu de profondeur de la mer, se brisent contre la grève avec une violence prodigieuse. Lorsque, par un temps orageux ou par une très grosse houle, l'impétuosité du ressac est parvenue au dernier degré, ils profitent du moment pour goûter les plaisirs de ce jeu, dont voici les détails.

Vingt ou trente hommes prennent chacun une longue planche étroite, arrondie aux extrémités, et ils partent ensemble de la côte. Ils plongent pardessous la première vague qu'ils rencontrent : se laissant ensuite rouler par cette vague, ils reparaissent au-delà, et ils se hâtent de nager, afin de se porter plus avant dans la haute mer. Ils plon-

gent par-dessous la seconde vague qui arrive, et ils tournoient avec elle, ainsi qu'avec la première. La grande difficulté consiste à saisir l'instant favorable pour plonger dessous; car s'ils le laissent échapper, ils sont pris par le ressac, et rejetés en arrière d'une façon violente, et dans ce cas ils ont besoin de toute leur adresse pour n'être pas écrasés contre les rochers.

Quand, après ces efforts multipliés, ils sont parvenus au-delà du ressac, ils trouvent la mer plus tranquille: ils se placent enfin sur leur planche, et ils se disposent à regagner le rivage. Le ressac étant composé de vagues, dont la troisième, toujours beaucoup plus grosse que les deux premières, s'avance plus loin que les deux autres, qui se brisent dans l'espace intermédiaire, leur premier objet est de se placer au sommet de celle-ci, qui les pousse vers la grève avec une rapidité étonnante. S'il leur arrive de se placer maladroitement sur les lames plus petites qui se brisent avant d'atteindre la terre, ou s'ils ne peuvent maintenir au sommet de la vague sur laquelle ils se trouvent leur planche dans une position convenable, ils sont exposés à la fureur de la vague qui suit, et pour l'éviter ils sont réduits à plonger de nouveau, et à regagner l'endroit d'où ils sont partis. Ceux qui parviennent à atteindre la côte ont encore à affronter un dernier péril, le plus grand de tous. Le rivage étant

défendu par une chaîne de rochers qui offrent çà et là une petite ouverture, il faut qu'ils fassent passer leur planche par une de ces ouvertures, ou s'ils n'en viennent pas à bout, il faut qu'ils la quittent avant de gagner les rochers, et que, replongeant sous la vague, ils retournent sur leurs pas, afin de mieux prendre leurs dimensions. Cette maladresse entraîne une sorte de honte; elle entraîne de plus la perte de la planche que j'ai vue souvent, non sans frayeur, mise en pièces au moment où l'insulaire la quittait. Leur hardiesse et leur dextérité, dans ces manœuvres difficiles et dangereuses, nous étonnèrent extrêmement, et il faut presque en avoir été témoin pour y croire [1].

Un accident qui se passa sous nos yeux prouve qu'ils sont familiarisés de bonne heure avec ces sortes de dangers, qu'ils ne leur inspirent plus de frayeur et qu'ils les affrontent sans aucune peine. Une pirogue qui portait une femme et sa petite famille chavira: l'un des enfans qui, je crois, n'avait pas plus de quatre ans, parut enchanté; il nagea d'un air joyeux: il fit cent passes autour de l'embarcation, jusqu'au moment où on la releva.

Outre les amusemens que j'ai déjà décrits, les petits enfans en ont un qui les occupe beaucoup et qui n'annonce pas peu de dextérité. Ils prennent un bâton court, garni d'une cheville épointée

[1] A Taïti on s'amuse à peu près d'une manière analogue.

aux deux bouts, qui le traverse à une des extrémités et qui déborde de chaque côté à peu près d'un pouce : ils jettent en l'air une boule de feuilles vertes assujetties par des fils, et ils la saisissent avec la pointe de la cheville; ils la rejettent tout de suite en donnant un soubresaut à la cheville, et après avoir fait tourner leur bâton, ils la rattrapent avec l'autre bout de la cheville : de cette manière, ils la ressaisissent tour à tour par les deux bouts pendant un temps considérable, et sans jamais la manquer. Ils ne montrent pas moins d'adresse dans un second jeu de la même espèce : ils jettent en l'air un certain nombre de boules dont je viens de parler, et ils les ressaisissent successivement : nous avons vu une multitude de petits enfans s'exercer ainsi avec cinq boules à la fois. Les jeunes gens des îles des Amis connaissent ce jeu.

Les méthodes de culture et de navigation que suivent les habitans des différentes îles de la mer du Sud se ressemblent beaucoup, et il me reste peu de chose à dire sur cette matière. Le capitaine Cook a déjà décrit les pirogues que nous vîmes à Atooi. Les embarcations des autres îles de ce groupe sont précisément les mêmes : la plus grande que nous ayons aperçue était double et elle appartenait à Terreoboo : elle avait soixante-dix pieds de longueur, trois et demi de profondeur et douze de large, et elle était composée de deux arbres.

On a déjà parlé de leurs progrès dans la sculpture, la peinture des étoffes et la fabrique des nattes. Les jattes dans lesquelles les chefs boivent l'ava sont les ouvrages du premier genre, les plus curieux que nous ayons vus durant notre seconde relâche : leur diamètre est communément de huit ou dix pouces. Elles sont parfaitement rondes et très bien polies ; trois et quelquefois quatre petites figures humaines, qui ont différentes attitudes, les supportent. Il y en a qui reposent sur les mains des figures étendues au-dessus de la tête ; d'autres posent sur la tête et les mains, et d'autres sont appuyés sur les épaules. On m'a dit que la proportion de ces figures est très exacte, qu'elles sont très finies, et même que l'effort des muscles y est bien marqué.

Ils tirent leurs étoffes de la même matière, et ils les manufacturent de la même façon qu'aux îles de la Société. Celle qu'ils veulent peindre est d'un tissu épais et fort : elle est composée de plusieurs doubles réunis l'un à l'autre au moyen du battoir. Ils la découpent dans sa longueur, de manière à lui laisser une largeur qui est ordinairement de deux ou trois pieds, et ils y appliquent leur peinture, dont ils varient les formes, avec une précision et une régularité de dessein qui annoncent beaucoup de goût et d'imagination. Ils prolongent les modèles les plus compliqués, d'une manière

très exacte, et cela est d'autant plus surprenant, qu'ils n'ont point d'empreintes, qu'ils prennent toutes les mesures à l'œil, et qu'ils n'ont d'autre pinceau qu'un morceau de bambou : la main qui applique la peinture est soutenue par un autre morceau de bambou, selon l'usage de nos peintres. Les baies et les substances végétales qu'ont indiquées nos premiers voyages, en parlant des arts des Taïtiens, fournissent les couleurs.

Les détails relatifs à la peinture sont du département des femmes, et on les appelle *kipparée*. Il faut remarquer qu'ils donnèrent toujours le même nom à notre écriture. Les jeunes femmes nous ôtèrent souvent la plume des mains, et elles nous montrèrent qu'elles savaient s'en servir aussi bien que nous : elles nous disaient en même temps que nos plumes étaient inférieures aux leurs. Elles regardent une feuille de papier chargée d'écriture comme une pièce d'étoffe peinte à notre mode, et nous eûmes des peines infinies à leur faire comprendre que nos figures tracées sur le papier ont une signification que les leurs n'ont pas.

Leurs nattes sont de feuilles de pandanus, et elles offrent, ainsi que leurs étoffes, de jolis dessins et diverses couleurs. Le fond de quelques-unes est vert-pâle, semé de carrés ou de rhomboïdes rouges ; d'autres sont couleur de paille, tachetées de vert : il y en a qui présentent de jolies rayures

en lignes droites ou ondoyantes, rouges et brunes. On ne trouve certainement nulle part des nattes aussi fortes, aussi fines ou aussi belles.

Leurs hameçons de pêche sont de nacre, d'os ou de bois : de petits os ou l'écaille de tortue en composent la pointe et les barbes. Leur grandeur et leur forme varient; mais les plus communs ont à peu près deux ou trois pouces de longueur, et ils ressemblent à un petit poisson : une touffe de plumes attachée à la tête ou à la queue tient lieu d'amorce. Ceux dont ils se servent pour prendre les requins sont très grands, car leur longueur est en général de six ou huit pouces. Leur force et leur beauté ont de quoi surprendre, quand on songe à la matière dont on les tire, et en effet, nous avons reconnu, en les essayant, qu'ils sont fort supérieurs aux nôtres.

Leurs lignes de pêche, les cordes avec lesquelles ils font des filets et d'autres ouvrages, ont différens degrés de finesse : ils les tirent de l'écorce du touta ou de l'arbre étoffe, qu'ils tordent d'une manière égale et jolie dans les points, ainsi que nous tordons nos fils, et ils peuvent ainsi les rendre aussi longues qu'il leur plaît. Ils ont une espèce de petite corde plus fine encore, qu'ils tirent de l'écorce d'un petit arbrisseau appelé *aréemah* : ils font les plus belles avec des cheveux; mais ils ne se servent de ces dernières que dans les choses

d'ornement. Ils fabriquent en outre, avec l'enveloppe fibreuse de la noix de coco, des cordages plus gros, qu'ils consomment sur leurs pirogues. Nous achetâmes quelques-uns de ceux-ci pour notre usage, et nous les trouvâmes très bons pour de petites manœuvres courantes. Ils fabriquent de plus une autre espèce de cordage qui est plat et extrêmement fort : ils l'emploient surtout à attacher la toiture de leurs maisons et ce qu'ils veulent serrer d'une manière solide. Cette dernière n'est pas cordonnée comme les premières espèces : ce sont les parties fibreuses de l'enveloppe de la noix de coco, tressées avec les doigts, selon la méthode que suivent nos matelots pour travailler les pointes des garcettes de ris.

Ils se servent beaucoup de leurs gourdes, qui sont d'une grandeur si prodigieuse, que quelques unes contiennent de dix à douze gallons [1], et afin de les rendre plus propres à l'usage qu'ils en veulent faire, ils leur donnent différentes formes : pour cela, ils les enveloppent de bandages, tandis qu'elles sont encore sur pied. Ainsi ils leur donnent la forme oblongue et cylindrique, parce qu'elles renferment plus aisément leur équipage de pêche. D'autres ont la forme d'un plat : celles-ci contiennent leur sel, leurs provisions salées, leurs puddings, leurs végétaux, etc. Ces deux espèces ont

[1] Le gallon anglais contient environ quatre litres et demi.

de jolis couvercles qui ferment bien exactement et qui sont de la même matière ; d'autres ont précisément la forme d'une bouteille qui a un long cou; ils y gardent leur eau. Au moyen d'un fer chaud, ils en altèrent la surface, de façon qu'on les croirait peintes, et qu'ils semblent y avoir tracé des dessins élégans et agréables.

Parmi les arts des habitans des îles Sandwich, il ne faut pas oublier celui de faire du sel : ce sel est très bon, et nous nous en fournîmes abondamment durant notre relâche. Leurs salines sont des carrés, en général, de six ou huit pieds de longueur et de largeur, creusés en terre sur une profondeur d'environ huit pouces, et revêtus d'argile. On les établit sur une couche de pierre, près de la laisse de la mer haute ; on y conduit l'eau salée par de petits fossés qui en sont remplis, et le soleil opère promptement l'évaporation. Le sel que nous achetâmes à Atooi et à Oneeheow, lors de notre premier séjour, était brun et sale ; mais celui que nous nous procurâmes ensuite à la baie de Karakakooa était blanc, d'une excellente qualité, et nous y en trouvâmes une quantité considérable. Outre la portion que nous employâmes à la salaison du porc, nous en remplîmes toutes nos barriques, et *la Résolution* seule en embarqua seize poinçons.

Des piques, des dagues appelées *pahooas*, des massues et des frondes forment leurs instrumens

de guerre. Les piques sont d'un bois dur et solide qui ressemble beaucoup au bois d'acajou, et il y en a de deux espèces. Les premières ont de six à huit pieds de longueur : elles sont bien polies, et leur épaisseur augmente peu à peu depuis l'extrémité jusqu'à environ un demi-pied de la flèche, laquelle se termine brusquement en pointe et se trouve garnie de cinq ou six rangs de barbes. Il n'est pas hors de vraisemblance qu'ils s'en servent quelquefois comme d'une javeline. Les secondes qui, en général, composaient l'armure des guerriers d'Owhyhée et d'Atooi, ont douze ou quinze pieds de longueur, et, au lieu d'être barbelées, elles se terminent, vers la pointe, de la même manière que leurs dagues.

La dague, ou le pahooa, est d'un bois noir et lourd qui ressemble à l'ébène. Sa longueur est d'un à deux pieds : le manche est traversé d'un cordon par lequel les naturels la suspendent à leur bras.

Les massues sont indifféremment de plusieurs sortes de bois; le travail en est grossier, et il y en a de diverses formes et de diverses grosseurs.

Les frondes n'ont rien de particulier; et si l'on ne plaçait pas la pierre sur un morceau de natte, au lieu de la placer sur un morceau de cuir, elles ne diffèreraient point du tout de nos frondes ordinaires.

§ 8.

Suite de la description générale des îles Sandwich. Gouvernement. Le peuple est divisé en trois classes. Autorité de l'earée. tabou. Pouvoir des chefs. État des classes inférieures. Châtiment des crimes. Religion. Société de prêtres. L'Orono. Les idoles du pays. Airs que chantent les chefs avant de boire l'ava. Sacrifices humains. Ces insulaires s'arrachent les dents de devant. Idées sur une vie à venir. Mariages. Trait remarquable de jalousie. Rites funéraires.

Il est évident que les naturels de ces îles sont divisés en trois classes. Les earées, ou les chefs de chaque district, forment la première : l'un d'eux est supérieur aux autres, et on l'appelle à Owhyhée, *earée-tabou* et *earée-moée :* le premier de ces noms annonce son autorité absolue, et le second indique que tout le monde est obligé de se prosterner devant lui, ou selon la signification de ce terme, de se coucher pour dormir en sa présence. La seconde classe est composée de ceux qui paraissent avoir des propriétés sans aucun pouvoir. Les toutous, ou les domestiques qui n'ont ni rang ni propriété, forment la troisième.

Si je voulais établir un système sur la subordination de ces classes entre elles, je m'écarterais de la stricte véracité qui, dans les ouvrages de cette nature, est plus satisfaisante que les conjectures les plus ingénieuses. Je me contenterai donc

de rapporter les faits dont nous avons été les témoins, et d'indiquer les détails sur lesquels je crois qu'on peut compter. Je laisserai ensuite au lecteur le soin de se former une idée de la nature du gouvernement des îles Sandwich.

La manière dont Terreeoboo, ou l'earée-tabou d'Owhyhée, fut reçu à Karakakooa lors de sa première arrivée, nous annonça clairement qu'il était revêtu d'un grand pouvoir et d'une grande dignité. Nous vîmes que tous les naturels se prosternaient à l'entrée de leurs maisons : deux jours auparavant les pirogues avaient été tabouées, c'est-à-dire qu'on leur avait défendu de sortir, et cette défense subsista jusqu'au moment où elle fut levée par le prince. Il revenait de Mowée, dont il réclamait la possession en faveur de son fils Teewarro, qui avait épousé la fille unique du dernier roi de cette île, et il faisait pour cela la guerre à Tahée-Terrée, frère du monarque défunt. La plupart de ses guerriers l'avaient suivi dans cette expédition; mais nous ne pûmes savoir si leur service avait été volontaire, ou une sorte de vassalité qu'entraînent le rang et les propriétés dont ils jouissent.

D'après ce que j'ai dit de Kaoo, il est démontré qu'il lève des tributs sur les chefs inférieurs.

J'ai déjà remarqué que Terreeoboo, qui donne des ordres à Owhyhée, et Perreeorannée qui commande à Woahou, sont les deux chefs les plus

puissans de ces îles. Les autres îles plus petites sont soumises à l'un des deux. Terreeoboo réclamait, au nom de Teewarro son fils et son héritier présomptif, Mowée et ses dépendances, ainsi que je viens de le dire; Atooi et Oneeheow étaient gouvernés par les petits-fils de Perreeorannée.

D'après quelques détails historiques recueillis sur la généalogie des rois d'Owhyhée et de Mowée, il paraît incontestable que le gouvernement est héréditaire : il y a apparence aussi que les titres inférieurs et les propriétés particulières se transmettent de la même manière.

Le pouvoir des earées sur les classes inférieures nous a paru très absolu. Des faits que j'ai déjà racontés nous démontrèrent cette vérité presque tous les jours de notre relâche. Le peuple, d'un autre côté, a pour eux la soumission la plus entière, et cet état d'esclavage contribue d'une manière sensible à dégrader l'esprit et le corps des sujets. Il faut remarquer néanmoins que les chefs ne se rendirent jamais devant nous coupables de cruauté, d'injustice, ou même d'insolence à l'égard de leurs vassaux, mais qu'ils exercent leur autorité les uns sur les autres de la manière la plus arrogante et la plus oppressive [1]. J'en citerai deux exemples.

[1] Les chefs sont maintenant habillés à l'européenne, ainsi que leurs femmes. Les hommes du peuple vont entièrement nus, à l'exception d'une espèce de ceinture dont une portion leur passe

Un chef subalterne avait accueilli avec beaucoup de politesse le master de notre vaisseau, qui était allé examiner la baie de Karakakooa la veille de l'arrivée de *la Résolution;* voulant lui témoigner de la reconnaissance, je le conduisis à bord quelque temps après, et je le présentai au capitaine Cook, qui l'invita à dîner avec nous. Pareea entra tandis que nous étions à table : sa physionomie annonça combien il était indigné de le voir dans une position si honorable; il le prit à l'instant même par les cheveux, et il allait le traîner hors de la chambre : notre commandant interposa son autorité; et après beaucoup d'altercation, tout ce que nous pûmes obtenir, sans en venir à une véritable querelle avec Pareea, fut que notre convive demeurerait dans la chambre, qu'il s'y assiérait par terre, et que Pareea le remplacerait à table. Pareea ne tarda pas à être traité aussi durement : lorsque Terreeoboo arriva pour la première fois à bord de *la Résolution,* Maiha-Maiha, qui l'accompagnait, trouvant Pareea sur le tillac, le chassa de la façon la plus ignominieuse : nous étions sûrs néanmoins que Pareea était un personnage important.

J'ignore jusqu'à quel point la propriété des classes

entre les cuisses, et qu'ils appellent *maro.* Ces hommes du peuple ont encore, de même que les habitans des îles Marquises, l'usage de se nouer le bout du prépuce avec un morceau de jonc, quand ils n'ont pas leur maro. (*Nouv. Ann. des Voyages,* 1831, t. IV.)

inférieures de la peuplade est à l'abri de la rapacité et du despotisme des grands chefs : au reste, elle semble avoir peu de chose à craindre des voleurs particuliers, car ils laissent sans gardes et sans montrer aucune crainte non-seulement les plantations qui sont dispersées dans toute l'étendue du pays, mais leurs maisons, leurs cochons et leurs étoffes. J'ai déjà dit que des murailles séparent leurs champs cultivés, et qu'ils placent dans les bois de petits pavillons blancs partout où croissent des bananes sauvages; que ces petits pavillons servent de limites et de lignes de démarcation, ainsi que les touffes de feuilles au milieu des campagnes de Taïti. Si ces faits ne sont pas des preuves, on peut du moins les regarder comme de fortes présomptions que le pouvoir des chefs n'est point arbitraire en ce qui regarde les propriétés; qu'il est assez circonscrit et assez déterminé pour engager les classes inférieures à cultiver le sol, et à occuper des portions de terrain séparées les unes des autres.

Nous n'avons pu recueillir que des détails imparfaits et peu étendus sur l'administration de la justice. Lorsque quelques individus des dernières classes du peuple ont des querelles entre eux, on renvoie la dispute par devant un des chefs, qui est vraisemblablement le chef du district, ou la personne dont ils dépendent. Quand l'un des chefs

inférieurs a donné un sujet de plainte à un chef d'un rang plus élevé, les premières impressions que reçoit le dernier paraissent être la mesure du châtiment du coupable : si celui-ci a le bonheur d'échapper aux premiers transports de la colère de son supérieur, il trouve le moyen, par l'entremise d'un tiers, de composer pour son crime, en donnant une partie de ses biens et de ses effets. Nous ne savons rien autre chose sur ce point.

La religion des îles Sandwich ressemble beaucoup à celle des îles de la Société et des îles des Amis. Les moraïs, les whattas, les idoles, les sacrifices et les hymnes sacrés, sont les mêmes dans les trois groupes, et il paraît clair que les trois tribus ont tiré leurs notions religieuses de la même source. Les cérémonies des îles Sandwich sont, il est vrai, plus longues et plus multipliées, et quoiqu'il se trouve, dans chacune des terres de la mer du Sud, une certaine classe d'hommes chargée des rites religieux, nous n'avions jamais rencontré de sociétés réunies de prêtres, lorsque nous découvrîmes les cloîtres de Kakooa dans la baie de Karakakooa. Le chef de cet ordre s'appelait *Orono*, dénomination qui nous parut signifier quelque chose de très sacré, et qui entraînait pour la personne d'Omeeah des hommages qui allaient presque jusqu'à l'adoration. Il est vraisemblable que certaines familles jouissent seules du privilége

d'entrer dans le sacerdoce, ou du moins de celui d'en exercer les principales fonctions. Omeeah était fils de Kaoo et oncle de Kaireekeea : ce dernier présidait, en l'absence de son grand-père, à toutes les cérémonies religieuses du moraï. Nous remarquâmes aussi qu'on ne laissait jamais paraître le fils unique d'Omeeah, enfant d'environ cinq ans, sans l'environner d'une suite nombreuse, et sans lui prodiguer des soins tels que nous n'en avions jamais vu de pareils. Il nous sembla qu'on mettait un prix extrême à la conservation de ses jours, et qu'il devait succéder à la dignité de son père.

J'ai déjà dit qu'on accorda au capitaine Cook le titre d'Orono, et tous les hommages qu'il entraîne : il est sûr d'ailleurs qu'ils nous regardaient en général comme des individus d'une race supérieure à la leur, et ils répétèrent souvent que le grand catooa réside dans notre pays. Il donnent le nom de *Koonooraekaiée* à la petite figure dont j'ai parlé comme de l'idole favorite du moraï de la baie de Karakakooa ; ils nous firent observer que c'était le dieu de Terreeoboo, et qu'il résidait aussi parmi nous.

Les moraïs, l'intérieur et le dehors des maisons offrent une variété infinie de ces figures, auxquelles ils donnent différens noms : mais nous nous aperçûmes bientôt qu'ils en faisaient peu de cas,

car ils en parlaient avec mépris, et ils voulaient les échanger contre des bagatelles. Au reste, il y en avait toujours une qui était en faveur, et à laquelle ils prodiguaient leurs hommages. Tant que durait cette préférence, ils la paraient avec une étoffe rouge ; ils battaient du tambour, et ils chantaient des hymnes devant elle; ils déposaient à ses pieds des touffes de plumes rouges, et des végétaux de différentes espèces; ils laissaient pourir un petit cochon ou un chien sur le whatta qui se trouvait aux environs.

Quelques-uns de nos messieurs, qui descendirent au fond d'une baie située au sud de celle de Karakakooa, furent conduits dans une grande maison, où ils trouvèrent une figure humaine noire qui était appuyée sur les doigts de ses mains et de ses pieds; elle avait la tête penchée en arrière, les membres bien proportionnés, et chacune de ses parties bien polie. Les insulaires lui donnaient le nom de *maee :* elle était environnée de treize autres d'une forme grossière et contournée, qui représentaient les catooas de plusieurs chefs morts, dont les insulaires nous indiquèrent les noms. Il y avait en cet endroit beaucoup de whattas, garnis de restes d'offrandes. Ils remplissent aussi leurs maisons d'une multitude d'idoles burlesques et de quelques-unes obscènes, qui ressemblent aux priapes des anciens.

On a remarqué, dans les premiers voyages, que

les habitans des îles de la Société et des Amis adorent plusieurs oiseaux. Je suis porté à croire que le même usage est établi ici, et que les corbeaux sont au nombre de ces oiseaux révérés, car j'en ai vu au village de Kakooa, qu'on me dit être des eatooas : je voulus les acheter; et non-seulement les naturels refusèrent tout ce que je leur en offris, mais ils m'avertirent de ne pas leur faire de mal.

On peut compter parmi les cérémonies religieuses les prières et les offrandes que font les prêtres avant de manger. Tandis qu'on prépare l'ava, boisson qui précède toujours les repas, la personne la plus qualifiée entonne une espèce d'hymne, et un, deux ou trois hommes de la compagnie chantent en chœur, tandis que le reste remue le corps et frappe des mains en mesure avec la voix des chanteurs. Lorsque l'ava est prêt, on en donne à tous ceux qui n'ont pas chanté : ils tiennent des coupes remplies de cette liqueur, jusqu'à ce que chacun soit servi; ils déclament ensuite, en chœur et à haute voix, une phrase de chant, et ils boivent. Ceux qui ont chanté l'hymne sont servis ensuite, et ils boivent en observant les mêmes cérémonies. S'il se trouve à l'assemblée quelqu'un d'un rang très-élevé, on lui présente la dernière coupe; et il boit quand il a chanté quelque temps seul, quand la troupe lui a répondu et

qu'il a versé par terre des gouttes d'ava. On découpe alors un morceau quelconque de la viande qui est apprêtée, et, après l'avoir déposé avec des végétaux aux pieds de l'image de l'eatooa, et après avoir chanté une hymne, le repas commence. Les chefs pratiquent une cérémonie à peu près pareille lorsqu'ils boivent l'ava dans les intervalles de leur repas.

Selon le témoignage des naturels du pays eux-mêmes, les sacrifices humains sont plus communs ici que sur aucune des îles où nous avons abordé. Non-seulement ils recourent à ces abominables moyens au commencement d'une guerre, avant de livrer de grandes batailles et de former des entreprises importantes, mais la mort d'un chef un peu distingué entraîne le sacrifice d'un toutou ou de plusieurs, selon la dignité du chef, et l'on nous apprit qu'on immolerait dix hommes lorsque Terreeoboo rendrait le dernier soupir. Si quelque chose peut diminuer l'horreur de cet usage, c'est que les malheureuses victimes ne connaissent en aucune manière le sort qui les attend. On attaque à coups de massue, partout où on les rencontre, les infortunés qu'on a choisis, et on les apporte morts à l'endroit où doit se passer la cérémonie. Le lecteur se souvient des crânes des captifs sacrifiés à la mort de l'un des grands chefs, que nous trouvâmes sur la balustrade établie autour du sommet

du moraï de Kakooa. Nous acquîmes de nouvelles lumières sur ce sujet au village de Kowrowa : ayant demandé à quoi servait une petite portion de terrain enfermée par un mur de pierre, l'un des insulaires nous répondit que c'était l'*hereeere*, ou le cimetière d'un chef; et, en nous montrant l'un des angles, il ajouta : « C'est ici que sont enterrés le « *tangata* et la *wahene-taboe*, » c'est-à-dire l'homme et la femme sacrifiés à ses funérailles.

Ils s'arrachent quelques-unes des dents du devant de la bouche, et l'on peut attribuer cet usage à la même cause. Nous rencontrâmes à peine un individu des dernières classes, et nous vîmes très peu de chefs qui n'eussent pas perdu une ou plusieurs de ces dents : nous comprîmes toujours que cette punition volontaire n'est pas, comme l'amputation de l'une des jointures des doigts aux îles des Amis, la suite d'un chagrin violent, occasioné par la mort des personnes qui leur sont chères, mais un sacrifice propitiatoire, offert à l'eatooa, afin d'écarter les dangers et les malheurs dont ils peuvent être menacés.

Leurs idées sur une vie future nous sont bien peu connues : lorsque nous leur demandâmes où vont les morts, ils nous répondirent constamment que le souffle, qu'ils regardent comme l'âme, ou la partie immortelle de l'homme, retourne auprès de l'eatooa. Nous multipliâmes nos questions sur

cette matière, et ils semblèrent nous décrire un lieu particulier où ils supposent la demeure des *morts*; mais nous n'avons pas découvert s'ils y espèrent des récompenses, ou s'ils y craignent des châtimens [1].

J'ai promis au lecteur une explication détaillée du mot *tabou*, et je vais dire ici ce que nous avons remarqué touchant son application et ses effets. Ayant demandé pourquoi la communication entre les naturels et nous était défendue la veille de l'arrivée de Terreeoboo, on nous répondit que la baie était tabouée. Le même interdit eut lieu, d'après notre sollicitation, le jour où nous procédâmes aux funérailles de M. Cook. Dans ces deux occasions, les naturels se soumirent à la défense, de la manière la plus complète et la plus scrupuleuse; mais j'ignore si ce fut par des principes religieux, ou uniquement par respect pour l'autorité civile de leurs chefs. Lorsque les environs de nos observatoires, et l'endroit où se trouvaient nos mâts, eurent été taboués par les petites baguettes dont on les entoura, les naturels s'en tinrent éloignés avec le même soin : quoique cette espèce de consécration eût été faite par les prêtres, ils venaient

[1] Au surplus le christianisme commence à s'introduire aux îles Sandwich comme à Taïti. Les missionnaires anglo-américains y comptaient déjà en 1826 plusieurs milliers de prosélytes. Environ deux cents Européens établis parmi ces insulaires y ont fait connaître les arts les plus indispensables à l'état social.

dans l'espace interdit quand nous les y invitions; ils semblaient donc ne pas être arrêtés par des principes religieux, et il y a lieu de croire que la crainte seule de nous déplaire déterminait leur obéissance. Nous engageâmes vainement les femmes à venir près de nous : il est vraisemblable qu'elles résistèrent à nos sollicitations à cause du morai voisin, dont il leur est défendu d'approcher dans tous les temps et sur toutes les îles de ces mers.

J'ai déjà fait observer que certaines nourritures sont tabouées pour elles, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent en manger. Nous en vîmes souvent auxquelles on mettait les morceaux dans la bouche; et quand nous demandâmes la raison de cette singularité, on nous répondit qu'elles étaient tabouées, ou qu'il ne leur était pas permis de se nourrir elles-mêmes. Nous comprîmes toujours qu'elles avaient assisté à des funérailles, ou touché un corps mort, et nous jugeâmes qu'elles sont soumises à un pareil interdit en d'autres occasions. Il est nécessaire d'ajouter qu'alors les insulaires appliquent indifféremment le mot tabou aux personnes et aux choses. Ils disaient, par exemple, *nous sommes taboués*, ou *la baie est tabouée*, etc. Ils se servent aussi de cette expression pour désigner quelque chose de sacré, de très respectable ou de dévoué aux dieux. Ainsi le roi d'Owhyhée est appelé *earée-tabou*, une victime humaine *tangata-tabou*;

comme, dans l'archipel des Amis, l'île où réside le roi est nommée *Tonga-Tabou* [1].

Je ne sais rien concernant les mariages, sinon qu'il y a parmi eux de ces sortes d'engagemens ou de contrats. J'ai déjà dit qu'à l'époque où Terreeoboo avait laissé à Mowée la reine Rora-Rora, il était accompagné d'une autre femme dont il avait des enfans et à laquelle il était fort attaché; mais nous n'avons pas recueilli assez de faits pour décider jusqu'où la polygamie proprement dite est autorisée, ou jusqu'à quel point les chefs ou les classes inférieures du peuple l'entremêlent au concubinage. J'ai remarqué aussi que, excepté Kainée-Kabaréea et la femme de l'Orono, auquel il faut en ajouter trois autres dont je parlerai plus bas, nous n'avons point vu de femmes d'un rang distingué. Si je juge d'après les observations que j'ai eu occasion de faire touchant la subordination domestique établie parmi les individus de la dernière classe, le ménage paraît être sous la direction d'un homme et d'une femme, auxquels les enfans obéissent, ainsi que dans les pays civilisés.

Un fait dont nous fûmes témoins annonce que la jalousie règne parmi eux. Il montre d'ailleurs que non-seulement on exige de la fidélité, mais une certaine réserve des femmes mariées aux grands chefs. Omeeah quitta deux ou trois fois sa place

[1] *Tonga*, dans la langue des îles des Amis, signifie une *île*.

au milieu de l'un des combats à coups de poing qu'on exécuta devant nous. Il alla auprès de sa femme, le déplaisir peint sur le visage, et nous jugeâmes par ses gestes qu'il lui ordonnait de se retirer. Comme elle était très belle, il pensa peut-être qu'elle attirait trop notre attention : peut-être avait-il d'autres raisons. Au reste, je dois dire que nous ne lui avions donné aucun sujet de jalousie. La femme ne se retira point. Lorsque le spectacle fut terminé, elle s'approcha de nous, et, nous ayant demandé quelques bagatelles, nous lui fîmes entendre que nous n'en avions point sur nous; mais que, si elle voulait nous accompagner à notre tente, elle en rapporterait des choses qui seraient de son goût : elle consentit à nous accompagner. Omeeah, qui s'en aperçut, la suivit, et, la saisissant par les cheveux, il lui appliqua des coups de poing très rudes. Nous étions la cause innocente de la colère de son mari, et sa brutalité nous indigna; mais on nous avertit qu'Omeeah était d'un rang très distingué, et qu'il ne nous convenait pas de nous mêler de cette querelle. A la fin, les naturels interposèrent leurs bons offices, ce qui nous fit un grand plaisir, et le lendemain nous eûmes la satisfaction de rencontrer le mari et la femme, qui étaient ensemble de très bonne humeur. Ce qui est plus singulier encore, la femme ne nous permit pas de faire des reproches au mari sur ce

qui s'était passé la veille, quoique nous en eussions bien envie : elle nous dit clairement qu'Omeah s'était conduit comme il le devait.

Tandis que j'étais à l'observatoire établi au fond de la baie de Karakakooa, j'eus deux occasions de voir une partie considérable de leurs cérémonies funéraires. On vint m'avertir un jour qu'un des chefs venait de mourir près du lieu que nous occupions : je me rendis à sa maison, et je trouvai une foule nombreuse assise autour de la cour qui précédait la cabane où se trouvait le mort. Un homme qui avait un chapeau de plumes rouges s'avança de l'intérieur de l'habitation sur la porte, et, mettant sa tête dehors, il poussait presque à chaque moment un cri très lamentable, accompagné des grimaces les plus singulières et des contorsions de figure les plus grossières qu'on puisse imaginer. Il jouait depuis quelque temps cette espèce de farce, lorsqu'on étendit une grande natte au milieu de la cour : deux hommes et treize femmes sortirent de la maison et vinrent s'y asseoir sur trois lignes égales : les deux hommes et trois des femmes formaient la première. Le cou et les mains des femmes étaient ornés de palatines de plumes, et elles portaient sur leurs épaules de larges feuilles vertes découpées d'une manière curieuse. Il y avait dans l'un des angles de la cour, près d'une petite cabane, six jeunes garçons qui

agitaient de petites bannières blanches et quelques-unes de ces baguettes garnies de plumes, ou bâtons du tabou, dont j'ai parlé souvent. Ils ne voulurent pas me permettre de les approcher. Je soupçonnai que la hutte contenait le mort; mais je compris ensuite qu'il était dans l'habitation où l'homme au chapeau rouge avait commencé les cérémonies en poussant des cris à la porte.

Les quinze personnes assises sur la natte se mirent à chanter un air mélancolique, accompagné de mouvemens du corps et des bras, qui avaient de la lenteur et de la mollesse. Cette musique durait depuis quelque temps, lorsqu'elles se levèrent sur leurs genoux, et, prenant une posture mitoyenne entre celle d'un homme qui est à genoux et celle d'un homme qui est assis, elles remuèrent peu à peu leurs bras et leur corps, jusqu'au point d'une extrême rapidité : sur ces entrefaites, le ton de la musique se trouvait en mesure avec leurs mouvemens. Un pareil exercice était trop violent pour être de longue durée, et leurs mouvemens se ralentirent par intervalles. A la fin de cette partie de la cérémonie, qui prit une heure, on apporta de nouvelles nattes qu'on étendit aussi au milieu de la cour, où quatre ou cinq vieilles femmes, parmi lesquelles on me montra la femme du chef mort, sortirent à pas comptés de la maison, et, s'étant assises devant la première troupe, elles poussèrent

des cris et déplorèrent avec fracas la perte qu'elles venaient de faire : les treize autres femmes se joignirent à elles, tandis que les hommes tenaient la tête penchée dans l'attitude de la tristesse et de la rêverie. En ce moment, je fus obligé de me retirer à l'observatoire : je revins une demi-heure après, et je les vis dans la même position. Je passai avec eux une assez grande partie de la soirée, et lorsque je les quittai elles continuaient à pousser des cris et à faire des singeries à peu près semblables à celles que je viens de décrire; je résolus de revenir le lendemain de très bonne heure, afin d'assister au reste de la cérémonie. Je revins en effet à l'habitation du mort dès qu'il fut jour; mais j'eus le déplaisir de trouver la compagnie dispersée : la tranquillité régnait aux environs. On me fit comprendre qu'on avait enlevé le corps, et je ne pus savoir de quelle manière on en avait disposé. Trois femmes d'un rang distingué, qui s'approchèrent de moi, interrompirent mes recherches sur cette matière. Elles avaient à leur suite des gens qui tenaient des chasse-mouches : elles s'assirent près de moi, et la conversation commença. Elles me dirent bientôt que ma présence empêchait quelques rites nécessaires. Je m'éloignai, et dès que je les eus perdues de vue, leurs lamentations et leurs cris frappèrent mes oreilles; je les joignis peu d'heures après :

elles s'étaient peint en noir la partie inférieure du visage.

J'observai ces cérémonies une seconde fois, à la mort d'un homme du peuple : ayant entendu des cris plaintifs qui sortaient d'une misérable cabane, j'entrai dans la hutte et je trouvai une femme âgée et sa fille pleurant sur le corps d'un vieillard qui venait d'expirer, car il était encore chaud. La première chose qu'elles firent fut de jeter des étoffes sur le mort : elles se couchèrent ensuite à côté du cadavre, et, ayant tiré l'étoffe sur elles, elles chantèrent d'un ton langoureux et elles répétèrent souvent : *Aweh medoah! aveh tanée!* (*Oh mon père! oh mon mari!*) Une fille plus jeune était prosternée la face contre terre, dans un des coins de l'habitation : des étoffes noires la couvraient, et elle répétait les mêmes paroles.

Lorsque je sortis, je rencontrai à la porte un certain nombre de leurs voisins qui écoutaient dans un profond silence les lamentations de ces femmes. Je résolus de profiter de l'occasion pour découvrir de quelle manière ils disposent des morts, et m'étant assuré, avant de me mettre au lit, qu'on n'avait pas enlevé le corps, j'ordonnai aux sentinelles de se premener devant la maison, et de m'avertir sur-le-champ, s'ils croyaient que les insulaires se préparassent à emporter le cadavre; mais la vigilance des sentinelles fut en défaut, car je vis le

matin que le corps n'était plus dans la cabane. Je demandai aux insulaires ce qu'on en avait fait. Ils me montrèrent la mer avec leurs doigts; ils voulaient vraisemblablement me dire qu'on l'avait jeté au milieu des flots ou peut-être qu'on l'avait porté au-delà de la baie, à l'un des cimetières d'une autre partie de l'île. On enterre les chefs dans les moraïs ou herée-erées, et l'on place à côté d'eux les hommes qu'on sacrifie à leurs funérailles. Nous remarquâmes que le moraï où l'on enterra le chef qui fut tué dans la caverne après une résistance si intrépide était pavoisé d'étoffes rouges.

SIXIÈME SECTION.

RÉCIT DE MES OPÉRATIONS DURANT NOTRE SECONDE CAMPAGNE AU NORD, ET JOURNAL DE NOTRE RETOUR EN ANGLETERRE PAR LA ROUTE DE CANTON ET DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

§ 1.

Départ d'Oneeheow. Nous prenons la route de la baie d'Awatska. Vue de la côte du Kamtschatka. Extrême rigueur du climat. *La Résolution* entre dans la baie d'Awatska. Aspect de la ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Détachement envoyé à terre. De quelle manière nous sommes reçus par le commandant du port.

Nous appareillâmes le 15 mars 1779, et le 25 avril nous découvrîmes l'entrée de la baie d'Awatska.

L'embouchure de cette baie se montre dans la direction du nord-nord-ouest. La terre de la bande méridionale est d'une élévation modérée: elle forme au nord une pointe renflée, qui est la partie la plus haute de la côte. On trouve trois rochers fort sensibles dans le chenal, près du côté nord-est. Il y a sur la pointe nord un corps-de-garde qui sert de fanal lorsque les Russes attendent quelques-uns de leurs vaisseaux. Nous y vîmes un bâton de pavillon, mais rien ne nous indiqua qu'il y eût du monde.

Après avoir dépassé l'embouchure de la baie, qui a environ cinq milles de longueur, nous découvrîmes un large bassin circulaire de vingt-cinq milles de circonférence, et à quatre heures et demie nous mouillâmes par six brasses. Nous craignions d'échouer sur un bas-fond ou sur des rochers submergés qui se trouvent, selon Muller, dans le canal du havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Le milieu de la baie était rempli de glaces flottantes qui dérivaient avec la marée, mais une glace solide rendait encore les côtes inabordables. Nous vîmes des volées nombreuses d'oiseaux sauvages de différentes espèces; nous vîmes aussi des corbeaux, des aigles et une multitude de pigeons du Groënland. Nous cherchâmes avec nos lunettes la ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul dans chacun des angles de la baie : d'après ce qu'on nous avait dit à Oonolashka, nous croyions que c'était une place assez forte et assez considérable. A la fin, nous découvrîmes, sur une langue de terre au nord-nord-est, quelques misérables maisons de bois et des huttes de forme conique, élevées sur des perches. Il n'y avait pas plus de trente habitations en tout, et malgré le respect que nous désirions avoir pour un ostrog russe, leur position nous obligea de conclure que c'était Petropaulouska.

Au reste, je dois rendre justice à l'hospitalité généreuse que nous rencontrâmes ici, et je dirai

d'avance, pour satisfaire la curiosité du lecteur, que, si nous nous étions mépris sur la beauté de la ville, nous ne nous attendions pas à y être si bien traités. En effet, à cette extrémité du monde, plus pauvre et d'un aspect plus sauvage que tout ce qu'on peut concevoir, où la civilisation n'a aucun moyen de pénétrer; dans cette région barricadée de glaces et couverte de neige même pendant l'été; dans ce misérable port, bien inférieur au dernier de nos bourgs de pêcheurs, nous trouvâmes une sensibilité de cœur, une grandeur d'âme et une élévation de sentiment qui honoreraient la nation la plus éclairée, établie sous le climat le plus heureux.

Durant la nuit, la marée fit dériver beaucoup de glaces près de nous : on me chargea à la pointe du jour, le 29 avril, d'aller avec les canots examiner la baie et de remettre au commandant russe les lettres qu'on nous avait données à Oonolashka. Je fis ramer vers le village que j'ai déjà indiqué, et, après m'y être avancé aussi loin qu'il fut possible avec les embarcations, je descendis sur la glace qui s'étendait à près d'un demi-mille de la côte. M. Webber et deux des matelots m'accompagnèrent : sur ces entrefaites le master emmena la pinasse et la chaloupe; il acheva la reconnaissance de la baie, et il me laissa le petit canot pour retourner à bord.

Je crus que les habitans n'avaient vu ni *la Résolution* ni les canots; car nous n'aperçûmes pas une seule personne dans la bourgade, même après notre descente. Quand nous eûmes fait un peu de chemin sur la glace, nous découvrîmes un petit nombre d'habitans qui s'approchaient de nous et qui s'en retournaient à la hâte. Un traîneau conduit par des chiens, et qui portait un seul homme, arriva cependant sur la grève en face de nous. Tandis que nous examinions cette voiture singulière, et que nous admirions la bonté de cet étranger, auquel nous supposions le projet de nous donner du secours, il retourna brusquement son traîneau, après nous avoir regardés quelque temps d'une manière bien attentive, et il reprit à la hâte le chemin de l'ostrog.

Ce brusque départ nous surprit et nous affligea, car nous commencions à trouver notre course sur la glace très difficile et même dangereuse. A chaque pas nous enfoncions dans la neige presque jusqu'au genou, et quoique le fond fût assez solide, ne pouvant découvrir les parties faibles de la glace, nous courrions risque à tout moment de la crever et de tomber dans la mer. C'est ce qui m'arriva: je voulus passer très vite sur un endroit suspect, afin de le presser avec moins de force : avant de pouvoir m'arrêter je me trouvai sur un autre aussi dangereux qui rompit sous moi, et je coulai bas. Par

bonheur, je me débarrassai de la glace qui m'environnait, et l'un des matelots qui était à peu de distance me jeta une gaffe qu'il tenait : j'établis cette gaffe en travers de quelques glaces flottantes placées près de moi, et je vins à bout de me relever.

A mesure que nous approchâmes de la côte, nous trouvâmes, contre notre attente, la glace plus rompue qu'elle ne l'avait été auparavant. Nous eûmes cependant la satisfaction de voir un autre traîneau qui venait près de nous ; mais au lieu de voler à notre secours, le conducteur s'arrêta, et il se mit à nous faire des questions que nous ne comprenions pas. Je voulus lui jeter les lettres d'Ismyloff, et, au lieu de les prendre, il s'en retourna à la hâte. Je crois que les imprécations de ma petite troupe l'accompagnèrent.

Ne sachant qu'imaginer d'après cette étrange conduite, nous continuâmes avec beaucoup de circonspection notre marche vers l'ostrog, et quand nous en fûmes à un quart de mille nous aperçûmes un corps d'hommes armés qui s'avançaient vers nous. Afin de leur donner le moins d'alarme qu'il serait possible, et de montrer les dispositions les plus pacifiques, j'ordonnai aux deux matelots qui portaient des gaffes de se tenir derrière, et nous nous avançâmes, M. Webber et moi.

Le détachement russe, composé d'environ trente soldats, était conduit par un homme d'une physio-

nomie intéressante, et qui avait une canne à la main. Il s'arrêta à quelques verges de nous, et il rangea sa troupe en bataille. Je lui remis les lettres d'Ismyloff : je tâchai de lui faire comprendre que nous étions Anglais, et que nous avions apporté ces papiers d'Oonolashka; mais je sus par la suite qu'il ne m'avait pas entendu. Après nous avoir examinés bien attentivement, il nous fit prendre la route du village. Il nous mena en silence et avec beaucoup d'appareil : il ordonna souvent à sa petite troupe de s'arrêter et d'exécuter diverses évolutions; il l'exerça au maniement des armes, vraisemblablement afin de nous montrer que, si nous étions assez téméraires pour employer la violence, nous aurions à combattre des hommes qui savaient leur métier.

Quoique mes habits fussent très mouillés, quoique le froid produisît un frisson dans tous mes membres, et que ces délais survinssent bien à contre-temps, il me fut impossible de ne pas rire de cette parade militaire. Nous arrivâmes enfin à la maison de l'officier qui commandait le détachement : on nous y fit entrer, et lorsqu'on eut donné des ordres et posté des soldats en dehors des portes, avec beaucoup de fracas, le maître du logis parut, accompagné d'une autre personne, que nous jugeâmes être le secrétaire du port. Ils ouvrirent une des lettres d'Ismyloff, et

un exprès porta la seconde à Bolcheretsk, ville située au côté occidental de la péninsule du Kamtschatka, où le gouverneur de cette province réside ordinairement.

Ainsi que je l'avais conjecturé, les habitans de l'ostrog n'avaient point vu notre vaisseau la veille, lorsque nous mouillâmes dans la baie, et ils ne nous aperçurent, durant cette matinée, qu'au moment où nos canots furent assez près de la glace. Nous sûmes ici que cette découverte les avait beaucoup effrayés. La garnison prit les armes sur-le-champ. On plaça deux pièces de campagne à l'entrée de la maison du commandant, et on les pointa sur nos bateaux; les boulets, la poudre et les mèches allumées furent apportés au pied des canons.

L'officier dans la maison duquel nous nous trouvions était un sergent, et il commandait à l'ostrog : lorsqu'il fut revenu de l'alarme que nous lui avions causée, il nous traita avec toute l'hospitalité et l'amitié possibles. Son habitation était d'une chaleur insupportable, mais d'une extrême propreté. Il eut la politesse de me donner un de ses vêtemens complets, et lorsque j'eus changé d'habit, il nous pria de nous mettre à table. Je suis persuadé qu'il nous servit ce qu'il possédait de meilleur, et vu le peu de temps qu'il avait eu pour ordonner le repas, nous fûmes surpris de faire si bonne chère. Ses

gens n'avaient pas eu le loisir de préparer de la soupe ni du bouilli; mais on nous servit en place des tranches de bœuf froides, sur lesquelles on versa de l'eau chaude. On apporta ensuite un gros oiseau rôti, d'une espèce que je ne connaissais pas, mais d'un goût excellent. Quand nous en eûmes mangé une partie, on l'ôta, et il fut remplacé par du poisson apprêté de deux manières différentes. Le reste de l'oiseau, dont on avait fait un plat d'entremets, reparut bientôt. Nous bûmes du *quass*, liqueur dont je parlerai ailleurs, et ce fut ce qu'il y eut de plus mauvais dans notre dîner. La femme du sergent apporta elle-même plusieurs des plats, et on ne lui permit pas de manger avec nous.

A la fin de notre dîner, durant lequel il n'est pas besoin de remarquer que la conversation se borna à quelques révérences et à d'autres égards réciproques, nous essayâmes de faire comprendre à notre hôte les motifs et l'objet de notre arrivée dans ce port. Il avait probablement été instruit par Ismyloff, et il parut nous entendre assez bien; mais malheureusement aucun des habitans de l'ostrog ne parlait d'autre langue que le russe et le kamtschadale, et nous eûmes bien de la peine à deviner ses réponses. Après de grands efforts de notre côté et du sien, nous jugeâmes qu'il n'y avait point de vivres ou de munitions navales en cet endroit; qu'on trouvait à Bolcheretsk une quantité

considérable de ces articles; que, selon toute apparence, le commandant de la province s'empresserait de nous fournir les choses dont nous avions besoin; mais qu'avant l'arrivée de ses lettres, ni le sergent, ni les soldats, ni les habitans de la bourgade de Saint-Pierre-et-Saint-Paul n'oseraient venir à bord de nos vaisseaux.

Il était temps de nous en aller; et comme mes habits se trouvaient encore trop humides, je priai le sergent de vouloir bien consentir à ce que j'emportasse à bord ceux qu'il avait eu la bonté de me prêter. Il y consentit de bon cœur, et il procura tout de suite à chacun de nous un traîneau attelé de cinq chiens et mené par un homme du pays. Cette voiture fit grand plaisir à nos matelots; et ce qui les amusa encore davantage, c'est que leurs gaffes eurent un traîneau particulier. Les traîneaux du Kamtschatka sont si légers, et leur construction est si ingénieuse, que nous allâmes très vite et très sûrement sur la glace : avec toutes les précautions possibles, nous n'aurions pu jouir de ces avantages si nous avions fait la route à pied.

Nous trouvâmes à notre retour que les bateaux remorquaient *la Résolution* vers le village : elle arriva près de la glace à sept heures du soir. Plusieurs de nos messieurs allèrent voir le sergent, qui les accueillit d'une manière très polie : le capitaine Clerke lui envoya deux bouteilles de rum; il ne

crut pouvoir lui rien offrir de plus agréable, et il en reçut de très belles volailles de l'espèce de la gélinotte à longue queue, et vingt truites. Nos chasseurs ne furent pas heureux : les volées nombreuses de canards de différentes espèces et de pigeons du Groënland qui étaient dans la baie parurent si sauvages, qu'il fut impossible de les amener à la portée du fusil.

La Découverte se montra à l'entrée de la baie le matin du 1er de mai. Nous envoyâmes tout de suite un canot à son secours, et elle arriva près de nous le soir.

Le 3 au matin nous vîmes deux traîneaux qui traversaient le village : le capitaine Clerke m'envoya à terre pour savoir si on avait reçu des nouvelles du gouverneur de la province, car la réponse à la lettre envoyée par le sergent pouvait être arrivée. Bolcheretsk, en suivant la route ordinaire, est éloigné de Saint-Pierre-et-Saint-Paul d'environ cent trente-cinq milles anglais : nos dépêches étaient parties le 29 sur un traîneau attelé de chiens : on reçut la réponse de bonne heure le matin du 3, comme nous l'apprîmes ensuite : ainsi l'exprès fit deux cent soixante-dix milles en trois jours et demi.

Plusieurs traîneaux arrivèrent le 4 sur les bords de la glace, et un de nos canots alla chercher les gens du pays qui les montaient. Il nous amena en

tre autres un marchand russe établi à Bolcheretsk, appelé Fedositsch, et un allemand nommé Port, qui apportait une lettre du major Behm, gouverneur du Kamtschatka, au capitaine Clerke. Lorsqu'ils furent aux bords de la glace, et qu'ils eurent vu distinctement la grandeur de nos vaisseaux placés à environ deux cents verges, ils parurent fort alarmés, et, avant de s'embarquer, ils demandèrent que deux de nos matelots restassent à terre pour ôtages de leur sûreté : nous reconnûmes ensuite qu'Ismyloff, dans la lettre au gouverneur du Kamtschatka, avait parlé de nos bâtimens (j'ignore par quels motifs) comme de deux petits bateaux de commerce, et que le sergent, qui ne les avait aperçus que de loin, n'avait pas rectifié la méprise dans ses dépêches.

Quand ils furent à bord, leur timidité et leur circonspection nous annoncèrent des craintes bien mal fondées, et nous remarquâmes sur leur physionomie un degré extraordinaire de satisfaction lorsqu'ils aperçurent parmi nous un allemand avec lequel ils pouvaient converser. C'était M. Webber, qui parlait très bien allemand, et qui enfin, après beaucoup de peine, leur persuada que nous étions Anglais et leurs amis. M. Port fut présenté à M. Clerke, auquel il remit la lettre du commandant de la province, écrite en allemand : elle ne renfermait que des complimens; elle engageait no-

tre capitaine et ses officiers à se rendre à Bolcheretsk, où Fedositsch et Port devaient nous conduire. Le dernier nous dit en même temps que le major Behm avait conçu une très fausse idée de la grandeur de nos vaisseaux et de l'objet de notre voyage; qu'Ismyloff avait parlé de nous dans sa lettre comme de deux petits paquebots anglais; qu'il avait averti le gouverneur de se tenir sur ses gardes, en laissant entendre qu'il nous croyait des pirates. Il ajouta que, d'après cette dépêche, on avait formé à Bolcheretsk diverses conjectures sur notre compte; que le major était disposé à nous croire occupés du commerce, et que c'était pour cela qu'il nous avait envoyé un marchand, mais que son lieutenant nous jugeait Français; qu'il nous supposait des vues d'hostilité, et qu'il opinait pour qu'on prît des mesures en conséquence : il avait fallu, ajouta-t-il, toute l'autorité du gouverneur de la province pour empêcher les habitans de quitter la ville et de se retirer dans l'intérieur du pays. Ils redoutaient les Français jusque-là.

Un soulèvement arrivé à Bolcheretsk peu d'années auparavant, et dans lequel le commandant du Kamtschatka avait perdu la vie, occasionait surtout cette vive inquiétude produite par le nom français : on nous apprit qu'un officier polonais, appelé Beniowski, exilé dans cette contrée, profitant de la confusion et du désordre qui régnaient

à Bolcheretsk, avait saisi une galiotte mouillée à l'entrée de la Bolschoireeka, et avait entraîné à bord un nombre de matelots russes suffisant pour conduire le navire; qu'il avait mis à terre une partie de son équipage aux îles Kuriles, et entre autres Ismyloff. Les lecteurs se souviennent qu'Ismyloff nous raconta cet événement à Oonolashka, et que nous eûmes bien de la peine à le comprendre: ces nouveaux détails nous firent voir que nous en avions mal saisi alors les principales circonstances. On ajouta que Beniowski avait passé à la vue du Japon; qu'il avait reconnu l'île de Luçon, qu'il y avait pris des informations sur la route qu'il devait suivre pour gagner Canton; qu'il s'adressa aux Français, et qu'il obtint son passage sur un de leurs vaisseaux de l'Inde qui retournait en Europe; que la plupart des Russes étaient aussi revenus en Europe sur des vaisseaux français, et qu'ils étaient ensuite retournés à Pétersbourg. Nous rencontrâmes dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul trois hommes de l'équipage de Beniowski : ils nous racontèrent l'histoire telle que je viens de la rapporter.

Lorsque nous fûmes à Canton, les subrécargues de notre factorerie nous confirmèrent la vérité de ces faits; ils nous apprirent qu'ils avaient vu effectivement arriver sur une galiotte russe un officier qui disait venir du Kamtschatka, et que la fac-

torerie française lui avait fourni les moyens de passer en Europe [1].

Nous ne pûmes nous empêcher de rire des craintes et des inquiétudes de ces bonnes gens, et en particulier de ce que nous dit M. Port de la circonspection qu'avait eue le sergent la veille, au moment où il m'avait vu marcher vers la terre, accompagné de quelques-uns de nos messieurs : le sergent l'avait fait cacher dans sa cuisine, ainsi que le marchand Fedositsch ; il les avait priés d'écouter notre conversation, dans l'espérance de découvrir si nous étions véritablement des Anglais.

1 On sut depuis, par le voyage de Kerguelen, que cet homme extraordinaire était entré au service de France, et qu'il gouvernait le nouvel établissement français à Madagascar lorsque Kerguelen y relâcha en 1774.

§ 2.

Rareté des vivres et des munitions navales au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Plusieurs d'entre nous vont à Bolcheretsk pour voir le gouverneur de la province. Nous remontons la rivière d'Awatska. De quelle manière nous fûmes accueillis par le toion de Karatchin. Description d'un habit kamtschadale. Voyage en traîneaux. Description de cette manière de voyager. Notre arrivée à Natcheekin. Bains chauds. Nous nous embarquons sur la Bolchoireka. Comment nous fûmes reçus dans la capitale de la province. Hospitalité généreuse du gouverneur et de la garnison. Description de Bolcheretsk. Présens que nous fait le gouverneur. Danses russes et kamtschadales. Marques d'intérêt qu'on nous donna lors de notre départ de Bolcheretsk. Nous revenons au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul avec le major Behm. Générosité des matelots. Nos dépêches envoyées à Pétersbourg.

Pouvant, à l'aide de notre interprète, converser avec les Russes d'une manière assez facile, nos premières questions eurent rapport aux moyens de nous procurer des vivres et des munitions navales: nous manquions surtout du dernier article, ce qui nous embarrassait fort depuis quelque temps. Il parut, d'après leurs réponses, que tout le pays des environs de la baie pourrait seulement nous fournir deux génisses, et le sergent s'empressa de nous les promettre. Nous nous adressâmes ensuite au marchand, mais il voulut nous soumettre à des conditions si onéreuses, que le capitaine Clerke crut devoir envoyer un officier auprès du gouverneur de Bolcheretsk, afin de savoir quel était

le prix des munitions navales dans la capitale de la province. M. Port, instruit de cette résolution, dépêcha un exprès au gouverneur pour l'informer de notre projet et dissiper en même temps les soupçons qui restaient sur l'objet et le but de notre voyage.

Le capitaine Clerke, ayant jugé à propos de me charger de ce service, ordonna à M. Webber de m'accompagner en qualité d'interprète, et il fixa notre départ au lendemain. La journée du 5 mai, et même celle du 6, furent trop orageuses pour commencer un voyage dans un pays si sauvage et désert. Le ciel parut plus favorable le 7, et nous nous embarquâmes de très bonne heure sur les canots des vaisseaux. L'embouchure de l'Awatska est remplie de bas-fonds, et nous voulions gagner l'entrée de cette rivière à la mer haute ; les bateaux du pays devaient nous prendre ici, et nous faire remonter la rivière.

Le capitaine Gore vint nous joindre : nous étions accompagnés de MM. Port et Fedositsch, et de deux Cosaques. Nos conducteurs avaient eu soin de nous donner des fourrures : nous reconnûmes bientôt que cette précaution était nécessaire, car nous fûmes à peine en route qu'il tomba de la neige en abondance. Un bas-fond, situé à environ un mille de l'embouchure de la rivière, nous arrêta à huit heures : de petites embarcations kam-

tschadales nous prirent, ainsi que notre bagage, et elles nous portèrent sur une pointe de sable que forme la rapidité de la rivière, et qui, selon ce qu'on nous dit, change continuellement de place. Quand nous eûmes dépassé ce bas-fond, la profondeur de la mer devint plus considérable : nous trouvâmes alors un bateau commode, de la forme et des dimensions d'un esquif de Norwège, et des canots pour notre bagage.

L'embouchure de l'Awatska a environ un quart de mille de largeur, et elle se rétrécit peu à peu à mesure qu'on avance. Après avoir fait quelques milles, nous dépassâmes plusieurs bras. On nous dit que ces bras se vident en d'autres parties de la baie, et que quelques-uns de ceux qui sont à gauche dégorgent dans la rivière Paratounca. Sa direction générale depuis la baie est nord les dix premiers milles; elle tourne ensuite à l'ouest. Ce coude excepté, elle est droite dans la plus grande partie de son cours : le pays qu'elle arrose est bas et plat jusqu'à près de trente milles dans l'intérieur des terres, et sujet à de fréquentes inondations. Six rameurs faisaient marcher notre bateau avec de longues perches : d'eux d'entre eux étaient Cosaques, et les autres Kamtschadales. Nous surmontions un courant très fort, et, autant que je pus en juger, notre vitesse était de trois milles par heure. Nos Kamtschadales supportèrent dix heures ce rude

travail d'une manière très courageuse : durant cet intervalle, ils ne se reposèrent qu'une fois, et ce fut pour prendre quelques rafraîchissemens. On nous avait dit, au moment de notre départ, qu'il nous serait facile d'arriver avant la nuit à un ostrog appelé *Karatchin*, et au coucher du soleil nous eûmes le déplaisir de voir que nous en étions encore éloignés de quinze milles.

La fatigue de nos rameurs, et la difficulté de cette navigation, que l'obscurité de la nuit aurait augmentée, ne nous permirent pas de continuer notre route avant le lendemain. Nous découvrîmes un endroit assez bien abrité, où nous dressâmes une petite tente que nous avions apportée, et, à l'aide d'un grand feu et de quelques jattes de punch, nous attendîmes le jour sans beaucoup de peine. Nous fûmes contraints de faire le feu à quelque distance de nous, et c'est la seule incommodité que nous éprouvâmes : quoique le terrain parût assez sec, le feu produisait un dégel dans les environs, qui devenait un véritable bourbier. Nous admirâmes beaucoup la promptitude et la dextérité que mirent les Kamstchadales à dresser notre tente et à cuire nos provisions; mais ce qui nous surprit bien davantage, c'est qu'ils avaient eu soin de se munir de leurs théières, car ils regardent comme la plus grande des privations de ne pas boire de thé deux ou trois fois par jour.

Nous nous remîmes en route au premier rayon du crépuscule, et nous avions fait peu de chemin lorsque nous rencontrâmes le toion, ou le chef de Karatchin, qui, instruit de notre voyage, nous avait préparé des embarcations plus légères et plus propres à la navigation du haut de la rivière. Il nous donna surtout un bateau commode composé de deux canots réunis par des barres de traverse, doublé de peaux d'ours et garni de fourrures. Nous fîmes alors beaucoup de chemin, car les gens du toion étaient très forts, point fatigués, et ils travaillaient avec une dextérité remarquable. Nous atteignîmes à dix heures l'ostrog qu'habitait ce chef. Nous fûmes reçus aux bords de l'eau par des hommes et des femmes kamtschadales et par quelques domestiques russes qui dépendaient de Fedositsch et qui construisaient des bateaux. Les uns et les autres avaient leurs habits de fête : ceux des femmes nous parurent jolis et gais : elles portaient une robe flottante de nankin blanc qui leur serrait le cou, et qui était attachée à un collier de soie; elles avaient par-dessus une jaquette courte et sans manches, composée de nankins de différentes couleurs, et des jupons d'une légère étoffe de soie de la Chine. Leurs chemises, dont les manches descendaient jusqu'au poignet, étaient aussi de soie. Des mouchoirs de soie de couleur enveloppaient leurs têtes et cachaient entièrement les che-

veux de celles qui étaient mariées : la chevelure de celles qui ne l'étaient pas flottait par-dessus.

L'ostrog se trouve agréablement situé au bord de la rivière. Il est composé de trois maisons de bois, de trois jourtes ou habitations souterraines, et de dix-neuf balagans ou cabanes d'été. On nous conduisit à la maison du toion, homme d'une physionomie décente, et né d'une mère russe et d'un père kamtschadale. Son habitation, comme toutes celles du pays, était divisée en deux chambres. Nous ne vîmes d'autre meuble dans la chambre antérieure, qu'une longue table environnée d'un banc : l'ameublement de celle de l'intérieur, qui formait la cuisine, n'était ni plus riche ni plus somptueux ; mais les aimables soins de notre hôte et l'accueil cordial qu'il nous fit nous dédommagèrent bien de la pauvreté de son logement.

Sa femme faisait très bien la cuisine : elle nous servit du poisson et du gibier de diverses sortes, et différentes espèces de baies de bruyères qu'elle gardait depuis l'année précédente. Tandis que nous étions à dîner dans cette misérable hutte, à l'extrémité du monde, et au milieu d'une peuplade dont nous connaissions à peine l'existence, une cuillère de cuivre à demi usée, et dont la forme ne nous était pas étrangère, attira notre attention, et, en l'examinant, nous y trouvâmes empreint le mot *London*. Je me suis rappelé les idées agréables, les

espérances inquiètes et les tendres souvenirs, que cette circonstance produisit en nous, et je n'ai pu me résoudre à l'omettre : ceux qui ont éprouvé les effets d'une longue absence, ceux qui se sont trouvés loin de leur patrie, concevront aisément les plaisirs que peuvent donner des choses aussi minutieuses. Ce fait fournira peut-être d'autres réflexions au philosophe et à l'homme occupé des matières politiques.

Nous devions quitter ici la rivière, et faire en traîneaux le reste de notre voyage; mais le dégel, qui avait été trop fort pendant le jour, ne nous permit pas de partir, et il fallut attendre que le froid de la soirée eût durci la surface de la neige. Nous eûmes donc le temps de nous promener autour du village, seul district où nous n'avions point trouvé de neige depuis notre débarquement sur cette côte. Il est situé sur une plaine bien boisée, d'environ un mille et demi de circonférence ; les feuilles des arbres commençaient à pousser, et la verdure de tout le district contrastait avec les flancs des collines voisines, encore couvertes de neige. Le sol me parut très propre à la culture des plantes ordinaires de nos jardins, et je fus bien surpris de le voir en friche : si j'ajoute que cette peuplade ne possède des quadrupèdes d'aucune espèce, on concevra aisément qu'elle doit être bien misérable durant l'hiver. Elle quittait les jourtes pour se re-

tirer dans les balagans, ce qui nous donna lieu d'examiner ces deux espèces d'habitations : je les décrirai plus bas. Les habitans nous prièrent, avec beaucoup de bonne humeur, d'entrer dans leurs maisons : nous apercevions sur tous les visages la gaîté et la satisfaction : l'approche de la belle saison pouvait les réjouir.

Lorsque nous fûmes de retour chez le toion, on nous servit à souper. Le repas ne différait en rien de notre dîner : nous imaginâmes de régaler le chef et sa femme avec du punch. Le capitaine Gore, libéral dans toutes les occasions, leur ayant fait des présens assez précieux, ils se retirèrent à la cuisine, et ils nous laissèrent en possession de la chambre extérieure. Nous étendîmes nos peaux d'ours sur les bancs, et nous fûmes bien aises de prendre un peu de repos : nous dîmes à nos guides que nous nous remettrions en route dès que la neige aurait la dureté convenable.

Sur les neuf heures du soir nous fûmes éveillés par les hurlemens lamentables des chiens, et ce bruit continua tout le temps qu'on employa à arranger notre bagage sur les traîneaux : quand on eut attelé ces animaux, et que nous fûmes tous prêts à partir, leurs cris se changèrent en un glapissement doux et gai, qui cessa entièrement dès qu'ils furent en marche. Le lecteur désire peut-

être de connaître plus en détail cette manière particulière de voyager.

La longueur du corps des traîneaux est d'environ quatre pieds et demi, et sa largeur d'un pied : il est taillé en croissant, et d'un bois dur et léger : des liens d'osier, en réunissent fortement les diverses parties. Ceux qui appartiennent à des gens riches sont peints en rouge et bleu, d'une manière agréable ; et le siége est couvert de peaux d'ours, ou d'autres fourrures. Le corps est soutenu par quatre jambes d'environ deux pieds de hauteur, qui reposent sur deux pièces de bois longues et plates, de cinq ou six pouces de largeur, lesquelles se prolongent à chaque extrémité, un pied au-delà du corps : ces points d'appui se recourbent en dessus, ainsi que nos patins, et des os d'un animal de mer leur servent de semelle. Le devant est orné de lanières de cuir, et de glands d'étoffes de couleur, et des anneaux de fer, ou des clochettes, destinés vraisemblablement à encourager les chiens, sont suspendus à la barre de traverse, où sont attachés les harnais. Un traîneau ne porte guère qu'une personne à la fois. Celui qui le monte est assis de côté ; ses pieds touchent la partie inférieure, et ses vivres et les autres choses dont il a besoin se trouvent dans un paquet placé derrière lui. Il est attelé ordinairement de cinq chiens : quatre sont en couples, et il y en a un qui sert de

guide. Les rênes, ne prenant pas ces animaux par la tête, mais par le cou, produisent peu d'effet; elles flottent ordinairement sur le traîneau, et le kamtschadale ne compte que sur sa voix pour se faire obéir des chiens. Le premier a été dressé avec une attention et des soins particuliers : la docilité et la constance de ces chiens de volée leur donne quelquefois une valeur extraordinaire, et j'ai su, de manière à n'en pouvoir douter, qu'il n'est pas rare de les payer quarante roubles.

Le conducteur est muni d'un bâton crochu, qui lui tient lieu de fouet ou de rênes; en frappant la neige, il vient à bout de modérer la vitesse des chiens, et même de les arrêter : lorsqu'ils sont paresseux, ou inattentifs d'ailleurs à sa voix, il les châtie en leur jetant ce bâton. Son adresse à le ramasser est alors très remarquable, et forme la principale difficulté du métier. Au reste, il ne faut pas s'étonner que les habitans du Kamtschatka s'exercent à une manœuvre d'où dépend leur sûreté; car ils disent que, s'ils perdaient leur bâton, les chiens s'en apercevraient tout de suite; que si ces animaux n'avaient pas à faire à un homme ferme et d'un grand sang-froid, ils s'emporteraient, et ne s'arrêteraient que lorsqu'ils seraient épuisés de fatigue : les chiens, ne se trouvant pas épuisés de sitôt, renversent le traîneau, qui est mis en pièces contre des arbres, ou ils le jettent dans

un précipice, où ils sont ensevelis sous la neige avec le conducteur. Nous aurions eu bien de la peine à croire ce qu'on nous a raconté de leur patience extraordinaire à supporter la fatigue et la faim, si des témoins sur lesquels on peut compter ne nous eussent pas attesté ces faits. Nous jugeâmes nous-mêmes de la célérité avec laquelle l'exprès qui porta à Bolcheretsk la nouvelle de notre arrivée revint au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, quoique la neige fût alors extrêmement molle; mais le gouverneur du Kamtschatka me dit qu'en général on fait cette route en deux jours et demi, et qu'il a une fois reçu des lettres apportées en vingt-trois heures.

Pendant l'hiver on nourrit les chiens avec des restes de poisson sec, ou avec du poisson pouri; mais on les prive toujours de cette misérable nourriture, un jour avant qu'ils ne partent pour un voyage, et on ne leur permet de manger que lorsqu'ils sont à la fin de leur course. Il n'est pas rare de les faire ainsi jeûner deux jours entiers, et on nous a assuré que, durant cet intervalle, il parcourent un espace de cent vingt milles [1]. Ils ont la

[1] Quelque extraordinaire que paraisse ce fait, Kraschininikoff, dont la *Description du Kamtschatka* mérite une confiance entière, cite des exemples de cette espèce beaucoup plus étonnans. « Les voyageurs, dit-il, sont souvent surpris par de terribles orages de neige : s'ils en ont des indices, ils conduisent leurs chiens, avec la plus grande précipitation, dans le bois le plus voisin, et ils

forme de ceux de Poméranie, mais ils sont beaucoup plus gros.

N'osant pas nous fier à notre adresse, nous avions chacun un homme qui conduisait et dirigeait le traîneau; et, vu l'état des chemins, c'était une besogne assez difficile. Le dégel se trouvait fort avancé dans les vallées situées sur notre route, et nous fûmes réduits à marcher le long des flancs des collines. Nos guides furent obligés de soutenir sur leurs épaules, durant plusieurs milles, la partie inférieure des traîneaux : ils avaient eu soin, pour cela, de se munir de souliers propres à la neige. J'étais mené par un cosaque de très bonne humeur, mais si peu habile, que nous versions presque à toutes les minutes, ce qui divertissait beaucoup le reste de la troupe. Dix traîneaux composaient notre caravane : celui que montait le capitaine Gore en offrait deux réunis, et il était abondamment garni de fourrures et de peaux d'ours : il avait dix chiens attelés sur trois lignes. Quelques autres voitures, qui portaient notre gros bagage, étaient attelées de la même manière.

Lorsque nous eûmes fait environ quatre milles, la pluie survint : ce contre-temps, ajouté à l'obs-

sont obligés d'y demeurer jusqu'à la fin de la tempête, qui dure fréquemment six ou sept jours. Les chiens sont tranquilles et paisibles durant ce long intervalle. Quelquefois seulement, pressés par la faim, ils dévorent leurs rênes et le reste du cuir qui se trouve dans leurs harnais. »

curité de la nuit, répandit la confusion parmi nous. Il fut enfin convenu que nous attendrions le jour où nous étions. Nous jetâmes l'ancre dans la neige, et, après nous être enveloppés de fourrures, nous nous soumîmes patiemment à ce délai.

Sur les trois heures on nous appela pour partir: nos guides craignaient que le dégel ne nous arrêtât, et que nous ne pussions plus ni aller en avant ni revenir sur nos pas, si nous ne nous mettions pas tout de suite en route. Après avoir rencontré beaucoup d'obstacles, occasionés surtout par le mauvais état des chemins, nous atteignîmes sains et saufs, à deux heures après midi, un ostrog, appelé *Natchéekin*, situé aux bords d'un petit ruisseau qui tombe dans la Bolchoireka, un peu au-dessous de la ville. La distance entre Karatckin et Natchéekin est de trente-huit werstes ou de vingt-cinq milles, et, si la gelée eût continué, nous n'aurions pas, selon ce que nous dirent nos guides, mis plus de quatre heures à la parcourir; mais la neige était si molle, que les chiens enfonçaient jusqu'au ventre presque à tous les pas, et je fus très surpris de les trouver assez forts pour soutenir la fatigue d'un voyage si pénible.

Natchéekin est un ostrog bien peu considérable; on n'y voit qu'une maison de bois occupée par le toion, cinq balagans et une jourte. Nous y fûmes reçus avec le même cérémonial et la même hos-

pitalité qu'à Karatckin, et l'après-dîner nous allâmes examiner les sources chaudes qu'on trouve aux environs. Nous vîmes d'assez loin la vapeur qui en sortait comme d'une chaudière remplie d'eau bouillante, et à mesure que nous en approchâmes nous nous aperçûmes que l'air avait une forte odeur de soufre. La plus grande des sources forme un bassin de trois pieds de diamètre : le terrain d'alentour offre d'ailleurs un certain nombre de sources plus petites, du même degré de chaleur ; en sorte que ce district, dans l'étendue de près d'une acre, est si chaud, que nous ne pouvions pas tenir deux minutes à la même place. L'eau qui coule de ces sources est recueillie dans un petit étang où l'on se baigne, et présente ensuite un petit ruisseau qui tombe dans la rivière après avoir parcouru cent cinquante verges. Les gens du pays nous dirent que ces bains avaient opéré la guérison de plusieurs maladies, tels que des rhumatismes, des jointures enflées et resserrées, et des ulcères scorbutiques. A l'endroit où l'on se baigne, le thermomètre montait à cent degrés, c'est-à-dire qu'il avait la chaleur du sang ; mais lorsqu'on le laissait deux minutes dans la source il indiquait un degré au-dessus des liqueurs spiritueuses bouillantes : il était alors à quarante-un degrés en plein air, à quarante dans la rivière, et à soixante-quatre dans la maison du toion. Le sol d'où jaillissent ces sources est

d'une pente douce. Nous rencontrâmes par derrière une colline revêtue de verdure et d'une élévation modérée.

Nous nous embarquâmes le lendemain, 10 mai, sur *la Bolchoireka;* le courant nous était favorable, et nous espérions nous trouver le jour suivant à la fin de notre voyage. La ville de Bolcheretsk est éloignée de Natchéekin d'environ quatre-vingts milles. On nous a dit qu'en été, lorsque la fonte des neiges des montagnes a rendu la rivière pleine et rapide, des bateaux ont souvent fait cette traversée en un seul jour; mais que, selon toute apparence, nous y mettrions plus de temps, la glace ne s'étant rompue que trois jours avant notre arrivée, et nos embarcations étant les premières qui eussent paru de l'année. Nous ne reconnûmes que trop la justesse de cette observation. Les battures nous retardèrent beaucoup, et quoique le courant eût une grande rapidité en bien des endroits, nous rencontrions presque à chaque demi-mille des clapotages et des bancs de sable sur lesquels il fallait traîner les canots. Le pays était très pittoresque, mais peu varié; la rivière se promenait entre des montagnes escarpées et stériles, où, excepté des ours et des volées d'oiseaux sauvages qui frappaient de temps en temps nos regards, on n'apercevait rien qui pût diversifier la scène. Je n'ajouterai plus rien sur ce passage peu intéressant, si ce

n'est que nous couchâmes cette nuit et la nuit suivante dans notre tente, établie aux bords de la rivière, et que nous souffrîmes beaucoup de la rigueur du froid et de la neige, qui couvrait encore la terre.

Le 12, à la pointe du jour, nous étions hors des montagnes et à l'entrée d'une vaste plaine basse, couverte d'arbrisseaux. Nous arrivâmes vers les neuf heures du matin à un ostrog, appelé *Opatchin,* situé à environ cinquante milles de Natchéekin, et à peu près de la même grandeur que Karatchin. Nous y trouvâmes un sergent et quatre soldats russes qui nous attendaient depuis deux jours, et qui détachèrent tout de suite une embarcation légère à Bolcheretsk pour instruire le gouverneur de notre approche. Nous fûmes alors soumis à la gêne du cérémonial. On nous donna un bateau garni de peaux et de fourrures, et magnifiquement équipé, qu'on avait préparé pour nous : nous y avions toutes nos aises, M. Gore et moi; mais le reste de nos compagnons en fut exclus.

Le mouvement et le bruit que nous remarquâmes lorsque nous fûmes près de Bolcheretsk nous fit de la peine : nous jugeâmes qu'on se disposait à nous recevoir en cérémonie. Il y avait long-temps qu'il ne nous restait plus d'habits : nos vêtemens de voyage offraient un mélange burlesque des modes européennes, indiennes et kamtschadales. Nous sen-

tîmes qu'il serait trop ridicule de parcourir en pompe la métropole du Kamtschatka ainsi déguenillés. Ayant aperçu beaucoup de monde rassemblé aux bords de la rivière, et ayant appris que le gouverneur viendrait nous y recevoir, nous nous arrêtâmes à la maison d'un soldat, située à environ un quart de mille de la ville. Nous détachâmes Port, en lui recommandant de dire à son excellence que, dès que nous aurions changé d'habits, nous irions lui rendre nos devoirs. Nous priâmes, en outre, le gouverneur de ne pas songer à nous attendre. Il nous fit dire qu'il voulait absolument attendre. Alors nous ne perdîmes plus de temps à notre toilette, et nous nous hâtâmes de le joindre à l'entrée de la ville.

Le major Behm était accompagné du capitaine Smaleff, son lieutenant, d'un autre officier et de tout le corps des marchands de la place. Il nous mena chez lui, où sa femme nous reçut avec une extrême politesse : nous y trouvâmes du thé et d'autres rafraîchissemens qu'on nous avait préparés. Après les premiers complimens, nous priâmes M. Webber d'instruire le major de l'objet de notre voyage, de l'avertir que nous avions besoin de munitions navales, de farine, de provisions fraîches et d'autres choses pour les équipages des deux vaisseaux; de lui dire ensuite que, vu l'état du pays aux environs de la baie d'Awatska, nous

ne nous attendions pas à beaucoup de secours de ce district; que l'impossibilité de transporter par terre des vivres ou des munitions très pesantes d'un côté de la péninsule à l'autre, à cette époque de l'année, était malheureusement trop sensible, d'après les obstacles que nous avions rencontrés en venant à Bolcheretsk; et que, avant que les chemins devinssent praticables, nous serions obligés de remettre en mer. Le gouverneur interrompit ici M. Webber : il nous fit observer que nous ne savions pas encore ce qu'il pouvait faire pour nous; qu'il désirait seulement connaître les choses dont nous avions besoin, et le temps que nous lui laisserions pour les trouver, et que les difficultés ne l'arrêteraient pas. Lorsque nous lui eûmes témoigné notre vive reconnaissance, nous lui donnâmes l'état des munitions navales, des bêtes à cornes, et de la quantité de farine que nous désirions, et nous l'avertîmes que nous nous proposions d'appareiller le 5 juin.

Le gouverneur, le capitaine Smaleff et les principaux habitans de la ville envoyèrent savoir de nos nouvelles le lendemain dès le grand matin, et ils ne tardèrent pas à nous venir voir. Les deux premiers avaient mandé Port, la veille, au moment où nous nous mîmes au lit, et ils l'avaient questionné sur les choses dont nous avions le plus besoin à bord de nos vaisseaux. Ils voulurent l'un et

l'autre nous faire partager avec la garnison le peu de provisions qui restaient à Bolcheretsk. Ils témoignèrent en même temps des regrets de ce que notre relâche tombait à une époque de l'année où les vivres sont fort rares dans le pays; les sloops d'Okotsk, qui en apportent tous les ans, n'étant pas encore arrivés.

Nous nous décidâmes à accepter ces propositions généreuses, mais à condition qu'on nous dirait le prix des articles qu'on nous fournirait et que le capitaine Clerke paierait le tout en billets sur le bureau des vivres établi à Londres. Le major refusa nos billets, et quand nous le pressâmes de les recevoir, il nous arrêta et il nous dit : « Je suis sûr de faire un plaisir extrême à ma souveraine, en donnant à ses bons amis et alliés, les Anglais, tous les secours qui seront en mon pouvoir; elle sera charmée d'apprendre que, à l'extrémité du globe, ses domaines ont été de quelque utilité à des vaisseaux occupés d'une expédition aussi importante que la vôtre. »

Nous ne pouvions guère montrer que par notre admiration et nos remercîmens combien nous étions sensibles à tant de générosité. Heureusement le capitaine Clerke m'avait remis un exemplaire des planches et des cartes du second voyage de M. Cook, en me priant de l'offrir en son nom au gouverneur. Le major Behm, qui faisait beaucoup

de cas de tout ce qui avait rapport aux découvertes géographiques et nautiques, reçut ce mince présent avec une si grande satisfaction, que je jugeai que nous n'aurions pu lui rien présenter de plus agréable. Le capitaine Clerke m'avait laissé aussi le maître de lui faire voir une carte de nos découvertes, et persuadé qu'un homme de son caractère et dans sa position serait enchanté de ces détails (quoique par délicatesse il ne nous eût proposé qu'un petit nombre de questions générales sur ce sujet), je lui donnai sans scrupule une marque d'amitié dont toute sa conduite le rendait bien digne.

J'eus le plaisir de le trouver aussi sensible à ce témoignage de confiance que je l'avais espéré : il fut très frappé de voir d'un coup d'œil la position et l'étendue des côtes de l'Asie et de l'Amérique, dont ses compatriotes n'avaient pu, après tant de voyages, acquérir qu'une connaissance partielle et imparfaite.

La ville de Bolcheretsk, résidence du gouverneur, est située sur une plaine basse et marécageuse, d'environ quarante milles de longueur, et d'une largeur considérable, qui se prolonge jusqu'à la mer d'Okotsk : elle est bâtie au côté septentrional de la Bolchoireka (ou de la grande rivière), entre l'embouchure de la Gottsofka et de la Bistraia, qui jettent leurs eaux dans cette rivière. La pénin-

sule sur laquelle se trouve Bolcheretsk a été séparée du continent par un grand canal, ouvrage du gouverneur actuel. Ce canal n'a pas seulement ajouté à la force de la place, il l'a rendue moins sujette aux inondations qu'elle ne l'était auparavant. La rivière a de six à huit pieds de profondeur, et environ un quart de mille de large au-dessous de la ville; elle se perd dans la mer d'Okotsk, vingt-deux milles plus loin, où elle peut recevoir des bâtimens d'une grandeur considérable. On ne cultive des grains d'aucune espèce dans cette partie du Kamtschatka, et le major Behm m'apprit que son jardin était le seul du pays. Le sol était presque partout couvert de neige : les cantons où il n'y en avait point me parurent remplis de petits mondrains d'une espèce de tourbe noire. J'aperçus vingt ou trente vaches, et M. Behm avait six chevaux très forts. Les chevaux, les vaches et les chiens sont les seuls animaux domestiques. Les habitans du Kamtschatka, obligés, d'après l'état actuel du pays, d'entretenir un grand nombre de chiens, ne peuvent nourrir que le bétail assez gros et assez robuste pour résister aux attaques des chiens; car, durant l'été, on lâche ces chiens et on leur abandonne le soin de leur subsistance : ce qui les rend si avides qu'ils attaquent quelquefois les taureaux eux-mêmes.

Les maisons de Bolcheretsk sont toutes de la

même forme : elles sont bâties en bois et couvertes de gramens. Celle du gouverneur est beaucoup plus grande que les autres ; elle est composée de trois pièces fort étendues, et elle pourrait passer pour jolie, si le talc qui remplit les carreaux des fenêtres ne la rendait pas d'un aspect pauvre et désagréable. La ville offre plusieurs lignes de bâtimens peu élevés, dont chacun présente cinq ou six habitations réunies par un long passage commun qui les traverse dans leur longueur : la cuisine et les celliers se trouvent d'un côté et les appartemens de l'autre. Il y a d'ailleurs des baraques pour les soldats russes et les cosaques, une assez belle église, une salle de justice, et on voit à l'extrémité de la ville un grand nombre de balagans qui appartiennent aux Kamtschadales. La population est de cinq à six cents personnes.

On sait que les Tschutsky sont le seul peuple de l'Asie qui ait conservé son indépendance ; qu'ils ont rendu vaines toutes les tentatives faites par la Russie pour les subjuguer. La dernière expédition formée contre eux est de 1750 : elle se termina après différens succès, par la retraite des forces russes et la perte du général. Depuis cette époque, les Russes ont rapproché leur forteresse des frontières, et, au lieu de la laisser sur les bords de l'Anadyr, ils l'ont établie sur ceux de l'Ingiga, rivière qui a son embouchure à l'extrémité septen-

trionale de la mer d'Okotsk, et qui donne son nom à un golfe situé à l'ouest de celui de Penshinsk. M. Behm reçut des nouvelles de ce fort le jour de notre arrivée : on lui manda qu'une peuplade ou une troupe de Tschutsky était venue avec des propositions d'amitié, et qu'elle offrait d'elle-même un tribut. Les Tschutsky, interrogés sur la cause de cette résolution inattendue, dirent que, sur la fin de l'été précédent, ils avaient reçu la visite de deux grands canots russes; que les équipages les ayant traités avec la plus grande bonté, ils les avaient pris en amitié; et que, comptant sur ces dispositions amicales, ils se rendaient au fort russe, afin d'établir un traité, à des conditions qui seraient agréables aux deux nations. Un événement aussi extraordinaire avait occasioné beaucoup de conjectures à Ingiginsk et à Bolcheretsk, et on ne l'aurait jamais compris, si nous n'en avions pas donné l'explication. Ce fut pour nous un grand plaisir d'avoir enseigné par hasard aux Russes la seule manière véritable de recueillir des tributs et d'étendre leurs domaines ; et nous songeâmes avec satisfaction que la bonne intelligence à laquelle notre descente sur la côte des Tschutsky avait donné lieu, mettrait peut-être, à l'avenir, une peuplade remplie de bravoure à l'abri des invasions de ses puissans voisins.

Nous dînâmes, le même jour, chez le capitaine

Smaleff, qui, voulant varier nos amusemens, fit exécuter, l'après-midi, une danse russe et kamtschadale. Il est impossible de décrire ce spectacle grossier. La danse russe ressembla beaucoup à la danse de la cornemuse; elle était exécutée par une personne, par deux ou par quatre à la fois. Les danseurs faisaient des pas vifs, mais très peu allongés : ils élevaient à peine le pied, ils tenaient leurs bras sur les côtés; leur corps était toujours droit et immobile, excepté quand ils passaient les uns devant les autres, car alors ils élevaient la main avec prestesse, mais d'une manière gauche. Si la danse russe fut tout à la fois insignifiante et ridicule, la danse kamtschadale nous présenta, outre ce dernier défaut, l'idée la plus bizarre qui soit jamais entrée dans la tête d'aucun peuple. Celle-ci voulait représenter les mouvemens lourds et gauches de l'ours, animal que les Kamtschadales ont des occasions fréquentes d'observer. On ne désire pas, sans doute, que je décrive en détail chacune des postures étranges que prirent les danseurs; je dirai seulement que leur corps était toujours courbé, qu'ils avaient toujours les genoux pliés, et qu'ils s'efforçaient avec leur bras d'imiter la démarche et les attitudes de l'ours.

Notre voyage de Bolcheretsk se prolongeait au-delà du temps que nous lui avions destiné : nous avions appris d'ailleurs que notre retour pourrait

être plus difficile et plus ennuyeux que notre arrivée, et nous fûmes obligés d'avertir le gouverneur que nous comptions partir le lendemain au matin. Ce ne fut pas sans regret que nous songeâmes à quitter un homme si intéressant; et nous fûmes agréablement surpris lorsqu'il nous dit qu'il nous accompagnerait au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, si nous voulions demeurer un jour de plus. Il ajouta qu'il avait fait ses dépêches, et remis le commandement du Kamtschatka au capitaine Smaleff, son successeur désigné; qu'il avait tout préparé pour se rendre à Okotsk; que son départ devait avoir lieu dans peu de jours; mais qu'il serait bien aise de le différer, afin de s'assurer par lui-même si on avait fait pour nous tout ce que comportait le pays.

Nous dînâmes chez le gouverneur. Il voulut nous faire mieux connaître les mœurs des habitans et les usages du pays, et il rassembla le soir les gens les plus notables du village voisin de Bolcheretsk. Les femmes arrivèrent magnifiquement habillées selon la mode des Kamtschadales. Le vêtement de la femme du capitaine Smaleff et de celles des autres officiers de la garnison était mi-parti des modes de la Sibérie et de celles d'Europe : pour rendre le contraste plus frappant, madame Behm avait fait ouvrir ses malles, et elle était extrêmement bien vêtue à la manière des Européennes. Je fus

très frappé de la richesse et de la variété des étoffes de soie, et je ne le fus pas moins de la singularité de l'ajustement. Ce spectacle paraissait être une décoration enchantée, au milieu du pays le plus sauvage et le plus triste du monde : il y eut des danses et de la musique.

Notre départ étant fixé au lendemain, nous nous retirâmes de bonne heure : lorsque nous entrâmes dans nos chambres, nous aperçûmes trois habits de voyage, taillés selon la mode du pays. M. Behm avait eu la bonté de nous les envoyer; il ne tarda pas à venir nous voir, afin que notre bagage fût emballé convenablement. Ce que nous avions reçu de cet homme généreux, du capitaine Smaleff, et de plusieurs autres habitans de la ville, qui nous forcèrent d'accepter des présens, joint à une quantité considérable de vivres que le gouverneur avait fait préparer pour notre voyage, formait un grand nombre de caisses.

Le 16, de bonne heure, on nous engagea à aller voir madame Behm, au moment où nous nous rendrions à nos canots : on nous dit qu'elle serait bien aise de recevoir nos adieux. Nous étions pénétrés de la plus vive reconnaissance pour les soins aimables, la bienveillance et la générosité qu'on nous avait prodigués à Bolcheretsk; mais la scène touchante qui s'offrit à nos regards, lorsque nous quittâmes nos logemens, nous émut bien davan-

tage. Nous trouvâmes les soldats et les cosaques de la garnison rangés sur une ligne, et tous les hommes de la ville, revêtus de leurs habits les plus riches, placés en face des troupes sur une seconde ligne. Dès que nous parûmes hors de notre maison, l'assemblée entonna une chanson mélancolique : le major Behm nous apprit que les habitans de cette contrée chantent ordinairement quand ils prennent congé de leurs amis. Nous nous rendîmes au gouvernement, accompagnés des soldats et de tous les hommes de la ville, et précédés par les tambours et la musique de la garnison : madame Behm nous attendait avec les dames de Bolcheretsk, qui portaient de longs manteaux de soie, garnis de fourrures très précieuses de différentes couleurs. Après avoir pris quelques rafraîchissemens qu'on nous avait préparés, nous allâmes au bord de la rivière, au milieu des dames, qui chantèrent des airs doux et tendres, ainsi que les hommes : quand nous eûmes fait nos adieux à madame Behm, et quand nous l'eûmes assurée que nous n'oublierions jamais la manière dont on nous avait accueillis à Bolcheretsk, nous nous sentîmes trop émus pour ne pas gagner nos canots à la hâte. A l'instant où nos embarcations démarrèrent, toutes les personnes qui étaient sur le rivage nous saluèrent par trois acclamations : nous leur répondîmes, et lorsque nous doublâmes la pointe, nos sensibles amis,

qui nous aperçurent pour la dernière fois, nous firent leurs derniers adieux par d'autres acclamations.

Le courant de la rivière nous était défavorable, et si prodigieusement rapide, que, malgré tous les efforts de nos Cosaques et de nos Kamtschadales, nous n'atteignîmes que le 17 mai au soir Opatchin, le premier des villages situés sur notre route. Nous avions fait environ vingt milles par jour. Nous arrivâmes à Natchéekin le 19, et le 20 nous traversâmes la plaine sur laquelle Karatchin est bâti : il y avait eu une gelée très forte la nuit du 19, et nous trouvâmes le chemin beaucoup meilleur que lors de notre arrivée. Nous nous embarquâmes le 21 sur la rivière d'Awatska, et avant la nuit nous avions passé les bancs de sable qu'on voit à l'entrée de la baie du même nom. Durant notre voyage, nous fûmes enchantés de l'empressement avec lequel les Toions et les Kamtschadales, leurs sujets, nous donnèrent des secours dans les différens ostrogs que nous rencontrâmes : ce fut pour moi une grande satisfaction d'observer le plaisir que leur causait la présence du major Behm, et le chagrin et la douleur qui se peignirent sur leur visage lorsqu'on leur apprit qu'il devait bientôt les quitter.

Nous avions envoyé de Bolcheretsk un exprès au capitaine Clerke, afin de l'instruire de l'accueil

généreux du gouverneur et des habitans de la ville : nous lui avions écrit en même temps, que le major Behm voulait nous accompagner aux vaisseaux, et nous lui avions fixé à peu près le moment de notre retour. Lorsque nous approchâmes du havre, les canots de *la Résolution* et de *la Découverte* vinrent à notre rencontre; les matelots étaient mis proprement, et les officiers avaient toute la parure que comportait le mauvais état de leur garde-robe. M. Behm fut très frappé de l'air robuste et de la bonne santé des équipages de nos canots; il le fut surtout de voir la plupart d'entre eux sans autre vêtement qu'une chemise et une culotte, quoiqu'il tombât de la neige.

M. Behm avait témoigné le désir de se rendre aux vaisseaux avant de débarquer; et du moment où nous fûmes par le travers de la ville Saint-Pierre-et-Saint-Paul, je le priai de me dire ses intentions. Il songea, d'après ce que nous lui avions appris de la maladie du capitaine Clerke, qu'il serait imprudent d'aller le voir si tard (il était plus de neuf heures du soir), et il me répondit qu'il valait mieux passer la nuit à terre. Lorsque je l'eus accompagné à la maison du sergent, j'allai instruire le capitaine Clerke du succès de notre voyage. Je fus extrêmement affligé de voir que, pendant notre absence, cet excellent officier n'avait point trouvé de soulagement dans le repos du havre et le lait

et les végétaux du Kamtschatka, ainsi que nous en avions conçu l'espoir, et que sa maladie empirait de jour en jour.

Dès que j'eus rendu compte de notre mission, je retournai auprès du major; et le lendemain au matin, je le conduisis aux vaisseaux. On le salua de treize coups de canon : il fut reçu d'ailleurs avec tous les égards possibles. Il avait à sa suite le commandant d'une des galiottes russes, le patron d'un sloop qui mouillait dans le havre, deux marchands de Bolcheretsk, le prêtre de Paratounca, qu'il semblait estimer beaucoup : ce prêtre aimait tendrement le capitaine Clerke, et j'aurai occasion d'en parler plus bas.

Quand M. Behm eut fait sa visite à M. Clerke, il passa à bord de *la Découverte*, et il revint dîner sur *la Résolution*. L'après-dîner nous lui fîmes voir les diverses choses que nous avions rassemblées pendant le voyage, et notre commandant lui offrit un assortiment complet de chacun des articles. Je ne dois pas oublier ici un sacrifice et un trait de reconnaissance des matelots de nos deux vaisseaux : sachant que M. Behm leur avait donné une quantité considérable de tabac, ils demandèrent, de leur propre mouvement, qu'on ne leur servît plus de grog, et qu'on envoyât à la garnison de Bolcheretsk leurs rations de liqueurs fortes : ils ajoutèrent qu'ils avaient lieu de croire l'eau-de-vie rare au

Kamtschatka, et que ce présent ferait plaisir aux troupes russes, puisqu'à Saint-Pierre-et-Saint-Paul on avait voulu leur donner quatre roubles d'une bouteille de liqueur. Nous n'ignorions pas combien les matelots se plaignaient lorsqu'on suspendait leur grog, ce qui arrivait communément dans les climats chauds, afin de pouvoir leur en servir une quantité plus grande dans les climats froids; nous sentions que cette libéralité les priverait de liqueurs fortes durant la campagne rigoureuse que nous voulions faire au nord, et il nous fut impossible de ne pas admirer un sacrifice si extraordinaire. Ils exécutèrent leur projet; mais M. Clerke et les autres officiers, afin de ne pas laisser cette belle action sans récompense, substituèrent une quantité de rum, pareille à la très petite quantité de grog que le major Behm avait acceptée pour la garnison. M. Behm reçut de la manière la plus obligeante ce rum, ainsi qu'une douzaine ou deux de bouteilles de vin que nous destinâmes à madame Behm, avec les autres petits présens que notre position nous permettait de lui offrir. Le tabac fut distribué le lendemain aux équipages des deux vaisseaux : on en donna trois livres à chacun de ceux qui mâchaient ou qui fumaient de cette plante, et il y en eut une livre pour le reste.

J'ai déjà dit que le major Behm avait résigné le commandant du Kamtschatka, et qu'il comptait

7

partir bientôt pour Pétersbourg : il nous proposa de se charger lui-même de nos dépêches. Cette occasion était trop heureuse pour la négliger. Le capitaine Clerke l'avertit qu'il prendrait la liberté de le charger de quelques paquets relatifs à notre voyage, et qu'il le prierait de les remettre à notre ambassadeur à la cour de Russie. Nous résolûmes d'abord de n'envoyer qu'un précis de nos opérations ; mais le capitaine Clerke, persuadé ensuite qu'on pouvait confier toutes nos découvertes à un homme qui nous avait donné des preuves si frappantes de ses vertus publiques et privées ; songeant d'ailleurs que, pour achever notre expédition, nous avions encore à faire des campagnes très dangereuses, se décida à envoyer en Europe, par M. Behm, le journal entier de M. Cook et la partie du sien qui renfermait la période comprise entre la mort de M. Cook et notre arrivée au Kamtschatka, avec une carte de toutes nos découvertes. Nous crûmes, M. Bayly et moi, devoir faire passer en outre au bureau des longitudes les détails de nos opérations. S'il nous était arrivé quelque malheur, l'amirauté aurait eu dans ses archives une relation détaillée des principaux événemens de notre voyage. Il fut enfin convenu qu'un exprès partirait d'Okotsk avec un précis de nos longues dépêches. M. Behm nous dit que, si rien ne retardait le passage à Okotsk, l'exprès arriverait à Pétersbourg au mois de dé-

cembre, et qu'il comptait y être lui-même au mois de février ou de mars. Les trois jours suivans, M. Behm dîna et soupa alternativement sur les deux vaisseaux, et nous ne manquâmes pas de l'accueillir le mieux qu'il nous fut possible : il nous fit ses adieux le 25 mai. Il fut salué de treize coups de canon, et les matelots demandèrent qu'on leur permît de le saluer par trois acclamations. Le lendemain au matin nous le reconduisîmes, M. Webber et moi, jusqu'à quelques milles de l'embouchure de la rivière d'Awatska, et nous rencontrâmes le prêtre russe, sa femme et ses enfans, qui attendaient leur gouverneur.

Il serait difficile de dire si le bon prêtre et sa famille furent plus émus que nous en quittant le major Behm. Nous le connaissions depuis peu de temps, mais l'élévation de son âme et son désintéressement nous avaient inspiré la plus grande estime; nous avions même une sorte de vénération pour lui, et il était impossible de n'être pas vivement touché en nous séparant d'un homme qui nous avait rendu tant de services, et que nous avions peu d'espérance de revoir jamais. Outre les vivres et les munitions qu'il fournit à nos vaisseaux, la valeur intrinsèque des présens particuliers que nous reçûmes de lui montait à plus de deux cents livres sterling, selon le prix courant des divers articles au Kamtschatka; et cette libéralité, quel-

que extraordinaire qu'elle soit en elle-même, fut bien inférieure encore à la délicatesse qu'il mit dans ses bienfaits, et aux combinaisons ingénieuses et adroites par lesquelles il s'efforça d'atténuer pour nous le poids de tant d'obligations dont il savait que nous n'avions aucun moyen de nous acquitter.

§ 3.

Suite de nos opérations dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Abondance du poisson. L'hôpital russe est confié aux soins de nos chirurgiens. Difficultés pour sortir de la baie. Éruption d'un volcan. Nous gouvernons au nord. Cheepoonskoi-noss. Kamtschatskoi-noss. Olutorskoi-noss. Tschukotskoi-noss. Ile Saint-Laurent. Nous voyons du même point les côtes d'Asie et d'Amérique, et les îles de Saint-Diomède. Entreprises diverses pour passer au nord entre les deux continens. Nous sommes arrêtés par des glaces impénétrables.

Ayant terminé le dernier chapitre par des détails sur le départ du major Behm, je vais raconter maintenant ce qui se passa au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, durant notre absence.

Un détachement chargé de couper du bois fut envoyé à terre le 12 mai; mais la neige couvrait encore la terre, et nos gens firent peu de progrès. Ils nettoyèrent cependant en travers des vaisseaux un endroit convenable, où il y avait un courant d'eau douce; et lorsqu'on eut dressé une tente pour le tonnelier, on débarqua les futailles vides, et les

hommes chargés de la voilure se rendirent sur la côte.

La grève n'étant plus embarrassée par les glaces le 15, quelques-uns des matelots pêchèrent à la seine, et ils prirent une quantité considérable d'un très beau poisson plat. Depuis cette époque, jusqu'à notre départ du havre, il est difficile d'imaginer la multitude incroyable de poissons qui nous environna de tous côtés. Les toions de la ville et de Paratounca, village situé aux environs, avaient reçu ordre du major Behm d'employer tous les Kamtschadales à notre service, et il nous arriva souvent de n'avoir pas assez de place sur les vaisseaux pour recevoir les présens qu'ils nous apportèrent. En général ils nous donnèrent du poisson plat, de la morue, de la truite et du hareng. Cette baie offrait une abondance extrême de harengs qui avaient acquis toute leur perfection, et qui étaient d'une saveur exquise. Les pêcheurs de *la Découverte* en prirent, d'un seul coup de filet, une quantité si considérable que, craignant de rompre leur seine, ils en jetèrent un très grand nombre. Ils en amenèrent sur le rivage un tas si énorme, qu'outre la portion nécessaire à la consommation journalière, ils remplirent la quantité de barriques pour lesquelles ils avaient du sel; et qu'après en avoir envoyé à *la Résolution* autant qu'elle pouvait en désirer, ils en laissèrent plusieurs boisseaux sur la grève.

La neige commença à disparaître d'une manière rapide à cette époque, et les équipages cueillirent beaucoup d'ail sauvage, de céleri et de têtes d'orties. On faisait bouillir ces plantes avec de la fleur, de farine et des tablettes de bouillon portatives, ce qui procurait un déjeuner très sain et très agréable; on en servit tous les matins durant notre relâche. On fit aussi des trous aux bouleaux, et le suc qui en découlait en grande quantité fut toujours mêlé avec les rations d'eau-de-vie.

L'hôpital russe établi près de la ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul se trouvait dans un état vraiment déplorable à l'époque de notre arrivée. Les soldats avaient plus ou moins de scorbut, et la maladie d'un grand nombre d'entre eux était parvenue au dernier point. Les autres Russes ne se portaient pas mieux; et nous remarquâmes en particulier que le sergent, ayant bu une trop grande quantité de liqueurs fortes que nous lui donnâmes, eut, dans le cours de peu de jours, quelques-uns des symptômes les plus alarmans. Le capitaine Clerke confia tous ces malades à la vigilance de nos chirurgiens, et il ordonna de leur fournir de la choucroute et de la drêche. Lorsque je revins de Bolcheretsk, j'observai avec beaucoup de surprise le changement en bien qu'annonçaient les visages des scorbutiques: nos chirurgiens attribuèrent surtout au mout de bière cette prompte guérison.

La Résolution embarqua le 1er juin deux cent cinquante poudes ou quatre-vingt-dix quintaux de farine de seigle, qu'on nous fournit des magasins de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et *la Découverte* en reçut à peu près la même quantité. On servit tout de suite une ration entière de pain aux équipages, ressource qu'ils n'avaient pas eue depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance. Notre provision d'eau fut achevée le même jour : nous en remplîmes soixante-cinq barriques.

Le 6 juin, vingt bêtes à cornes arrivèrent, d'après un ordre du commandant, de Verchney-ostrog, situé sur la rivière de Kamtschatka, et éloigné du havre d'au moins cent milles, comptés à vol d'oiseau. Ces animaux étaient d'une grandeur médiocre, et quoique leur voyage eût été de dix-sept jours, ils se trouvaient en bon état. Les quatre jours suivans nous nous disposâmes à appareiller.

Nous appareillâmes, à l'aide du reflux, le 13, à quatre heures du matin, et comme nous avions un calme plat, les canots remorquèrent *la Résolution* et *la Découverte*. Le 16 nous levâmes l'ancre et nous sortîmes de la baie ; mais le reflux coupant le passage sur la côte orientale, et le vent nous ayant manqué, nous dérivâmes près des rochers Trois-Aiguilles, qui gisent à cette partie de l'entrée, et nous fûmes obligés de mettre les canots à la mer

pour nous dégager. A midi nous étions à deux lieues de la terre.

Le Kamtschatka n'était plus alors tel que nous l'avions vu à l'époque de notre arrivée : excepté un petit nombre de taches qu'on apercevait encore au sommet de quelques montagnes très élevées, la neige avait disparu, et une belle verdure couvrait les flancs des collines, qui en plusieurs endroits se montraient bien boisées.

Le capitaine Clerke ayant résolu de se tenir le plus qu'il pourrait à la vue de la côte du Kamtschatka, afin d'en déterminer la position, nous continuâmes jusqu'au 18 à gouverner au nord-nord-est avec des vents légers et variables. Nous apercevions un volcan qui vomissait d'immenses colonnes de fumée.

Le 20 nous portâmes vers la terre; une heure après nous la vîmes se prolonger devant nous du nord-ouest au nord-nord-est à la distance d'environ cinq lieues : nous jugeâmes que la partie septentrionale était le Kronotskoi-noss. Sa position dans les cartes russes s'accorde avec notre estime, quant à la latitude, qui fut de 54 degrés 42 minutes; mais elle en diffère beaucoup relativement à la longitude, car les Russes placent ce cap à 1 degré 48 minutes est d'Awatska; au lieu que notre estime, corrigée par les garde-temps et des observations de la lune, indiquait 3 degrés 34 minutes

à l'est d'Awatska, ou 162 degrés 17 minutes à l'est du méridien de Greenwich. Le terrain est très élevé aux environs, et les montagnes de l'intérieur du pays étaient encore couvertes de neige. Des rochers escarpés découpent le rivage, et la côte ne paraît offrir ni entrées ni baies. Nous jouissions depuis peu de temps de cette vue de terre, lorsque le vent fraîchit de la partie du sud-ouest, et amena une brume épaisse qui nous obligea de prendre le large au nord-est-quart-est; le ciel s'éclaircit à midi, et nous gouvernâmes vers la terre, comptant découvrir bientôt le Kamtschatskoi-noss: il se montra en effet le 21 à la pointe du jour.

La côte paraissant unie, nous ne savions où placer le Kamtschatskoi-noss, qui, selon Muller, forme vers le milieu de la péninsule une pointe en saillie, que certainement on ne trouve pas; mais j'ai vu depuis que la carte générale de l'empire de Russie, publiée en 1776 par l'académie de Pétersbourg, donne ce nom au cap méridional. Nous avons, d'après plusieurs observations exactes, fixé la latitude de ce cap à 56 degrés 3 minutes, et sa longitude à 163 degrés 20 minutes. Notre longitude diffère ici de celle des cartes russes de la même quantité dont j'ai parlé plus haut à l'égard du Kronotskoi-noss. La grande rivière du Kamtschatka tombe dans la mer au sud de cette péninsule.

La saison trop avancée ne nous permettant pas

de relever d'une manière exacte la côte du Kamtschatka, le capitaine Clerke forma le projet de déterminer surtout la position des pointes et saillies de la côte durant notre passage au détroit de Behring. Nous gouvernâmes donc en travers d'une baie étendue, marquée sur les cartes entre le Kamtschatskoi et l'Olutorskoi-noss : nous voulions reconnaître ce dernier cap, qui, selon les géographes russes, termine la péninsule du Kamtschatka, et devient la borne méridionale du pays des Koriaques.

Le 22 nous rencontrâmes une baleine morte qui exhalait une odeur affreuse et qu'on sentait à plus d'une lieue : elle était couverte d'un grand nombre d'oiseaux de mer qui en faisaient leur pâture.

Un grand nombre de goëlands s'offrirent à nos regards le 24 juin; nous fûmes témoins de la manière dégoûtante dont l'espèce nommée *arctique* se procure de la nourriture, manière qui l'a fait nommer le parasite [1].

Le 25, à une heure après midi, nous étions par 59 degrés 12 minutes de latitude, et 168 degrés 35 minutes de longitude. Le vent fraîchit, et il sur-

[1] Le goëland arctique, qui est un peu plus gros que le goëland ordinaire, poursuit ce dernier dès qu'il le rencontre : celui-ci, après avoir fui quelque temps, en poussant de grands cris et donnant beaucoup de marques de frayeur, laisse tomber sa fiente : le goëland arctique s'arrête à l'instant, et saisit ces ordures avant qu'elles tombent dans la mer.

vint une brume épaisse : ce fut malheureusement au moment où nous comptions apercevoir l'Olutorskoi-noss, qui ne se trouvait plus qu'à douze lieues de nous, si la position de 59 degrés 30 minutes de latitude, et de 167 degrés 36 minutes de longitude, indiquée par Muller, est exacte ; car, à cette distance, on peut voir aisément une terre d'une élévation modérée. Mais si l'erreur en longitude des cartes russes, que nous avions trouvée universelle jusqu'ici, affecte également cet endroit, l'Olutorskoi-noss aurait dû se montrer à moins de douze lieues de distance, même avant l'arrivée de la brume ; et comme nous n'aperçûmes aucune apparence de terre, il faut que le cap soit très bas, ou qu'il y ait une erreur dans l'indication en latitude que donne Muller.

Le 28 à six heures du matin, nous découvrîmes la terre au nord-ouest. Elle offrait des collines d'une élévation modérée, et dans l'intérieur du pays on en voyait d'autres qui étaient d'une grande hauteur. Nous n'y remarquâmes point de bois, et les taches de neige qu'on y aperçoit encore donnaient à ce pays un aspect très stérile. A neuf heures nous étions à environ dix milles de la côte : l'extrémité méridionale nous restait à l'ouest-sud-ouest, à six lieues, et la côte par-delà semblait courir à l'ouest. Cette pointe, se trouvant par 61 degrés 48 minutes de latitude, et 174 degrés 48

minutes de longitude, gît, selon les cartes russes, près de l'embouchure de la rivière d'Opuka.

L'après-dîner, nous continuâmes à longer la côte, à la distance de quatre ou cinq lieues. Elle nous parut aussi stérile qu'au sud; les collines s'élevaient très haut dans l'intérieur du pays, mais les nuages qu'elles avaient à leur sommet ne nous permirent pas d'en déterminer la hauteur. A huit heures du soir nous crûmes apercevoir la terre à l'est-quart-nord-est, nous mîmes alors le cap au sud de l'est, mais nous n'avions vu que de la brume. A minuit, l'extrémité de la côte nous restant au nord-est un quart de rumb est, nous supposâmes que c'était le cap Saint-Thadée : au sud de ce cap la terre court à l'ouest et forme une crique profonde, dans laquelle se trouve, selon les cartes des Russes, la rivière Katirka.

Le 1er juillet nous mîmes le cap au nord-est-quart-est, afin de reconnaître la pointe appelée dans la carte de Behring, *Tschukotskoi-noss*, que nous avions aperçue le 4 septembre de l'année précédente, au moment où nous vîmes au sud l'île Saint-Laurent. Ce cap et celui de Saint-Thadée forment les extrémités nord-est et sud-ouest du vaste golfe d'Anadyr, au fond duquel la rivière de ce nom a son embouchure, et où elle divise sur son passage le pays des Koriaques de celui des Tschutsky.

Le 3, à midi, notre latitude observée fut de 63 degrés 33 minutes, et notre longitude de 186 degrés 45 minutes. Une demi-heure après, nous découvrîmes le Tschukotskoi-noss, qui nous restait au nord-ouest, à treize ou quatorze lieues, et à cinq heures du soir nous aperçûmes l'île Saint-Laurent. Une île un peu à l'est de celle-ci, et que nous supposâmes située entre l'île Saint-Laurent et l'île Anderson, se montrait à environ six lieues à l'est-sud-est de la première.

Le ciel continuant à s'épaissir, la terre fut invisible pour nous jusqu'au 5. A cette époque, elle se montra de nouveau au nord-est et au nord-ouest: notre latitude estimée était de 65 degrés 24 minutes, et notre longitude de 189 degrés 14 minutes. La position des îles Saint-Diomède, situées dans le détroit de Behring, entre les deux continens, ayant été déterminée par nous l'année précédente, à 65 degrés 48 minutes de latitude, nous ne pouvions accorder le gisement de la terre qui se montrait au nord-est avec celui de ces îles. Nous portâmes donc vers la terre au nord-est, jusqu'à trois heures de l'après-midi, temps où nous n'en étions plus éloignés que de quatre lieues; et voyant qu'elle formait deux îles, nous fûmes à peu près sûrs que c'étaient les îles Saint-Diomède; mais comme la brume nous laissa encore des incertitudes, nous gouvernâmes vers la côte d'Asie, jusqu'à sept heures

du soir. Nous étions alors à deux ou trois lieues du cap oriental de ce continent.

Ce cap est une pointe de terre élevée et arrondie, qui se prolonge à quatre ou cinq milles du nord au sud, qui forme une péninsule et qui est réuni au continent par un isthme bas et étroit. Ses côtes sont escarpées, et en travers de sa partie septentrionale il y a trois rochers élevés et solitaires. Il était couvert de neige, et des glaces environnaient la grève. Nous fûmes convaincus que nous avions éprouvé les effets d'un courant très fort qui portait au nord et qui avait produit une erreur de vingt milles dans notre latitude prise à midi. Nous avions éprouvé le même effet en traversant ce détroit, l'année précédente.

Sûrs enfin de notre position, nous continuâmes notre route au nord-quart-nord-est. Le ciel s'éclaircit à dix heures du soir, et nous eûmes occasion de découvrir au même instant la colline à pic très remarquable qui est près du cap du Prince de Gallès, sur la côte d'Amérique, le cap oriental de l'Asie, et les îles Saint-Diomède, placées dans l'intervalle qui sépare les deux continens.

Le 6, à midi, notre latitude estimée fut de 67 degrés nord, et notre longitude de 191 degrés 6 minutes est. Ayant déjà laissé de l'arrière une quantité considérable de glaces énormes, et remarqué que la glace adhérait toujours à la côte en plusieurs

endroits du continent d'Asie, nous ne fûmes pas surpris d'en rencontrer à trois heures du soir une plaine étendue qui se prolongeait à l'ouest. Après cette découverte, il nous resta peu d'espoir de nous élever au nord plus loin que l'année précédente.

Nous eûmes peu de vent l'après-midi, et les canots allèrent à la chasse des chevaux marins, qui étaient en grand nombre sur les morceaux de glace détachés, mais ils revinrent sans succès : ces animaux se montrèrent très sauvages, et ils se retirèrent dans l'eau, avant qu'on pût les mettre à la portée du fusil.

On rentra les canots à sept heures du soir, et le vent ayant fraîchi de la partie du sud, nous portâmes au nord-est, dans la vue de reconnaître la portion du continent d'Amérique située entre 68 et 69 degrés de latitude, que la brume ne nous avait pas permis d'examiner l'année précédente. Notre projet ne réussit qu'en partie; car le 7, à six heures du matin, nous fûmes arrêtés par un large champ de glace qui se prolongeait du nord-ouest au sud-ouest; mais l'horizon s'éclaircit bientôt après, et nous eûmes une vue de la côte d'Amérique, dont nous étions éloignés d'environ dix lieues : elle s'étendait du nord-est-quart-est à l'est. Elle gît, selon nos observations, entre 68 et 68 degrés 20′ minutes de latitude. L'atmosphère était nette, et la

glace se trouvant peu élevée, nous pûmes en découvrir une grande étendue ; elle présentait partout une surface solide et compacte, et l'on n'apercevait le dégel dans aucune de ses parties : elle nous parut aussi adhérente à la terre.

La brume ne tarda pas à revenir et la terre ne fut plus visible pour nous. Comme il ne nous restait aucune possibilité d'en approcher davantage, nous gouvernâmes au nord-nord-ouest en rangeant la glace de près ; et, après avoir doublé son extrémité occidentale à midi, nous reconnûmes qu'elle avait sa direction à peu près au nord. Notre latitude estimée était de 68 degrés 22 minutes, et notre longitude de 192 degrés 34 minutes. Nous continuâmes notre route au nord, le long des bords de la glace ; le reste du jour nous traversâmes une multitude de glaces flottantes qui s'étaient détachées de la grande masse, et contre lesquelles nos vaisseaux dérivaient avec beaucoup de violence, malgré toutes nos précautions. Nous rencontrâmes des bois flottans à huit heures du soir ; et à minuit le vent passa au nord-ouest : le thermomètre tomba de 38 à 31 degrés, et nous eûmes des bouffées continuelles de neige et de pluie neigeuse.

Le 8, à cinq heures du matin, le vent tournant plus au nord, et la glace ne nous permettant plus de tenir le même bord, nous fûmes obligés de gouverner à l'ouest. Nous n'étions qu'à six ou sept

lieues du continent d'Amérique, mais la neige qui tombait en abondance, rendait notre horizon beaucoup moins étendu. Notre latitude estimée à midi fut de 69 degrés 21 minutes, et notre longitude de 192 degrés 42 minutes. Le ciel s'éclaircit à deux heures, et nous nous trouvâmes près d'un vaste champ de glace.

Comme nous avions fait près de quarante lieues à l'ouest, le long des bords de la glace, sans apercevoir aucune ouverture, et sans découvrir par-delà une mer libre, nous perdîmes l'espoir de nous élever davantage au nord pour le moment : le capitaine Clerke résolut d'arriver vent arrière au sud-quart-sud-est, le seul côté qui parût accessible, et d'attendre que la saison fût plus avancée pour essayer de nouveau de traverser la glace. Il projeta d'employer le temps intermédiaire à examiner la baie de Saint-Laurent et la côte qui se trouve au sud de cette baie, car il était bien important de découvrir un havre aux environs, en cas que la glace endommageât nos vaisseaux. Nous désirions d'ailleurs de revoir nos amis les Tschutsky, et ce que le commandant du Kamtschatka nous avait dit des effets de notre première visite donna une nouvelle force à nos désirs sur ce point.

Nous mîmes le cap au sud jusqu'à midi du 10 : nous dépassâmes, à cette époque, une quantité considérable de glaces flottantes, et le vent fut

remplacé par un calme parfait. Notre latitude observée était de 68 degrés 1 minute, et notre longitude de 188 degrés 30 minutes. Nous trouvâmes le matin plusieurs baleines sur notre route; l'après-midi les canots allèrent à la chasse des chevaux marins, qu'on voyait en grand nombre sur les morceaux de glace qui nous environnaient. Nos gens furent plus heureux qu'ils ne l'avaient été en dernier lieu, car ils rapportèrent trois gros chevaux marins et un jeune : ils en avaient tué et blessé plusieurs autres. Nous observâmes différens traits remarquables de l'affection que ces animaux ont pour leurs petits. A l'approche de nos embarcations, les vieux placèrent tous les jeunes sous leurs nageoires, et ils s'efforcèrent de les emporter dans la mer; plusieurs, dont les petits, tués ou blessés, demeurèrent flottans sur la surface des vagues, reparurent et vinrent les reprendre, quelquefois à l'instant même où les matelots allaient s'en emparer : on suivit leurs traces fort loin à l'aide de l'eau qui était teinte de sang. D'autres fois les vieux les ramenaient au-dessus de la surface des flots, comme pour leur faire respirer l'air, et ils replongeaient ensuite en poussant des mugissemens terribles. La femelle, en particulier, dont le petit fut embarqué dans le canot, devint si furieuse, qu'elle attaqua une de nos embarcations et qu'elle en perça le fond avec ses deux crocs.

A huit heures du soir il s'éleva une brise de l'est, à l'aide de laquelle nous continuâmes notre route au sud, et à minuit nous rencontrâmes beaucoup de glaces très grosses. Nous essayâmes de les traverser, et nous portâmes peu de voiles, afin de ne pas endommager les vaisseaux; mais lorsque nous fûmes un peu plus loin au sud, elles formaient un seul champ compacte, lequel se prolongeait au sud-ouest, au sud-est et au nord-est dans toute l'étendue de la vue. Cet obstacle inattendu et effrayant fit abandonner au capitaine Clerke le projet d'aborder à la côte de Tschutsky, car il ne restait plus d'espace libre qu'au nord sur les derrières de ce champ de glace. Nous revirâmes en effet de bord à trois heures du matin du 11 juillet, et nous portâmes au nord. Notre latitude observée à midi fut de 67 degrés 49 minutes, et notre longitude de 188 degrés 47 minutes.

Le 13, comme il ne nous restait pas la moindre probabilité de nous élever plus au nord dans le parage où nous nous trouvions, le capitaine Clerke résolut de faire une nouvelle et dernière tentative sur la côte d'Amérique et vers la baie de Baffin, car c'était de ce côté que nous avions pénétré le plus loin l'année d'auparavant; mais il fallut bientôt renoncer encore à ce projet et retourner vers le sud.

§ 4.

Tentatives inutiles pour traverser les glaces au nord-ouest. Situation dangereuse de *la Découverte*. Le capitaine Clerke se décide à cingler au sud. Nous dépassons le Serdze-Kamen. Notre retour par le détroit de Behring. Nous dépassons l'île Saint-Laurent et l'île Mednoi. Mort du capitaine Clerke.

Le capitaine Clerke étant décidé à ne plus faire de tentatives sur la côte d'Amérique, et à ne plus chercher le passage que sur la côte d'Asie, nous continuâmes tout l'après-dîner du 21 juillet à gouverner à l'ouest-nord-ouest au milieu d'une quantité considérable de glaces flottantes.

Le 22 juillet, à midi, notre latitude observée fut de 69 degrés 30 minutes, et notre longitude de 187 degrés 30 minutes. L'après-midi nous retrouvâmes de nouveau le champ de glace, qui se prolongeait au nord-ouest et au sud-ouest, et pour le doubler il fallut continuer notre route au sud.

Je ferai observer que, depuis le 8 juillet, nous avions traversé deux fois cette mer sur des lignes à peu près parallèles à celle que nous venions de décrire; que, dans la première de ces croisières, nous ne pûmes nous élever au nord qu'à huit ou dix lieues du dernier point de la seconde, et que, dans celle-ci, nous trouvâmes encore un champ fixe de glace placé en général cinq lieues au sud de la position qu'avaient les glaces lors de la pre-

mière. Il s'ensuit que les champs de glaces compactes étaient mobiles ou diminuaient, mais qu'on a peu d'espoir de pénétrer beaucoup plus loin dans les saisons les plus favorables.

Le 23, la portion de mer libre dans laquelle nous continuions à louvoyer n'était pas de plus d'un mille et demi, et elle diminuait à chaque instant; enfin, après avoir employé vainement tous les moyens qui dépendaient de nous pour nous dégager des glaces flottantes, nous fûmes réduits à forcer le passage au sud; mais *la Résolution* éprouva des secousses très rudes. *La Découverte* fut moins heureuse, car, au moment où elle allait atteindre un espace libre, des glaces énormes l'enfermèrent tellement, qu'elle ne put plus marcher, et, penchant sous le vent, elle fut renversée sur le bord d'une de ces masses. Comme la mer se trouvait encore ouverte du côté du vent, le ressac la fit frapper avec violence contre la glace. Le morceau qu'elle touchait se brisa ou se remua enfin de manière à permettre à M. Gore d'essayer une nouvelle tentative pour échapper au naufrage. Malheureusement le vaisseau n'avait pas encore pris l'espace nécessaire à la manœuvre, lorsqu'il fut renversé une seconde fois sous le vent contre un autre morceau. M. Gore, voyant que la houle ne permettait pas de demeurer au vent sans péril, et ne prévoyant

aucun hasard qui pût le dégager, retira son bâtiment dans une petite ouverture.

Notre conserve était dans cette situation dangereuse, lorsque nous l'aperçûmes à environ trois milles au nord-ouest de nous : un vent frais du sud-est entraînait au nord-ouest une quantité plus considérable de glaces, et augmentait la masse volumineuse qui se trouvait entre nous et *la Découverte*. Notre latitude estimée était de 69 degrés 8 minutes, notre longitude de 187. Pour ajouter aux sombres inquiétudes qui commençaient à s'emparer de nous, le ciel s'épaissit et s'embruma, nous perdîmes *la Découverte* de vue. Voulant nous maintenir dans une position qui nous laissât les moyens de lui donner les secours qui dépendraient de nous, nous continuâmes à ranger de très près les bords de la glace. Par bonheur le vent tourna au nord, et nous fit espérer que la glace pouvait dériver et relâcher *la Découverte ;* mais il était bien incertain si elle en sortirait saine et sauve, et nous tirâmes des coups de canon de demi-heure en demi-heure, afin de prévenir notre séparation. Nos inquiétudes ne cessèrent qu'à neuf heures, époque où elle répondit à nos signaux : elle nous héla bientôt après, et elle nous apprit que les glaces avaient commencé à se diviser à l'instant où le vent changea, et qu'à l'aide de toutes ses voiles, elle était venue à bout de forcer le passage.

Le 25, découvrant une mer libre au sud-est, nous portâmes de ce côté : nous traversâmes cet espace libre, et nous continuâmes le reste du jour à gouverner au sud-est, sans qu'aucune glace s'offrît à nos regards. Notre latitude observée à midi fut de 68 degrés 38 minutes : notre longitude de 189 degrés 9 minutes. Le 27 nous découvrions la côte d'Asie qui nous restait au sud.

Voyant que la mer, fermée par les glaces, ne nous permettait pas de nous élever davantage au nord, ou d'approcher plus près de l'un ou l'autre des continens, nous jugeâmes qu'il serait contraire au bien du service d'exposer les deux vaisseaux, et inutile, à l'égard du but de notre expédition, de faire de nouvelles tentatives pour découvrir un passage au nord-est ou au nord-ouest. Ces motifs déterminèrent M. Clerke à ne plus perdre de temps sur des projets dont l'exécution était impossible, mais à gagner la baie d'Awatska, afin de nous y réparer, et de reconnaître la côte du Japon, avant que l'hiver nous ôtât les moyens de faire des découvertes.

Je ne dissimulerai pas la joie qui se peignit sur la physionomie de chacun de nous, dès que la résolution du capitaine Clerke fut connue. Nous étions tous fatigués d'une navigation très dangereuse, où la persévérance la plus opiniâtre n'avait pas été suivie de la plus légère apparence de succès.

Nous courions les mers depuis trois ans, et malgré les ennuyeuses campagnes que nous avions encore à faire, et l'immense espace qu'il nous fallait parcourir, nous tournâmes nos regards vers notre patrie avec un plaisir et une satisfaction aussi réels que si nous avions vu les côtes d'Angleterre.

Le 28 juillet la côte d'Asie était encore en vue. A quatre heures du matin, le cap que nous avions appelé *Serdze-Kamen*, d'après l'autorité de Muller, nous restait au sud-sud-ouest, à six ou sept lieues. Nous aperçûmes en divers endroits des sommets des collines qui s'élèvent dans l'intérieur du pays, des deux côtés du cap, des proéminences d'une hauteur considérable, lesquelles ressemblaient à d'énormes rochers ou à des colonnes de pierre.

Le 30, la brume s'étant dissipée, nous vîmes le cap du prince de Galles dans le sud-est, à environ six lieues, et l'île Saint-Diomède, au sud-ouest: nous mîmes alors le cap à l'ouest, et à huit heures nous découvrîmes le cap Oriental qui à minuit nous restait à l'ouest-quart-nord-ouest, à quatre lieues. Durant la nuit, nous cinglâmes au sud-sud-ouest, avec une brise fraîche de l'ouest-nord-ouest, et le 31, à quatre heures du matin, le cap Oriental se montrait au nord-nord-est, et la partie nord-est de la baie Saint-Laurent, où nous mouillâmes l'année d'auparavant, à l'ouest-quart-sud-ouest, à quatre lieues. Comme nous n'aurions pu

tenir le vent, sans perdre plus de temps que n'en méritait l'objet dont nous étions occupés, nous traversâmes la baie, en regrettant beaucoup de laisser échapper cette occasion, de faire une seconde visite aux Tschutsky. Notre latitude, observée à midi, fut de 65 degrés 6 minutes, et notre longitude de 189 degrés.

Maintenant que nous avons traversé le détroit de Behring, et quitté la côte d'Asie pour n'y plus revenir, il ne sera pas hors de propos de dire par quelles raisons nous avons adopté sur son étendue deux conclusions générales contraires aux opinions de M. Muller. Nous pensons que le promontoire appelé *cap Oriental* est aujourd'hui la pointe la plus orientale de cette partie du globe, ou, en d'autres termes, qu'aucune partie du continent de l'Asie ne s'étend en longitude par-delà 190 degrés 22 minutes est : nous croyons que la latitude de l'extrémité la plus nord-est est au sud du soixante-dixième parallèle nord.

Nous eûmes de légers souffles de vent du sud-ouest jusqu'à midi du premier août : notre latitude, observée à cette époque, fut de 64 degrés 23 minutes, et notre longitude de 189 degrés 15 minutes : la côte d'Asie se prolongeait du nord-ouest, à environ douze lieues de distance, et la terre située à l'est de Saint-Laurent nous restait au sud-ouest. Le ciel s'éclaircit le 2, et à midi nous

aperçûmes la même terre, qui offrait plusieurs mondrains élevés, ressemblant à autant d'îles : notre latitude observée était de 64 degrés 3 minutes; notre longitude de 189 degrés 28 minutes. Nous n'approchâmes pas assez de cette terre pour déterminer si elle forme une île ou un petit archipel. Nous dépassâmes la partie la plus occidentale, le 3 juillet dans la soirée, et nous supposâmes alors que c'était l'île Saint-Laurent : nous avions rangé la partie la plus orientale au mois de septembre de l'année précédente, et nous la nommâmes *l'île de Clerke ;* nous reconnûmes qu'elle est composée d'un certain nombre de rochers d'une assez grande hauteur, réunis par des terrains très bas. Quoique nous eussions pris, l'année d'auparavant, ces rochers pour autant d'îles particulières, jusqu'au moment où nous fûmes très près de la côte, j'imagine toujours que l'île Saint-Laurent est distincte de l'île de Clerke, puisque nous aperçûmes entre l'une et l'autre un espace considérable, où nous ne pûmes distinguer le plus petit mondrain. Nous découvrîmes aussi au nord-est une portion de côte qui ressemblait à une petite île. Nous évaluâmes sa distance à dix-neuf lieues de l'île de Saint-Laurent.

Nous perdîmes bientôt Saint-Laurent de vue. Le 7 août notre latitude observée fut de 59 degrés 38 minutes, et notre longitude de 183 degrés. Nous

prîmes un grand nombre de morues. L'aimant déclinait de 19 degrés est. Depuis cette époque jusqu'au 17, nous forçâmes de voiles au sud, et il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que le vent, soufflant de la partie de l'ouest, nous entraîna à l'est plus que nous ne le voulions, car nous avions le projet de reconnaître l'île de Behring.

Le 17, à quatre heures et demie du matin, nous découvrîmes une terre au nord-ouest : nous ne pûmes en approcher, parce que le vent soufflait de ce point du compas. Notre latitude observée à midi fut de 53 degrés 49 minutes, et notre longitude de 168 degrés 5 minutes : l'aimant déclinait de 10 degrés est. La terre en vue nous restait au nord-ouest, à douze ou quatorze lieues : nous supposâmes que c'était l'île Mednoi, placée dans les cartes russes au sud-est de celle de Behring : elle est élevée, et nous n'y aperçûmes point de neige. Nous l'avons indiquée à 54 degrés 28 minutes de latitude, et à 167 degrés 52 minutes de longitude.

Le capitaine Clerke n'avait plus la force de sortir de son lit : il voulut que les officiers reçussent les ordres de moi, et il nous enjoignit de gagner en hâte la baie d'Awatska. Aussi nous gouvernâmes au sud. Le 20, notre latitude observée à midi fut de 53 degrés 7 minutes, et notre longitude de 162

degrés 49 minutes. Le 21 nous découvrîmes sur la côte du Kamtschatka une très haute montagne à pic, appelée montagne *Chéepoonskoi,* parce qu'elle se trouve derrière le noss.

Le 22 août 1779, à neuf heures du matin, nous eûmes le malheur de perdre le capitaine Charles Clerke, âgé de trente-huit ans. Il mourut d'une consomption qui avait commencé avant son départ d'Angleterre, et qui l'avait rendu languissant durant tout le voyage. Son dépérissement insensible nous affligeait depuis long-temps; mais le courage, l'égalité d'âme, la bonne humeur qu'il conserva jusqu'à son dernier moment, et la résignation enjouée avec laquelle il se soumit à son sort nous donnèrent une sorte de consolation. Il était impossible de ne pas prendre un intérêt particulier à un homme dont la vie avait été une suite continuelle des fatigues et des travaux qu'ont à souffrir les marins, et sous lesquels il succombait. Il servait dans la marine depuis sa tendre jeunesse : il s'était trouvé à plusieurs actions durant la guerre de 1750, et, en particulier, au combat de *la Bellone* et *du Courageux :* placé alors à la hune d'artimon, il tomba à la mer avec le mât, mais il fut recueilli par les canots sans être blessé. Il était midshipman à bord du *Dauphin,* lorsque ce vaisseau fit son premier voyage autour du monde sous le commodore Byron, et il fut envoyé ensuite

à la station d'Amérique. Il fit son second voyage autour du monde sur *l'Endeavour*, en qualité d'aide du master, et, d'après la promotion qui eut lieu durant l'expédition, il revint lieutenant. Il fit une troisième fois le tour du globe, lors du premier voyage de *la Résolution*, dont il fut nommé second lieutenant; et peu de temps après son retour en Angleterre, en 1775, il fut élevé au rang de capitaine. Durant les préparatifs de l'expédition dont j'achève le journal, il fut nommé commandant de *la Découverte*, avec ordre d'accompagner M. Cook; et à la mort de M. Cook il obtint le commandement en chef, comme je l'ai déjà dit.

Il y aurait une extrême injustice à ne pas dire que, durant le court intervalle où il dirigea notre expédition, il montra le plus grand zèle et les soins les plus empressés pour la faire réussir.

§ 5.

Retour au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Funérailles du capitaine Clerke. Lettres du commandant du Kamtschatka. Une galiotte russe nous fournit de la fleur de farine et des munitions navales. Détails sur un gentilhomme russe exilé au Kamtschatka. Chasse de l'ours et pêche. Remarques sur la discipline de l'armée russe. Église de Paratounca. Description de la chasse de l'ours. Autres détails sur les ours de ce pays, et sur les Kamtschadales. Inscription à la mémoire du capitaine Clerke. On nous fournit des bœufs, etc. Les Russes célèbrent la fête de l'impératrice. Présens que nous fait le gouverneur. Notre sortie de la baie. Description de la baie d'Awatska.

Le capitaine Gore, que M. Williamson alla instruire de la mort de M. Clerke, m'écrivit de faire tous mes efforts pour ne point me séparer de *la Découverte*, et en cas de séparation, il m'ordonna de me rendre en hâte au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Nous étions par 53 degrés 8 minutes de latitude, et 160 degrés 40 minutes de longitude orientale : le Chéepoonskoi-noss nous restait à l'ouest. Le 23 une brise fraîche de l'est s'étant élevée à midi, nous portâmes vers l'entrée de la baie d'Awatska, et à six heures du soir nous la vîmes dans l'ouest-nord-ouest à cinq lieues. Le fanal, que nous trouvâmes alors bien éclairé, se montrait au nord-est, à la distance de trois milles. Le vent s'éteignit à cette époque, mais la marée nous était favorable, et les canots détachés en avant nous remorquèrent au-delà des passes étroites de l'en-

trée. Nous profitâmes d'une brise fraîche, et avant trois heures du soir nous mouillâmes dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

Nous fûmes à peine mouillés que notre ami le sergent, toujours chargé du commandement de la place, arriva à bord avec un présent de baies qu'il destinait au capitaine Clerke. Il montra une grande affliction en apprenant sa mort. M. Clerke ayant recommandé qu'on déposât son corps à terre, et, s'il était possible, dans l'église de Paratounca, nous en parlâmes au sergent, et nous délibérâmes avec lui sur ce qu'il fallait faire en cette occasion. Dans le cours de notre conversation, qui fut assez pénible, faute d'interprète, il nous dit que le professeur de l'île et plusieurs Russes avaient été enterrés près des baraques de la garnison à l'ostrog de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et que cet endroit serait préférable à l'église de Paratounca, puisqu'on devait démolir cette église, et l'établir ici l'année suivante. Il fut donc résolu que nous attendrions l'arrivée du prêtre de Paratounca : le sergent nous avertit que ce prêtre était le seul homme en état de nous répondre, et il nous conseilla de l'envoyer chercher. Il ajouta en même temps qu'il allait détacher un exprès à Bolcheretsk, afin d'instruire de notre retour le gouverneur de la province. Le capitaine Gore écrivit au gouverneur : il le pria de nous faire parvenir seize bêtes à cornes le plus

promptement possible. Le gouverneur ne savait d'autre langue que le russe, et le sergent, à qui nous fîmes comprendre ce que nous demandions, se chargea volontiers de donner l'explication de notre lettre.

Quoique l'aspect du Kamtschatka fût moins stérile que lors de notre première relâche, nous observâmes cependant que les Russes avaient, s'il est possible, un air encore plus malade. Ils remarquèrent aussi de leur côté, il est vrai, que nous étions dans le même cas ; et comme ils ne semblaient pas plus disposés que nous à écouter avec plaisir des remarques sur les mauvaises mines, nous ne manquâmes pas d'attribuer mutuellement cet effet à la teinte fleurie et animée du pays qui produisait un air de pâleur et de mort sur nos visages.

L'éruption du volcan qui avait été si forte lorsque nous sortîmes de la baie, n'avait point causé ici de dommage : cependant des pierres de la grosseur d'un œuf d'oie étaient tombées à l'ostrog.

Le 25 au matin le capitaine Gore expédia les nouvelles commissions que la mort de M. Clerke rendait nécessaires : il prit le commandement de *la Résolution ;* il me donna celui de *la Découverte*, et M. Lanyan, qui avait déjà servi à bord de *l'Aventure* lors du second voyage de M. Cook, obtint la lieutenance qui vaquait. Nous reçûmes le même jour la visite du pope Romanoff Vereshagen, ou

du digne prêtre de Paratounca. La douleur qu'il témoigna de la mort de M. Clerke fit honneur à son cœur : il confirma ce que nous avait dit le sergent sur le déplacement de l'église, et il ajouta qu'on préparait les bois; mais il laissa au capitaine Gore le choix de Paratounca, ou du lieu destiné à la nouvelle église, dans l'ostrog de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

Nous célébrâmes les funérailles du capitaine Clerke le 28 août : les officiers et les équipages des deux vaisseaux suivirent le corps jusqu'à la fosse, tandis que *la Résolution* et *la Découverte* tiraient des coups de canon de minute en minute : quand le service fut fini, les soldats de marine firent trois décharges générales. M. Clerke fut enterré au-dessous d'un arbre, sur une élévation qu'offre la vallée située au côté septentrional du havre, et où sont établis l'hôpital et les magasins des Russes : le capitaine Gore, d'après les raisons indiquées plus haut, ne crut pas pouvoir choisir un emplacement plus conforme à la dernière volonté de M. Clerke ; et selon ce que nous dit le prêtre de Paratounca, le tombeau doit se trouver un jour au centre de la nouvelle église. Ce respectable pasteur se tint durant la procession à côté de celui de nos messieurs qui lut les prières des morts. Tous les Russes de la garnison étaient rassemblés,

et ils accompagnèrent le convoi avec beaucoup de respect et de recueillement.

Les naturels du pays, lorsqu'ils vont chasser l'ours, s'arrangent pour arriver au coucher du soleil sur les terrains que fréquentent les ours : ils recherchent ensuite les traces de ces animaux, ils examinent celles qui sont les plus récentes et qui semblent indiquer la meilleure embuscade : ces traces sont plus nombreuses sur les sentiers qui mènent des bois aux lacs, et parmi les joncs, les longues herbes et les fougeraies placés au bord de l'eau. Lorsque le lieu de l'embuscade est déterminé, les chasseurs fixent en terre les béquilles sur lesquelles ils pointent leurs fusils ; ils s'agenouillent ensuite ou ils se couchent par terre, selon que l'endroit où ils se tiennent cachés est plus ou moins couvert, et armés d'ailleurs d'un épieu qu'ils portent à leurs côtés, ils attendent leur proie. Ces précautions qui ont surtout pour objet de ne pas manquer leur coup sont très convenables : d'abord la poudre et le plomb se vendent si cher au Kamtschatka, qu'un ours ne vaut pas plus de quatre ou cinq cartouches ; et, ce qui est plus important encore, si le premier coup ne met pas l'ours hors de combat, il en résulte souvent des suites funestes : car l'ours se porte sur-le-champ vers le lieu d'où viennent le bruit et la fumée, et il attaque ses ennemis avec beaucoup de fureur. Il est impossible

aux chasseurs de recharger : l'animal est rarement à plus de douze ou quinze verges de distance lorsqu'ils le tirent; s'ils ne le renversent pas, ils saisissent à l'instant même leur épieu pour se défendre; et s'ils ne lui portent pas un premier coup mortel quand il fond sur eux, leur vie est en danger. Si l'ours pare le coup, ce que la force et l'agilité de ses pates le mettent souvent en état de faire, et s'il se précipite sur les chasseurs, le combat devient alors très inégal, et ils se croient heureux si un seul d'entre eux est tué.

Il y a deux époques de l'année où ce divertissement, ou plutôt ce travail est surtout dangereux : au printemps, lorsque les ours sortent pour la première fois de leurs tanières, après avoir passé l'hiver sans prendre de nourriture; car on assure universellement ici que ces animaux sont réduits à sucer leurs pates durant l'hiver : ils sont spécialement redoutables à cette saison. Si la gelée se trouve forte et si la glace, qui n'est pas encore rompue dans le lac, les prive de leurs moyens de subsistance, ils ne tardent pas alors à devenir affamés et féroces. Ils ont l'odorat très fin : ils sentent de loin les Kamtschadales et ils les poursuivent. Comme ils rôdent hors de leurs sentiers ordinaires, ils attaquent souvent des malheureux qui ne se trouvent pas sur leurs gardes, et quand ceci arrive, les chasseurs du pays ne sachant point tirer au vol

ou à la course, et étant toujours obligés d'avoir leurs fusils posés sur un point d'appui, il n'est pas rare de les voir dévorés par ces animaux. L'autre saison de l'année où on ne les rencontre pas sans péril est celle de l'accouplement.

J'ai déjà rapporté un exemple extraordinaire de l'affection qui règne dans les familles de ces animaux. La chasse fournit un grand nombre de traits qui sont de la même espèce et non moins touchans : on m'en a cité plusieurs. Les chasseurs mettent à profit ces observations; ils ne s'avisent pas de tirer un oursin lorsque la mère est dans les environs : car la mère prend un degré de fureur qui va jusqu'à la frénésie si son oursin est blessé; et si elle découvre son ennemi, elle l'immole à sa vengeance. D'un autre côté, si la mère est blessée, ses petits ne la quittent pas, lors même qu'elle est morte depuis assez long-temps : ils continuent à se tenir autour d'elle; ils témoignent l'affliction la plus profonde, par des mouvemens et des gestes très expressifs, et ils deviennent ainsi la proie des chasseurs.

Si l'on en croit les Kamtschadales, la sagacité des ours est aussi extraordinaire et aussi digne de remarque, que leur attachement filial ou maternel. Ils en citent mille traits. Je me bornerai à en indiquer un seul, dont les gens du pays parlent comme d'un fait très connu. Il s'agit du stratagème em-

ployé par les ours pour attraper les rennes, dont le pied est beaucoup plus léger que le leur. Ces rennes se tiennent en troupes nombreuses; ils fréquentent surtout les terrains bas, ils aiment à brouter l'herbe qui se trouve au pied des rochers et des précipices. L'ours, qui les sent de loin, les suit jusqu'au moment où il les aperçoit; il choisit alors une position élevée, il s'avance avec précaution et il se cache au milieu des rochers à mesure qu'il fait ses approches: quand il est immédiatement au-dessus de ces animaux et assez près pour remplir son objet, il commence à détacher avec ses pates des fragmens de rochers, qu'il roule au milieu des rennes placés en bas. Il n'essaie pas de les poursuivre immédiatement après cette manœuvre; il ne s'y décide que lorsqu'il a estropié l'un des individus du troupeau; il se précipite alors sur sa proie, et son attaque a du succès, ou elle ne réussit pas, selon la blessure plus ou moins forte qu'a reçue sa victime.

Les Kamtschadales avouent avec reconnaissance qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont faits jusqu'ici dans les sciences et dans les arts. Ils disent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils savent de médecine et de chirurgie; qu'ayant remarqué l'espèce d'herbes qu'emploie cet animal pour panser ses blessures, ou celles dont il se nourrit lorsqu'il devient malade ou languissant, ils ont appris à con-

naître la plupart des simples qui leur servent de remèdes ou de cataplasmes; mais, ce qui est encore plus singulier, ils conviennent que les ours sont aussi leurs maîtres de danse. La vérité de cette assertion est même sensible, car la danse de l'ours des Kamtschadales représente exactement chacune des attitudes et chacun des gestes de cet animal : ses pas et ses mouvemens se trouvent dans toutes leurs autres danses, et c'est ce qu'ils en estiment le plus.

Les bêtes à corne que nous attendions de Verchnei arrivèrent le 2 octobre 1779, veille de notre sortie du havre, et le capitaine Gore résolut de prolonger notre relâche de cinq ou six jours, afin que nos équipages pussent manger de la viande fraîche et recueillir ainsi tous les avantages possibles de ce supplément de vivres que nous désirions si fort. Ce délai ne fut pas mal employé. On répara de plus en plus les embarcations, les pompes, les voiles et les agrès des deux vaisseaux. M. Gore m'ayant donné un peu de mélasse et prêté la chaudière de *la Résolution*, je brassai assez de bière pour en servir quinze jours à mes gens, et j'ajoutai dix barriques de forte essence de spruce à la quantité que nous en avions déjà. Cette provision était d'autant plus utile, que, excepté un petit nombre de bouteilles laissées en réserve pour les cas de

nécessité, on servait alors la dernière barrique de liqueurs spiritueuses.

L'anniversaire de la naissance de l'impératrice de Russie tomba le 3, et nous étions bien disposés à célébrer cette fête. Le capitaine Gore invita à dîner le prêtre de Paratounca, Iwaskin et le sergent, et nous régalâmes d'ailleurs les bas-officiers de la garnison, les deux toions de Paratounca, ceux de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et les autres Kamtschadales les plus distingués dans le canton. Tous les naturels indistinctement furent admis à la table des matelots : on servit à chacun de nos gens une livre de bon bœuf, et du grog qu'on fit avec le reste de nos liqueurs spiritueuses. Nous tirâmes vingt-quatre coups de canon; et vu la portion des domaines de la czarine où nous nous trouvions, la fête ne fut pas indigne d'une souveraine si renommée et si magnifique.

Le 5 nous reçûmes de Bolcheretsk une nouvelle provision de thé, de sucre et de tabac. Le capitaine Smaleff avait rencontré ce présent que nous envoyait sa femme; il nous écrivit que le sloop étant arrivé d'Ochotsk durant son absence, madame Smaleff, qui s'intéressait beaucoup à nous, avait détaché tout de suite un courrier; il nous priait d'accepter ces bagatelles de la part de sa femme.

Je terminerai ce chapitre par une description de

la baie d'Awatska et de la côte adjacente. Si l'on y comprend ses trois entrées, elle forme peut-être le havre le plus étendu et le plus sûr qu'on ait jamais découvert, et c'est d'ailleurs le seul port de cette partie du monde qui puisse recevoir des vaisseaux un peu considérables. A proprement parler, le terme de *baie* ne convient pas à un lieu aussi bien abrité qu'Awatska; mais il faut observer que les navigateurs ayant employé les expressions vagues de *baie*, de *rade*, d'*entrée*, de *havre*, etc., lorsqu'ils ont voulu distinguer certains réduits de la mer et de la terre, nous n'y attachons pas un sens assez fixe et assez déterminé pour qu'il ne soit permis de substituer à une dénomination populaire une autre dénomination plus exacte.

L'entrée de cette baie gît par 52 degrés 51 minutes de latitude nord, et 158 degrés 48 minutes de longitude orientale; elle se trouve au milieu d'une autre baie extérieure, formée au nord par le Chépoonskoi-noss, et au sud par le cap Gavaréea. La première de ces pointes se montre au nord-est-quart-nord, à trente lieues de la seconde. Depuis le cap Gavaréea jusqu'à l'entrée de la baie d'Awatska, la côte prend une direction à peu près nord, et son étendue est de onze lieues. Elle offre une chaîne de rochers élevés et escarpés qui ont souvent devant eux d'autres fragmens de rochers solitaires. De loin on croit y apercevoir en bien des endroits

des baies ou des entrées ; mais lorsqu'on en approche, on reconnaît que les pointes avancées sont réunies par des terrains bas.

La Chéepoonskoi-noss gît à l'est-nord-est et à vingt-cinq lieues de l'entrée de la baie. La côte est basse et plate de ce côté, et on voit sur les derrières des collines d'une hauteur considérable. Les cartes russes se trompent de vingt-un milles sur la latitude du cap Gavaréea : son véritable parallèle est de 52 degrés 21 minutes.

La différence très sensible qu'on remarque entre les terrains des deux côtés de la baie d'Awatska et leurs positions diverses sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre pour y entrer en venant du sud. Lorsqu'on y arrive du côté du nord, le Chéepoonskoi-noss est très sensible, car c'est un cap élevé qui a beaucoup de saillie, qui offre une quantité considérable de terrains unis plus bas que la pointe, et par lesquels il est réuni au continent. Vu du nord ou du sud, il présente le même aspect, et il empêchera les navigateurs de supposer que la baie d'Awatska se trouve dans la crique formée par la côte au nord de ce noss, car la ressemblance frappante qu'on observe entre cette crique ou baie, et une autre située au sud de la baie d'Awatska, peut donner lieu à une pareille méprise.

La largeur du havre de Tareinska, qui fait par-

tie de la baie d'Awatska, est d'environ trois milles, et sa longueur de douze. Il se prolonge à l'est-sud-est, et au fond il est séparé de la mer par une langue de terre étroite. Le mouillage n'y offre ni rochers ni bancs de sable.

Le havre de Rakowéena mériterait la préférence sur l'autre si son entrée n'était pas embarrassée par un bas-fond qui est au milieu du canal : en général, il faudra y entrer à la remorque, à moins qu'on n'ait un vent très favorable. Sa plus grande largeur est d'un mille, et sa plus petite d'un demi-mille. Il a trois milles de longueur : il se prolonge d'abord au sud-est, et ensuite à l'est.

Le petit havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul est en ce genre un des plus commodes que j'aie jamais vus : il contiendrait aisément six vaisseaux amarrés de l'avant et de l'arrière, et il offre beaucoup de facilités pour y faire toute sorte de radoubs. La côte méridionale est formée par une langue de terre basse et sablonneuse, extrêmement exacte, sur laquelle est bâti l'ostrog; les vaisseaux peuvent presque en toucher la pointe, car la mer a trois brasses de profondeur au pied. La sonde rapporte six brasses et demie au milieu du canal, qui n'a que deux cent soixante-dix-huit pieds de largeur; elle n'en donne jamais plus de sept, et l'on trouve un fond de vase partout. Il y a une aiguade dans la partie la plus intérieure du havre.

Lorsqu'on navigue dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et qu'on approche du village, il est nécessaire de ranger de près la côte orientale, afin d'éviter une pointe submergée qui se prolonge du cap au sud-ouest de la ville.

§ 6.

Description générale du Kamtschatka. Description géographique : rivières, sol, climat, volcans, sources chaudes, productions du pays, végétaux, animaux, oiseaux, poissons.

On donne le nom de *Kamtschatka* à une péninsule située sur la côte orientale d'Asie, qui se prolonge à peu près au nord et au sud, depuis le 52e jusqu'au 61e degré de latitude, et dont l'extrémité méridionale se trouve par 156 degrés 45 minutes de longitude orientale. L'isthme qui la joint au continent vers le nord est entre le golfe d'Olutorsk et le golfe de Penshinsk. Son extrémité sud est appelée cap *Lopatka*, mot qui signifie *omoplate;* on l'a nommée ainsi parce qu'on suppose qu'elle ressemble à cette partie du corps humain. La péninsule a à peu près la forme d'un soulier qui s'élargit depuis la pointe (le cap Lopatka) jusqu'au milieu, et qui se rétrécit ensuite jusqu'au talon. Sa plus grande largeur est entre l'embouchure de la rivière Tigil et celle de la Kamtschatka; et on l'évalue à 236 milles : de là elle se rétrécit peu à peu vers chacune des extrémités.

Elle est bornée au nord par le pays des Koriaques, au sud et à l'est par l'océan Pacifique du nord, et à l'ouest par la mer d'Okotsk. Une chaîne de hautes montagnes traverse cette contrée dans toute sa longueur, du nord au sud, et la divise à peu près en deux parties égales. Un grand nombre de rivières sortent de ces montagnes et portent leurs eaux à l'océan Pacifique ou à la mer d'Okotsk.

Il y en a de beaucoup plus considérables que les autres. *La Bolchoireka* ou *la Grande-Rivière* (mot composé de *bolchoi*, qui signifie *grand*, et de *reka*, qui signifie *rivière*), la Kamtschatka et l'Awatska. La première se jette dans la mer d'Okotsk, et elle est accessible aux galiotes russes, jusqu'à plus de cinq lieues de son embouchure, ou jusqu'à neuf milles de Bolcheretsk, ville située au confluent de la Goltsoffka et de la Bistraia, qui tombent ici dans la Bolchoireka. La Bistraia est assez large; elle a sa source dans la même montagne que la Kamtschatka, et prenant une route directement contraire, elle offre aux Kamtschadales des moyens de faire des transports en petits canots, sur presque toute l'étendue de la péninsule. La Kamtschatka, après une route d'environ trois cents milles du sud au nord, tourne à l'est, et elle débouche de ce côté dans l'Océan, un peu au sud du Kamtschatkoinoss. On trouve au nord-ouest, près de l'embou-

chure de la Kamtschatka, le grand lac de Nerpitsch, dénomination qui vient de *nerpi*, mot de la langue kamtschadale, qui signifie un veau marin : il est en effet rempli de ces animaux. Vingt milles plus haut en comptant de l'embouchure du lac, on rencontre un fort appelé *Nishnei-Kamtschatka-ostrog*, où les Russes ont construit un hôpital et des baraques, et qui, selon ce qu'on m'a dit, est devenu le principal marché de la péninsule.

L'Awatska vient des montagnes situées entre la Bolchoireka et la Bistraia, et après avoir fait cent milles du nord-ouest au sud-est, elle se jette dans la baie d'Awatska. La Tigil est aussi une rivière considérable : elle a sa source dans de très hautes montagnes situées sous le même parallèle que le Kamtschatkoi-noss; elle roule ses eaux sur une ligne directe du sud-est au nord-ouest, et elle aboutit à la mer d'Okotsk. Toutes les autres rivières de cette péninsule, dont le nombre est presque infini, sont trop petites pour que j'en parle en détail.

Si l'on pouvait juger du sol d'après les productions végétales que j'ai vues, je n'hésiterais pas à dire qu'il est extrêmement stérile. Les environs de la baie, le pays que j'ai traversé durant mon voyage à Bolcheretsk, ou durant nos chasses, ne m'ont jamais offert un coin de terre qui ressemblât à ce qu'on appelle en Angleterre un *bon gazon*, ou qui

parût propre aux pâturages ou à la culture. La surface du sol en général présentait seulement quelques arbres rapetissés et clair-semés, sur un fond de mousse entremêlé de bruyères basses et d'une végétation faible. Elle ressemblait plus à Terre-Neuve qu'à aucune des parties du monde que je connaisse.

Il faut observer cependant que j'aperçus à Paratounca trois ou quatre meules d'un foin très beau, et le major Behm m'apprit que plusieurs cantons de la péninsule, et en particulier, les bords de la Kamtschatka et de la Bistraia, produisent une herbe élevée et forte, qu'on coupe deux fois dans un été; que le foin y est d'une qualité excellente, et propre surtout à engraisser du bétail. Les trente-six vaches qu'on nous envoya de Verchney-ostrog, et qu'on nous dit avoir été nourries dans les environs, avaient été tenues sur de bons pâturages et de bonnes prairies. J'ajouterai que les vingt premières nous furent livrées à la fin de l'hiver, avant que la terre fût débarrassée des neiges, et que, selon toute apparence, elles n'avaient mangé que du foin depuis sept mois. Krakenninikoff assure que les cantons qui bordent la rivière du Kamtschatka sont les plus fertiles de la péninsule; que les districts situés au nord et au sud sont très inférieurs, en ce qui a rapport au sol et au climat, et la remarque que je viens de faire est d'accord

avec son assertion. Il raconte qu'on a essayé, à diverses reprises, la culture de l'avoine, de l'orge et du seigle, en différens districts des environs de cette rivière; que ces essais ont en général réussi; que quelques familles en particulier, dépendantes du couvent de Iakutsk, s'étaient établies dans cette partie du Kamtschatka; qu'elles y avaient semé de l'orge, et qu'elles y avaient fait une récolte d'une richesse extraordinaire; et il est persuadé qu'en bien des endroits, et surtout près de la source de la Bistraia, et de la Kamtschatka, le froment y viendrait aussi bien que dans la plupart des pays situés à la même latitude. Si ces districts sont plus fertiles, c'est peut-être parce qu'ils occupent la portion de la péninsule qui est la plus large, et par conséquent la plus éloignée de la mer. Les brumes humides et froides et l'atmosphère pluvieuse qu'on a presque toujours le long de la côte doivent rendre les parties adjacentes peu propres à la culture.

Il est naturel de supposer que la rigueur du climat est proportionnée à la stérilité générale du sol, dont elle est vraisemblablement la cause. Nous vîmes ce pays pour la première fois, au commencement de mai 1779: il était alors couvert partout d'une neige de six à huit pieds de profondeur. Le 6 il tomba de la neige par un vent de nord-est. Le 8 à midi le thermomètre était à 32 degrés, et

le même jour, quelques-uns de nos gens allèrent à terre afin de couper du bois; mais la neige y était encore si profonde qu'ils essayèrent vainement d'exécuter leur commission. Malgré tous les efforts d'un détachement très robuste, il ne fut possible que le 12 de s'occuper de ce travail nécessaire : le dégel commença à faire des progrès rapides à cette époque. Les flancs des collines n'offraient plus de neige en quelques endroits, et les premiers jours de juin, elle se trouva presque toute fondue sur les terrains bas. Le 15 juin, jour où nous sortîmes du havre, le thermomètre n'était jamais monté au-dessus de 30 degrés 4 minutes. Les vents soufflèrent presque invariablement de l'est, durant notre relâche, et celui du sud-est fut le plus fréquent.

Lorsque nous y revînmes pour la seconde fois, c'est-à-dire le 24 août, le feuillage des arbres et toutes les autres plantes nous parurent être à leur dernier point de perfection. Le ciel fut très variable, sans être froid, le reste de ce mois, et durant celui de septembre. La plupart des vents du commencement de septembre soufflèrent de la partie de l'est, et ils tournèrent ensuite à l'ouest. Le thermomètre ne monta pas au-dessus de 65 degrés, et son point le plus bas fut de 40. La plus grande élévation du baromètre fut de 30 degrés, et la plus petite de 29 degrés 3 minutes. Ainsi, à

tout prendre, nous eûmes durant ce mois une température égale et modérée : mais les premiers jours d'octobre, les sommets des collines furent de nouveau couverts de neige, et le vent continua à souffler de la partie de l'ouest.

On ne doit pas compter le printemps parmi les saisons de cette contrée. On peut dire que l'été commence vers le milieu de juin, et qu'il finit vers le milieu de septembre : il faut regarder le mois d'octobre comme le mois d'automne, et depuis cette époque jusque vers le milieu de juin, c'est un véritable hiver.

On assure que le climat des districts voisins de la rivière Kamtschatka est aussi serein et aussi tempéré que celui de la plupart des cantons de la Sibérie situés à la même latitude. Cette différence paraît être l'effet des causes auxquelles j'ai attribué plus haut le degré plus grand de la fertilité du sol ; mais ce n'est pas dans la stérilité seule du terrain que les Kamtschadales éprouvent la température défavorable de leur climat. L'incertitude de l'été les empêche quelquefois de rassembler une quantité suffisante de poisson sec pour leur provision d'hiver, et l'humidité de l'air engendre une multitude de vers qui s'y nichent, et qui souvent en détruisent la plus grande partie.

Excepté la nuit de l'éruption du volcan, je ne me rappelle pas que nous ayons eu du tonnerre

ou des éclairs durant notre séjour; les habitans nous dirent qu'ils en éprouvent rarement, et qu'il n'a jamais un degré considérable de force. On ne peut révoquer en doute la rigueur général de l'hiver, non plus que les terribles ouragans ou bouffées de neige qu'amène cette saison, puisque les habitans du pays sont obligés de se retirer dans des habitations souterraines pour y trouver de la chaleur et de la sûreté. Le major Behm nous raconta que l'hiver de 1779 avait été si froid et si orageux, que toutes les communications furent interrompues durant plusieurs semaines; qu'aucun des habitans n'osait sortir de sa maison, de peur d'être gelé. Pour expliquer cette rigueur extraordinaire du climat par une latitude si basse, on peut remarquer que le Kamtschatka se trouve à l'est d'une immense étendue de pays en friche, et que les vents dominans soufflent de l'ouest sur un continent si vaste et si froid. On attribue la violence et l'impétuosité excessive des vents aux feux souterrains, aux exhalaisons sulfureuses, et aux dispositions volcaniques du pays.

Le Kamtschatka est rempli de volcans; mais depuis assez long-temps il n'y en a que trois sujets à des éruptions. Nous avons déjà indiqué celui qui se trouve aux environs d'Awatska. Kraschenninikoff parle de plusieurs autres qui ne sont pas moins remarquables.

Le volcan de Tolbatchick occupe une langue de terre entre la rivière de Kamtschatka et celle de Tolbatchick. La montagne au sommet de laquelle se fait l'éruption est d'une hauteur considérable, et sa cime offre des rochers fendus et épointés. Elle vomit au commencement de 1739 des tourbillons de flamme qui réduisirent en cendre les forêts des environs. Ces feux furent remplacés par des nuages de fumée qui répandirent l'obscurité sur tout le pays. Une grêle de cendres, dont le sol fut couvert jusqu'à la distance de trente milles, dissipa ensuite la fumée. M. Kraschenninikoff, qui faisait alors un voyage de la Bolchoireka au Kamtschatka-ostrog, et qui se trouvait peu éloigné de la montagne brûlante, observe qu'avant l'éruption il entendit un tonnerre effrayant dans les bois; que ce bruit lui parut annoncer une tempête ou un ouragan terrible; qu'ensuite trois secousses de la terre, qui se répétèrent à une minute d'intervalle, lui en indiquèrent la véritable cause; mais que la grêle de cendres l'empêcha de s'approcher de la montagne et de continuer sa route.

Le troisième volcan est au sommet de la montagne la plus élevée du Kamstchatka; il vomit continuellement une fumée épaisse, et ses éruptions sont fréquentes et terribles: on nous parla beaucoup de quelques-unes des dernières, qui semblaient avoir fait beaucoup d'impression sur l'esprit des habitans.

On dit que le pays renferme d'ailleurs une multitude de sources chaudes. La seule que j'aie eu occasion de voir se trouve à Natchikin-ostrog, et je l'ai déjà décrite. Kraschenninikoff en indique plusieurs; il indique également deux puits au fond desquels l'eau bout avec une force et une impétuosité prodigieuses; il en sort en même temps un bruit si fort et une vapeur si épaisse, qu'on ne peut voir un homme placé derrière ce milieu.

Parmi les arbres que nous eûmes occasion d'apercevoir, nous distinguâmes le bouleau, le peuplier, l'aune (les habitans teignent leurs cuirs avec l'écorce de celui-ci), plusieurs espèces de saules, dont chacune était petite, et deux espèces de petits pins ou de cèdres. L'un des petits cèdres croît sur la côte, et il excède rarement deux pieds de hauteur : c'est de celui-ci que nous tirâmes de l'essence de bière, et nous le trouvâmes excellent pour cet objet; l'autre, qu'on aperçoit sur les montagnes, arrive à une élévation plus considérable, et il porte une petite noix. Le vieux toion de Saint-Pierre-et-Saint-Paul nous dit que Behring apprit aux Kamtschadales à faire une décoction de ce cèdre, et que c'est un très bon antiscorbutique; mais, soit qu'ils manquent de sucre, soit par une autre cause, nous avons remarqué avec douleur qu'ils n'emploient plus ce remède.

Le bouleau était, sans aucune comparaison,

l'arbre le plus commun, et nous en remarquâmes trois espèces : deux de ces espèces offrent des bois de construction, et elles diffèrent seulement par la texture et la couleur de l'écorce ; la troisième est rapetissée. Les habitans de la péninsule en tirent un grand parti : ils boivent sans mélange et sans préparation la liqueur qu'il fournit en abondance, ainsi que nous le vîmes souvent lors de notre voyage à Bolcheretsk : nous trouvâmes nous-mêmes qu'elle est agréable et rafraîchissante, mais un peu purgative. Ils font avec l'écorce tous les vases et les plats nécessaires à leur cuisine et à leur ménage : le bois leur offre d'ailleurs la matière première de leurs traîneaux et de leurs canots [1].

Le bouleau et tous les arbres des environs de la baie sont petits et tortus ; les habitans sont obligés de faire plusieurs milles dans l'intérieur du pays quand ils ont besoin de gros bois pour leurs canots ou les pièces principales qui entrent dans la construction de leurs balagans, etc.

Indépendamment de ces arbres, le mélèse croît sur les bords de la Kamtschatka et des rivières dont elle reçoit les eaux, mais nulle part ailleurs, et il y a des sapins aux environs de la Berezowa ; on y

[1] Les habitans du pays tirent de cette écorce un mets très sain et très agréable ; ils l'enlèvent par éclat lorsqu'elle est jeune et verte, et après l'avoir découpée en petits filets semblables à ceux du vermicelle, ils la laissent fermenter dans le suc du bouleau, et la mangent avec du caviar.

trouve aussi le sorbier et deux espèces d'aubépines, l'une qui donne un fruit rouge, et l'autre un fruit noir.

Le pays produit une quantité considérable d'arbrisseaux, tels que le genévrier, une espèce de saxifrage, le rosier sauvage et le framboisier; il produit d'ailleurs une multitude de mûres : deux espèces de ces mûres sont de couleur bleue, l'une est ronde, et l'autre ovale. Il y a des baies de perdrix, des baies de vaciet, des baies noires, etc. Les naturels en font des confitures, où il n'entre point de sucre; elles forment en outre une partie assez considérable de leurs provisions d'hiver, et elles leur tiennent lieu de sauce pour leurs poissons secs et salés, dont elles font un excellent correctif. Ils les mangent aussi seules, en puddings et de diverses autres manières, et ils en tirent des décoctions qui leur servent de boissons journalières.

Nous rencontrâmes une quantité considérable de diverses plantes sauvages très saines; par exemple, du céleri sauvage, de l'angélique, du cerfeuil, de l'ail et de l'ognon. Quelques-unes des vallées nous offrirent de fort bons navets et des raiforts : leur culture ne s'étend pas au-delà. Cependant j'ai jugé que la plupart des végétaux vivaces, ceux du moins qui poussent leur racine verticalement, tels que les carottes, les panais, les betteraves et peut-être les pommes de terre viendraient assez bien

ici. Le major Behm me dit qu'on avait essayé quelques autres légumes, mais que les expériences n'avaient pas réussi; que les choux et les laitues ne pommaient point; que les pois et les haricots jetaient des tiges très fortes, qu'ils fleurissaient et produisaient des gousses, mais que les gousses ne se remplissaient pas. Il ajouta que, ayant essayé lui-même à Bolcheretsk la culture de différentes graines farinacées, il avait eu en général des tiges élevées et fortes qui donnaient des épis, mais qu'on n'avait jamais pu tirer de la farine de ces épis.

Ces détails sur les productions végétales ont rapport seulement aux portions du pays que nous avons eu occasion d'examiner. Aux environs de la Kamtschatka, où, comme je l'ai fait observer, le sol et le climat sont meilleurs que dans les autres districts, on s'occupe du jardinage, et, à ce qu'il paraît, d'une manière heureuse; car, avec le second envoi de bêtes à cornes que nous reçûmes de Verchnei, on nous apporta en même temps des concombres, de gros navets très beaux, du céleri et quelques autres légumes dont je ne me rappelle pas les espèces.

Il y a deux plantes qui, vu le grand usage qu'on en fait, méritent une description particulière. La première est appelée *saranna* par les Kamtschadales, et *lilium Kamtskatiense flore atro rubente* par les botanistes : sa tige est à peu près de la grosseur

de celle d'une tulipe, et elle prend cinq pouces de hauteur : elle est de couleur pourpre vers la racine, et verte plus haut : elle offre deux rangs de feuilles de forme ovale le long de la tige; l'inférieur est composé de trois feuilles, et le supérieur de quatre, disposées en croix : du sommet de la tige s'élève une seule fleur d'un rouge cerise très foncé, qui ressemble à celle des narcisses, mais qui est beaucoup plus petite : il y a au centre de la fleur un pistil triangulaire qui à l'extrémité est mousse, et qui est entouré de six étamines blanches à sommités jaunes : la racine est à peu près de la grosseur et de la forme d'une gousse d'ail, mais elle est plus ronde, et elle a de même quatre ou cinq gousses réunies : elle est très abondante, et c'est une production spontanée de la nature : les femmes la recueillent au commencement d'août; elles la sèchent ensuite au soleil, et elles la mettent en réserve. Lorsque nous arrivâmes ici pour la seconde fois, cette révolte venait de finir, et elle n'avait pas été aussi bonne qu'elle l'est ordinairement. C'est une opinion répandue parmi les Kamtschadales que la Providence ne leur manque jamais, parce que les saisons les plus nuisibles à la saranna sont les plus favorables à la pêche, et que les mois les plus mauvais pour la pêche sont toujours compensés par l'abondance de la récolte de la saranna. On l'apprête de différentes manières :

grillée dans les cendres chaudes, elle tient lieu de pain, et le pays n'offre pas de meilleur supplément à cet article de première nécessité; lorsqu'elle est cuite au four et pilée, elle remplace avec succès la fleur de farine et les pâtes de toute espèce : les habitans du Kamtschatka l'emploient ainsi dans leurs soupes et dans la plupart de leurs mets. Elle passe pour être fort nourrissante; elle a un goût aigrelet qui est agréable, et on peut en manger tous les jours sans en être rassasié. Nous avions coutume de la faire bouillir et de la manger, comme on mange des pommes de terre seules, ou avec de la viande, et nous la trouvâmes très saine et très bonne. On a déjà dit que cette plante utile croît aussi à Onolashka, où l'on emploie la racine, et qu'elle y forme une portion considérable des alimens des insulaires.

La seconde plante, que j'ai voulu désigner dans la première ligne du paragraphe précédent, est appelée *l'herbe douce*. C'est au mois de mai qu'elle attira surtout mon attention : elle avait alors environ un pied et demi de hauteur; elle ressemblait beaucoup au jonc, et elle était couverte d'un duvet blanc ou d'une poussière qui offrait une grande analogie avec la gelée blanche dont elle se trouvait revêtue. Elle avait la douceur du sucre, mais elle était échauffante, et elle laissait un arrière-goût aigrelet : sa tige est creuse, et elle présente trois ou quatre nœuds sur chacun desquels poussent de

longues tiges : elle a six pieds de hauteur quand elle a pris toute sa croissance.

Cette plante formait jadis la partie principale de tous les mets des Kamtschadales ; mais depuis que les Russes se sont emparés du pays, on ne l'emploie plus qu'à la distillation. Voici la manière de la recueillir, de la préparer et de la distiller. Après avoir coupé à une époque convenable les tiges qui ont des feuilles (la principale tige se trouve trop desséchée pour cet usage lorsque la plante a pris toute sa croissance), on ratisse avec une coquille le duvet qui est sur leur surface : on en forme de petites bottes jusqu'à ce qu'elles commencent à suinter et à exhaler de l'odeur. A mesure qu'elles sèchent, on les met dans des sacs de nattes, et lorsqu'on les y a laissées pendant quelques jours, elles se couvrent d'une poudre douce et sucrée qui sort du creux de la tige. Trente-six livres de cette plante ne donnent qu'un quart de livre de poudre. Les femmes chargées de la manier et de la préparer mettent des gants, tandis qu'elles enlèvent la poudre, car le suc de l'écorce est si actif qu'il produit des enflures et des pustules sur chacun des endroits de la peau qu'il touche.

Pour en tirer de l'eau-de-vie, on procède de la manière suivante : on en met plusieurs bottes dans de l'eau chaude, et afin d'aider la fermentation, on y jette des baies de gimolost ou de golubitsa :

on a soin de bien toucher le vase, et de le tenir chaud : la fermentation est en général si vive, qu'elle fait un grand bruit, et qu'elle agite beaucoup le vase. Quand on a extrait cette première liqueur, on y verse de l'eau chaude, et l'on fait une seconde liqueur de la même manière. On jette ensuite dans un alambic la liqueur et les herbes destinées à la distillation, et on en tire de l'eau-de-vie selon le procédé ordinaire. Cette dernière eau-de-vie a la force de l'eau-de-vie de vin, et les naturels du pays l'appellent *raka*. Deux poudes ou soixante-douze livres de la plante produisent en général un vedro, ou vingt-cinq pintes de raka.

Steller dit que l'eau-de-vie tirée de cette plante, dont on n'a pas ratissé l'écorce, est très nuisible à la santé, et qu'elle produit sur les nerfs les effets les plus subits et les plus dangereux.

Il y a en outre une multitude de plantes dont les habitans du pays tirent plusieurs décoctions : ces décoctions, mêlées avec leurs poissons, donnent des ragoûts très agréables et très sains. Telle est la kipri, avec laquelle on fait une boisson commune qui est de bon goût. Si on fait bouillir cette plante avec l'herbe douce, dans la proportion d'un à cinq, et si on laisse fermenter la liqueur de la manière accoutumée, on produit un vinaigre très fort et excellent. Ses feuilles tiennent lieu de thé, et la moelle séchée de sa tige entre dans la plupart de

leurs mets. Il y a encore la morkavai qui ressemble à l'angélique; la kotkorica, dont les habitans du pays mangent la racine verte ou séchée, l'ikoum, l'utohichlei, qu'on mange souvent avec le poisson, et beaucoup d'autres.

On dit que les Kamtschadales, avant de connaître les armes à feu, empoisonnaient leurs piques et leurs traits avec le suc de la racine de zgate, et que la plus légère blessure était mortelle, même pour les animaux marins. On assure que les Tschutsky font encore le même usage de cette substance.

Trois plantes fournissent la matière de toutes les manufactures des Kamtschadales. La première est le *triticum radice perenni spiculis binis laguninosis :* on en trouve en abondance le long de la côte. Ils font, avec les tiges de ce gramen, une espèce de natte très forte, dont non-seulement ils se servent pour couvrir leurs planchers, mais qu'ils emploient en couvertures et en rideaux de lit, et à bien d'autres usages. Ils en tirent aussi des paniers très propres de diverses formes.

La plante appelée *bolotnaia*, qui croît dans les marais, et qui ressemble au cypéroïdes, se recueille en automne, et on la carde comme la laine, avec un peigne d'os d'hirondelle de mer. Elle tient lieu de toile et d'étoffe de laine; elle sert à emmaillotter les enfans qui viennent de naître, et on continue

à les couvrir de cette substance, tant qu'ils sont jeunes. Elle fournit aussi une espèce d'ouate, et les gens du pays l'emploient dans les diverses parties de leurs vêtemens, afin d'avoir plus chaud.

Il me reste à parler d'une plante vulgaire et bien connue que je ne dois pas omettre, car elle leur est plus utile que toutes les autres réunies. C'est l'ortie, qui, dans ce pays, où il ne vient ni chanvre ni lin, supplée à ces deux substances. Ils en font leurs filets de pêche, et il paraît que sans elle ils ne pourraient subsister. Ils la coupent au mois d'août, et après l'avoir laissée sécher dans leurs cabanes le reste de l'été, on la prépare de la même manière que le chanvre. Ils la filent ensuite au fuseau, et ils en réunissent plusieurs brins, selon l'usage qu'ils veulent en faire.

Il paraît sûr que la plupart des districts de cette péninsule sont propres à la culture et qu'ils contribueraient beaucoup aux aisances de la vie, mais la multitude de quadrupèdes sauvages qu'on y trouve forme toujours ses véritables richesses, et il n'y a point de travail qui puisse être aussi avantageux que celui de la chasse. Voici la liste de ces animaux : le renard ordinaire, l'hermine, la zibeline, la martre, l'isatis, le lièvre, le rat de montagne, ou la marmotte sans oreilles, la belette, le glouton ou le wolverene, l'argali ou le bélier sauvage, le renne, l'ours, le loup et le chien.

Les renards sont ceux qu'on chasse le plus : ils sont très nombreux et ils offrent diverses couleurs. L'espèce la plus commune est celle qu'on trouve en Europe, avec cette différence que son poil est plus luisant et plus beau. On en voit de châtains foncés, d'autres qui ont la robe bariolée de noir, le ventre noir et le reste du corps d'un châtain clair. Il y en a quelques-uns d'un brun très foncé; on en rencontre ensuite de noirs, de couleur de pierre; il y en a quelques-uns de tout blancs, mais ces derniers sont rares. Leur fourrure est très épaisse et très belle, et d'une qualité bien supérieure à celle des renards de Sibérie ou d'Amérique. Les chasseurs emploient toutes sortes de stratagèmes contre cet animal, qui dans chaque climat paraît avoir la même ruse et la même adresse. Ils ont différentes trappes; les plus communes sont celles qui tombent sur l'animal, ou qui le prennent par les pieds ou par la tête; les Kamtschadales ont aussi inventé des méthodes ingénieuses pour l'arrêter dans des lacets. Ils font d'ailleurs usage d'amorces empoisonnées, et la *nux vomica* est la drogue dont ils se servent ordinairement. Ils portaient en outre des arcs et des traits à la chasse, avant que les Russes leur eussent appris à connaître les armes à feu; mais, depuis cette époque, ils ont presque tous un fusil, et quoiqu'ils ne le manient pas avec beaucoup

d'adresse, ils conviennent de sa supériorité sur leurs anciens instrumens.

On dit que les zibelines du Kamtschatka sont beaucoup plus grandes que celles de la Sibérie; que leur fourrure est bien plus lustrée, mais d'un noir inférieur à celui des zibelines des environs de l'Olekma et de la Vitime [1], défaut qui diminue leur valeur plus que leurs avantages à d'autres égards ne l'augmentent. Les zibelines de la Tigil et de l'Ouka sont réputées les meilleures, et deux de celles-là se vendent quelquefois trente roubles [2]. Les plus mauvaises sont celles de l'extrémité septentrionale de la péninsule. L'équipage des chasseurs de zibelines est composé d'un fusil rayé, d'un très petit calibre, d'un filet et de plusieurs briques. Ils tirent ces animaux lorsqu'ils les aperçoivent sur les arbres; s'ils les voient se réfugier dans le creux des arbres, ils les environnent avec leurs filets; ils chauffent leurs briques et ils les mettent dans les terriers, afin que la fumée oblige les zibelines à en sortir.

Je n'ai jamais vu d'*isatis* [3] ou de renard arctique; j'ai jugé que les Kamtschadales en font peu de cas. Je m'abstiens, par la même raison, de décrire l'es-

[1] Rivières qui se jettent dans la Léna, près de la source de celle-ci.

[2] Cent vingt-cinq francs.

[3] *Canis casopus.*

pèce de lièvre[1] établie ici : elle est très connue, et, ainsi qu'on le remarque ailleurs, elle devient toute blanche l'hiver. Ceux d'entre nous qui allèrent à la chasse en aperçurent plusieurs de cette couleur au commencement de mai, mais ils les trouvèrent si sauvages, qu'ils ne purent les amener à la portée du fusil.

Le rat de montagne, ou la marmotte sans oreilles[2], est fort jolie : elle est beaucoup plus petite que l'écureuil, et elle se nourrit également de racines, de baies, de noix de cèdre, etc.; elle les mange assise sur ses pates de derrière, et elle les porte à sa bouche avec ses pates de devant. Sa fourrure, que les Kamtschadales estiment beaucoup, est chaude et légère, très brillante et très lustrée ; et, ainsi que le plumage de quelques oiseaux, elle offre des couleurs diverses quand on la regarde de différens points de vue.

L'hermine[3] n'est pas estimée ici, et les chasseurs ne la recherchent jamais : j'ai ouï dire que sa fourrure est très médiocre. J'ai vu courir plusieurs de ces petits quadrupèdes, et nous achetâmes quelques-unes de leurs peaux qui étaient d'un mauvais blanc et d'un jaune sale vers le ventre. On néglige aussi la belette ordinaire[4], par la même raison.

[1] *Lepus timidus.*
[2] *Mus citellus.*
[3] *Mustella erminia.*
[4] *Mustella nivalis.*

La peau du glouton, ou du wolverenne [1], est au contraire si recherchée, que les Kamtschadales se croient richement habillés lorsqu'on en voit une petite portion sur leurs vêtemens. Les femmes placent dans leurs cheveux des têtes de glouton qui sont blanches, et cette parure est regardée comme extraordinairement belle : leur esprit superstitieux imagine que les anges sont vêtus des fourrures de ces animaux. On dit qu'on apprivoise sans peine le glouton et qu'on le dresse à divers mouvemens assez curieux [2].

J'ai déjà eu occasion de dire ce que mon expérience m'a appris sur les ours et sur la manière de les tuer ; je me contenterai de faire observer ici que tous ceux que j'ai vus étaient d'un brun foncé, qu'on en trouve ordinairement quatre ou cinq à la fois ; que la saison où le poisson passe de la mer dans les rivières est l'époque où ces animaux sortent le plus de leur tanière, parce qu'ils se nourrissent principalement de poisson ; durant l'hiver on les aperçoit rarement [3].

[1] *Ursus luscus.*

[2] Ces petits animaux détruisent souvent le renne et le bélier sauvage. Ils répandent au pied des arbres de l'écorce et de la mousse, et tandis que les béliers sauvages ramassent ces substances qu'ils aiment beaucoup, les gloutons les attaquent, et, s'attachant sur le derrière de leur tête, ils leur arrachent les yeux.

[3] Les Koriaques prennent les ours d'une manière bien simple : ils suspendent entre les fourches d'un arbre un nœud coulant,

Leur fourrure est extrêmement utile : on en fait des couvertures de lit très chaudes, des bonnets, des gants et des colliers de harnais pour les chiens. Leur chair et en particulier leur graisse sont réputées des friandises.

On ne voit des loups que pendant l'hiver : ils rôdent alors en troupes pour découvrir leur proie.

Il y a des rennes sauvages et apprivoisés en diverses parties de la péninsule, mais on n'en trouve point aux environs d'Awatska. On est étonné que les Kamtschadales n'aient pas suivi l'exemple de leurs voisins, qui sont établis au nord et à l'est, et qui attellent ces animaux aux voitures. Leurs chiens, il est vrai, suffisent à tous les transports que comporte leur situation actuelle, et la race des chevaux qu'y ont amenés les Russes augmentera vraisemblablement avec les besoins futurs du pays. Mais lorsqu'on songe que l'usage des chiens les prive en grande partie de l'utilité que leur procurerait l'éducation des autres animaux domestiques, on est surpris qu'ils ne se servent pas du renne, beaucoup plus doux et doué de beaucoup plus de force.

L'argali, ou le bélier sauvage [1], qui, je crois, ne se trouve pas en Europe, si j'en excepte la Corse

auquel ils attachent une amorce : l'animal qui s'efforce d'enlever cet appât est saisi quelquefois par le cou, et d'autres fois par la pate.

[1] *Capra ammon*.

et la Sardaigne, est ici très commun : son poil approche de celui du renne, mais son allure ressemble plus à celle de la chèvre. Il a deux grandes cornes recourbées, qui pèsent quelquefois de vingt-cinq à trente livres, et qui touchent son dos lorsqu'il court. Cet animal est d'une agilité et d'une prestesse extrêmes; il ne fréquente que les cantons les plus escarpés et les plus montueux, et il se fraie des chemins au milieu des précipices avec une légèreté étonnante. Les naturels fabriquent avec les cornes des cuillères, des coupes et des plats : ils en ont souvent une petite suspendue à un ceinturon, dans laquelle ils boivent lorsqu'ils sont à la chasse. Le bélier sauvage, animal qu'on dit fort joli, marche par troupes. J'ai mangé souvent de sa chair, et je la juge très bonne et très délicate; mais je n'ai jamais eu occasion d'en voir un vivant.

J'ai déjà fait observer que les chiens du Kamtschatka ont la forme et l'allure de ceux de la Poméranie, avec cette différence qu'ils sont beaucoup plus gros, et que leur poil est un peu plus grossier. Ils offrent diverses couleurs; mais la plus générale est le brun clair et le blanc sale. On les lâche à la fin de mai, et on leur laisse le soin de pourvoir à leur subsistance pendant l'été : ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres quand la neige commence à tomber. Ils ne mangent, durant l'hiver, que la tête, les entrailles et

les arêtes de derrière du saumon : on a soin de les approvisionner de ces subsistances; mais on leur en donne une portion peu considérable. Ils doivent être en grand nombre, car on en attelle cinq à un traîneau, et un traîneau ne porte qu'une personne : lors de notre voyage à Bolcheretsk, nous n'en prîmes pas moins de cent trente-neuf aux deux stations de Karatchin et de Natchikin. Il faut remarquer aussi qu'on n'attelle jamais les chiennes, et qu'on se sert seulement de chiens coupés. Pour dresser les jeunes, on les attache à des poteaux avec de petites lanières de cuir, qu'ils sont obligés de tendre de force s'ils veulent attraper leur nourriture qu'on place à une certaine distance : leurs efforts pour arriver à la curée leur donnent de la vigueur dans les membres, et l'habitude de tirer qu'on exige ensuite d'eux.

Presque toutes les espèces d'oiseaux aquatiques des pays du nord fréquentent la côte et les baies de cette péninsule : on y trouve entre autres les aigles de mer, mais ils n'y sont pas en grand nombre comme à Onolashka. Les rivières de l'intérieur du pays, si je puis en juger d'après celles que nous vîmes durant notre voyage à Bolcheretsk, offrent une quantité considérable de canards sauvages de différentes espèces : l'un de ces canards en particulier a un très beau plumage, et les naturels lui donnent le nom *d'a-an-git-che*, mot par lequel on

a voulu exprimer son cri, aussi singulier qu'agréable, et composé de trois différentes notes, qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre avec des intervalles égaux.

Une seconde espèce qui, selon Steller, est particulière au Kamtschatka, est appelée *canard de montagne* [1]; le plumage du mâle est d'une beauté singulière. Nous aperçûmes d'ailleurs beaucoup d'autres oiseaux aquatiques que nous jugeâmes de l'espèce de l'oie, d'après leur taille.

Les bois que nous traversâmes nous offrirent des aigles d'une grandeur prodigieuse; mais je ne sais de quelle espèce ils étaient. On m'a dit qu'on en distingue de trois sortes : l'aigle noir, qui a la tête blanche et la queue et les jambes de la même couleur [2], et dont les aiglons sont aussi blancs que la neige; l'aigle appelé *blanc*, quoiqu'il soit d'un gris clair; et l'aigle couleur de plomb ou de pierre [3], qui est le plus commun : ceux que j'aperçus étaient probablement de cette dernière classe. Il y a une multitude d'autours, de faucons et d'oiseaux de l'espèce de l'outarde.

On y trouve des pics, des bécassines, et deux espèces de gelinottes. On dit que les cignes y sont très abondans, et qu'on en sert toujours dans les festins du pays; mais je ne me souviens pas d'en

[1] *Annas picta, capite pulchrè fasciato.* Steller.
[2] *Falco leucocephalus.*
[3] *Vultur albiulla.*

avoir jamais vu. Les nombreux présens du toion de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, qui nous envoya quelquefois vingt paires d'oiseaux, nous firent juger qu'il y a beaucoup de volatiles dans cette contrée.

Nous ne rencontrâmes point sur la côte d'animaux de mer amphibies, si j'en excepte les veaux marins, très nombreux dans la baie d'Awatska : ils poursuivaient alors les saumons qui se rassemblaient en troupes, et qui étaient prêts à remonter les rivières. On dit que quelques-uns chassent le poisson jusque dans l'eau douce, et qu'on en trouve dans la plupart des lacs qui communiquent avec l'Océan.

Les loutres de mer [1] du Kamtschatka sont absolument les mêmes que celles de l'entrée de Nootka : on les a décrites plus haut fort en détail. On dit qu'elles étaient autrefois aussi abondantes ici que sur la côte d'Amérique; mais, depuis que les Russes ont établi un commerce de fourrures avec les Chinois, les loutres, qu'ils vendent à Kiachta beaucoup plus cher que toutes les autres espèces de peaux, ont été détruites presque entièrement dans la péninsule. On en prend encore quelques-unes aux îles Kouriles : elles y sont d'une qualité supérieure à celles du Kamtschatka ou de la côte d'Amérique.

[1] *Mustela lutris.*

Il paraît qu'au temps de Muller elles étaient très abondantes à l'île Mednoi, et à celle de Behring, mais j'ai appris qu'on en trouve à peine maintenant une seule.

Les voyageurs russes indiquent beaucoup d'espèces différentes d'amphibies marins qui fréquentent les côtes du Kamtschatka : peut-être en vîmes-nous si peu, parce que c'était l'époque de leurs migrations.

En général le grain et le bétail sont de peu de ressource aux habitans de cette péninsule, et le poisson est leur principal moyen de subsistance : le sol, il est vrai, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, produit de bonnes racines. Il y a beaucoup de baies dans chaque canton ; et si ces productions ne suffisent pas seules à la nourriture de la peuplade, elles corrigent du moins la disposition putrescente des poissons secs qu'elle consomme. En un mot, le poisson est ici plus nécessaire que le pain ne l'est dans d'autres contrées, car il est indispensable à la vie des hommes et à celle du chien, le seul animal domestique du pays.

La mer d'Okotsk et la partie de l'océan Oriental qui baigne ces parages offrent souvent des baleines, et les habitans du Kamtschatka tirent un grand parti de ces cétacés. Ils emploient les peaux à des semelles de souliers et à des courroies ; ils mangent la chair, et la graisse qu'ils mettent soigneusement

en réserve se consomme dans leurs cuisines et dans leurs lampes. Ils cousent les bordages de leurs canots, et ils font de gros filets avec les barbes ou fanons; les mâchoires inférieures leur donnent des glissoirs qu'ils attachent à leurs traîneaux; ils taillent les os en manches de couteaux. Les chaînes de leurs chiens étaient autrefois de la même matière; mais aujourd'hui elles sont communément de fer. Ils sèchent les intestins comme nous séchons les vessies; ils découpent les nerfs et les veines, et ils en font d'excellentes cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards; ainsi, chacune des parties de la baleine leur est utile.

Depuis le milieu de mai jusqu'au 24 juin, époque de notre départ, nous prîmes une quantité considérable d'un excellent poisson plat, et beaucoup de truites et de harengs. Un seul coup de seine nous donna, le 15 mai, plus de 300 pièces de la première espèce, outre un grand nombre de truites de mer. Ces poissons plats sont fermes et d'un bon goût; ils ont le dos semé de piquans arrondis comme ceux du turbot, et ils offrent des lignes d'un brun foncé qui se prolongent de la tête vers la queue. La première saison du hareng commence à la fin de mai, et le poisson arrive en vastes radeaux. Il ne demeure pas long-temps sur la côte : il n'y en avait plus dans la baie lors de notre premier départ du Kamtschatka; mais il y paraissait au mois

d'octobre. On a déjà dit que ce hareng était très beau et très gros, et que nous en remplîmes la plupart de nos barriques vides. Les premiers jours de juin nous prîmes une multitude de morues que nous jugeâmes excellentes; nous en salâmes une partie : nous prîmes d'ailleurs à différentes époques un petit poisson qui ressemble beaucoup à l'éperlan, et un seul poisson loup.

Malgré cette abondance de poissons plats, de morues et de harengs, la pêche du saumon fournit seule des provisions d'hiver aux Kamtschadales. Les naturalistes disent qu'on rencontre sur cette côte toutes les espèces de saumons connues. Les naturels les distinguaient jadis par les différens mois où ils remontent les rivières. On ajoute que, quoique des radeaux de différentes espèces de ces poissons remontent les rivières en même temps, elles ne se mêlent jamais les unes aux autres; qu'elles ne manquent pas de retourner à la rivière dans laquelle elles sont nées, mais qu'elles n'y retournent que le troisième été; que les mâles et les femelles n'aiment pas à regagner la mer; que certaines espèces fréquentent des rivières particulières; qu'on ne les voit point ailleurs, et qu'elles rentrent dans la mer à peu près au même endroit.

Les premiers radeaux de saumons entrent dans l'Awatska vers le milieu de mai; et cette espèce, que les Kamtschadales appellent *tchavitsi*, est la

plus grosse et la plus estimée : elle a environ trois pieds et demi de longueur, et elle pèse trente à quarante livres. La queue n'est pas fourchue, mais droite ; le dos est d'un bleu foncé, tacheté de noir ; à d'autres égards elle ressemble beaucoup à notre saumon. Elle remonte la rivière avec une vitesse si extraordinaire qu'elle agite l'eau d'une manière sensible : les Kamtschadales, qui l'épient toujours à l'époque où on l'attend, jugent de son approche par cette circonstance, et ils tendent bien vite leurs filets sur sa route. On nous présenta un des premiers saumons qui furent pris, et on nous fit comprendre que c'était la plus grande marque d'honneur qu'on pût nous donner. Kraschenninikoff raconte qu'autrefois les Kamtschadales mangeaient dans un festin et avec des cérémonies superstitieuses ces premiers saumons, et que, après avoir été subjugués par les Russes, ils se sont disputés et querellés long-temps pour savoir à qui ils devaient appartenir. La saison de cette pêche dure depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de juin.

L'autre espèce de saumons est plus petite : elle pèse de huit à seize livres. On la connaît sous le nom général de *poisson rouge* : elle commence les premiers jours de juin à se rassembler dans les baies et aux embouchures des rivières : depuis cette époque jusqu'à la fin de septembre, on en prend des quantités considérables sur la côte orientale et sur

la côte occidentale de la péninsule, partout où des courans d'eau arrivent à la mer; on en prend également dans les rivières jusqu'à leur source. Voici comment les habitans du pays pêchent dans la baie d'Awatska : ils attachent une extrémité du filet à une grande pierre placée au bord de l'eau; ils se portent ensuite à vingt verges du rivage en ligne droite, et ils laissent tomber une portion de leur filet à mesure qu'ils s'éloignent; après quoi ils retournent sur leurs pas et posent le reste sur une ligne parallèle à la côte : ils se cachent alors au fond de leurs canots. Ils épient le poisson qui marche toujours près de la grève, et dont l'approche est toujours annoncée par le clapotage des vagues : quand ils s'aperçoivent que le radeau s'est avancé au-delà du canot, ils poussent en ligne droite leur embarcation vers la côte, et ils ne manquent jamais d'enfermer leur proie. Il est rare de voir plus de deux hommes employés au même filet; ils tirent sans peine des seines beaucoup plus grandes que celles des nôtres auxquelles nous employons douze pêcheurs. Notre manière de tirer la seine eut d'abord très peu de succès; mais après que les Kamtschadales nous eurent appris la leur, nous réussîmes aussi bien qu'eux : ils plantent un filet d'un bord de la rivière à l'autre, et ils descendent le courant avec un second.

On trouve dans les lacs qui communiquent avec

la mer[1] une quantité considérable d'un poisson qui ressemble beaucoup au petit saumon, et qui pèse de quatre à six livres : il paraît que les habitans ne le croient pas digne de leurs recherches. Ces lacs n'étant pas profonds, les ours et les chiens y vont chasser pendant l'été, et ils y dévorent un grand nombre de poissons, si j'en juge par les débris que nous aperçûmes sur les bords.

En général les Kamtschadales et les Russes sèchent leur saumon, et ils en salent très peu. Ils découpent chaque pièce en trois morceaux : ils en tirent d'abord la partie du ventre, et ensuite une tranche de chaque côté du dos. Ils sèchent et fument le premier morceau, et c'est la portion qu'on estime le plus. Durant notre séjour au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, on le vendait un rouble le quintal. Les deux autres morceaux se sèchent à l'air : ils tiennent lieu de pain, ou on en tire une poudre avec laquelle on fait une pâtisserie et des gâteaux qui ne sont pas désagréables. On suspend et on sèche la tête, la queue et les arêtes, et on en nourrit les chiens pendant l'hiver.

[1] Tous ceux que nous avons vus offraient cette communication.

§ 7.

Suite de la description générale du Kamtschatka. Des habitans. Origine des Kamtschadales. A quelle époque ils ont été connus des Russes. Précis de leur histoire. Leur population. Remarques sur leur état actuel. Du commerce des Russes au Kamtschatka. Des habitations et du vêtement des Kamtschadales. Des îles Kouriles. Des Koriaques. Des Tschutsky.

On distingue aujourd'hui trois sortes d'habitans au Kamtschatka : les naturels du pays ou les Kamtschadales, les Russes et les Cosaques, et les individus qu'a produits le mélange de ces trois races.

M. Steller, qui y a résidé quelque temps, et qui semble avoir étudié avec beaucoup de soin l'origine des Kamtschadales, est persuadé que leur peuplade est très ancienne, qu'ils habitent cette péninsule depuis un grand nombre de siècles, et qu'ils descendent originairement des Mongoles et non pas des Tartares Tungouses, comme quelques auteurs l'ont dit, ou des Japonais, ainsi que d'autres l'ont imaginé.

Voici sur quoi il fonde son opinion : on ne trouve pas parmi les Kamtschadales une seule tradition sur leur sortie d'un autre pays; ils croient avoir été créés et établis dans cette partie du globe par leur dieu Koutkou; ils pensent qu'ils sont les plus favorisés de ses créatures et les plus fortunés des mortels; que leur pays est supérieur à tous les

autres, et qu'il offre plus de moyens de plaisir qu'on n'en rencontre ailleurs. Ils ont une connaissance parfaite de toutes les plantes de la péninsule, des propriétés et des usages de ces plantes, et il leur a fallu une longue suite de siècles pour acquérir ces lumières. Leurs instrumens et leurs meubles diffèrent beaucoup de ceux des autres peuplades, et on y remarque une élégance et une adresse extraordinaires : d'où il résulte qu'ils les ont inventés eux-mêmes, et qu'ils n'ont pu arriver à ce degré de perfection qu'après bien du temps. Avant l'arrivée des Russes et des Cosaques, ils ne connaissaient point de peuplades étrangères, si j'en excepte les Koriaques. Il y a peu d'années qu'ils communiquent avec les îles Kouriles. C'est plus tard encore qu'ils ont ouï parler des Japonais, et sans un vaisseau qui fit naufrage sur leur côte, il est vraisemblable que cette nation leur serait demeurée inconnue. Enfin leur pays était très peuplé lorsque les Russes y arrivèrent.

Il suppose qu'ils descendent originairement des Mongoles, parce qu'un grand nombre des mots de leur langue ont des terminaisons pareilles à celles des Mongoles Chinois, et que d'ailleurs les deux idiomes suivent le même principe d'inflexion ou de dérivation ; parce qu'ils sont en général au dessous de la taille ordinaire, ainsi que les Mongoles; parce qu'ils ont la peau basanée comme eux ; parce qu'ils

ont les cheveux noirs et peu de barbe, le visage large, le nez court et aplati, les yeux petits et enfoncés, les sourcils peu fournis, le ventre pendant et les jambes petites, et que les Mongoles offrent chacun de ces traits caractéristiques. Il en conclut que, pour se soustraire aux rapides progrès des conquérans d'Asie, ils sont venus chercher un asile sur cette péninsule, ainsi que les Lapons, les Samoïèdes, etc., ont été contraints de se réfugier aux extrémités des pays du nord pour échapper à l'invasion des Européens.

Les Russes ayant étendu leurs conquêtes, et établi des postes et des colonies le long de cette vaste côte de la mer Glaciale qui se trouve depuis le Jenissei jusqu'à l'Anadir, leurs commissaires allèrent reconnaître et subjuguer les pays situés plus loin à l'est. Ils ne tardèrent pas à arriver parmi les hordes errantes des Koriaques qui habitent la côte septentrionale et la côte nord-est de la mer d'Okotsk, et ils les assujettirent sans peine à des tributs. Les Koriaques se trouvaient les voisins immédiats des Kamtschadales, avec lesquelles ils faisaient une sorte de commerce, et la connaissance du Kamtschatka fut la suite de ces premiers succès.

On attribue l'honneur de cette découverte à Feodot Alexeieff, négociant, qui appareilla, dit-on, de la rivière Kovyma, et qui en 1648 fit avec sept autres navires le tour de la péninsule des Tschutsky.

La tradition porte qu'une tempête l'ayant séparé de ses camarades près du Tschukotskoi-noss, il fut jeté sur la côte du Kamtschatka, où il passa l'hiver; que, l'été suivant, il atteignit la mer d'Okotsk, après avoir doublé le cap Lopatka, et qu'il pénétra dans le Tigil; mais que lui et sa troupe, ayant voulu de là regagner Anadirsk par terre, ils furent massacrés par les Koriaques. Le rapport de Siméon Deshneff, qui commandait un des sept bâtimens, et qui fut jeté sur la côte, à l'embouchure de l'Anadir, confirme en partie ces détails. Quoi qu'il en soit, ce voyageur ne vécut pas assez pour rendre compte de son expédition, et le Cosaque Volodimir Atlasoff est reconnu pour le premier qui ait découvert le Kamtschatka.

Il fut envoyé en 1697 du fort de Iakutsk à Anadirsk, en qualité de commissaire; on lui enjoignit de se servir de la nation des Koriaques pour découvrir et assujettir à des tributs les peuplades établies au-delà de celle-ci. En 1697 il pénétra avec environ soixante soldats Russes et le même nombre de cosaques jusqu'au centre de la péninsule: il arriva sur les bords de la Tigil; il exigea des fourrures des habitans de ces districts, et après avoir traversé la rivière du Kamtschatka, sur laquelle il bâtit le Kamtschatka-ostrog supérieur, appelé *Verchnei*, où il laissa une garnison de seize Cosaques, il revint à Iakutsk en 1700. Il rapporta

de son expédition une quantité immense de fourrures rares et précieuses, qu'il s'était fait donner en forme de tributs ; il eut le bon sens et l'adresse de les accompagner à Moscou, et pour le récompenser de ses services, on le nomma gouverneur du fort de Iakutsk. On lui enjoignit de se rendre une seconde fois au Kamtschatka, et de tirer de la garnison de Tobolsk un renfort de cent Cosaques, ainsi que les munitions et toutes les autres choses qui pourraient achever sa découverte et l'établissement des Russes dans cette nouvelle contrée. Ayant pris la route d'Anadirsk avec ses troupes et ses équipages, il rencontra sur la rivière Tunguska [1] une barque chargée de marchandises de la Chine, et il la pilla. Les négocians à qui elle appartenait, portèrent des plaintes à la cour de Russie, et il fut arrêté à Iakutsk et mis en prison.

Sur ces entrefaites, Potop Serioukoff, qu'Atlasoff avait laissé au Kamtschatka, se maintint sans trouble au fort de Verchnei, et quoiqu'il n'eût pas assez de soldats pour exiger de force le paiement d'un tribut, il vint à bout, par son adresse et son esprit conciliant, de faire des échanges avantageux avec les naturels du pays. Lorsqu'il partit, il emporta la bienveillance de la peuplade, mais il fut attaqué par les Koriaques, et il périt dans le combat, ainsi que tout son détachement. Ceci arriva

1. Cette rivière se jette dans le Jenissei.

en 1703, et durant le procès d'Atlasoff, on envoya au Kamtschatka plusieurs autres commissaires qui éprouvèrent tour à tour des revers et des succès.

Atlasoff fut rétabli dans son commandement en 1706 : on le chargea d'une seconde expédition au Kamtschatka; on lui enjoignit d'employer tous les moyens de paix pour gagner les naturels, et de ne recourir à la force et à la violence sous aucun prétexte. Mais, loin d'obéir à cet ordre, il se permit des actes multipliés de cruauté et d'injustice; il inspira aux naturels de la haine et de l'aversion pour le gouvernement de Russie; il indisposa même tellement ses soldats, que les Cosaques se révoltèrent et demandèrent un autre commandant. Ses troupes étant venues à bout de le déposer, s'emparèrent de ses richesses, et quand elles eurent une fois goûté les douceurs du pillage et d'une vie sans contrainte, ses successeurs essayèrent en vain de les réduire à la discipline et à la soumission militaires. Il y eut trois gouverneurs assassinés, et les Cosaques, qui avaient ainsi levé l'étendard de la rébellion contre les officiers de la cour de Russie, et qui se trouvaient armés, se précipitèrent sur les naturels comme des animaux féroces. Depuis cette époque jusqu'à la grande rébellion des Kamtschadales en 1731, l'histoire offre une suite de massacres, de révoltes et de rixes cruelles et san-

guinaires entre les deux partis d'une extrémité de la péninsule à l'autre.

La découverte d'un passage d'Okotsk à la Bolchoireka, faite par Cosmo Sokoloff en 1715, amena cette révolte. Jusqu'ici les Russes n'avaient pu pénétrer dans le Kamtschatka que du côté d'Anardisk. Les naturels avaient ainsi des occasions fréquentes de piller les tributs qu'il fallait conduire hors de la péninsule par l'intérieur du pays, et de harasser les troupes qui voulaient y arriver. Le passage d'Okotsk offrait des moyens sûrs et prompts d'exporter les tributs, et de faire passer des troupes et des munitions de guerre au centre de la péninsule. Les Kamtschadales sentirent que cet avantage affermirait l'autorité des Russes, et ils résolurent tous de défendre leur liberté. Behring étant alors sur la côte avec une petite escadre, ils différèrent l'exécution de leur projet jusqu'à ce qu'il eût mis à la voile, et qu'il eût détaché quelques soldats vers Powloutsky qui méditait une expédition contre les Tschutsky. Le moment était bien choisi, et on est étonné qu'une conspiration si générale (puisqu'on dit que tous les naturels y prirent part) ait été conduite avec un si grand secret que les Russes n'eurent pas le plus léger soupçon de ce qui se tramait contre eux. Ils prirent leurs autres mesures avec la même habileté. Ils disposèrent un corps nombreux qui devait intercepter la communication

avec le fort Anadirsk, et, afin de saisir les Russes qui pourraient arriver d'Okotsk, ils répandirent des détachemens sur la côte orientale. Les choses en étaient à ce point lorsque le commissaire Cheekaerdin se mit en route de Verchnei avec le tribut escorté par les troupes du fort : il voulait gagner l'embouchure de la Kamtschatka, où un navire l'attendait pour le conduire à l'Anadir.

Les Kamtschadales n'attendaient pas seulement que Behring eût quitté la côte, ils avaient résolu de ne commencer les hostilités qu'après le départ du navire : les différens chefs devaient être avertis de ce départ. Dès qu'ils eurent perdu ce bâtiment de vue, ils massacrèrent tous les Russes et tous les Cosaques qu'ils rencontrèrent, et ils mirent le feu aux maisons. Une division considérable remonta la Kamtschatka, se rendit maître du fort et de l'ostrog que le commissaire venait de quitter; elle égorgea les habitans, et excepté l'église et le fort, elle réduisit en cendres tous les édifices. Les naturels du pays surent ici que le navire russe sur lequel le commissaire s'était embarqué se trouvait encore sur la côte, ce qui les détermina à se défendre dans le fort. Heureusement pour les Russes, le vent ramena bientôt le bâtiment dans le havre; car s'il eût continué son voyage, il est probable que chacun d'eux aurait perdu la vie.

Les Cosaques, voyant que leurs habitations avaient

été consumées en entier, et que leurs femmes et leurs enfans avaient été tués ou emmenés prisonniers, se livrèrent à la fureur : ils marchèrent directement au fort; ils l'attaquèrent avec acharnement : les Kamtschadales le défendirent d'une manière opiniâtre, jusqu'au moment où le magasin à poudre prit feu et fit sauter la forteresse et la plupart des assiégés. Il y eut, après cet événement, divers combats qui coûtèrent la vie à beaucoup de monde des deux partis. Enfin, deux des principaux chefs ayant été massacrés, et un troisième s'étant donné la mort lui-même, après avoir poignardé sa femme et ses enfans, la paix se rétablit.

Elle ne fut troublée qu'en 1740 : un petit nombre de Russes périrent alors dans une émeute qui n'eut pas d'autres suites; et, excepté l'insurrection arrivée en 1770 à Bolcheretsk, et dont on a déjà parlé, la colonie a été tranquille dans cette époque.

Pour étouffer la rébellion, on avait détruit un grand nombre d'habitans en 1731; mais le pays s'était repeuplé, et on n'y avait jamais vu autant de monde, lorsqu'en 1767, la petite vérole, apportée d'Okotsk par un soldat, s'y montra pour la première fois : elle y fit des ravages aussi terribles que ceux de la peste, et on craignit qu'elle n'enlevât tous les individus qui s'y trouvaient. On compte qu'environ vingt mille personnes mouru-

rent de cette maladie au Kamtschatka, dans le pays des Koriaques et aux îles Kouriles.

Il y eut des villages entiers qui devinrent absolument déserts. Nous eûmes des preuves incontestables de cette affreuse mortalité. On voit autour de la baie d'Awatska les ruines de huit ostrogs qui furent autrefois bien peuplés; et on ne rencontre plus d'habitans qu'à Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et même cet ostrog ne renferme que trois Kamtschadales tributaires. L'ostrog de Paratounca contient trente-six naturels du pays, hommes, femmes et enfans, et on nous a assuré qu'avant la petite vérole leur nombre montait à trois cent soixante. Durant notre voyage à Bolcheretsk, nous dépassâmes quatre ostrogs étendus, où nous n'aperçûmes pas un seul habitant. Puisqu'il reste si peu de naturels, et que des Russes et des Cosaques qui se marient avec les femmes du pays y arrivent continuellement, il est probable qu'en moins d'un demi-siècle la race des indigènes sera anéantie. D'après le compte du major Behm, il n'y a pas aujourd'hui plus de trois milles tributaires, les insulaires des Kouriles compris.

Je jugeai qu'il y avait environ quatre cents soldats russes et cosaques dans les cinq forts de Nichnei, Verchnei, Tigil, Bolcheretsk et Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et à peu près le même nombre à Ingiga, forteresse qui obéit au gouverneur du Kam-

tschatka, quoiqu'elle soit au nord de la péninsule : on peut y ajouter les négocians et les émigrans russes, dont le nombre n'est pas considérable.

L'administration est très douce et très modérée pour une administration militaire. On permet aux naturels du pays de choisir leurs magistrats parmi eux : ces magistrats ont toute l'autorité dont ils jouissaient avant la conquête. L'un d'eux préside à chaque ostrog, avec le titre de toion : il est l'arbitre des disputes et des différents; il impose des amendes; il inflige des peines pour tous les crimes ou délits; seulement il renvoie au gouverneur la connaissance des délits compliqués et atroces qu'il ne veut pas juger lui-même. Il nomme d'ailleurs un officier civil, appelé *le caporal*, qui l'aide dans l'exercice de sa charge et qui le remplace lorsqu'il est absent.

Un édit de l'impératrice actuelle a aboli la peine de mort. Mais nous avons su que les assassins, qui sont en très petit nombre, sont condamnés au knout, et qu'alors on exécute cette sentence avec tant de rigueur que la plupart des coupables meurent sous les coups.

Le tribut qu'on exige ne paraît être qu'une reconnaissance de la souveraineté de la czarine : c'est en quelques districts une peau de renard; en d'autres une zibeline; et aux îles Kouriles, une loutre de mer; mais comme cette dernière fourrure est

la plus précieuse, une seule paie le tribut de plusieurs personnes. Les toions lèvent le tribut dans leurs districts respectifs. La douceur du gouvernement des Russes mérite des éloges, et les soins très fructueux qu'ils se sont donnés pour établir la religion chrétienne parmi les Kamtschadales n'en méritent pas moins : il reste peu d'idolâtres dans le pays. Il n'est pas besoin de dire qu'on prêche la religion de l'Église grecque. On a aussi établi dans la plupart des ostrogs des églises où on enseigne gratuitement la langue russe aux enfans des naturels et des Cosaques.

Le commerce d'importation est borné à des fourrures, et il se fait surtout par une compagnie de négocians que l'impératrice actuelle a établie. Elle fut d'abord composée de douze individus; mais on l'a augmentée dernièrement de trois. Ces négocians jouissent de certains priviléges, et ils portent une médaille d'or, pour annoncer que la czarine encourage et protége le commerce des fourrures. Il y a d'ailleurs des commerçans moins riches répandus dans le pays; ce sont surtout des Cosaques. Durant leur séjour au Kamtschatka, les principaux négocians résident à Bolcheretsk ou à Nishnei-ostrog : c'est là qu'est concentré presque tout le commerce. Il se faisait autrefois par la voie de l'échéance; mais, depuis quelques années, chaque article se paie avec de l'argent, et nous fûmes étonnés de voir tant

d'espèces en circulation dans un pays si pauvre. Le prix des fourrures est très considérable, et les Kamtschadales, d'après leur position et leurs habitudes, ont besoin de peu de chose des fabriques ou des productions étrangères. Nos matelots avaient apporté un grand nombre de fourrures de la côte d'Amérique, et ils furent aussi surpris que charmés de la somme qu'ils en tirèrent; mais ne trouvant ni cabarets, ni tabac, ni rien qui fût de leur goût, leurs roubles ne tardèrent pas à les embarrasser, et ils s'amusèrent souvent à les jeter sur le pont. Le marchand dont j'ai eu occasion de parler leur donna d'abord trente roubles pour une peau de loutre, et il paya les autres en proportion; il s'aperçut ensuite qu'ils en avaient une grosse pacotille, qu'il traitait avec des hommes qui n'entendaient pas le commerce, et il les acheta à un prix beaucoup plus bas.

Les articles d'importation viennent surtout de l'Europe, mais ils ne sont pas bornés aux ouvrages des manufactures de Russie : il y en a qu'on tire d'Angleterre et de Hollande; et nous en remarquâmes aussi plusieurs de la Sibérie, de la Bulcharie, du pays des Kalmouks et de la Chine. On apporte ici des laines grossières, des toiles, des bas de laine, des bonnets et des gants, des étoffes de soie de Perse, des toiles de coton et des nankins, des mouchoirs de soie et de coton, de la batterie de cuisine

en cuivre, des poêles de fer; des limes, des fusils, de la poudre et du plomb, des haches, des serpes, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des miroirs, de la fleur de farine, du sucre, des cuirs, des bottes, etc. Nous eûmes occasion de voir une quantité considérable de ces articles chez un marchand qui était arrivé d'Okotsk sur la galiotte de l'impératrice, et je jugeai qu'en général ils y sont trois fois plus chers qu'en Angleterre. Quoique les marchands fassent un si gros bénéfice sur les articles d'importation, ils en font un plus considérable sur les fourrures qu'ils envoient à Kiachta, ville des frontières de la Chine. Les plus belles peaux de loutre se vendent communément trente roubles au Kamtschatka; le négociant chinois de Kiachta les paie plus du double, et il les revend avec beaucoup d'avantage à Pékin, d'où on en transporte quelques-unes au Japon, d'une manière très utile. Si on achète une peau au Kamtschatka trente roubles, afin de la transporter d'abord à Okotsk; ensuite par terre à Kiachta, éloigné de mille trois cent soixante-quatre milles; de Kiachta à Pékin, qui se trouve sept cent soixante milles plus loin, et de Pékin au Japon, combien le commerce direct du Kamtschatka au Japon ne serait-il pas favorable, puisque la navigation n'est que de quinze jours ou trois semaines au plus?

Toutes les fourrures qu'on exporte d'ici par la

mer d'Okotsk paient dix pour cent à la douane, et l'impôt sur les zibelines est de douze. Les marchandises, de quelque espèce qu'elles soient, exportées d'Okotsk, acquittent à la douane un droit d'un demi-rouble par poude [1].

Les droits sur les exportations et les importations, dont je n'ai pu savoir le produit, se paient à Okotsk; mais les tributs se soldent à Bolcheretsk, et le major Behm les évaluait à dix mille roubles annuellement.

Il faut observer que la partie la plus considérable et la plus lucrative du commerce de fourrures se fait avec les îles situées entre le Kamtschatka et l'Amérique. Ces îles furent découvertes par Behring en 1741; et comme il y a beaucoup de loutres de mer, les négocians russes s'empressèrent d'en chercher sur les autres terres vues par ce navigateur au sud-est du Kamtschatka, et appelées, dans la carte de Muller, *îles de la Séduction, Saint-Abraham*, etc. Durant ces expéditions, ils trouvèrent trois petits archipels: le premier environ 15 degrés à l'est du Kamtschatka par 53 degrés de latitude nord; le second environ douze degrés à l'est du premier; le troisième est composé d'Oonolashka et des îles d'alentour. Ils se portèrent à l'est jusqu'aux îles que Behring a nommées *Schamagin*, dont la plus grande est appelée *Kodiak*;

[1] Seize kilogrammes.

mais ici, et sur la portion du continent désignée par la dénomination *d'Alaschka*, ils furent mal reçus des naturels du pays dont ils voulaient exiger un tribut : depuis cette époque, ils n'ont plus osé pénétrer si avant; toutefois ils conquirent et rendirent tributaires les trois petits archipels que je viens de citer.

Quoique les Kamtschadales vivent depuis quarante ans avec les Russes et les Cosaques, on ne les reconnaît pas seulement à leurs traits et à l'ensemble de leur physionomie : ils ont conservé leurs anciennes habitudes, et leur esprit est à peu près tel qu'il était autrefois. J'ai déjà décrit leurs personnes; j'ajouterai seulement que leur taille est fort au-dessous de la taille ordinaire. Le major Behm attribue la petitesse de leur stature à l'usage où ils sont de se marier de trop bonne heure : en général les deux sexes se marient à treize ou quatorze ans. Ils sont si industrieux et si actifs que les Russes et les Cosaques recherchent beaucoup leur alliance sans autre raison que de pouvoir se livrer à la paresse et être nourris sans rien faire : c'est parce que ces derniers ne travaillent pas assez ou ne font pas assez d'exercice, qu'ils ont tous des attaques dangereuses de scorbut, tandis que les naturels du pays, occupés sans cesse en plein air, ne sont point sujets à cette maladie.

Ils ont trois sortes d'habitations : les yourtes,

les balagans et les maisons de bois, appelées ici *isbas*. Ils occupent les premières l'hiver, les secondes pendant l'été, et les Russes ont introduit l'usage des troisièmes réservées aux hommes les plus riches de la colonie.

Pour construire une yourte ou une habitation d'hiver, on creuse en terre un rectangle d'environ six pieds de profondeur, d'une longueur et d'une largeur proportionnées au nombre de personnes qu'il doit contenir; car il faut observer que plusieurs familles vivent ensemble dans la même yourte. On y plante de gros poteaux ou des colonnes de bois à une distance convenable; on met sur ces poteaux des traverses destinées à soutenir le toit composé de solives qui d'un côté posent à terre, et de l'autre sur les traverses : un ouvrage d'osier très serré remplit les intervalles des solives, et le tout est couvert de gazon.

Ainsi une yourte ressemble en dehors à un mondrain plat et arrondi; elle offre un trou qui sert de cheminée, de fenêtre et de porte; on y entre et on en sort par un poteau entaillé d'une manière assez profonde pour soutenir le gros doigt du pied de celui qui le descend ou qui le monte. Il y a sur le flanc, au niveau du terrain, une seconde entrée destinée aux femmes : mais si un homme y passait, il s'attirerait le mépris et les railleries de ses compatriotes. La yourte n'a qu'une pièce de la forme

du rectangle : on voit sur les côtés de larges plates-formes de planches élevées d'environ six pouces au-dessus du niveau du terrain ; elles tiennent lieu de chaises, et on s'y couche après les avoir revêtues de nattes et de peaux. Le foyer est à l'une des extrémités ; on dépose à l'autre les provisions et les meubles de cuisine. Dans les fêtes et les repas d'appareil, plus les yourtes sont chaudes, plus les convives doivent être flattés : nous les avons toujours trouvées si échauffées, qu'il nous était impossible d'y demeurer long-temps. Ils s'y retirent vers le milieu d'octobre, et en général ils s'y tiennent jusqu'au 15 mai.

Neuf poteaux plantés en terre sur trois lignes, à distances égales l'un de l'autre, et élevés d'environ treize pieds au-dessus de la surface du sol, portent les balagans. Des traverses, assujetties par de grosses cordes, sont posées contre les poteaux à la hauteur de neuf à dix pieds; des solives placées sur ces traverses et recouvertes de gazon constituent la plate-forme ou le plancher du balagan ; de grandes perches emboitées par en bas sur des traverses, réunies au sommet et revêtues d'une herbe grossière, présentent un toit de forme conique. Les balagans ont deux portes qui se trouvent aux deux extrémités, et on y monte à l'aide d'un poteau entaillé, de la même espèce que celui qu'on emploie dans les yourtes. La partie inférieure est absolu-

ment ouverte : on sèche dans l'intérieur le poisson, les racines, les végétaux et les autres choses qui se consomment l'hiver. L'étendue des yourtes est à celle des balagans comme un est à six, en sorte qu'une yourte est ordinairement habitée par six familles.

Les maisons de bois ou isbas sont de longs arbres équarris, entassés horizontalement, de manière que les extrémités d'un côté s'ajustent aux extrémités d'un autre; les intervalles se trouvent remplis par de la mousse; le toit est en pente comme celui de nos chaumières ordinaires, et il est revêtu de jonc ou d'une herbe grossière. Elles contiennent trois chambres. On voit à l'un des bouts une espèce de vestibule qui occupe toute la largeur et toute la hauteur de l'édifice, et qui est le récèptacle des traîneaux, des harnais et des autres gros meubles: ce vestibule communique avec la chambre du milieu, qui est la plus belle, et qui est garnie de larges bancs sur lesquels on mange et l'on se couche, ainsi que je l'ai déjà dit. Une porte mène de cette seconde chambre à la cuisine. La moitié de la porte est occupée par le four ou l'âtre, disposé de manière qu'il échauffe les deux pièces à la fois. Il y a sur la chambre du milieu et sur la cuisine deux greniers où l'on monte avec une échelle : chaque chambre offre deux petites fenêtres de talc, et celles des pauvres sont de peaux de poissons. Les

poutres et les planches du plafond ont été aplanies à la hache, car on ne connaît pas ici le rabot, et la fumée les a rendues aussi noires et aussi luisantes que du jais.

Une bourgade du Kamtschatka porte le nom d'*ostrog;* elle est composée d'yourtes, de balagans et d'Isbas; mais les balagans sont en plus grand nombre. Je dois observer que je n'ai jamais rencontré d'habitations séparées de l'ostrog. On compte à Saint-Pierre-et-Saint-Paul sept isbas, dix-neuf balangans et trois yourtes. Paratounca est à peu près de la même grandeur. Karatchin et Natchekin contiennent moins d'isbas, mais on y compte autant de balagans et d'yourtes qu'à Saint-Pierre-et-Saint-Paul : d'où je conclus que telle est la proportion générale des ostrogs.

J'ai déjà eu occasion de parler du vêtement des femmes Kamtschadales : je me bornerai à décrire ici celui des hommes.

L'habit de dessus a la forme d'une jaquette de charretier; il est de nankin pendant l'été, et durant l'hiver de peaux pour l'ordinaire de daims ou de chiens, tannées d'un côté; on laisse les poils à l'autre côté, et c'est celui qu'on met le plus près du corps. Ils portent par-dessous une casaque serrée, de nankin ou d'étoffe de coton, et au-dessous de la casaque une chemise d'une légère étoffe de soie de Perse, de couleur bleue, rouge ou jaune; une

longue culotte de cuir qui descend jusqu'au gras de la jambe. Une paire de bottes de peaux de chiens ou de rennes, dont le poil est en dedans, et un bonnet fourré garni de deux oreilles qui, en général, se trouvent relevées contre la tête, mais qu'on laisse tomber sur les épaules lorsque le temps est mauvais, forment le reste de leur accoutrement.

L'habit de fourrures que me donna le fils du major Behm est un de ceux que portent les toions les jours d'appareil. Il a exactement la forme du vêtement ordinaire que je viens de décrire : il est composé de petits morceaux de fourrures triangulaires, marquetés de brun et de blanc, et réunis si proprement, qu'ils semblent appartenir à la même peau. Il est garni par le bas d'une frange de six pouces de largeur, qui est faite avec des fils de cuir de différentes couleurs et qui produit un très bon effet; une large bordure de peau de loutre est suspendue à cette frange; le parement des manches est encore de peau de loutre, ainsi que le collet et un jabot qui va jusqu'à la poitrine; il est doublé d'une peau blanche très unie; un bonnet, une paire de gants et des bottes travaillées avec un soin extrême complètent cet ajustement. Les Russes établis au Kamtschatka portent l'habit européen, et l'uniforme de la garnison est d'un vert foncé, bordé de rouge.

Les peuplades établies au nord et au sud de ce pays ne sont connues que d'une manière imparfaite, et je terminerai cette description du Kamtschatka par les détails que j'ai pu me procurer sur les îles Kouriles, sur les Koriaques et les Tschutsky.

Les îles qui se prolongent au sud-ouest, depuis le cap méridional du Kamtschatka jusqu'au Japon, c'est-à-dire depuis le 51e deg. de latit. jusqu'au 45e, sont appelées *Kouriles*. Elles ont reçu ce nom des habitans des environs de Lopatka, qui, étant eux-mêmes appelés *Kouriles*, les appelèrent de leur nom après les avoir découvertes. Selon Spanperg, il y en a vingt-deux sans compter les petites. La plus septentrionale, nommée *Shoomsk*, n'est qu'à trois lieues du cap Lopatka, et elle est habitée par des indigènes et des Kamtschadales. La seconde, appelée *Paramuosir*, est beaucoup plus étendue que Shoomska, et on n'y trouve que des indigènes, dont les ancêtres, si l'on en croit une tradition, sont venus de l'île d'Onecutan, située un peu plus au sud. Les Russes descendirent pour la première fois, en 1713, sur ces deux îles, et ils les soumirent à cette époque. Les autres, jusqu'à Oosheesber inclusivement, sont aujourd'hui tributaires de la czarine; je l'ai appris du digne pasteur de Paratounca, qui est leur missionnaire et qui en fait la visite tous les trois ans. Il me parla des insulaires avec beaucoup d'éloges;

il les dépeignit comme une peuplade bienfaisante, hospitalière, généreuse et humaine, et aussi supérieure aux Kamtschadales ses voisins par ses belles proportions que par sa docilité et la vivacité de son intelligence. Quoique Ooshesheer soit la plus méridionale des îles soumises par les Russes, j'ai ouï dire qu'ils font quelque commerce à Ooroop, qui est la dix-huitième, et selon ce qu'on m'a assuré, la seule où les navires un peu grands trouvent un bon havre. Nadaegsda est située au-delà de celle-ci, au sud. Les Russes nous racontèrent qu'elle est habitée par une peuplade qui est très velue, et qui, comme celle d'Ooroop, vit dans une indépendance parfaite.

Les Japonais donnent le nom de *Jeso* à un groupe d'îles placé dans la même direction, mais un peu plus à l'ouest. Ils appellent aussi du même nom toute la chaîne des îles situées entre le Kamtschatka et le Japon. La plus méridionale, nommée *Matmai*, dépend du Japon depuis long-temps; elle est fortifiée et elle a une garnison du côté qui est en face du continent. Les deux îles de Kunachir et de Zellany, qu'on voit au nord-est de Matmai, et les trois autres, qui gisent plus loin au nord-est et qu'on appelle les *Trois-Sœurs*, sont indépendantes.

Matmai fait un commerce d'échanges avec les dernières îles que je viens d'indiquer: celles-ci trafiquent avec les Kouriles; elles achètent des four-

rures, du poisson sec et de l'huile, qu'elles paient avec des étoffes de soie et de coton, du fer et d'autres articles des fabriques du Japon.

Les habitans de toutes les îles subjuguées par les Russes ont embrassé la religion chrétienne. L'époque où l'on établira un commerce amical et utile entre le Kamtschatka et la chaîne de ces terres n'est vraisemblablement pas éloignée, et ce commerce ouvrira des communications avec le Japon lui-même [1]. Le major Behm me dit que plusieurs Russes, qui avaient appris la langue japonaise de deux hommes de l'équipage d'un navire japonais qui fit naufrage sur la côte du Kamtschatka [2],

[1] La prophétie du capitaine King ne s'est réalisée qu'à l'égard des Kouriles, car le Japon se tient obstinément isolé, et n'a de relations commerciales qu'avec les Hollandais au sud. Jeso entretient cependant quelques rapports avec les Russes des Kouriles et du Kamtschatka. Nous apprécierons ces rapports quand il sera question de l'Asie, dans la seconde série de notre Collection de voyages.

[2] Ce navire venait de Satsma, port du Japon, et il allait à un autre port japonais appelé *Azaka :* il était chargé de riz, de coton et d'étoffes de soie. Il appareilla avec un vent favorable; mais, avant d'arriver à sa destination, il fut entraîné dans la haute mer par une tempête violente, qui emporta ses mâts et son gouvernail.

L'équipage n'avait probablement jamais fait que des voyages le long des côtes du Japon, et lorsque l'orage eut cessé aucun des dix-sept hommes qui le composaient ne put déterminer la position du vaisseau ni la route qu'il fallait suivre. Après avoir passé six mois dans ce cruel état, ils furent jetés près du cap Lopatka, où ils mouillèrent, et ils portèrent à terre une partie des choses nécessaires à leur subsistance. Ils dressèrent ensuite une tente. Ils

avaient été envoyés dans ces îles, et une pareille mission hâtera peut-être l'événement dont je parle.

J'ai déjà indiqué les avantages que procurerait

y étaient depuis vingt-cinq jours sans avoir vu une créature humaine, quand le hasard leur amena un officier cosaque, appelé André Chinnikoff, et quelques Kamtschadales. Les malheureux Japonais, ravis de joie de trouver des hommes, leur firent toutes les démonstrations d'attachement et d'amitié qu'ils purent imaginer : ils leur offrirent des étoffes de soie, des sabres et une portion des divers articles qu'ils avaient tirés du vaisseau. Le perfide Chinnikoff parut répondre à ces témoignages de bienveillance; et, après avoir demeuré avec les Japonais tout le temps nécessaire à ses projets, il les quitta à l'entrée de la nuit. Comme les habitans du pays ne revenaient point, les Japonais équipèrent leur canot, et ils ramèrent le long de la côte afin de découvrir un havre. Ils rencontrèrent leur vaisseau qui avait échoué sur le rivage, et ils trouvèrent Chinnikoff et ses camarades qui pillaient ce bâtiment, et qui le mettaient en pièces pour en avoir le fer. Ce spectacle les détermina à continuer leur route, et Chinnikoff s'en apercevant, ordonna à sa troupe de les poursuivre et de les massacrer. Les malheureux Japonais, observant qu'une pirogue les chassait, et qu'ils ne pouvaient se sauver, sentirent bien ce qu'ils avaient à redouter d'une race aussi cruelle. Quelques-uns sautèrent à la mer, d'autres recoururent en vain aux supplications et aux prières. Excepté deux, ils furent tous massacrés, avec les sabres qu'ils avaient eux-mêmes donnés deux jours auparavant aux Russes. L'un des deux auxquels on laissa la vie s'appelait Gowga : il n'avait que quatorze ans, et il avait accompagné son père, pilote du vaisseau; l'autre était un homme d'un moyen âge, subrécargue du bâtiment, et il se nommait Sosa.

Chinnikoff ne tarda pas à recevoir le châtiment dû à ses forfaits. Les deux Japonais furent envoyés à Pétersbourg : on les mit à l'Académie; on leur donna des maîtres et du monde pour les servir, et on plaça auprès d'eux plusieurs jeunes gens, auxquels ils apprirent la langue du Japon.

Leur naufrage arriva en 1730. Le plus jeune mourut cinq ans et l'autre six ans après.

aux Russes un commerce immédiat avec le Japon : ces avantages sont en trop grand nombre et trop sensibles pour que j'aie besoin de les exposer en détail.

Le pays des Koriaques renferme deux peuplades distinctes, les Koriaques errans et les Koriaques fixes.

Les premiers habitent la partie septentrionale de l'isthme du Kamtschatka et la côte de l'océan oriental jusqu'à l'Anadir.

Les Koriaques errans se trouvent le long de la mer d'Okotsk jusqu'à la rivière de Penkina, et à l'ouest, vers la rivière Kovyma.

Les Koriaques fixes ressemblent beaucoup aux Kamtschadales, et ils n'ont, comme eux, d'autres moyens de subsistance que la pêche : les vêtemens et les habitations des deux peuplades sont à peu près les mêmes. Ils sont tributaires des Russes, et ils relèvent du fort d'Ingiga.

Les Koriaques errans n'ont d'occupation que celle de nourrir et d'élever des rennes : on dit qu'ils en possèdent des troupeaux immenses, et qu'un chef en a quelquefois quatre ou cinq mille. Ils dédaignent le poisson, et ils ne mangent que la chair des rennes. Ils n'ont point de balagans : leurs habitations ressemblent aux yourtes des Kamtschadales, avec cette différence qu'elles sont couvertes en hiver de peaux de rennes crues et, pendant l'été,

des mêmes peaux tannées. Ils attellent toujours des rennes et jamais des chiens à leurs traîneaux. Ils coupent tous les individus de ces deux espèces de quadrupèdes. Les rennes de trait pâturent avec les autres : lorsqu'on en a besoin, le pâtre pousse un cri et ils arrivent à l'instant.

Le prêtre de Paratounca me dit que les deux peuplades de Koriaques et les Tschutsky parlent des dialectes différens de la même langue, et que cet idiome n'a pas la moindre analogie avec le kamtschadale.

Le pays des Tschutsky est borné au sud par l'Anadir, et il se prolonge le long de la côte jusqu'au Tschutskoi-noss. Les Tschutsky, ainsi que les Koriaques errans, s'occupent surtout de leurs rennes : on en trouve parmi eux une quantité considérable de sauvages et de domestiques. Ils sont robustes; bien faits; ils ont de la hardiesse : ils sont de braves guerriers et de redoutables voisins pour les Koriaques errans ou fixes, sur les districts desquels ils font souvent des incursions. Les Russes se sont long-temps efforcés de les soumettre, et, après avoir perdu beaucoup de monde dans leurs expéditions, ils n'ont pu exécuter leur projet.

§ 8.

Plan de nos opérations pour la suite du voyage. Nous cinglons au sud le long de la côte du Kamtschatka. Cap Lopatka. Nous dépassons les îles Shoomskoi et Paramousir. Nous sommes entraînés à l'est des Kouriles. Nous essayons vainement d'atteindre les îles situées au nord du Japon. Vue de la côte du Japon; nous longeons sa bande orientale; les vents contraires nous éloignent de la côte; effet extraordinaire des courans. Nous gouvernons vers les îles Bashées. Découverte de l'île de Soufre. Nous dépassons les Pratas. Iles de Léma et des Larrons.

Nos instructions avaient prévu qu'il nous serait peut-être impossible de passer de la mer Pacifique dans l'océan Atlantique : en ce cas, elles autorisaient le commandant du voyage à revenir en Angleterre par la route qu'il croirait la plus utile aux progrès de la géographie; et le capitaine Gore demanda aux officiers principaux leur opinion par écrit, sur la meilleure manière d'exécuter cet ordre de l'amirauté. Le résultat de nos avis fut qu'il était à propos de nous tenir à l'est du Japon, et, avant d'atteindre le travers de ses côtes, de longer les Kouriles et d'examiner plus en détail les îles situées près de la bande septentrionale du Japon. Nous sentions qu'il était important d'y découvrir des havres sûrs et commodes, où les navigateurs qui reconnaîtraient ces mers par la suite pussent trouver un asile; que ce serait d'ailleurs le moyen d'établir un commerce sur les routes voi-

sines des deux empires. Nous proposions en outre de relever la côte occidentale des îles du Japon, d'attaquer celle de la Chine le plus tôt qu'il nous serait possible, et de la longer jusqu'à Macao.

Ce plan fut adopté, et le capitaine Gore m'ordonna de me rendre en hâte à Macao, si les vaisseaux se séparaient. Nous étions hors de l'entrée de la baie d'Awatska le 9 octobre 1779 : nous gouvernâmes au sud-est.

Le 12 nous découvrîmes du haut des mâts le cap Lopatka, l'extrémité sud du Kamtschatka. Il est bas et aplati, et il s'abaisse insensiblement depuis le plateau élevé que nous découvrîmes à midi : il nous restait à l'ouest à environ cinq lieues, et le plateau au nord-ouest. Cette pointe de terre, très remarquable dans la géographie de la côte orientale de l'Asie, gît par 51 degrés de latitude et 156 degrés 45 minutes de longitude. Nous distinguâmes, au nord-ouest de ce cap, une haute montagne très sensible dont le sommet se perd dans les nues : la première des îles Kouriles, appelée *Shoomska*, se montra en même temps dans l'ouest. Les Russes disent que le passage entre cette île et le cap Lopatka a trois milles de largeur, et qu'il est fort dangereux, à cause de la rapidité des marées et des rochers qui sont en travers du cap. Du cap Gavareea au cap Lopatka, la côte porte au sud-est. Le terrain, au sud d'Achachinskoi, n'est ni aussi élevé ni aussi

rompu qu'entre cette baie et l'embouchure de celle d'Awatska : il a une élévation modérée vers la mer, et il offre des collines qui plus loin, dans l'intérieur du pays, s'exhaussent peu à peu. La côte est escarpée, et remplie de taches blanches qui semblent être un effet des couches de craie.

Le 13 nous découvrîmes la seconde des îles Kouriles, que les Russes appellent *Paramousir:* elle est très élevée, et elle se trouvait presque entièrement couverte de neige : une haute montagne à pic, de laquelle plusieurs personnes de l'équipage crurent voir sortir de la fumée, se montrait au nord-ouest, à environ douze ou quatorze lieues. Notre latitude observée était de 49 degrés 49 minutes, et notre longitude de 157 degrés. Nous aperçûmes dans le cours de la journée beaucoup de goëlands et d'albatros, et plusieurs baleines. Paramousir est la plus grande des îles Kouriles soumises à la Russie.

Le 14 et le 15, le vent nous empêcha de voir les autres îles Kouriles. Le 16 à midi notre latitude observée était de 45 degrés 27 minutes, et notre longitude de 155 degrés 30 minutes. Les terres qu'on dit avoir été découvertes par les premiers navigateurs devaient nous environner alors, et nous fûmes incertains sur la route que nous ferions. Les cartes françaises indiquaient au sud et au sud-ouest un groupe de cinq îles, nommées les *Trois*

Sœurs, *Zellany* et *Kunashir*. Selon les mêmes cartes, nous étions à environ dix lieues à l'ouest de la terre de Gama, que nous devions avoir dépassée à l'est, durant le mois d'avril, à une distance un peu moindre que notre distance actuelle, et cependant rien ne nous l'avait annoncée : nous pouvons conclure que, si cette terre existe, c'est une île peu considérable. D'un autre côté, si l'on en croit Texiera, elle gît à l'ouest-quart-sud-ouest, et les cartes russes plaçant la terre de la Compagnie [1], Staten Island [2], et la célèbre terre de Jesso [3] à peu près dans la même direction que le groupe dont je viens de parler, nous jugeâmes cette route préférable ; et le vent ayant passé au nord l'après-midi, nous le serrâmes en tournant à l'ouest. Nous vîmes, dans le cours de la journée, des volées considérables de goëlands, plusieurs albatros, des fulmars

[1] Cette terre a été vue par les Hollandais qui montaient *le Kastrikum* et *le Breskes*, et qui imaginèrent qu'elle fait partie du continent d'Amérique. Il paraît sûr aujourd'hui que ce sont les îles d'Ooroop et de Nadeegsda.

[2] Cette terre a été découverte aussi par *le Kastrikum*, et d'après sa position, telle que la donne le journal de ce vaisseau, il paraît que ce sont les îles des Trois-Sœurs.

[3] Les journaux des vaisseaux hollandais ont parlé pour la première fois du pays de Jesso, qui a long-temps jeté les géographes modernes dans des erreurs. Il paraît que ce nom a été connu très anciennement des Japonais et des Kamtschadales, et qu'ils l'ont appliqué indifféremment à toutes les îles situées entre le Kamtschatka et le Japon. On l'a employé depuis pour désigner une grande île imaginaire, ou un continent qu'on supposait avoir été découvert par *le Kastrikum* et *le Breskes*.

et un assez grand nombre de poissons que nos matelots appelaient *grampuses;* mais autant que je pus en juger par l'examen de ceux qui passèrent près des vaisseaux, je crus que c'était le kasatka, ou l'épée de mer, décrit par Kraschenninikoff, qui parle de la manière curieuse dont ce poisson attaque les baleines.

Le 26 octobre, à la pointe du jour, nous eûmes le plaisir de découvrir une haute terre que nous reconnûmes ensuite pour la côte du Japon : à huit heures elle se prolongeait du nord-ouest au sud-ouest, à la distance de trois ou quatre lieues. La latitude observée était de 40 degrés 5 minutes, et la longitude de 142 degrés 28 minutes. Nous jugeâmes que la terre la plus septentrionale en vue était l'extrémité nord du Japon. Elle est plus basse qu'aucune autre partie, et, d'après la suite de terrains élevés que nous vîmes par derrière du haut des mâts, il nous sembla clair que la côte tourne à l'ouest. Nous supposâmes que la pointe septentrionale de l'entrée est le cap Nambu, et que la ville est située dans une coupure des terrains élevés vers laquelle l'entrée semblait avoir sa direction [1]. Le pays est d'une élévation modérée : il offre une double chaîne de montagnes, il est rempli de bois, et il présente des collines et des vallées d'un aspect agréable. Nous aperçûmes la fumée de plusieurs

[1] Jansen donne à la ville le nom de *Nabo.*

bourgades ou villages, et près de la côte un grand nombre de maisons sur de jolis emplacemens bien cultivés.

Le 27 nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest vers la terre; mais nous ne la découvrîmes qu'à trois heures du soir : elle se prolongeait alors du nord-ouest à l'ouest. L'extrémité la plus septentrionale était une suite de la terre élevée, la plus septentrionale que nous eussions vue la veille : nous jugeâmes que la portion qui se montrait à l'ouest était le *Hofe-Tafel-Berg*, c'est-à-dire *colline du Plateau*, de Jansen. La côte était basse entre les deux extrémités, et on pouvait à peine l'apercevoir, si ce n'est du haut des mâts. Nous portâmes vers le rivage jusqu'à huit heures : à cette époque nous en étions éloignés d'environ cinq lieues. Après avoir diminué de voiles à l'entrée de la nuit, nous gouvernâmes au sud.

Le 3 novembre nous nous trouvâmes, selon notre estime, à plus de cinquante lieues de la terre. Cet éloignement, joint à l'effet extraordinaire des courans que nous avions éprouvé l'année précédente, la variation de l'atmosphère et le peu d'apparence de la voir changer d'une manière favorable, déterminèrent le capitaine Gore à quitter les côtes du Japon, et à cingler tout de suite vers la Chine. Comme il choisissait une route qu'on n'avait pas encore faite, il espéra s'y dédommager par

quelques découvertes des obstacles que nous avions éprouvés sur les côtes du Japon.

Si le lecteur était disposé à croire que nous quittâmes ces côtes de trop bonne heure, je pourrais ajouter de nouveaux moyens de justification à ceux que j'ai déjà exposés. Kœmpfer décrit la côte du Japon comme la plus dangereuse du globe, et en cas d'accident il n'eût pas été moins dangereux de relâcher dans un de ses havres : nous savions, d'après des autorités sûres, que l'aversion des Japonais pour les étrangers les avait conduits aux violences les plus atroces ; nos vaisseaux se trouvaient en très mauvais état ; nos voiles usées n'avaient plus la force de soutenir un coup de vent ; et nos agrès étaient si pouris qu'il fallait les réparer sans cesse.

Les courans qu'on éprouve le long de la côte orientale du Japon pouvant avoir des suites fâcheuses pour le navigateur qui ne fait pas attention à leur rapidité extraordinaire, il doit bien calculer leur force et leur direction.

Le 13 nous vîmes beaucoup de pierres ponces : les amas prodigieux de cette substance, qui flottent dans la mer entre le Japon et les îles Bashée, semblent prouver, il faut en convenir, qu'il y a eu une grande convulsion volcanique dans cette partie de l'océan Pacifique, et par conséquent donne une sorte de probabilité à l'opinion de M. Muller sur les

causes qui ont produit la séparation de la terre de Jesso, et fait disparaître la terre de la Compagnie et Staten Island.

Le capitaine Gore jugeant qu'il était inutile de gouverner davantage au sud-sud-ouest, puisque nous étions près du méridien des Larrones ou des îles Mariannes, et à peu de distance de la route des vaisseaux de Manille, nous mîmes le cap à l'ouest-sud-ouest.

Le 14 on découvrit dans le sud-ouest une terre qui semblait former une montagne à pic. Notre latitude observée fut de 24 degrés 37 minutes, et notre longitude de 142 degrés 2 minutes. La terre que nous reconnûmes alors pour une île nous restait au sud-ouest, à huit ou dix lieues, et à deux heures nous en aperçûmes une autre dans l'ouest-nord-ouest. Cette seconde île, vue de loin, paraît en former deux : sa pointe méridionale, qui est composée d'une haute colline, et qui ressemble à un cône, est jointe à la terre du nord par une langue de terre étroite d'une hauteur modérée. Comme elle paraissait beaucoup plus étendue que l'île située au sud, nous changeâmes de route afin de l'atteindre.

Nous arrivâmes le 15 sur sa pointe méridionale; nous découvrîmes aussi une autre île élevée dans le nord-ouest. Cette île a environ cinq lieues de longueur : la pointe méridionale offre une colline

élevée, stérile et aplatie au sommet, et l'on y aperçoit le cratère d'un volcan. La terre, le rocher ou le sable (car il n'était pas aisé de distinguer la matière de sa surface) présentait différentes couleurs : d'après l'effet que produisait à l'œil une grande portion de cette surface, et d'après la forte odeur sulfureuse que nous sentîmes en approchant de la pointe, nous conjecturâmes que c'était du soufre. On crut voir des vapeurs s'élever du sommet de la colline, et cette raison détermina M. Gore à lui donner le nom d'*île de Soufre*. Une langue de terre, basse et étroite, réunit la colline à l'extrémité méridionale de l'île, dont le contour est de trois ou quatre lieues, et l'élévation modérée. Il y a quelques buissons sur la portion située près de l'isthme, et on y voit de la verdure; mais les cantons qui se trouvent au nord-est sont très stériles, et couverts de rochers détachés, un grand nombre desquels sont fort blancs.

Les îles nord et sud nous parurent composées d'une seule montagne d'une élévation considérable: la première est à pic et de forme conique; la seconde est plus carrée et aplatie au sommet. Nous plaçons l'île de Soufre à 24 degrés 48 minutes de latitude, et 141 degrés 12 minutes de longitude; l'île nord à 25 degrés 14 minutes de latitude, et 141 degrés 10 minutes de longitude; l'île sud à

24 degrés 22 minutes de latitude, et 141 degrés 20 minutes de longitude.

Le capitaine Gore porta alors à l'ouest-sud-ouest, du côté des îles Bashée : il espérait y embarquer un supplément de vivres qui abrégerait notre relâche à Macao. Dampierre aborda sur ces terres, et il décrit d'une manière très favorable la politesse des habitaus, et l'abondance des cochons et des végétaux qu'on y trouve. Byron et Wallis les ont vues depuis, mais ils n'y ont pas débarqué.

Le 27 novembre notre latitude estimée fut de 21 degrés 2 minutes, et notre longitude de 118 degrés 30 minutes. A six heures du soir nous étions parvenus à l'ouest des Bashée. Le 28 l'île de Prata s'offrit à nos regards. En dépassant le côté méridional à un mille du récif, nous remarquâmes au bord des brisans deux corps très sensibles qui nous parurent être des débris de naufrage. Notre latitude observée à midi fut de 20 degrés 39 minutes, et notre longitude de 116 degrés 45 minutes : l'île nous restait au nord-est, à trois ou quatre lieues.

Le banc de la Prata est d'une étendue considérable : il a six lieues du nord au sud, et il se prolonge trois ou quatre lieues à l'est de l'île. Nous n'avons pu déterminer quelle est sa borne à l'ouest. Nous plaçons l'extrémité nord-est à 20 degrés 58 minutes de latitude, et 117 degrés de longitude. L'extrémité sud-ouest à 20 degrés 45 minutes de

latitude, et 116 degrés 44 minutes de longitude.

Le 30 au matin nous longeâmes les îles Lema, qui, comme toutes les autres de cette côte, sont dénuées de bois, et, autant que nous avons pu l'observer, sans culture. A sept heures elles nous offrirent précisément l'aspect qu'on leur donne dans le plan du voyage du lord Anson. A trois heures un bateau chinois, qui avait été à bord de *la Résolution*, vint à la hanche de *la Découverte*, et il voulut nous envoyer un pilote. Je le refusai, parce je n'avais autre chose à faire qu'à suivre le capitaine Gore. Bientôt après nous dépassâmes le rocher que la carte du lord Anson désigne par la lettre *R*. Mais, au lieu de cingler au nord de la grande île des Larrons, à l'exemple du *Centurion*, nous gouvernâmes sous le vent.

§ 9.

Nous abordons à Macao. Nous mouillons dans le Typa. Voyage à Canton. De la ville de Canton : son étendue, sa population; nombre des sampanes; forces militaires; des rues et des maisons. Nous allons voir un Chinois. Retour à Macao. Départ de Macao.

Le 2 décembre 1779 nous mouillâmes à Macao, dans le même bassin où le vaisseau de l'amiral Anson avait jeté l'ancre.

De Macao je partis le 11 pour Canton, où je devais acheter des vivres. A mesure qu'on appro-

che de la Bocca-Tygris, qui est à treize lieues de Macao, la côte de la Chine offre à l'est des rochers blancs escarpés; les deux forts qui commandent l'embouchure de la rivière sont précisément dans le même état qu'à l'époque du voyage du lord Anson : celui qui est à gauche est un vieux château fort beau, environné d'un bocage, et il produit un effet très pittoresque.

La largeur de la rivière varie au-dessus des forts: les bords sont bas et aplatis, et le flot les inonde quelquefois à une assez grande distance. Le terrain, de chaque côté, est uni et coupé par des champs de riz; mais à mesure qu'on avance, il s'élève peu à peu en collines d'une pente considérable, dont les flancs sont disposés en terrasses, et semés de patates douces, de cannes à sucre, d'ignames, de bananes et de cotonniers. Nous aperçûmes un grand nombre de pagodes élevées, et plusieurs villes, dont quelques-unes nous semblèrent étendues.

Quoique Wampu ne soit éloigné que de neuf lieues de Bocca-Tygris, nous n'y arrivâmes que le 18 : des vents contraires et le peu de poids du navire nous avait retardés. Wampu est une petite ville, en travers de laquelle les vaisseaux qui commercent à la Chine mouillent, afin de prendre leur chargement. M. Sonnerat dit que, quand même la police des Chinois permettrait aux Européens de remonter jusqu'à Canton, la rivière n'a pas assez

de profondeur plus haut pour recevoir des bâtimens très chargés : je ne puis nier ou confirmer ce fait, mais je suis persuadé qu'aucun étranger n'a pu s'en assurer d'une manière positive. Les différentes factoreries ont été reléguées sur les petites îles qui sont en face de la ville; elles y ont bâti des magasins pour les marchandises qu'on amène de Canton.

Je m'embarquai à Wampu, sur un sampane ou bateau chinois, et je pris tout de suite le chemin de Canton, qui se trouve environ deux lieues et demi au-delà. Ces bateaux chinois sont les plus propres et les plus commodes que j'aie jamais vus. Il y en a de diverses grandeurs; leur fond est presque aplati; ils sont larges au milieu et étroits à l'avant et à l'arrière : ces deux parties ont de l'élévation et des ornemens. L'endroit ou s'asseyent les passagers est surmonté d'un toit de bambou qu'on élève et qu'on abaisse au point où l'on veut : il y a sur les côtés de petites fenêtres avec des jalousies, et de belles nattes : des chaises et des tables meublent l'intérieur. On voit à l'arrière une petite idole de cire, renfermée dans une niche de cuir dorée, devant laquelle se trouve un pot qui contient des flambeaux allumés: ces flambeaux sont des copeaux secs ou des mèches enduites de gomme. On paie une piastre de Wampu à Canton pour un de ces bateaux.

J'arrivai à Canton un peu après la fin du crépuscule : je débarquai à la factorerie anglaise, où l'on fut bien surpris de me voir, et où l'on me reçut avec toutes les attentions et les politesses possibles. Je trouvai là tous les articles dont j'avais besoin.

Canton, en y comprenant l'ancienne ville et la nouvelle, avec les faubourgs, a environ dix milles de tour. Quant à sa population, si l'on peut en juger d'après le nombre d'habitans qu'offrent les faubourgs, je la croirais bien au-dessous de celle d'une ville d'Europe de la même grandeur. Lecomte l'évalue à quinze cents mille âmes, et Duhalde à un million : M. Sonnerat dit s'être assuré qu'elle n'est pas de plus de soixante-quinze mille; mais je pense qu'elle est de cent cinquante mille âmes.

La Tygris, à Canton, est un peu plus large que la Tamise à Londres; et comme elle est couverte de sampanes dans l'espace de plus d'un mille, cette évaluation ne me paraît pas du tout exagérée. Si on la suppose exacte, le nombre des individus établis dans les sampanes seuls, lesquels contiennent chacun une famille, doit être triple de celui que suppose M. Sonnerat dans toute la ville.

Il y a cinquante mille soldats dans la province, dont Canton est la capitale. On dit que l'intérieur et les environs de la ville en contiennent vingt

mille, et on m'en donna une preuve, car on m'assura que, à l'occasion de quelques troubles arrivés à Canton, trente mille hommes prirent les armes dans l'espace de peu d'heures.

Les rues sont longues, et la plupart étroites et irrégulières; mais de larges pierres en forment le pavé, et en général on les tient extrêmement propres. Les maisons sont de briques et à un étage; elles renferment communément sur les derrières deux ou trois cours qui servent de magasins : les appartemens des femmes qui habitent l'intérieur de la ville se trouvent dans ces lieux retirés. Il y a un petit nombre de maisons de bois : elles appartiennent aux dernières classes du peuple.

Les maisons des facteurs européens occupent un beau quai : elles ont sur la rivière une façade régulière de deux étages; et leur disposition intérieure est tout à la fois à l'Européenne et à la Chinoise. Elles touchent à un certain nombre d'autres qui appartiennent à des Chinois, et qu'on loue aux capitaines de vaisseaux et aux négocians que leurs affaires attirent à Canton. Comme il est défendu à tous les Européens d'y amener leurs femmes, les subrécargues anglais mangent ensemble, et leur table est défrayée par la compagnie : trois ou quatre pièces forment l'appartement de chacun d'eux. Leur résidence ici ne se prolonge guère au-delà de huit mois par année, et le service de la compagnie

les occupant presque toujours durant cet intervalle, ils se soumettent avec plus de tranquillité aux gênes que leur impose le gouvernement de la Chine. Les occasions publiques exceptées, ils vont faire peu de visites dans l'intérieur de Canton.

§ 10.

Départ du Typa. Nous sondons le banc de Macclesfield. Nous dépassons Pulo-Sapata. Nous gouvernons sur Pulo-Condore. Description et état actuel de cette île : ses productions.

Nous partîmes de Macao le 12 janvier 1788 pour revenir en Europe. Le 16 nous sondâmes le banc de Macclesfield, situé à 15 degrés 51 minutes de latitude, et 114 degrés 20 minutes de longitude. Le 17 nous découvrîmes Pulo-Sapata. On a donné le nom de *Sapata* à cette terre qui est petite, élevée et stérile, parce qu'elle ressemble à un soulier : elle est située à 10 degrés 4 minutes de latitude nord, et à 109 degrés 10 minutes de longitude orientale.

Après avoir dépassé Sapata, nous gouvernâmes à l'ouest; nous découvrîmes Pulo-Condore, île élevée et montueuse, et environnée de plusieurs îles plus petites, dont quelques-unes se trouvent à moins d'un mille, et d'autres à deux milles de distance. Son nom vient de deux mots malais, *pulo*, qui signifie une île, et *condore*, une calebasse, pro-

duction très abondante sur cette île. Elle a la forme d'un croissant qui se prolonge à environ huit milles au nord-est de la pointe la plus méridionale; mais sa largeur n'est pas de plus de deux milles. Depuis l'extrémité la plus occidentale, elle tourne au sud-est l'espace d'environ quatre milles; et en face de cette partie de la côte, il y a une île que M. Daprès appelle la *Petite-Condore*. La longueur de celle-ci est de deux milles dans la même direction. Cette position des deux îles offre un havre sûr et commode, dont l'entrée est au nord-ouest.

Le havre de Pulo-Condore gît par 8 degrés 40 minutes de latitude nord. Sa longitude est de 106 degrés 18 minutes 46 secondes est.

§ 11.

Départ de Pulo-Condore. Détroit de Banca. Vue de l'île de Sumatra. Détroit de la Sonde. Ile de Cracatoa. Ile du Prince. Cap de Bonne-Espérance. Traversée du cap aux Orcades.

Nous étions hors du havre de Pulo-Condore le 28 janvier.

Le 3 février nous découvrîmes les Trois-Sœurs, et la colline Monopin, partie de l'île de Banca, se montra bientôt après. Le 7 nous découvrîmes l'île de Java dans le sud. Son extrémité nord-ouest nous restait au sud; l'île septentrionale qui est sur la côte de Sumatra se montrait au sud-ouest, et

les Deux Sœurs au nord-est : notre latitude était de 5 degrés 21 minutes sud, et notre longitude de 105 degrés 57 minutes est.

Nous aperçûmes deux vaisseaux dans le détroit de la Sonde à quatre heures du soir : l'un mouillait près de l'île située au milieu du canal, et l'autre plus près de la côte de Java.

Nous appareillâmes le jour suivant à 8 heures du matin, et nous poursuivîmes notre route dans le détroit. La marée portait au sud, direction qu'elle avait suivie depuis la veille au soir ; mais la brise nous manqua sur les dix heures, et nous jetâmes l'ancre de nouveau par 35 brasses : une île élevée, ou plutôt un grand rocher qu'on nomme le *grand Toque,* nous restait au sud-quart-sud-est. Nous n'étions pas à plus de deux milles des vaisseaux dont je parlais tout à l'heure : ils arborèrent pavillon hollandais, et le capitaine Gore y envoya un canot. La pluie continuait, ainsi que le tonnerre et les éclairs.

Le canot nous rapporta que le plus gros de ces bâtimens était un navire de la Compagnie hollandaise qui allait en Europe, et le second un paquebot arrivé de Batavia, avec des ordres pour les différens navires qui mouillaient au détroit. Dès que le chargement des navires hollandais est à peu près achevé, ils quittent Batavia à cause de l'extrême insalubrité de l'air, et ils se rendent à quelques-unes des îles plus saines du détroit, où ils attendent le reste de

leur cargaison et leurs dépêches. Malgré ces précautions, le gros navire avait perdu quatre hommes depuis son départ de Batavia, et il en avait sur les cadres quatre autres dont on désespérait. Il était ici à l'ancre depuis quinze jours : il venait de recevoir ses derniers ordres : et il allait appareiller pour faire de l'eau à Cracatoa.

Le 10 nous vîmes l'île de Cracatoa, la plus méridionale du groupe situé à l'entrée de la Sonde. On voit à l'extrémité méridionale une haute colline à pic [1] qui gît par 6 degrés 9 minutes de latitude sud et 105 degrés 15 minutes de longitude orientale. L'île entière n'a pas plus de trois lieues de circonférence. Cette île est réputée fort saine. Elle offre des terrains élevés qui, de tous les côtés, s'élèvent peu à peu depuis les bords de la mer; elle est couverte d'arbres, excepté en quelques endroits que les insulaires ont défrichés et où ils cultivent du riz. La population est peu considérable. Le chef est soumis au roi de Bantam, ainsi que ceux des autres îles du détroit. On trouve sur le récif de corail une grande quantité de petites tortues; mais les autres rafraîchissemens y sont fort rares et d'un prix énorme.

Le 19 nous aperçûmes l'île du Prince et puis

[1] Il est aisé de la confondre avec l'île de Tamarin ou de Sambouricou, qui gît environ quatre lieues au nord de Kracatoa; car l'île de Tamarin a aussi, près de son extrémité méridionale, une colline à peu près de la même grandeur et de la même forme.

l'île de Java, pour ensuite nous diriger vers le cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le 12 avril 1780, dans la baie de Falsebay.

Falsebay, située à l'est du cap de Bonne-Espérance, sert d'asile aux vaisseaux pendant la durée des vents de nord-ouest, qui commencent à souffler en mai, et qui rendent dangereux le mouillage de la baie de la Table. Elle est terminée à l'ouest par le cap de Bonne-Espérance, et à l'est par le cap False.

L'entrée de cette baie a six lieues de largeur, et les deux caps se trouvent à l'est et à l'ouest l'un de l'autre. La baie Simon, le seul endroit où les vaisseaux puissent mouiller commodément au côté ouest de la pointe d'Afrique, est à environ onze milles du cap de Bonne-Espérance. Quoique la rade située en dehors de la baie Simon offre un bon ancrage, elle est trop couverte, et peu propre à fournir les choses nécessaires aux navigateurs, car la ville est petite, et approvisionnée par celle du cap, éloignée de vingt-quatre milles. Il y a plusieurs autres baies au nord-nord-est de la baie Simon, mais un chemin sablonneux qui est au nord de la ville, et qui est très sensible, rend celle-ci bien reconnaissable. Lorsqu'on gouverne sur le havre, le long de la côte occidentale, on rencontre un petit rocher aplati, appelé *l'arche de Noé*, et un mille au nord-est de ce rocher, plusieurs autres

qu'on nomme les *rochers Romains*. Ces derniers gisent à un mille et demi du mouillage, et l'on peut entrer sûrement dans la baie, en passant entre ces rochers ou au nord des rochers Romains. Lorsque les coups de vent du nord-ouest règneront, les vaisseaux auront un mouillage sûr et commode sur sept brasses, s'ils se placent de manière que l'arche de Noé leur reste au sud 51 degrés est, et le centre de l'hôpital au sud 53 degrés ouest; mais si les vents du sud soufflent encore, il vaut mieux se tenir plus en dehors sur huit ou neuf brasses. Le fond est de sable, et les ancres clapotent longtemps avant de prendre fond. Toute la partie septentrionale de la baie est basse et sablonneuse, mais le côté oriental est fort élevé. On trouve, environ six milles à l'est de l'arche de Noé, l'île du Veau marin : on dit que sa partie méridionale est dangereuse, et qu'on n'en approche pas sûrement, à moins de vingt-deux brasses. Il y a en travers du cap de Bonne-Espérance beaucoup de rochers submergés, dont quelques-uns découvrent à la mer basse, et on en remarque d'autres qui produisent toujours des brisans.

Après avoir touché à Sainte-Hélène, nous coupâmes l'équateur, le 12 juin, par 26 degrés 16 minutes de longitude ouest. Le 12 août nous reconnûmes la côte occidentale d'Irlande. Les vaisseaux jetèrent à l'ancre à Stromness le 22 août. M. Gore

Pages.

apporte une lettre russe. Conjectures sur cette lettre. Pointe de Rocher. Ile Habibut ou île de la Plie. Montagne qui renferme un volcan. Nous échappons au naufrage d'une manière presque miraculeuse. Arrivée des vaisseaux à Oonalaschka. Entrevues avec les naturels du pays. Nous recevons une seconde lettre russe. Description du havre de Samganoodha. 28

§ 8. Progrès vers le nord après notre départ d'Oonolashka. Iles Oonella et Acootan. Ooneemak. Combien l'eau est basse le long de la côte. Baie de Bristol. Ile Ronde. Pointe Calme. Cap Neweham. Le lieutenant Williamson débarque. Observations qu'il fait à terre. Étendue de la baie de Bristol. Les bas-fonds obligent les vaisseaux de s'éloigner de la côte. Les naturels du pays arrivent près de nous. Mort de M. Anderson. Remarques sur son caractère. Ile à laquelle j'ai donné son nom. Pointe Rodney. Ile du Traîneau. Nous y débarquons. Remarques que nous y fîmes. Ile de King. Cap du Prince de Galles, l'extrémité la plus occidentale de l'Amérique. Nous marchons à l'ouest. Nous mouillons dans une baie de la côte d'Asie. 44

§ 9. Conduite des naturels du pays ou des Tschutsky à l'aspect de nos vaisseaux. Entrevues avec quelques-uns d'entre eux. Leurs armes; leur figure; leurs ornemens; leurs vêtemens; leurs habitations d'hiver et d'été. Les vaisseaux traversent le détroit et repassent à la côte d'Amérique. Suite de notre route au nord du cap Mulgrave. Les champs de glace commencent à se montrer. Position du cap Glacé. La mer fermée par les glaces. Nous tuons des chevaux marins : ce que nous en fîmes. Description de ces animaux : dimensions de l'un d'eux. Cap Lisburde. Tentatives infructueuses pour traverser les glaces à une certaine distance de la côte. Remarques sur la formation de ces glaces. Arrivée sur la côte d'Asie. Cap Nord. Je me décide à revenir au nord l'année suivante. 55

§ 10. Départ du cap Nord et retour le long de la côte d'Asie. Vues du pays. Ile Burney. Cap Serdze-Kamen, le point le plus septentrional de la route de Behring. Nous dépassons le cap le plus oriental de l'Asie. Description et

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE ONZIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — **CHAPITRE III.** — Troisième voyage de Cook. 1

QUATRIÈME SECTION.

§ 5. L'entrée que nous venions de quitter a été appelée *entrée du Prince Guillaume*. Son étendue. Description de la figure des sauvages qui l'habitent. De leurs vêtemens. Ils se coupent la lèvre inférieure. Quelques autres de leurs ornemens. Leurs armes et leur équipage de pêche et de chasse. Leurs meubles; leurs outils. Usages auxquels ils emploient le fer. Leur nourriture; leur langue. Animaux, oiseaux, poissons. D'où ils ont reçu le fer et les grains de verre qu'ils possèdent. *ib.*

§ 6. Suite de la reconnaissance de la côte d'Amérique. Cap Élisabeth. Cap Saint-Hermogènes. Pointe Banks. Cap Douglas. Cap Bède. Mont Saint-Augustin. Espoir de trouver un passage dans une entrée que nous découvrons. Les vaisseaux remontent cette entrée. Indices sûrs que c'est une rivière. Elle est appelée rivière de Cook. Les vaisseaux la redescendent. Nous recevons différentes visites des naturels. Le lieutenant King débarque et prend possession du pays. Ce qu'il nous dit à son retour. Réflexions sur la rivière de Cook. Causes des marées considérables qu'on y éprouve. 18

§ 7. Découvertes après notre départ de la rivière de Cook. Ile de Saint-Hermogènes. Cap de la Pentecôte. Cap Greville. Cap Barnabas. Pointe Deux-Têtes. Ile de la Trinité. Ile Nébuleuse de Behring. Description d'un bel oiseau. Ile Kodiak et îles Schumagin. Un des naturels du pays nous

Pages.

CINQUIÈME SECTION.

Récit de nos opérations aux îles Sandwich, par le capitaine King.

§ 1. Description de la baie de Karakakooa. Foule immense de naturels du pays. Autorité des chefs sur le bas peuple. Nous recevons la visite d'un prêtre appelé Koah. Cérémonies pratiquées au débarquement du capitaine Cook. Effets du tabou. Manière de saler le porc dans les climats du tropique. Nous découvrons une société de prêtres. Leur hospitalité et leur munificence. Accueil qu'ils font au capitaine Cook. Trait d'artifice de la part de Koah. Arrivée de Terreeoboo, roi de l'île. Cérémonie singulière. Le roi nous fait une visite en forme. Le capitaine Cook va ensuite voir le prince. 141

§ 2. Description plus détaillée de nos rapports avec les naturels de l'île d'Owhyhée. Leur hospitalité; leurs dispositions au vol. Combats à coups de poing. Nous achetons la balustrade et les idoles d'un moraï. Les naturels s'informent avec inquiétude de l'époque de notre départ. Leur opinion sur le but de notre voyage. Magnifiques présens que Terreeoboo fait au capitaine Cook. 160

§ 3. Les naturels du pays inspirent de la défiance. Vol commis à bord de *la Découverte*, et suites de ce vol. La pinasse est attaquée, et ceux qui la montaient sont obligés de l'abandonner. Propos du capitaine Cook à cette occasion. Les insulaires attaquent l'observatoire; ils volent la chaloupe de *la Découverte*. Mesures du capitaine Cook pour la recouvrer; il va à terre afin d'engager le roi à se rendre sur notre bord. La femme du prince et les chefs de sa suite l'empêchent d'y venir : querelle qui en résulte. On apprend au milieu de la querelle qu'un des chefs de l'île a été tué par un de nos gens. Fermentation et émeute qu'excite cette nouvelle. Le capitaine Cook, menacé par un des chefs, lui tire un coup de fusil. Les insulaires se précipitent sur notre détachement. Mort du capitaine Cook. Détails de ses services et esquisse de son caractère. 173

§ 4. Suite de nos opérations à Owhyhée après la mort de M. Cook. Trait de courage du lieutenant des soldats de

Pages.

marine. Dangers que court le détachement qui était au moraï. Bravoure d'un des habitans de l'île. Nous réclamons le corps du capitaine Cook. Insolence des naturels. Promotion des officiers. Deux prêtres arrivent avec une partie du corps. Valeur extraordinaire de deux jeunes gens. Nous brûlons le village de Kakooa. L'incendie consume malgré nous les habitations des prêtres. On nous rapporte les restes du capitaine Cook. Départ de la baie de Karakakooa. 189

§ 5. Nous partons de la baie de Karakakooa pour chercher un havre au côté sud-est de Mowée. Nous dépassons l'île de Tahoorowa. Description de la bande sud-ouest de Mowée. Nous longeons les côtes de Ranai et de Morotoi jusqu'à Woahoo. Nous essayons vainement de faire de l'eau. Passage à Atooi. Nous mouillons dans la baie de Wymoa. Position dangereuse du détachement qui était allé remplir les futailles. Dissensions civiles dans ces îles. Nous recevons la visite des chefs rivaux. Nous mouillons par le travers d'Oneehow. Départ des îles Sandwich. 227

§ 6. Description générale des îles Sandwich : leur nombre, leurs noms et leurs positions. Owhyhée : son étendue, et sa division en districts. Description de ses côtes et du pays adjacent. Indices de volcans. Montagnes de neige. Leur hauteur est déterminée. Récit d'un voyage dans l'intérieur du pays. Mowée. Tahoorowa. Morotoi. Ranai. Woahoo. Atooi. Oneeheow. Oreehowa. Tahoora. Climat, vents, courans, marées. Animaux et végétaux. 237

§ 7. Suite de la description générale des îles Sandwich. Des naturels du pays; de leur origine; de leur figure. Des pernicieux effets de l'ava. Population. Caractère et mœurs. Vêtemens et parure. Villages et maisons. Régime diététique. Occupations et amusemens. Passion des habitans de ces îles pour le jeu. Combien ils sont habiles nageurs. Leurs arts et leurs manufactures. Remarques sur leurs ouvrages de sculpture. La kipparée ou la méthode de teindre leurs étoffes. De leurs nattes, de leurs hameçons de pêche, de leurs cordages; de leur manière de faire le sel et de leurs instrumens de guerre. 254

Pages.

§ 8. Suite de la description générale des îles Sandwich. Gouvernement. Le peuple est divisé en trois classes. Autorité de l'earée-tabou. Pouvoir des chefs. État des classes inférieures. Châtiment des crimes. Religion. Société de prêtres. L'Orono. Les idoles du pays. Airs que chantent les chefs avant de boire l'ava. Sacrifices humains. Ces insulaires s'arrachent les dents de devant. Idées sur une vie à venir. Mariages. Trait remarquable de jalousie. Rites funéraires. 288

SIXIÈME SECTION.

Récit de mes opérations durant notre seconde campagne au nord, et journal de notre retour en Angleterre par la route de Canton et du cap de Bonne-Espérance.

§ 1. Départ d'Oneeheow. Nous prenons la route de la baie d'Awatska. Vue de la côte du Kamtschatka. Extrême rigueur du climat. *La Résolution* entre dans la baie d'Awatska. Aspect de la ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Détachement envoyé à terre. De quelle manière nous sommes reçus par le commandant du port. 308

§ 2. Rareté des vivres et des munitions navales au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Plusieurs d'entre nous vont à Bolcheretsk pour voir le gouverneur de la province. Nous remontons la rivière d'Awatska. De quelle manière nous fûmes accueillis par le toion de Karatchin. Description d'un habit kamtschadale. Voyage en traîneaux. Description de cette manière de voyager. Notre arrivée à Natcheekin. Bains chauds. Nous nous embarquons sur la Bolchoireka. Comment nous fûmes reçus dans la capitale de la province. Hospitalité généreuse du gouverneur et de la garnison. Description de Bolcheretsk. Présens que nous fait le gouverneur. Danses russes et kamtschadales. Marques d'intérêt qu'on nous donna lors de notre départ de Bolcheretsk. Nous revenons au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul avec le major Behm. Générosité des matelots. Nos dépêches envoyées à Pétersbourg. 322

§ 3. Suite de nos opérations dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Abondance du poisson. L'hôpital russe est confié aux soins de nos chirurgiens. Difficultés pour sor-

Pages.

tir de la baie. Éruption d'un volcan. Nous gouvernons au nord. Cheepoonskoi-noss. Kamtschatkoi-noss. Olutorskoi-noss. Tschukotskoi-noss. Ile Saint-Laurent. Nous voyons du même point les côtes d'Asie et d'Amérique, et les îles de Saint-Diomède. Entreprises diverses pour passer au nord entre les deux continens. Nous sommes arrêtés par des glaces impénétrables. 355

§ 4. Tentatives inutiles pour traverser les glaces au nord-ouest. Situation dangereuse de *la Découverte*. Le capitaine Clerke se décide à cingler au sud. Nous dépassons le Serdze-Kamen. Notre retour par le détroit de Behring. Nous dépassons l'île Saint-Laurent et l'île Mednoi. Mort du capitaine Clerke. 371

§ 5. Retour au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Funérailles du capitaine Clerke. Lettres du commandant du Kamtschatka. Une galiotte russe nous fournit de la fleur de farine et des munitions navales. Détails sur un gentilhomme russe exilé au Kamtschatka. Remarques sur la discipline de l'armée russe. Église de Paratounca. Description de la chasse de l'ours. Autres détails sur les ours de ce pays, et sur les Kamtschadales. Inscription à la mémoire du capitaine Clerke. On nous fournit des bœufs, les Russes célèbrent la fête de l'impératrice. Présens que nous fait le gouverneur. Notre sortie de la baie. Description de la baie d'Awatska. 381

§ 6. Description générale du Kamtschatka. Description géographique : rivières, sol, climat, volcans, sources chaudes, productions du pays, végétaux, animaux, oiseaux, poissons. 394

§ 7. Suite de la description générale du Kamtschatka. Des habitans. Origine des Kamtschadales. A quelle époque ils ont été connus des Russes. Précis de leur histoire. Leur population. Remarques sur leur état actuel. Du commerce des Russes au Kamtschatka. Des habitations et du vêtement des Kamtschadales. Des îles Kouriles. Des Koriaques. Des Tschutsky. 428

§ 8. Plan de nos opérations pour la suite du voyage. Nous cinglons au sud le long de la côte du Kamtschatka. Cap Lopatka. Nous dépassons les îles Shoomskoi et Paramousir.

Pages.

Nous sommes entraînés à l'est des Kouriles. Nous essayons vainement d'atteindre les îles situées au nord du Japon; nous longeons sa bande orientale; les vents contraires nous éloignent de la côte. Effet extraordinaire des courans. Nous gouvernons vers les îles Bashées. Découverte de l'île de Soufre. Nous dépassons les Pratas. Iles de Léma et des Larrons. 455

§ 9. Nous abordons à Macao. Nous mouillons dans le Typa. Voyage à Canton : de la ville; son étendue ; sa population; nombre des sampanes; forces militaires ; des rues et des maisons. Nous allons voir un Chinois. Retour à Macao. Départ de Macao. 465

§ 10. Départ du Typa. Nous sondons le banc de Macclesfield. Nous dépassons Pulo-Sapata. Nous gouvernons sur Pulo-Condore. Description et état actuel de cette île : ses productions. 470

§ 11. Départ de Pulo-Condore. Détroit de Banca. Vue de l'île de Sumatra. Détroit de la Sonde. Ile de Cracatoa. Ile du Prince. Cap de Bonne-Espérance. Traversée du cap aux Orcades. 471

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410